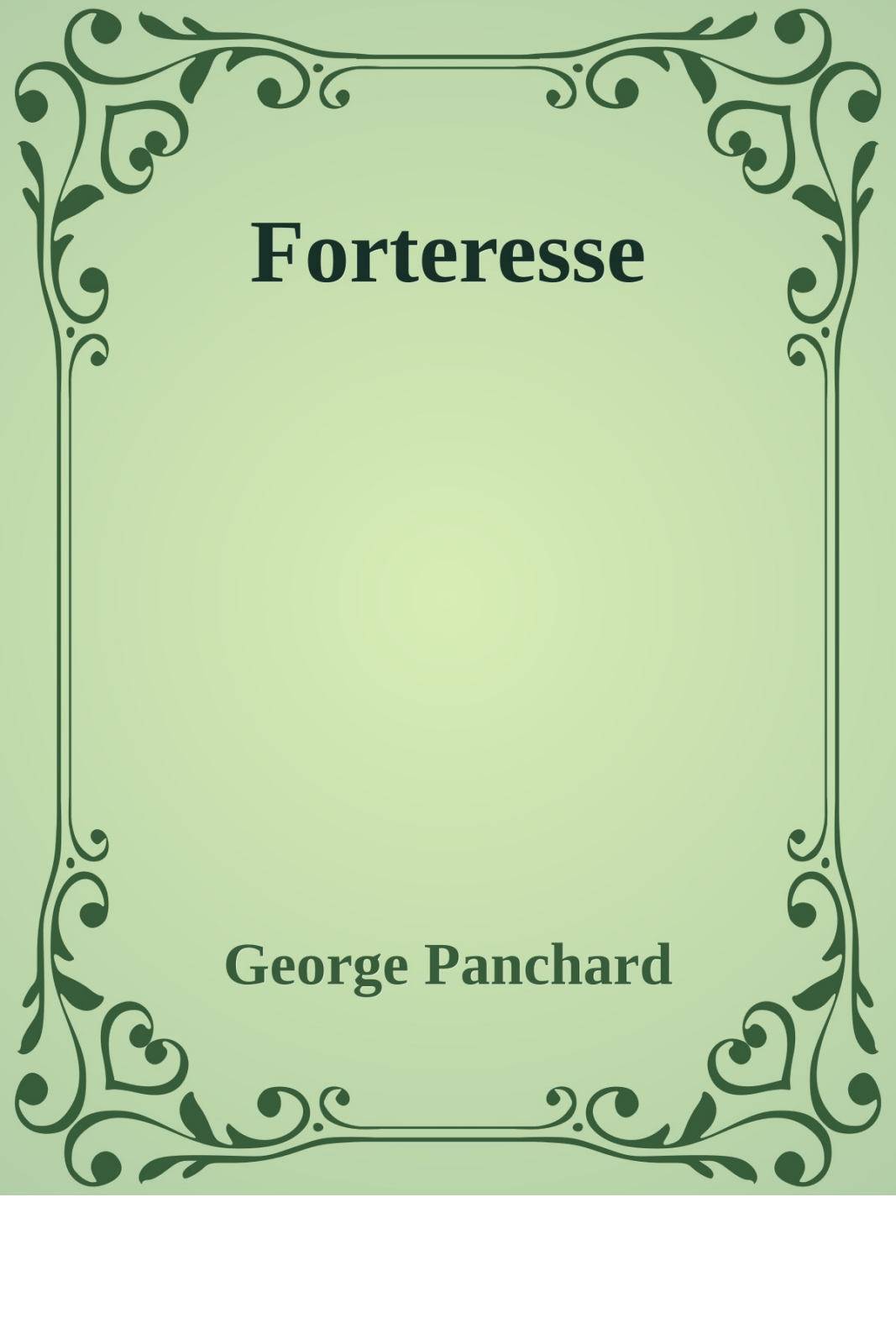


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Forteresse

George Panchard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GEORGES PANCHARD

Forteresse



Science-Fiction

Le
Livre
de
Poche

Né en 1955 à Fribourg, Georges Panchard est juriste auprès de la Direction de l'aéronautique civile suisse. Il est surtout connu à ce jour pour ses nouvelles, qui ont régulièrement paru dans les meilleures anthologies.

Collection dirigée par Gérard Klein

GEORGES PANCHARD

Forteresse

ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2005.

ISBN : 978-2-253-08989-6 – 1^{re} publication LGF

Mitchell 1

22 mars 2037

« Jodie aura de la peine », pensa Mitchell.

Sûrement. Un peu, en tout cas. Même s'il savait que Jodie ne l'aimait pas vraiment. Et lui non plus ne l'aimait pas vraiment. C'était autre chose, depuis le début. Le désir et la tendresse. Une relation qui n'était pas faite pour être éternelle, un épisode qu'ils s'accordaient réciproquement dans leur vie. Il avait réussi à faire cela, il avait trouvé en lui, en s'agrippant à la réalité, à l'honnêteté dont elle avait fait preuve, les ressources nécessaires pour ne pas devenir fou de la jeune femme.

Il avait été fier de ça.

Mais aujourd'hui, il se foutait bien de sa fierté. Son corps énorme prostré sur le sofa depuis plus d'une heure, il venait de renoncer à comprendre. Comprendre comment, toutes ces années, il avait pu vivre avec sa faute. En l'ignorant.

Sa faute ! Le terme lui semblait dérisoire.

Le mot juste était souillure.

Il avait lu un jour que si l'on avait fait des choses dégueulasses, des choses vraiment répugnantes, il arrivait qu'on les oublie, parce que l'esprit avait le réflexe protecteur de cacher leur souvenir dans un de ses recoins, de l'enfermer dans une de ses cryptes afin qu'il ne vienne pas vous torturer. C'était ce qui avait dû se passer.

Mais le souvenir avait trouvé la clé de son cachot. Ou il avait scié des barreaux, ou creusé des murs, qu'importe. Il était venu demander des comptes. Et depuis ce moment, il ne cessait de hurler dans la tête de Mitchell.

Et Mitchell ne pouvait plus le supporter.

En parler à Jodie ? Bien sûr que non...

Il n'avait pas même trouvé de réconfort dans la prière.

Peut-être que... Oui, s'il n'y avait eu que l'aspect moral, que le péché, il était certain que sa foi l'aurait sauvé... Dieu lui aurait accordé sa miséricorde, il n'en doutait pas. Son repentir aurait eu

valeur de salut. Mais il n'y avait pas que le péché.

Il y avait la souillure, et rien, de son vivant, n'aurait pu le laver d'elle. L'aurait-on rebaptisé vingt fois, cela n'aurait pas dissipé la répulsion qu'il éprouvait à son propre égard.

Était-ce l'évocation du baptême ? Toujours est-il qu'il prit soudain conscience du bruit de gouttes d'eau qui lui arrivait de la cuisine. De grosses gouttes qui mettaient une bonne minute à se former, à s'arrondir sous le robinet de l'évier, avant de s'en arracher pour s'écraser, lourdes comme des vaches mortes, à la surface de l'eau qui remplissait une casserole sale.

Il se mit à rire. C'était chié, comme comparaison : des gouttes de flotte et des vaches !

Exactement, des putains de Hereford crevées, les paupières fermées sur leurs grands yeux, leur langue sortant sur le côté, amenées sur des camions et jetées du haut d'un ponton dans un lac ou une rivière, splaff ! Il imagina les types en chemises à carreaux, grognant dans l'effort, arc-boutés pour tirer les bêtes mortes par les pattes, ou assis, s'accrochant aux ridelles pour les pousser à la force de leurs jambes jusqu'à l'extrémité de la plate-forme.

Et à chaque largage, à chaque splaff, ils poussaient des « Yahooooo ! » triomphants, se prenaient de l'eau sur la gueule et s'ouvraient une boîte d'Amazing Grace en jurant sur le poids de ces bestiaux.

Voici à quoi pensait Mitchell, ce dimanche matin, en entendant les gouttes qui tombaient dans la cuisine.

Il soupira et, luttant contre son embonpoint pour se plier en deux, pour se pencher en avant, tendit le bras vers la table basse. Sa main ramena le revolver et il se laissa retomber en arrière, le dos contre le dossier du sofa. Puis il se tira une balle dans la bouche.

Clayborne 1

25 avril 2039

En un instant, Clayborne, du haut de la galerie, vit trois choses au moyen de son zoom : la jeune femme, le regard que le président posait sur elle, et le supplément de travail qui allait lui tomber dessus.

« J'ai l'impression que c'est reparti ! » pensa-t-il. Bernie MacFarlane, ministre écossais de l'Économie et l'un des responsables du colloque, avait dit quelque chose comme : « Monsieur le Président, puis-je me permettre de vous présenter... »

À l'évidence, Mannering venait de penser : « Oh oui, vous pouvez !... »

— Stuart, envoie-moi le basique sur cette loutte.

— Une classe d'enfer, hein, dit Casady. Attends, je vais te dire ça...

Clayborne attendit quelques secondes, puis la voix de Casady reprit dans son écouteur :

— Leighton Sherilyn Nicole, analyste économique indépendante. Née le 19 octobre 2010 à Chicago ; déchue de la citoyenneté américaine en 2030, citoyenne britannique depuis avril 2031. Domiciliée à Manchester. Diplômes en économie de Londres et Cambridge. Aucune mention particulière.

Ce qui signifiait : pas désignée comme danger potentiel.

Au milieu de trois cent quarante-quatre autres invités, Mannering et la jeune femme, dont il venait de lâcher la main, échangeaient quelques phrases.

Il observa quelques instants le président. Surtout ses yeux.

« Salement accroché ! » pensa-t-il.

Il sursauta quand le premier coup de feu retentit dans son écouteur. Tout de suite après, la voix de Steen dit :

— Groupe six, incident au deuxième sous-sol. Les municipaux ont un contact...

Il y eut quelques rafales brèves, à distance, suivies d'une explosion, puis d'autres détonations. Il entendit Steen donner des ordres à son groupe.

— J'arrive, dit-il, puis : Stuart, tu as entendu ?

— Oui.

— Occupe-toi de la salle, je descends. Groupes onze et douze, en appui du trois.

Il courut jusqu'à l'ascenseur le plus proche.

On avait fait comme d'habitude lorsque le président honorait de sa présence un bastringue de ce genre : les seules forces de défense admises à l'intérieur du périmètre, à l'exception de la police locale, étaient les équipes de Haviland. Tous les autres participants avaient été priés de laisser leurs porte-flingues à l'extérieur. C'était une condition à la venue de Mannering. On savait trop bien dans quel

merdier on pouvait se retrouver lorsque les gardes du corps de dizaines de hauts dirigeants se côtoyaient dans un espace comme le nouveau palais des Congrès de Glasgow.

Le colloque durait trois jours, mais le président ne faisait que passer : le temps de son exposé, du cocktail et du repas. Puis il repartirait avec son armée.

— Situation ?

— Ça ne tire plus pour l'instant, dit Steen.

Sorti de la cabine au deuxième sous-sol, Clayborne se dirigea vers Steen et ses hommes en suivant les indications affichées sur son digicom.

— Situation ? demanda-t-il encore en remontant le couloir de béton.

— Plus de tirs. J'essaye de contacter les flics du coin.

— Je suis avec vous dans quelques instants...

Il rejoignit Steen et son équipe une trentaine de secondes plus tard. Les quatre hommes étaient déployés en position de combat à un angle du couloir, aussi loin qu'ils le pouvaient selon l'accord passé avec la police locale.

— Alors ?...

— J'ai essayé de contacter le commandement des flics de la ville, mais je n'ai rien obtenu pour le moment, dit Steen.

Un des hommes de Steen était une femme. Même à travers la visière de son casque, Diana Barros était une très jolie soldate. Elle lui sourit, et il fit de même.

Un jour, peut-être.

Il y eut un piétinement précipité dans le couloir : Molina, le chef du groupe onze, arrivait avec ses hommes, comme il en avait reçu l'ordre. Ils prirent rapidement position.

Trois secondes plus tard, Clayborne pensa que sa place n'était pas là.

— Stu, appela-t-il.

— Comment est-ce que ça se présente ? demanda Casady – il put entendre la tension dans sa voix.

— Incertain, mais je crois qu'on a de quoi contrôler la situation ici. Tu appliques et tu prends les choses en main.

— Ah ?... OK, j'arrive, dit Casady – cette fois, ce fut l'étonnement qu'il entendit.

— Je retourne dans la salle, dit-il à Steen en tournant les talons.

Quelques instants plus tard, il vit surgir à sa droite, dans un couloir perpendiculaire, Rayes avec le groupe douze.

— Regagnez votre position, dit-il. On a assez de monde sur cet axe.

Ils firent demi-tour sur un simple geste de Rayes.

« De bons pros », pensa Clayborne en les voyant s'éloigner au pas de course.

— Fieldman, situation ? demanda-t-il.

— RAS, dit la voix du chef du groupe un.

— Costas ?

— Tout est calme.

— Kayashima ?

— Activité normale sur le parking.

— Lund ?

— RAS.

Devant lui, la porte de l'ascenseur s'ouvrit et Casady jaillit de la cabine.

— Tu rejoins Steen et tu t'occupes de ça, lui dit Clayborne. Il y a de bonnes chances pour que les flics du coin aient réglé le problème, mais on reste en alerte rouge. Les groupes un à quatre n'ont rien signalé de foireux, vérifie auprès des autres. Moi, je remonte.

— Une diversion ?

— C'est toujours possible.

Le retour jusqu'au niveau de la galerie lui parut long. Lorsque à nouveau il surplomba la salle dans laquelle la réception continuait – personne ici ne semblait avoir conscience de l'incident du sous-sol –, il constata sans étonnement que la discussion entre le président et la jeune femme se poursuivait. Il ne put s'empêcher de sourire en remarquant ce qu'il n'aurait sans doute pas vu s'il avait été dans la salle, à savoir qu'un halo d'invités s'était formé autour d'eux. À bonne distance du couple – deux mètres ou davantage –, il se composait de plus d'une vingtaine d'hommes et de femmes qui semblaient attendre la fin de cet entretien dans l'espoir d'être, à leur tour, présentés à Mannering.

Lequel ne semblait pas avoir remarqué leur existence.

« Regardez bien, pensa Clayborne, c'est la prochaine catin du roi... »

Il activa de nouveau son zoom, concentrant sa vision sur le visage de la jeune femme pour étudier ses traits comme il l'aurait fait d'une

carte tridimensionnelle. Rien à redire sur le nez fin et droit. Et franchement, pas grand-chose à redire sur l'ensemble, à condition toutefois d'aimer ce genre de beauté, légèrement anguleuse, plus tranchante que douce.

Tout à fait le style du président.

— Je viens d'avoir un topo des flics, dit Casady. Ils ont rétamé deux types qui s'étaient infiltrés par un conduit d'aération après avoir percé une galerie de service du métro. Armes automatiques, et apparemment un beau paquet d'explosifs.

— Ethnie ?

— Caucasiens, peut-être slaves. Aucun élément d'identification pour le moment.

— Tiens-moi au courant si tu as du nouveau, dit Clayborne. Pour toutes les équipes, gardez les yeux ouverts, ils n'étaient peut-être pas seuls.

Il en revint à son examen topographique. Des yeux bruns, un peu allongés en amande. Intéressante implantation des cheveux, leur ligne dessinant au sommet du front – un peu plus haut que la moyenne – une petite pointe sombre évocatrice d'une proue de navire, peut-être, ou de la partie inférieure d'un cœur stylisé.

Ou de l'extrémité d'une dague.

— Confirmation, dit Casady, les deux types trimballaient plusieurs charges de TD 44. Les flics ont eu un tué. Ils pensent que...

— Elle s'appelle comment, déjà ?

— Que... Qui ça ? Tu parles de la brune qui...

— D'après toi ?

— Une seconde...

Clayborne entendit le frottement des vêtements de Casady quand celui-ci prit son digicom dans une de ses poches.

— Leighton, Sherilyn Leighton. Il y a un problème avec elle ?

— Rien d'actuel.

Il composa le code du Sky Ring sur son propre digicom. Les satellites géostationnaires ne montraient aucun avion ou hélicoptère dans l'espace aérien interdit autour du centre des congrès, ni s'en approchant. Aucun missile n'avait été lancé ou ne se trouvait au sol en phase de prélancement.

— Tu crois qu'on devrait évacuer le président ?

— Surtout pas, dit Clayborne. Ces deux connards ont pu être envoyés uniquement pour nous amener à le faire. Une sortie précipitée

l'exposerait beaucoup plus qu'il ne l'est ici. Il ne sait rien pour l'instant.

« Et quand bien même il serait au courant, je crois qu'il n'en aurait rien à foutre pour le moment », pensa-t-il.

Il nota la mobilité du visage de la jeune femme, signe d'intelligence s'il en fut jamais. Les lèvres étaient très belles, pleines sans excès. Plus bas, le décolleté, pour sa part, était discret mais prometteur.

Les cheveux, puis la nuque d'un homme adressant quelques mots à Mannering. Dans les yeux du président, Clayborne vit, et fut certain d'être le seul à voir, rugir une contrariété qui, l'instant d'après, disparut sous un voile de cordialité qu'il faillit croire authentique. Tant d'années de métier, c'est un bagage.

Mannering adressa une parole d'excuse à son interlocutrice avant que l'homme lui présente un autre personnage. Clayborne reconnut le maire de Glasgow, bientôt rejoint – la brèche était ouverte – par deux autres invités.

Il éprouva un sentiment de soulagement. Il avait l'impression que la prolongation de ce tête-à-tête exclusif aurait pu vexer un certain nombre d'invités. Ce qui n'était pas son problème.

Zoom arrière. Une focale un peu plus courte pour observer miss Leighton tout entière. La jeune femme, qui avait reculé de quelques pas, venait de prendre une coupe de champagne sur un plateau. Elle semblait attendre que Mannering en ait fini avec ceux qui l'entouraient. Attentive et discrète. Encore un coup de zoom en arrière. Elle se trouvait maintenant à la gauche de son champ de vision, tandis que Mannering et ses interlocuteurs formaient un groupe à droite.

Il voulait voir le regard qu'ils ne manqueraient pas d'échanger. Il ne fut pas déçu. De la connivence, déjà.

« Je t'aurai à l'œil... pensa-t-il. Comme les autres avant toi. »

— À tous les groupes, situation ? demanda-t-il.

Miyagawa 1

26 avril 2039

L'avion de Nippon World Wings s'était posé à 11 h 40 et le transfert sur Manhattan avait été rapide. Miyagawa était donc en avance et il avait demandé au taxi de le déposer à Columbus Circle, puis il avait marché sur Central Park South et tourné dans Americas. Là, il s'était appuyé contre le muret bordant les quelques marches menant du trottoir à l'esplanade qui s'étendait devant un immeuble de bureaux, et il avait observé le flot des indigènes.

La frontière de l'État indépendant de New York avait contenu le totalitarisme chrétien de l'UABS ; elle n'avait pas endigué l'évolution morphologique américaine. Mais, au moins, le tsunami graisseux paraissait-il atténué dans cette ville dont les habitants avaient été longtemps cités pour leur allure pressée, leur élan tendu par l'ambition. Les youpalas, ici, semblaient rouler un peu plus vite qu'à Houston ou Philadelphie, les *powertrousers* emmener d'un pas moins lent les corps énormes de leurs propriétaires. En outre, la proportion d'obèses ne devait pas dépasser les 75 %.

Quant aux lois SAM adoptées dans l'Union, si elles n'avaient aucune validité dans l'État, elles étaient largement appliquées sur une base volontaire. Ainsi, le taxi qui avait amené Miyagawa de l'aéroport avait été une Bayarjhidan Executive (surtout ne pas acheter bibleux), mais équipée de l'extracteur latéral obligatoire de l'autre côté de la frontière.

Il sondait par intermittence, percevant alors les esprits des passants proches, les visualisant comme des flammes palpitant et se colorant de concentration, d'inquiétude, de colère, de satisfaction. Individuelles autant que l'empreinte d'un index ou d'un iris, elles décrivaient dans son esprit des trajectoires de météores lents. Le vent dut tourner car, un instant, l'odeur âcre des incendies de la nuit, à Brooklyn et dans le Queens, couvrit celle des épices et de la graisse chaude des roulottes des marchands de fallafels, de hot-dogs et de kebabs. Une odeur dont on disait qu'elle était aussi caractéristique de cette ville que l'horizon meurtri de ses gratte-ciel.

Il y avait douze ans que la guerre interjuive déchirait les nuits de New York. Dans les autres grandes villes du monde ayant une importante population israélite, les affrontements étaient ponctuels et beaucoup moins violents. On disait qu'un accord avait été conclu à ce sujet. Une guerre exportée parce que se battre en Israël aurait été suicidaire pour le pays. Il y avait des cycles. Des phases de presque paix, suivies de semaines de combats acharnés, généralement entre 1 et 5 heures du matin. Le jour, les actions de type militaire étaient extrêmement rares. Depuis près d'un mois, le conflit battait son plein. Depuis qu'un rabbin de la mouvance intégriste était mort empoisonné avec son épouse et ses huit enfants à son domicile de Brooklyn. Selon

les rumeurs qui circulaient, l'arme aurait pu être une plante d'appartement reçue trois jours plus tôt, et libérant un gaz toxique. Hypothèse peu probable, qui aurait signifié que quelqu'un avait acquis une avance capitale dans le domaine de la manipulation génétique des végétaux à des fins offensives. À cet instant même, un autre envoyé d'Eien enquêtait peut-être pour, si l'information était confirmée, tenter de localiser le laboratoire qui avait réussi cet exploit et d'y dérober les protocoles de recherche. De même que les agents d'un nombre important d'organisations de natures diverses.

Les deux hommes qui l'avaient attendu à l'aéroport entrèrent dans son champ de perception. Il les avait repérés dans le hall d'arrivée, après le passage de la douane. Au milieu de centaines de lucioles mentales, deux lueurs exprimant la tension, l'excitation au moment où ils l'avaient vu, mais sans intention agressive. Dans le taxi, il les avait parfois sentis entrer dans son champ au gré du trafic.

Il attendit plusieurs minutes avant de les regarder, avec l'attitude d'une personne qui observe innocemment les lieux qui l'entourent. Un Noir obèse et un jeune Vietnamien. Il visualisa la variation de leur tension lorsqu'il traversa l'avenue et ouvrit la porte d'un taxi. Une Skoda sans extracteur.

Le bar s'appelait *Benny's*. Il se trouvait sur Bowery, au rez-de-chaussée d'un bâtiment de brique sombre qui devait dater du début du XX^e siècle. Miyagawa poussa la porte et fit un nouveau sondage, qui lui apprit que les deux clients assis au bar n'étaient pas là par hasard. Un quinquagénaire bouffi aux cheveux gras et un jeune homme au visage osseux. L'esprit du barman, un type d'une trentaine d'années qui devait être d'origine irlandaise, n'avait pas réagi à son entrée.

Il choisit l'avant-dernière des tables alignées contre le mur, perpendiculairement au bar, et prit place sur la banquette qui faisait face à la rue. S'élevant à une soixantaine de centimètres au-dessus des dossiers des banquettes, des panneaux de bois vernis séparaient les tables en ce qui ressemblait à une succession d'alcôves. Assis du côté du bar et non contre le mur de brique recouvert de peinture blanche passablement défraîchie, il pouvait, en penchant la tête vers la gauche, observer ceux qui passaient derrière la vitre poussiéreuse de l'établissement.

Il commanda une bière. Le ruissellement du liquide frais dans sa bouche et sa gorge lui fit réaliser soudain qu'il avait soif. Il vida la moitié du verre.

Mills poussa la porte du bar.

Son esprit était un vivant agrégat de tension, de spéculation, de

confiance et de ce qui devait être l'orgueil d'un homme investi d'une mission et valorisé par elle.

Mills était comme sur la photo que le conseiller Kobayashi lui avait montrée la veille : élégant, barbu et souriant, avec des boucles châtain clair. Il avait la tête nue. Il fit quelques pas dans le bar, les deux mains dans les poches de son imperméable sombre ; son regard trouva Miyagawa et il marcha vers celui-ci.

— Bienvenue à New York, monsieur Sato.

Il sortit ses mains de ses poches, sans brusquerie mais sans en faire trop dans la lenteur. Miyagawa pensa qu'il y avait un peu d'ostentation dans ce geste, de la mise en scène orgueilleuse : nous sommes entre professionnels et nous nous comprenons.

— Merci.

Mills s'assit en face de lui.

Le gros du bar tourna la tête dans leur direction, les observant un instant.

— Pas de problème, dit Mills, sans se retourner. Un des deux hommes au bar est un ami.

Miyagawa hocha la tête, approbateur et grave. Très japonais.

La tension de Mills était celle d'un affairiste prêt à négocier le contrat de sa vie.

— Et l'autre aussi, en fait.

Oui, ostentatoire.

— Et le barman aussi, je présume.

— Pas activement concerné, mais c'est une connaissance, répondit Mills en se tournant vers le bar. Nous serons tranquilles.

Il fit un signe au barman, désigna la bière posée sur leur table. L'homme eut un bref hochement de tête et se pencha derrière son bar.

— J'espère que votre voyage a été agréable.

— Tout à fait. Le monde est devenu très petit.

— En effet.

Le barman apporta la bière de Mills ; il remplit le verre, le posa sur la table ainsi que la bouteille et repartit.

— À la vôtre, dit Mills en soulevant son verre.

Miyagawa fit de même. Ils burent deux ou trois gorgées.

Puis le New-Yorkais, reposant son verre, eut le soupir caractéristique des amateurs de bière à leurs premières lampées, cette espèce de « Aaaaah !... » viril et joyeux, suprêmement imbécile, venu

du fond de la gorge, qui se murmure en montrant les dents.

— Alors, monsieur Sato, si vous me disiez ce que l'organisation que je représente peut faire pour la vôtre.

— En fait, dit Miyagawa, je crains que nos organisations respectives ne se trouvent en situation de conflit potentiel. Cela est extrêmement regrettable.

Mills feignit la surprise. Il y avait un peu de mousse dans les poils de sa moustache claire.

— En situation de conflit potentiel ? Vraiment ? Et à quel sujet ?

— Il y a quelque temps, dit Miyagawa, nous avons contacté un homme qui a prétendu être en mesure de nous vendre une arme si avancée qu'elle pourrait avantager considérablement son détenteur dans cette guerre perpétuelle que se livrent les forces du monde.

Mills détesta ce qu'il venait d'entendre et n'en montra rien.

— Vraiment ? De quel genre d'arme s'agit-il ? Sur un certain marché, entre un certain type d'acteurs, tout, information, logiciel, machine, homme ou même idée, n'est finalement qu'arme...

— Si nos informations sont exactes, et nous pensons que c'est le cas, il s'agit d'un système autonome extrêmement précis, et surtout indétectable. Totalement indétectable.

Mills attendit un peu avant de sourire.

— Vous savez comme moi qu'il existe de très nombreux programmes d'optimisation du potentiel offensif. Et la finalité ultime de tous ces programmes est la réalisation d'un système d'intrusion véritablement indétectable.

— Il semblerait qu'on l'ait réalisé.

— Monsieur Sato, ce que vous décrivez a un nom. Ça s'appelle le Graal.

— Monsieur Mills, les gens qui ont développé cette remarquable technologie lui ont donné un nom de code. Et ils ne l'ont pas appelée le Graal. Ils l'ont appelée le Fantôme. Et vous et votre organisation le savez très bien, parce que vous l'avez achetée.

Mills fit semblant de méditer quelques instants ce qui n'aurait été qu'une allégation.

— Achetée ? dit-il enfin.

— Oui, et c'est une chose que nous pouvons difficilement accepter. Car, voyez-vous, la personne qui vous l'a vendue s'était déjà engagée envers nous. Ultérieurement, elle nous a fait savoir qu'elle considérait notre accord comme caduc, ayant obtenu un prix supérieur de la part

d'un autre intéressé qui, par ailleurs, aurait payé d'avance un acompte très important. Nos investigations nous ont démontré qu'il s'agissait de vous.

Il vit palpiter l'esprit de Mills tandis que celui-ci construisait sa réponse.

— Excusez-moi, dit-il enfin, mais admettons que ce que vous me dites corresponde à la réalité. Le groupe que je représente ne pourrait pas être tenu pour redevable envers vous. C'est le vendeur qui serait en cause.

— Certainement, dit Miyagawa, et soyez certain que cet aspect de la question ne sera pas oublié. Mais l'objet dont je vous parle est d'une extrême importance pour mes supérieurs et ils sont fermement décidés à l'obtenir.

— Et qu'attendez-vous de nous ?

Il n'était plus question d'hypothèse.

— Nous vous serions très reconnaissants de signifier au vendeur que vous vous retirez de cette affaire. Dans le cas où vous auriez des problèmes pour récupérer une partie de l'argent versé, nous serions disposés à compenser cette perte. Il en va de même des frais engagés dans l'opération.

Mills venait de vider son verre et le contemplait tout en le faisant tourner entre ses doigts. Il finit par le reposer sur son cercle de carton, et dit :

— Monsieur Sato, je vous remercie pour votre proposition, mais l'organisation que je représente n'a pas fait sa place en se retirant des affaires dans lesquelles elle était engagée parce qu'un rival potentiel lui suggérait. Je crois que cette réponse a l'avantage d'être claire.

Miyagawa resta un moment silencieux. L'esprit de Mills était une torche dans le vent : la lumière vive et tourmentée de l'affirmation.

— Tout à fait, dit le Japonais, et je vais la transmettre à ma hiérarchie.

Clayborne 2

À part Mannering, seuls le vice-président Mitral et Jelena Koslan étaient présents autour de la table de conférence, dans le bureau présidentiel. Clayborne s'assit et Mannering dit :

— Nous vous écoutons, monsieur Clayborne. Je suis sûr que vous avez des choses intéressantes à nous communiquer...

— Je le crois aussi. À l'heure qu'il est, la police de Glasgow a arrêté un Nigérian et deux Ukrainiens. D'après les interrogatoires effectués jusqu'à présent, il semblerait qu'un groupe de truands ukrainiens installés à Londres ait été chargé de recruter un commando en vue d'une action contre vous. Quant à savoir qui a eu recours à ses services, cela demandera encore du travail et du temps, mais il est intéressant de relever que les Ukrainiens ont récemment obtenu des facilités de mouvement dans la zone d'influence du consortium Kamensky-Hamishran. De plus, l'usine Supracell qu'ils contrôlent à Anvers vient de recevoir au moins deux unités automatisées de production d'alliages nanotech sorties tout droit des laboratoires hongrois de Brittland Incorporated, qui dépend du consortium.

Il y eut un bref silence.

— Beau travail, Clayborne, dit le président. Qu'en pensez-vous, Vinand ?

L'Indien, comme à son habitude, regarda quelques instants ses longs doigts, posés sur le bois marqueté de la table, avant de prendre la parole.

— D'abord, dit-il, je tiens à féliciter monsieur Clayborne et ses services pour l'efficacité de leur travail. Cela étant dit, je ne m'étonne pas vraiment d'apprendre l'implication du consortium. Apparemment, ils s'imaginent qu'on peut traiter Haviland Corporation comme une république bananière.

Kamensky-Hamishran était une organisation mafieuse basée à Sofia et Berlin. Elle avait produit des copies de pièces d'équipement hospitalier écoulées ensuite sur les marchés de différents pays. Des dizaines de patients en étaient morts, victimes de dialyses foireuses, d'assistance respiratoire déficiente ou de médicaments mal dosés. Parmi eux avait figuré Ron Christiansen, un cadre de Haviland Corporation, hospitalisé à Pusan à la suite d'un accident de voiture. C'était en enquêtant sur sa mort que les services de renseignement de Haviland étaient remontés jusqu'au consortium, avant d'en informer les autorités des pays concernés.

Kamensky-Hamishran avait multiplié les pots-de-vin pour essayer de limiter les dégâts ; cela n'avait pas empêché l'arrestation de plusieurs responsables. D'autres étaient morts sur ordre des grands chefs soucieux d'effacer les pistes menant jusqu'à eux.

— Admettons que Kamensky soit derrière tout ça, dit Mannering, qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Ils n'en ont pas eu pour leur argent. Il me semble que les Ukrainiens ont un peu salopé le boulot, quel est votre avis, Clayborne ?

— Ils ont profité du colloque de Glasgow pour monter une opération qui n'avait pratiquement aucune chance de réussir. On peut s'étonner d'une tentative aussi maladroite. Ce qui me paraît le plus probable, c'est que le consortium les ait mandatés au dernier moment et qu'ils aient dû improviser quand l'occasion s'est présentée.

Traduction : quand vous étiez hors de Castell One.

— Après cet échec, dit Koslan, on doit s'attendre à une nouvelle tentative à court terme, non ?

— Sans doute. Dès le prochain déplacement du président, en tout cas. À moins que le consortium n'ait finalement voulu qu'envoyer un message.

— Eh bien, dit le vice-président Mitral en tirant légèrement sur un de ses boutons de manchettes, dans un cas comme dans l'autre, je suppose que nous allons devoir envoyer quelques messages à notre tour...

L'Indien était, de manière naturelle autant que dans son habillement, l'homme le plus parfaitement élégant que Clayborne ait jamais rencontré. Il était aussi le plus enclin à déchaîner généreusement les foudres vengeresses de l'organisation lorsque celle-ci était l'objet d'une action hostile.

— Je pense que cela s'impose, dit le président.

— Au consortium seulement, ou aussi aux Ukrainiens ? demanda Koslan.

— Aux deux, dit Mannering. Mais pas avant que les informations sur leur rôle soient pleinement confirmées. Combien de temps pensez-vous que cela prendra, Clayborne ?

— Je pense que dans cinq à dix jours nous aurons une image beaucoup plus précise.

— Très bien. En attendant, dit Mannering, faites déjà préparer des options de rétorsion.

— Je vais allumer Guzman, dit Clayborne.

Clayborne était le défenseur. Angel Guzman, qui lui était formellement subordonné, s'occupait des tâches offensives, des repréailles. Deux activités à la fois étroitement liées dans leur finalité globale et totalement séparées dans leur organisation, même si les combattants de leurs équipes respectives étaient interchangeables. Les

deux hommes collaboraient en échangeant toutes les informations requises, mais s'abstenaient de toute interférence réciproque dans leur travail.

Guzman était un ancien militaire colombien, officier du corps d'élite des Lanceros. Un vicieux qui mettait beaucoup de cœur à la tâche. Tout à fait ce qu'il fallait.

— J'espère que nous prendrons les mesures vraiment appropriées, dit Mitral, avec dans la voix une nuance de regret, comme s'il déplorait par avance la retenue que la compagnie ne manquerait pas de montrer, en tout cas par rapport à son échelle des valeurs punitives.

— Nous ferons tout ce qui semblera s'imposer, dit Mannering. Ne prenez pas cet air dubitatif, Vinand. Si vous connaissez quelqu'un qui détient encore des actions d'entreprises contrôlées par Kamensky-Hamishran, suggérez-lui de les vendre.

Fuller 1

12 janvier 2039

Ils étaient jeunes. Ils étaient minces. Ils étaient beaux, surtout celui qui prétendait s'appeler Perrez ; il portait un costume qui semblait venir d'une boutique branchée de Vancouver ou Caracas. Quant à l'autre, Gilford, il avait ce que trente ans plus tôt on aurait appelé des allures bostoniennes.

Fuller était au moins certain d'une chose : ces deux-là n'étaient pas motivés par la foi.

Évidemment, la question n'était pas là.

— Eh bien, messieurs, je vous écoute, dit-il en croisant les mains sur son ventre d'obèse.

— Eh bien, commença l'Hispanique, nous savons tous que le monde actuel est un environnement assez... compétitif. Et dans le cadre de cette compétition, la détermination des différents acteurs semble proportionnelle à leur dimension. Monsieur Gilford et moi-même représentons une entreprise dont les moyens d'action pourraient être d'une certaine utilité pour l'Union.

— Je vous suis reconnaissant de l'intérêt que vous semblez porter à

la cause de la nation biblique américaine. Mais pourriez-vous préciser votre pensée ?

— Eh bien, supposons que l'action d'une certaine personne soit, d'une manière ou d'une autre, préjudiciable à la cause de l'Union, à laquelle vous venez de faire allusion, dit Perrez en se retournant vers son voisin.

— Il pourrait s'agir d'une personne qui ferait preuve d'une hostilité particulièrement vive à l'égard de votre pays et de ses valeurs, dit Gilford. Peut-être son pire ennemi, en fait.

— C'est vrai, dit Perrez. Ça pourrait être son pire ennemi. Terré dans sa forteresse espagnole, ne cessant d'agir au détriment de l'Union et de la salir par ses déclarations. Eh bien, l'Union conclurait un accord avec nous.

— Et la personne concernée cesserait d'exister, dit Gilford.

— C'est cela, dit Perrez. Sans doute, ajouta-t-il en souriant, serait-il plus opportun de dire qu'elle quitterait cette vallée de larmes.

— Pour un monde meilleur, dit Gilford.

Il se demanda s'il pourrait supporter longtemps ces duettistes, leurs costumes et leurs sourires. Mais il se sentait obligé de les écouter. Chaque année, des dizaines d'organisations prenaient contact avec le gouvernement biblique pour lui proposer leurs services de tueurs. Ceux qui arrivaient jusqu'à son bureau avaient fait l'objet d'une sélection rigoureuse, semant au passage de somptueux pourboires. Ceux-ci n'étaient que les troisièmes en six mois. Et surtout, ils étaient les premiers qu'il ait jamais entendus faire spécifiquement référence à Brian Mannering.

— Et cela, reprit Gilford, sans qu'un agent de l'Union soit impliqué dans cette action.

— C'est une précision d'une extrême importance, releva Perrez. Aucun risque de retrouver, si vous me permettez l'expression, une plume sous le cadavre, ce qui pourrait être embarrassant d'un point de vue politique.

Fuller affecta l'air surpris de circonstance.

— Il existe, hélas, dans ce monde dont vous avez à juste titre souligné la sauvagerie, une infinité d'organisations, bandes et milices vouées au crime. À supposer, messieurs, que l'Union des États bibliques américains ait recours à ce genre d'action, et je tiens à relever l'audace de cette conjecture, et à supposer de surcroît qu'elle choisisse de faire appel à des... sous-traitants, qu'est-ce qui devrait m'amener à penser que vous êtes les interlocuteurs les plus qualifiés ?

Perrez sourit. Il ouvrit la mallette qu'il avait posée sur ses genoux, et en sortit une petite boîte métallisée, de vingt centimètres sur quinze environ, très plate : pas plus de deux centimètres d'épaisseur.

— Ceci, dit-il, contient une enveloppe dans laquelle se trouve écrit le nom d'une personne. Je vous demande de la conserver dans un endroit sûr.

— Et ensuite ?

— Ensuite, quelques jours passeront. Et probablement, quelques semaines, durant lesquelles un certain nombre de personnes importantes quitteront cette vallée de larmes par le jeu naturel de la biologie.

« Ça va être à l'autre... » pensa Fuller.

— Et quelques autres, intervint Gilford, rejoindront le Créateur pour des motifs moins naturels.

— Des personnes de premier plan, reprit Perrez, en pleine force de l'âge, bénéficiant de la meilleure assistance médicale et protégées par des professionnels extrêmement compétents.

— Et alors ?

— Alors, l'une d'entre elles aura fait l'objet de notre action.

— Et c'est son nom qui se trouve à l'intérieur ?

— C'est cela, dit Gilford. Lorsque notre mission concernant cette personne aura été remplie, nous vous enverrons le code permettant l'ouverture de cette boîte. Vous n'y lirez qu'un nom et un prénom. Et vous comprendrez.

Fuller tendit la main. Perrez se leva pour lui tendre la boîte. Il la retourna un instant dans ses doigts. Il y avait une trappe que l'on pouvait faire coulisser pour découvrir un clavier.

— Je dois insister pour que vous vous absteniez de toute tentative de violation, dit Perrez. Tentez d'ouvrir cette boîte ou introduisez un seul code erroné et le contenu en sera immédiatement détruit. Non seulement cette tentative ne vous mènerait nulle part, mais elle aurait pour effet de ruiner notre petite démonstration.

— Ce qui serait un vrai gâchis, dit Gilford.

« Ta gueule ! » pensa Fuller.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je m'en voudrais de gâcher un aussi beau suspense.

Clayborne 3

12 septembre 2035

Indicatif d'appel.

Il eut un léger sursaut quand le visage de Jelena Koslan apparut sur l'écran de son téléphone.

— Monsieur Adrian Clayborne, c'est bien cela ?

— Oui...

— Vous me connaissez peut-être...

— Je sais qui vous emploie.

Koslan était la secrétaire générale de Haviland Corporation. Cinquante ans et des poussières. Visage rectangulaire, peau bronzée, cheveux châains et courts. Des yeux d'un bleu presque violent. Une belle tronche de champion d'Europe des poids moyens, et la réputation d'avoir un caractère de chien.

— Alors vous savez l'essentiel. Ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'une action hostile a été menée avant-hier contre le président Mannering.

— Effectivement, je l'ignorais. Est-ce que le président...

— Indemne. Mais le responsable de sa sécurité, Andrei Sadeghi, a été gravement blessé et il est incapable d'assumer ses fonctions. Son plus proche adjoint a trouvé la mort.

— Et je...

— Nous souhaitons vous engager. Immédiatement.

— M'engager ? Mais avec quelle fonction exacte ?

Elle haussa les épaules, comme si la réponse était évidente.

— Responsable de la sécurité de l'entreprise.

Il resta silencieux quelques secondes, incapable de prononcer le moindre mot, et conscient que la panne se situait à tous les niveaux : cerveau, poumons, cordes vocales et langue. Puis tout cela redevint opérationnel, au même instant.

— Mais il y a des protecteurs bien plus expérimentés que moi ! Pourquoi ce choix ?

— Parce que les informations dont nous disposons démontrent que vous avez non seulement les compétences requises, mais aussi les

inclinations psychologiques, politiques et morales.

Même sur un écran de téléphone, elle semblait entourée d'une aura presque palpable de force et de volonté.

— Vous n'êtes pas très loin de m'en apprendre sur moi-même !

— Je ne le pense pas. Si vous acceptez notre offre, un de mes collaborateurs passera vous chercher demain après-midi.

— Un instant, un instant ! Vous semblez oublier que j'ai un employeur auquel je suis lié !

— J'ai contacté la direction de Thalafarm. Ils ont donné leur accord.

— Vraiment ?

— Vraiment. Ce problème est réglé.

— Mais attendez. Que se passera-t-il lorsque Sadeghi sera à nouveau en mesure de faire son boulot ?

— C'est hors de question.

— Vous voulez dire qu'il ne survivra pas ?

— Les médecins ne peuvent pas se prononcer pour le moment. Mais il est certain que ses facultés seront durablement altérées.

— Je vois...

— Je vais vous dire une chose qui va sans doute vous intéresser, monsieur Clayborne : ce choix n'est pas celui du président, ni d'un autre membre du conseil ou de moi-même. Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour juger de vos aptitudes techniques. C'est Sadeghi qui vous a désigné. Il tenait une liste des protecteurs qui lui semblaient les mieux à même de lui succéder en cas de coup dur. Votre nom figure en tête depuis plusieurs mois.

« Depuis le 4 juin », pensa-t-il.

— J'attends votre réponse.

« Féminine comme une arme automatique. »

— J'ai besoin d'un délai de réflexion.

— Vous devez réaliser que nous ne pouvons pas nous offrir le luxe d'une telle vacance. Si vous refusez, je devrai contacter quelqu'un d'autre. Très vite.

— Bien sûr, mais...

— Je vous rappelle dans quinze minutes. Pensez à ce que notre offre représente. Je ne parle pas seulement d'argent ou de prestige. Il s'agit des affaires du monde.

Il lut « Fin de transmission » sur l'écran.

Un quart d'heure.

Mannering. Haviland Corporation. Castell One. Ce n'était pas si loin d'ici.

Il rit. Pas si loin... Cela ne faisait pas beaucoup de kilomètres sur une carte, mais entre le rivage de la Méditerranée et une colline aride avec juste ce château de verre et de technologie planté dessus... Ici, depuis la fin de la guerre civile, la région avait pris le temps de panser ses plaies, retrouvé lentement sa douceur. Il y avait dans l'arrière-pays des villages de rêve, avec des terrasses ombragées. Des garrigues, des gorges où crépitaient des torrents. Un peu de la Provence d'autrefois, celle qu'il n'avait pas connue. Et des femmes qui gagnaient à l'être.

Deux minutes de passées, déjà.

C'était dingue.

Brian Mannering. Classement Most Threatened Personalities actuel (il pianota sur son clavier) : huitième.

— C'est trop gros pour moi ! cria-t-il à son plafond.

« Votre nom figure en tête depuis plusieurs mois. »

Une chance comme celle-là ! Une chance ? Ou la probabilité d'être totalement dépassé par l'ampleur de la tâche ? Il avait contrecarré des professionnels de très haut vol et des psychopathes aussi imprévisibles qu'un cinglé peut l'être, mais au niveau de la Haviland...

« Il s'agit des affaires du monde. »

C'était bien le problème. Il avait dû décider à court terme lorsqu'on lui avait proposé de quitter la police pour intégrer le service de sécurité de Kensington Technologies à Edmonton ; puis, devenu le chef du service, de quitter le Canada pour les rives de la Méditerranée et le commandement des agents de Thalafarm ; les deux fois, l'acceptation avait supposé quelque chose qui, sans être du courage, supposait une certaine confiance en ses propres capacités. Mais ce défi était d'une autre magnitude, vertigineuse et terrifiante.

Il se prit la tête entre les mains, serra quelques instants.

Et brusquement revit, comme si cette pression l'avait fait remonter du fond de sa mémoire, l'image de son grand-père Andrew, dans sa petite maison de bois près du lac Okanagan, son grand-père adorable et faussement misanthrope, auquel il venait de confier son dilemme : devait-il accepter de piocher dans ses économies et acheter pour deux cents dollars la bicyclette de son copain Matthew Bertram ?

— Dis-moi une chose, Adrian, avait demandé le vieillard : pour toi, la vie, c'est quoi ?

D'abord interdit, il avait réfléchi quelques instants avant de

répondre :

— C'est faire des tas de choses... Apprendre à l'école, avoir un métier, une famille. Et aussi, voir le monde...

— Mmm. Pas mal. Moi, je vais te dire ce que j'en pense. Je pense que la vie, c'est apprendre à faire des choix.

— J'ai trente-quatre ans et n'ai rien appris, pépé, murmura-t-il.

Son rêve, en fait, aurait été de recevoir cet appel dans trois ou quatre ans. Histoire d'acquérir un peu plus de bouteille dans l'intervalle. Là, oui !

— Déconne pas, pauvre con, c'est ce soir que ça se passe !

« Les compétences requises... »

Il connaissait ses qualités. Pas de fausse modestie. Mais là...

« ... inclinations psychologiques, politiques et morales. »

« On se préoccupe de morale, maintenant, dans les mégacorporations ? Tout arrive ! »

Et dans une certaine mesure, c'était vrai. Haviland Corporation était ce dont, peut-être, avait rêvé son fondateur : un monstre avec des principes. Des superentités qui se déchiraient le monde, elle était une des rares dont les dirigeants semblaient considérer les États et les hommes comme autre chose que des nuisances ou des abstractions. Sans doute parce qu'elle était une des seules qui ne se fut pas construite, en partie au moins, sur des fondations mafieuses. Ce qui ne l'empêchait pas de traiter les organisations hostiles de la manière appropriée.

Re-pianotage.

Haviland Corporation. Seize sites dans le monde, avec le siège central espagnol. Nombre de collaborateurs : dix-huit mille quatre cents. Des centaines d'entreprises en comptaient davantage, mais le rapport entre la puissance globale de la compagnie et le nombre de personnes qu'elle employait était exceptionnel.

Sous-rubrique : Président Brian S. Mannering.

Biographie, écrits, discours et allocutions...

« Voyons ce qu'il nous a pondu... »

Il y avait une série d'articles dans les publications de la compagnie et diverses autres revues, le texte de plusieurs conférences, un livre d'entretiens avec le journaliste Peter Austin.

« Jamais eu le temps de lire ces trucs, bien sûr. L'occasion rêvée d'y jeter un coup d'œil. L'occasion cauchemardée. Pas le droit de me faire ça, connasse ! Il y a dix minutes, j'étais un professionnel comblé, je

savais où je mettais les pieds, je me sentais fort. Maintenant, je vois tourner les murs, je suis un gosse largué, je voudrais que mon grand-père soit là pour me dire ce que je dois penser. Quelle chérie ! »

Au hasard, il sélectionna une conférence donnée en 2034 à l'université de La Haye.

« Rétrospectivement, il semble difficile de comprendre comment un courant de pensée aussi furieusement imbécile et suicidaire que la Correction politique a pu se développer. En fait, la force de ses promoteurs fut de s'être trouvé un repoussoir dans la résurgence infiniment proclamée de l'idéologie national-socialiste – résurgence dont il faut rappeler qu'elle n'avait aucune réalité significative à ce moment-là.

La meilleure définition que l'on puisse donner de la Correction politique, c'est qu'elle fut le fascisme des bons sentiments. La Correction fut la concrétisation d'un puritanisme de gauche, prétendument centré sur des valeurs qu'il affirmait défendre alors qu'il ne cessait de les dévoyer, confondant allègrement éthique et censure, humanisme et candeur, progrès et régression.

En culpabilisant jusqu'à l'idée de résistance, en sapant le potentiel naturel de défense de la civilisation occidentale, la Correction a créé les conditions de la guerre, provoquant incidemment la renaissance, heureusement éphémère et ponctuelle, de l'hydre qu'elle prétendait combattre. »

— C'est bien résumé, monsieur le Président, murmura-t-il.

Il sauta deux pages.

« Lorsque Douglas Haviland a fondé cette compagnie, il a inscrit son action dans un cadre défini par des valeurs dont la plus fondamentale peut-être s'appelle intégrité. Je ne peux rêver d'aspiration plus élevée, à la tête de cette entreprise, que veiller à ce qu'elle reste fidèle à cet esprit. Et soyez-en convaincus, les leçons du passé ne seront pas oubliées. S'il est une chose que l'histoire récente nous a rappelée, au prix d'innombrables victimes, c'est qu'une société qui renonce à se défendre est appelée à disparaître, et je pense qu'elle le mérite. Cela vaut pour une compagnie privée comme pour une civilisation tout entière. »

« Je suis bien, ici, pensa-t-il. Je n'ai pas envie de partir. »

Il vola jusqu'à la dernière ligne de l'allocution.

« Il n'y a qu'un seul combat : celui de la raison. »

Indicatif. Le visage de Jelena Koslan remplaça le texte de Mannering.

— Vous avez pris votre décision, monsieur Clayborne ?

— J'accepte.

Elle se fendit d'un sourire d'une demi-seconde.

— Parfait. Soyez à votre domicile demain à 14 heures, avec vos bagages. L'homme qui passera vous prendre s'appelle Miroslav Hassler, c'est un de mes assistants. Bonsoir.

Fin de transmission.

Le texte de la conférence réapparut, mais Clayborne se sentait brusquement aussi incapable de le lire que s'il avait été analphabète.

Le sourire de la femme avait été si furtif qu'il se demanda s'il l'avait imaginé. Quelle importance ? Le sentiment qui écrasait son esprit, soudain, était celui du vide.

— Qu'est-ce que je viens de faire ? murmura-t-il.

Il resta longtemps ainsi, sans force, presque prostré, partagé entre la consternation de celui qui vient de commettre la plus terrible erreur de son existence et la jubilation d'avoir osé, entre la perspective d'un désastre et l'intuition d'un saut quantique.

Soudain, il réalisa que la nuit était tombée sur les collines et la mer. En même temps, il pensa qu'il s'était repris, parce qu'il se sentait à nouveau conscient, efficace.

« Dès demain, tu es le protecteur d'un homme qui est huitième au MTP. C'est OK... », pensa-t-il.

Puis :

« OK, mon cul ! »

Haviland Corporation faisait rêver tous les jeunes ingénieurs et scientifiques aux dents assez longues pour s'imaginer non seulement érigeant une montagne de fric, mais aussi laissant un sillon dans l'Histoire.

En 2013, la pénurie d'eau potable commençait à affecter sérieusement une grande partie de l'humanité, et les guerres locales pour le contrôle des stocks se multipliaient à travers le monde. C'est à ce moment que le petit physicien de Coventry avait sorti de son atelier merdique, où il travaillait avec deux techniciens, sa première unité PristinX. L'appareil, dont le volume était inférieur à six mètres cubes, régénérail plus de quarante mille litres d'eau à la minute et s'avérait efficace contre l'immense majorité des agents polluants. Il rendait l'eau de mer limpide comme une source de montagne du XIX^e siècle, fût-elle pompée dans le plus contaminé des ports marchands. Haviland avait déposé quarante-six brevets durant les trois années nécessaires à sa mise au point.

Cinq mois plus tard, c'était l'inauguration de l'usine de Birmingham, encore utilisée actuellement par la compagnie. En janvier 2014, Haviland échappait de peu à une tentative d'assassinat fomentée par une entreprise allemande qui n'avait pas obtenu la licence de production du PristinX.

C'était un peu la vraie consécration.

Et ce n'était que le commencement. Car, loin de se contenter d'observer la croissance de sa fortune, il avait démontré un génie susceptible d'entrevoir des perspectives dans des directions aussi diverses que l'optique, la thermodynamique ou l'utilisation des fibres végétales dans la construction des cellules d'avion.

Mais surtout, il avait le talent de s'entourer non seulement de scientifiques reconnus comme brillants et prometteurs, mais aussi d'hommes et de femmes généralement considérés, par eux-mêmes en premier lieu, comme d'une envergure beaucoup plus limitée, parce qu'il devinait avant eux leur potentiel, appréhendait qu'un jour ils ajouteraient une étoile à la galaxie Haviland.

C'était en 2020 qu'il avait franchi l'Atlantique, ouvrant son plus grand site de recherche et production à Minneapolis. Le siège principal de la compagnie restait à Birmingham, avec la première usine.

Durant les trois années qui avaient suivi, le site américain s'était largement développé tandis que l'Europe subissait le plus fort de la Correction. En mars 2023, Bruxelles, au nom des droits de l'homme, adoptait une directive prévoyant que tout exécutif national ou local devait accueillir un tiers au moins de musulmans. Le même jour, la République islamique d'Anatolie donnait à tous les non-musulmans un délai de cinq jours pour quitter son territoire, sous peine de mort. Rien ne permettait alors de prévoir que l'influence croissante des politiciens religieux dans la société américaine, phénomène traditionnel et cyclique, allait cette fois-ci déboucher sur l'avènement d'un système théocratique.

Les guerres du Réveil avaient éclaté en 2024 et ravagé partiellement l'Europe jusqu'au moment de la victoire occidentale, en 2027. À ce moment, il était soudain devenu patent que les chrétiens fondamentalistes américains étaient sur le point de concrétiser leur idéal politique.

C'est pourquoi, à l'institution de l'UABS, en 2028, les choix d'infrastructures et techniques pour un transfert du site de Minneapolis avaient déjà été faits. Quatre mois après l'adoption de la Constitution biblique, Haviland donnait le signal du début des travaux de Castell One. Il avait annoncé très clairement les motifs de son

départ, déclarant préférer se fermer l'immense marché américain que maintenir l'essentiel de sa production dans un pays tombé sous la coupe de bigots hallucinés. Sa décision avait eu un effet d'entraînement sur d'autres entreprises, pour lesquelles il était devenu, sans l'avoir vraiment voulu, un symbole de la défiance contre le régime biblique.

Évidemment, les autorités américaines, furieuses de voir de grandes entreprises étrangères quitter leur territoire, n'avaient pas lésiné sur les pressions pour qu'il abandonne son projet.

En avril 2029, les activités du site de Minneapolis avaient été effectivement transférées à Castell One et sur d'autres sites d'une Europe revitalisée par sa désislamisation. Le complexe de la région de Winnipeg avait également été agrandi.

Les pressions américaines n'avaient fait que croître tandis que le régime durcissait encore sa ligne. C'était dans ce contexte qu'avait été créé le corps des Archanges, chargés des opérations spéciales à l'étranger. Le retour de Haviland Corporation était devenu un enjeu politique pour le Cénacle. Les menaces avaient fait place aux actions : tir de missiles contre le complexe de New-castle, assassinat d'importateurs de produits de la compagnie au Brésil et en Inde, tentatives d'attaque à la bombe contre Castell One.

Et le 6 août 2031, Douglas Haviland était mort par injection dans son lit de l'hôtel *Intercontinental* de Francfort, où il participait à une conférence économique. On n'avait jamais identifié l'assassin. Il avait été question d'une petite plume blanche prétendument trouvée sur le corps, moins duveteuse, et d'une autre provenance, que celles dont était rempli l'oreiller.

Montgomery avait nié toute implication.

Tout comme en 2033, après la mort de son successeur à Wheelan House.

Clayborne fit une nouvelle recherche : relation entre la probabilité d'actions hostiles dirigées respectivement contre la société Thalafarm, son employeur actuel, et contre Haviland Corporation. Réponse : un à huit cent cinquante-quatre.

— Tiens, j'aurais cru que c'était plus...

Il rit de ce qu'il venait de dire.

D'abord d'une façon plutôt légère, puis de plus en plus fort, et de plus en plus nerveusement.

2 mai 2039

— Eeeh bien, ça n’aura pas traîné ! s’exclama Clayborne, qui venait de lire, sur un des écrans de la salle de contrôle, le message l’informant du dîner du 8 mai.

Bon. Sherilyn Leighton n’était pas la seule invitée. Outre le président, le vice-président Mitral et son épouse, la conseillère Willard-Billancourt et son mari, le conseiller Kohagura et la secrétaire générale Jelena Koslan, il y aurait huit autres convives.

Sur son clavier, il commanda l’affichage d’une des images prises lors de la soirée du 25 avril. Le visage de la jeune femme apparut sur un écran. Il observa quelques instants ses traits réguliers, tandis que dans son esprit il passait en revue les principaux éléments d’information qu’il avait réunis à son sujet.

Née à Chicago en 2010, elle avait quitté l’Union des États bibliques américains en 2029. Une petite vingtaine de millions de ses concitoyens en avaient fait autant après la révolution biblique, sans compter les résidents de la Californie et de New York, les deux États qui avaient refusé de se joindre à l’Union. En 2030, un décret du Cénacle avait privé tous les exilés de leur citoyenneté. La plupart avaient rapidement acquis celle de leur pays d’accueil. Dans son cas, l’Angleterre.

Ouais. L’exil de chez les méchants bibleux, c’était la carte de visite idéale. Et surtout, cela compliquait sérieusement les recherches éventuelles sur le passé de la personne concernée.

Elle avait quitté l’Amérique après juste une année d’université à Chicago, puis obtenu un master en science économique à Londres et un diplôme postgrade à Cambridge, en jouant les escortes occasionnelles d’hommes fortunés pour payer ses cours, son appartement et son cabriolet. Utilisation des compétences, déjà...

D’abord, elle avait habité Sheffield, puis Brighton, puis Londres, puis Coventry, avait quitté l’Angleterre pour Édimbourg, franchi le Channel pour Zagreb, Oslo, puis traversé l’Océan pour travailler à Vancouver. Elle était revenue en Europe en passant par Utrecht et Porto, avant de retrouver l’Angleterre : Londres à nouveau, puis Manchester, son domicile actuel. Typique de la mobilité de ces jeunes professionnels indépendants se déplaçant au gré des occasions, ou

parce que le fait de bouger leur est devenu indispensable. Ce qui, accessoirement, ne facilitait pas les recherches sur le passé d'une personne. Clayborne avait un portrait plein de zones d'ombre, une vérité lacérée d'interstices. Rien de particulièrement inquiétant, *a priori*. Mais quelque chose dérangeait Clayborne.

Quelque chose qui le ramenait au 4 juin 2035.

Elle ne s'était jamais mariée et il n'avait presque rien trouvé concernant ses relations amoureuses. Un professeur de ballet à Londres, un courtier maritime à Vancouver. Dernièrement, un homme d'affaires chilien avec lequel elle avait fait un court voyage au Canada. Jeunes, beaux, éphémères. En tout cas, son travail d'analyste économique lui rapportait assez pour qu'elle ait apparemment cessé depuis longtemps de faire dans le tapin haut de gamme.

D'une certaine manière, elle allait s'y remettre.

Dans six jours, elle viendrait à Castell One. Il doutait fort qu'elle dorme dans sa chambre.

Parce qu'il y avait longtemps qu'il était familier de ce genre de situation. Monsieur le Président rencontrait une jeune femme très séduisante lors d'un cocktail, congrès ou autre bastringue, l'invitait à un dîner réunissant quelques personnalités des affaires ou de la politique dans les profondeurs inviolables de Castell One, la sautait durant la même nuit, et c'était parti pour une liaison de quelques semaines qui s'achèverait par une rupture sans vagues. Puis il y avait un autre cocktail, un autre congrès, un autre bastringue, une autre femme. Et chaque fois, pour Clayborne, la nécessité d'enquêter à fond sur la nouvelle élue, qui pouvait très bien être une tueuse au service d'une entité rivale, et d'assurer sa protection à l'extérieur si elle ne s'installait pas sur place durant leur brève relation. Dans la plupart des cas, heureusement, la maîtresse du moment venait résider dans l'appartement présidentiel, ce qui limitait les déplacements de Mannering à l'extérieur de la forteresse. Et surtout, l'objet de son désir n'aurait eu aucune chance de quitter Castell One après l'avoir assassiné.

Ensuite, une fois la jeune femme repartie, il s'agissait de poursuivre sa protection durant un certain temps. Une ancienne maîtresse du président de Haviland pouvait être la proie d'une infinité d'organisations et puissances. Soit parce qu'elles étaient désireuses d'en apprendre sur l'environnement de cet homme, ou s'imaginaient pouvoir obtenir d'elle des informations sur les projets de la compagnie ou les mesures de sûreté à Castell One. Soit parce qu'un reste d'attachement aurait pu amener le dirigeant à céder à un chantage sur la vie de la belle. Alors, à chaque fois, il s'agissait de faire protéger

l'ex par une équipe *ad hoc* détachée à cette seule fin. Heureusement, l'intérêt des informations qu'elle pouvait détenir diminuait assez rapidement. Les résidus d'attachement aussi. On pouvait alléger progressivement le dispositif de protection, et le supprimer au bout d'une petite année.

En fin de compte, Haviland Corporation maintenait en permanence quatre ou cinq équipes affectées à cette seule tâche, dont le déploiement coûtait plusieurs millions d'euros par année.

Mais après tout, cela ne représentait que le profit que la compagnie réalisait à chaque heure de son existence.

Et puis, compte tenu du passé de Mannering, on aurait difficilement pu lui reprocher de collectionner les jeunes maîtresses plutôt que de s'adonner aux joies simples de la vie familiale.

14 h 40. Nous sortons de la maison par la porte principale. La main de Lilian est dans la mienne. Le temps est incertain ; des nuages d'altitude passent dans le ciel du Manitoba.

Avec le président Vandenholm, nous allons inaugurer le Megaaquarium de Winnipeg, deux jours avant son ouverture au public. Haviland Corporation en est un des principaux sponsors. Vandenholm marche devant nous. C'est lui qui a insisté pour que nous l'accompagnions. Ce couple élégant avec ses deux bambins sera du meilleur effet sur les écrans du monde entier. Il n'y a pas de petit profit médiatique. Et, bien sûr, la perspective de cette visite enchante les enfants, bon, il y aura quelques discours qu'ils trouveront fort chiants, mais pas de file d'attente pour voir les baleines, pas à se faufiler entre les jambes d'une foule d'adultes pour admirer l'arc-en-ciel des poissons tropicaux.

La Kaoyang nous attend sur l'esplanade, à une trentaine de mètres de la façade. Foster, souriant, les mains jointes sur le ventre, est debout près d'une des portières ouvertes.

À ma gauche, Jeremy pousse un cri de joie. Il adore cette voiture toute neuve dans laquelle, jusqu'ici, il n'est monté qu'une fois, lors du transfert depuis l'aérodrome, quand nous sommes arrivés, il y a quatre jours.

— Content, Jeremy ?

— Ouaiiii ! Ça, c'est une bagnole, pas comme celle d'avant !

— Ah bon...

Je souris, pensant qu'à l'un ou l'autre détail près, j'aurais pour ma part beaucoup de peine à expliquer en quoi ce véhicule est supérieur à la Maybach qu'il vient de remplacer et dont la compagnie avait fait l'acquisition quelques mois plus tôt.

Lilian resserre un peu ses doigts sur ma main droite. Je sens contre ma chair l'or tiède de son alliance. Nous échangeons, amusés, un de ces regards qui nous sont coutumiers. Celui-là veut dire ce que je sais déjà, à savoir qu'en matière automobile, il est impossible d'argumenter avec un expert âgé de quatre ans.

Comme d'habitude, Veronica veut sauter les dernières marches du perron. Elle s'arrête, les pieds joints, fléchit les jambes, et le bas de sa jupe rouge vient frotter les arêtes de pierre grise, dans un mouvement gracieux qui me fait penser au balancement de la corolle d'une fleur tropicale. Elle tend un peu les bras devant elle, avec un petit rire nerveux et un frémissement des mains qui veulent traduire une terreur joyeuse, se retourne vers nous, cherchant un encouragement que, souriants, nous lui donnons en silence.

Veronica s'élance, d'une détente enfantine qui évoque davantage la

grenouille que la panthère. Juste avant qu'elle ne touche le sol, j'ai cette vision de ses jambes maigres et bronzées, de la petite culotte blanche sous la corolle de sa jupe, déployée par son mouvement, appuyée sur l'air chaud du printemps canadien. Ses sandales claquent sur la pierre de l'esplanade. Emportée par son élan, elle fait cinq ou six pas rapides – claquements moins forts – pour ne pas tomber en avant. Là corolle est retombée.

Elle se retourne et rit, elle sautille sur place, heureuse de son audace et de sa performance : quatre marches, record battu !

Lilian lâche ma main pour applaudir.

J'en fais autant. Troublé. Troublé par ces jambes de gamine et ce morceau de tissu blanc. Je pense qu'un jour des hommes, amoureux ou cyniques, caresseront l'intérieur de ces cuisses.

— C'est idiot, ce que tu viens de faire ! crie Jeremy.

— Pourquoi, idiot ? s'insurge-t-elle.

— Si tu t'étais écorché les genoux, tu aurais pu salir les sièges !

Elle fait de la bouche un bruit qui en dit long sur ses pensées.

— Bonjour, monsieur le Président ! dit Foster avec une légère inclinaison du buste. Bonjour, madame Mannering, bonjour, monsieur le Vice-président. Et bonjour, les enfants !

Nous lui rendons son salut. Je dois retenir Jeremy qui est prêt à marcher sur les pieds de Vandenholm pour entrer le premier dans la voiture. Lorsque le président est installé, je le laisse aller, il se jette à l'intérieur du véhicule et saute sur un des sièges dont il caresse le cuir avec un geste de vieux nabab épicurien. Veronica s'assied en face de lui, sur la banquette rabattable, et le regarde avec un certain désespoir.

Lilian se penche pour monter dans la voiture. Quand sa tête et sa poitrine sont déjà dans l'habitable, elle s'arrête au milieu de son geste et mon bassin vient

doucement heurter sa hanche. Elle revient en arrière, se redresse et me demande :

— Il y avait une raison de changer la voiture ?

À croire que, soudain, elle est chargée de veiller sur les finances de la compagnie. Je lui souris.

— Une excellente raison.

Elle me regarde et son regard signifie clairement qu'elle comprend mal ce qui justifie le changement d'une limousine à peine rodée.

Je sens l'odeur du cuir neuf et de la cire appliquée sur la ronce de noyer.

— Explique-moi ça, dit-elle, se décidant à pénétrer dans le véhicule.

Je m'assieds en face d'elle, à côté de Veronica.

— Il se trouve que Kaoyang est une marque chinoise. Le fait que le président de la Haviland en utilise une est de nature à renforcer la position de la compagnie dans ce pays à un moment où elle entend y conclure des accords importants.

— Je vois, soupire-t-elle.

Je résume :

— C'est un acte politique.

Cela fait rire Vandenholm. Les portières se referment avec un bruit grave.

Foster prend place à l'avant.

Je sais que les voitures d'escorte nous attendent un peu plus loin, au bas de la voie d'accès qui mène de l'esplanade au niveau du parc. Deux hélicoptères Phalanx voleront à nos côtés. La routine, quoi.

À l'instant où nous allons demander à Foster ce qu'il attend pour démarrer, sa voix nous parvient par l'interphone :

— Brissov semble avoir quelque chose à nous dire.

Et derrière la vitre amovible, légèrement teintée, il a un geste du menton en direction de la maison.

Alors je regarde vers la gauche et je vois Brissov, effectivement, qui descend en courant les marches du perron, en faisant de grands gestes de la main. La portière et les vitres blindées m'empêchent d'entendre ce qu'il crie.

Je pense : « Ce n'est pas le moment ! »

Il arrive près de la voiture et je baisse ma vitre. Il se penche vers moi, pose une main sur la carrosserie.

— Un appel urgent, monsieur le Vice-président. C'est monsieur Andicott, sur la ligne delta.

La ligne delta. La plus protégée – pas d'extension mobile –, celle qu'on réserve aux communications de première importance. Robert Andicott est un des membres du conseil, et responsable de la région Océanie.

Les enfants se sont tus. J'hésite quelques secondes, serrant ma lèvre inférieure entre mon pouce et mon index. J'ai très envie de remonter ma vitre et d'envoyer au diable celui qui m'appelle, et le monde entier.

— Allez-y, Mannering, dit le président. Nous attendrons.

Doucement, avec l'accent d'une résignation presque amusée, Lilian ajoute :

— Essaie de faire vite...

J'actionne l'ouverture de la portière et je m'arrache au siège de cuir pendant que les enfants piaillent leur désapprobation. En sortant de la

voiture, je dis :

— Ça ne sera pas long, c'est promis. On ne va pas faire attendre les dauphins !

Nous courons à demi jusqu'au perron, dont Brissov grimpe les marches avant moi, de manière à m'ouvrir la porte que j'ai franchie deux minutes plus tôt.

Je traverse le salon, puis un vestibule, pousse les battants de la lourde porte de bois blanc qui donne accès au bureau et la referme avec soin.

Le téléphone est posé sur le bureau d'acajou.

Sans m'asseoir, je porte l'appareil à mon oreille droite. À travers la baie vitrée, je vois sur l'esplanade, en contrebas, la voiture où les miens m'attendent. Ma portière est restée ouverte. Mais d'ici, j'ai une vision de trois quarts arrière et ne peux voir Lilian ou les enfants, ni le président. L'homme auquel je succéderai peut-être un jour.

— Oui, Robert...

Au-delà de l'esplanade, au-delà de la balustrade de pierre grise qui en marque la limite, les collines se succèdent en formes douces, en vagues aux crêtes de forêt.

— Oh ! Brian, dit Andicott, je suis désolé de vous retarder. Brissov m'a dit que vous étiez sur le point de partir avec le président, mais je viens d'avoir une conversation avec Paul Ashford de Technospect et j'ai cru bon de vous communiquer sans attendre ce qu'il m'a appris.

— Vous avez bien fait. Allez-y, je vous écoute...

— Eh bien, il semblerait qu'une majorité du conseil de Technospect soit maintenant favorable à un alignement sur nos positions en ce qui concerne les transferts des technologies avec les firmes de l'Union. C'est Peter Novy qui le lui a confirmé.

— Mmm... C'est une bonne nouvelle.

Je l'écoute en regardant la Kaoyang sur ma gauche, les collines à l'arrière-plan, et, à quelques mètres de moi, mon propre reflet dans la baie vitrée.

— Le problème, c'est que l'Union semble adopter une attitude nettement plus offensive. Plusieurs administrateurs craignent des actions non seulement contre les installations de l'entreprise, mais aussi contre eux-mêmes et leurs familles. Et leurs moyens sont limités en ce qui concerne la sécurité. Il faudrait que la compagnie leur garantisse une assistance totale à ce sujet.

— Je comprends ça... Faites savoir à Ashford que je vais dire à Parks de prendre contact avec leurs services de sécurité pour élever leur niveau de protection dans l'intervalle. Je sais que le président confirmera cet ordre.

La voiture explose.

Une fulgurance. Une boule de feu prodigieusement éphémère, et ce grondement qui fait vibrer la baie, la façade, la maison. Ensuite, la pluie des débris retombant sur l'esplanade semble n'en plus finir. Des choses noircies, tordues, insolites, qui se répandent sur les dalles grises. Des choses qui furent, l'une un élément du circuit de freinage, l'autre un compresseur, l'autre encore un bras d'enfant.

Certaines viennent frapper la baie, avec des bruits minéraux ou plus mous.

Un pneu, intact sur sa jante, rebondit encore deux fois et s'immobilise enfin, appuyé contre la balustrade.

Je suis debout dans ce bureau.

Le châssis tordu, portant toujours une partie de la carrosserie déchiquetée d'où s'élève une fumée noire, est retombé sur place, à l'endroit même où les miens sont morts.

Andicott, qui s'était tu, demande :

— Brian ?! Brian ?... Qu'est-ce qui se passe, Brian ?...

Mon regard, maintenant, porte droit devant moi, vers les collines au-dessus desquelles tourbillonnent soudain des nuées d'oiseaux.

Je vois mon propre reflet dans le verre blindé.

J'entends crier, courir dans la maison.

Pendant que d'autres s'empressent, je reste pétrifié, incapable de détacher mes yeux de cette image de moi, tandis que les derniers mots que j'ai dits à mon épouse n'en finissent pas de résonner dans mon esprit.

C'est un acte politique.

Et puis, il y a une deuxième onde de choc, qui ne fait pas vibrer les murs, qui n'effraie pas les oiseaux, parce que, silencieuse, intérieure, elle n'atteint que moi.

Brissov ouvre la porte à la volée, fait trois pas dans la pièce.

Mon cri le renvoie jusqu'au seuil.

Clayborne 5

5 mai 2039

La moyenne était de quatre mille deux cent huit informations par jour.

Toutes susceptibles de présenter un intérêt en termes de sécurité.

Nombre que les programmes de sélection de premier niveau ramenaient, toujours en moyenne, à trois cent trente-deux.

Les analystes de permanence se plongeaient dans ce magma tumultueux, et procédaient à un second filtrage. La mise à jour était faite en temps réel sur les digicoms de Clayborne et de Casady.

Ce matin, il y avait quarante-quatre informations nouvelles.

Il se versa une tasse d'Earl Grey numéro cinq avant d'en prendre connaissance.

Un complot visant à l'assassinat du cardinal Suarez, candidat récemment déclaré à l'élection papale, lors de son voyage en Italie, venait d'être déjoué par les services de sécurité de la Catholica. C'était classé A, comme la confirmation d'une rencontre, le 30 janvier à Sydney, entre une délégation du groupe Trenton-Kawashima et des officiers de la branche renseignements de l'armée russe et l'augmentation, durant les dernières vingt-quatre heures, de la fréquence des communications entre le complexe immobilier siège de Vörending Ventures et la flottille de la secte Rarishaï, croisant à deux cent cinquante kilomètres des côtes thaïlandaises ; enfin, selon une source anonyme se disant proche du niveau ministériel, les services de sécurité tchèques avaient reçu l'ordre de procéder à l'élimination d'un certain nombre d'activistes du mouvement Printemps rouge.

Il se dit que la rencontre de Sydney était peut-être un peu surévaluée. Il l'aurait classée B au mieux. Ce n'était pas la première fois que les responsables du TK rencontraient de hauts officiers de l'armée russe. Les fois précédentes, leur mission avait été de leur graisser la patte pour décrocher de grosses commandes de matériels pas forcément adaptés aux tâches prévues. Les relations entre Vörending et la Rarishaï lui semblaient plus importantes à moyen terme : le groupe possédait des entreprises qui étaient en concurrence

directe, sur les marchés du textile et des installations de recyclage des déchets industriels, avec un petit conglomerat de compagnies indiennes et coréennes dans lequel Haviland avait une participation minoritaire. Et les guerriers de la secte avaient déjà pris part à plusieurs actions contre des complexes industriels dans le Sud-Est asiatique.

Sous la lettre B, il apprit notamment l'assassinat, deux heures plus tôt, de Meltem Litmanen, numéro trois par ordre d'importance des membres du conseil exécutif de Bayad Médical Technologies, les accrochages entre une milice des quartiers sud de Rosario et les combattants d'un clan nomade argentin, et l'annonce d'un accord de coopération économique et policière entre les autorités brésiliennes et l'armée privée Paladin Sword.

« Le monde va son chemin... » pensa Clayborne.

Il lut ce qui figurait sous la lettre C en attaquant ses céréales. Saine habitude.

Un Allemand et un Vénézuélien avaient été abattus par la police du Nevada après avoir franchi illégalement la frontière américaine. Un communiqué officiel de Montgomery dénonçait la nouvelle provocation californienne que constituait cette tentative d'infiltration d'agents de la débauche et de l'athéisme. Deux entrepôts gérés par la mafia taïwanaise avaient été incendiés dans la nuit à Macao ; une bonne trentaine de chinetoques étaient partis rejoindre leurs ancêtres sans que l'on sache officiellement qui avait fait le coup ; il sourit en pensant que les fils du Ciel avaient eu tort de s'en prendre aux intérêts d'Eien.

Eien : Éternité. Un conglomerat d'entreprises diverses, un faisceau d'activités dont la plupart étaient légales et d'autres plus obscures ; des employés dont certains portaient les tatouages claniques et les armes automatiques avec plus de naturel que l'attaché-case. Ce en quoi l'organisation ressemblait à beaucoup de ses consœurs et concurrentes. Au niveau des hauts dirigeants, en revanche, les choses étaient bien différentes. Ce n'était pas un secret : avant de s'ouvrir le ventre, ils n'avaient pas fait mystère de leur projet ; mais en dehors de l'organisation, rares étaient ceux qui pensaient qu'ils l'avaient mené à bien.

Par contre, les capacités offensives de sa nouvelle génération de ninjas étaient un des secrets les mieux gardés du monde. Et ce secret, Clayborne le connaissait. Jusque dans sa chair.

Vers 3 h 20 du matin, heure locale, une explosion précédée d'échanges de tirs avait fait plusieurs morts dans une villa des environs de Cascaïs appartenant à un certain Jerry Shakri, avocat

travaillant régulièrement pour la famille Sonostaso, lui-même absent au moment de l'action. À New York, le rabbin Kochevsky, un des leaders de la tendance religieuse, affirmait dans un communiqué diffusé en fin de soirée détenir les preuves que des laïcs israéliens avaient eux-mêmes fait exploser la bombe de Haïfa (ce n'était que la centième fois que les papillotés accusaient les juifs laïques de l'abomination suprême, et ceux-ci ne devaient pas être très loin au score). Comme chaque fois qu'une telle accusation était lancée, des échanges de tirs à l'arme légère particulièrement nourris résonnaient dans Manhattan et Brooklyn depuis la tombée de la nuit.

Clayborne finit de lire le rapport, puis il prit son digicom.

— Je veux une surveillance accrue sur la Vörending et les Indonésiens, dit-il, et une investigation de niveau deux sur la tentative contre Suarez. Traitement standard pour le reste.

Clayborne 6

23 octobre 2035

Le *Blissful Climax* se trouvait sur le boulevard Vali-e Asr, à moins de trois kilomètres de la place Tajrish. Le taxi le déposa un peu avant 19 heures. Pour traverser le trottoir jusqu'à l'entrée de la boîte, Clayborne dut fendre un flot humain sonore et coloré, composé apparemment d'autant d'Iraniens que d'étrangers.

L'espace intérieur de l'établissement était un vaste cirque à quatre niveaux : celui du sol et trois étages en gradins concentriques, sur lesquels des alcôves hémisphériques étaient ouvertes sur la scène centrale. Chaque alcôve comportait un canapé autour d'une table ronde.

Dans la semi-obscureté, Clayborne alla s'asseoir dans une des alcôves du premier étage, comme convenu. Juste au-dessus du projecteur holographique, au milieu de la scène, une inscription en lettres rouges annonçait le titre du spectacle en cours : *The Verona Incident : Planes of Love, Metabolic Whispers*. C'était une projection panoptique : tous les spectateurs avaient donc le même angle de vision subjective, quel que fut leur emplacement sur les gradins. L'auteur s'était inspiré de Roméo et Juliette pour réaliser un montage d'images qui semblaient extraites de trois films différents. L'un d'eux, en noir et

blanc, était une narration classique, qui aurait pu être tournée au milieu du XX^e siècle : costumes et regards mouillés, pathos d'enfer et destin funeste. Le deuxième film était une animation géométrique récurrente qui, partant des arbres généalogiques des familles rivales et de leurs structures arborescentes, se déployait et combinait des représentations de fonctions mathématiques et de molécules complexes. Le troisième était une succession de gros plans pornographiques. Les extraits des trois films se succédaient le plus souvent, mais parfois s'affichaient simultanément, disposés verticalement ou en triangle. La bande sonore était une musique de grandes orgues à laquelle se juxtaposaient des fragments de dialogue en italien et des soupirs extasiés.

Une jeune femme vint lui demander ce qu'il désirait boire. Seins nus, un pantalon bouffant de voile bleu. Très belle. Clayborne commanda un Martini.

Un peu plus tard, au milieu d'une scène de pénétration, il tenta de se souvenir qui de la verge ou de son réceptacle était Capulet, et qui Montaigne.

— Cette connerie vous plaît ?

Clayborne leva la tête.

— La réponse est dans la question, dit-il.

Stuart Casady s'assit sur le canapé. Ils tendirent le bras, échangèrent une poignée de main. Le jeune homme était mince, de taille moyenne. Il avait des traits fins, des yeux noisette et ses cheveux étaient d'un roux foncé, presque brun. Ce que Clayborne ne pouvait distinguer dans la pénombre du *Blissful Climax*, son esprit le lui rappelait. Il avait assez étudié le dossier de Casady.

— Vous avez fait un bon voyage ?

— Oui, merci. Il y a cinq ans que je n'étais pas venu dans cette ville.

— C'est long, dit Casady.

— Oui... Mais j'ai été assez occupé.

— Je n'en doute pas. Je suis flatté que vous ayez souhaité me rencontrer, monsieur Clayborne.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Ce que vous avez fait en France est remarquable. Thalafarm a dû regretter de vous perdre.

Il est vrai que face à Haviland ils sont un peu légers.

— Je pense que mon... transfert leur a été largement compensé, dit Clayborne. Mais, de votre côté, je crois que le WLC vous doit beaucoup.

La jeune femme revint jusqu'à leur table et Casady commanda une bière.

— Sans vous, reprit Clayborne, le Centre aurait eu de très sérieux problèmes. Et je me suis laissé dire qu'il ne vous manifestait pas la reconnaissance à laquelle vous auriez droit.

Casady haussa les épaules, avec une petite grimace amusée. Durant quelques instants, ils contemplèrent le spectacle en silence. Capulet la langue, Montaigu le gland ?

— Vous semblez bien renseigné, dit Casady. Que savez-vous d'autre ?

— Que lorsqu'on travaille pour le World Laicity Center, la foi religieuse n'est pas un facteur d'avancement.

Casady hocha la tête. Puis, pendant quelques secondes, son regard sembla perdu dans la cloison de l'alcôve. Enfin, il demanda :

— Que savez-vous de ma foi, monsieur Clayborne ?

— Je sais ce qu'elle est. Ne me demandez pas d'exposé théologique.

Casady éclata de rire.

— Je n'y avais pas songé.

La fille vint apporter leurs boissons.

Ils se regardèrent au-dessus de leurs verres soulevés.

— Est-ce que vous êtes croyant ? demanda Casady après avoir bu quelques gorgées.

— Non. Mais je me fous que vous le soyez, si cela n'affecte pas votre efficacité.

— Mmm. Vous savez, certains libres-penseurs feraient de bons inquisiteurs.

Le World Laicity Center avait été inauguré six ans plus tôt. Le choix de Téhéran s'inscrivait dans la logique de la révolution mentale qui avait vu les Iraniens prendre le parti des Occidentaux durant les guerres européennes. Dans le pays, bien sûr, les islamistes résiduels avaient ressenti cette arrivée comme le sacrilège ultime, la mère des provocations. Ils étaient rares et mal organisés, répartis pour l'essentiel en deux catégories : les nostalgiques de la charia qui, le soir, dans leur maison, posaient leur turban sur leurs écouteurs et vibraient aux prêches enregistrés de l'ayatollah Khomeiny, et de très jeunes hommes des quartiers restés pauvres, qui n'avaient jamais connu la nuit des *pasdarans*. Ils faisaient l'objet d'une surveillance des services de sécurité de l'État, qui avaient toujours considéré que leur menace potentielle était limitée tant par la prospérité croissante du pays que par leur incapacité d'acquérir des armes de haute technologie.

C'était oublier que d'autres pourraient les leur offrir, qui n'avaient jamais lu le Coran.

— Vous voyez..., reprit Casady, plongeant la main dans une poche de son pantalon.

Il en sortit une chaînette en or qu'il mit à son cou.

— Vous voyez, au Centre, je n'oserais jamais porter ça. J'ai empêché des enfoirés de le transformer en tas de ruines avec deux ou trois mille personnes, mais je n'oserais pas y porter ça !

Clayborne vit la petite croix qui brillait sur la poitrine de Casady, à la lueur des équations, de la romance et de la copulation.

— Vous pourriez la porter à Castell One, dit-il.

C'était Norman Sherkat, le responsable de la sécurité du WLC, qui l'avait contacté au sujet de Casady, trois jours plus tôt. Clayborne avait connu Sherkat quelques années auparavant, alors que celui-ci commandait les groupes de protection d'un laboratoire de Salzbourg qui entretenait des relations commerciales avec Kensington Technologies, son employeur de l'époque.

— Ce jeune gars est très fort, avait dit l'iranien. C'est lui qui a découvert toute l'opération de transfert de la bombe des bibleux.

Parce que la bombe nanotech censée détruire le Centre était venue d'un arsenal américain. Offerte gracieusement aux tarés d'Allah par le gouvernement de l'UABS.

— Seulement, il y a cette histoire de foi, avait ajouté Sherkat. Il y a ici des gens que cette seule idée rend malade, et cela risque de créer de sérieuses tensions. Pas la peine de souligner que nous n'avons pas besoin de ça. Je crois que c'est une chance pour vous et pour Haviland.

Ça l'était.

— Vraiment ? demanda Casady.

— Oui. Vous avez les aptitudes de la personne que je cherche pour m'assister. Et je vous assure que Haviland paie bien les gens de valeur.

— Oh, j'en suis sûr... Mais franchement, est-ce que vous quitteriez Téhéran pour un bled comme le vôtre ?

— Si j'étais traité comme vous l'êtes, sans doute. Il n'y a rien de plus jouissif que de quitter les gens qui vous emmerdent.

Casady parut réfléchir.

— J'aimerais savoir une chose, dit-il enfin.

— Laquelle ?

— Je voudrais que vous me disiez ce qui s'est exactement passé le 4

juin.

— C'est une histoire que je n'aime pas raconter.

— Faites-le et je signe avec vous.

Clayborne se demanda si c'était un marché qu'il avait envie de conclure.

Mais Casady était la pièce manquante de son équipe, l'adjoint qu'il voulait. Et il l'avait à portée de main. Cela valait bien des concessions, et même celle-ci.

— D'accord, soupira-t-il. Mais d'abord, dites-moi exactement ce que vous savez.

— Pas grand-chose, en fait, dit Casady. Des rumeurs. Des possibilités. On parle d'une attaque par un groupe russe ou bulgare. Ils auraient tenté de détruire le centre névralgique de la compagnie. Il est aussi question d'un enfant.

« C'est exact », pensa Clayborne.

— Nous savions, dit-il, que Thalafarm était menacée d'une attaque par un consortium bulgare, Slivno Sea Breeding. Il exploite plusieurs fermes en mer Noire. Nous étions en alerte maximale. Il y avait un ingénieur qui travaillait dans l'unité principale de contrôle. Il s'appelait Gérard Barraux. Il était veuf et il avait un fils, un gosse de neuf ans qu'il emmenait parfois pour lui faire visiter les installations. Le gamin était aux anges, bien sûr. Nous le connaissions tous. Un gosse très chouette. Quelques mois plus tôt, on avait diagnostiqué chez lui une dégénérescence cérébrale localisée. Assez tôt pour le soigner, mais cela réclamait une thérapie sérieuse. On prenait souvent de ses nouvelles auprès de son père. Le 3 juin, il nous a demandé s'il pouvait l'amener le lendemain. Pas évident à cause de la situation. Je craignais de l'exposer. Mais finalement, j'ai accepté. La probabilité que quelqu'un parvienne à frapper dans cette zone était très faible avec le dispositif que j'avais mis en place.

Il prit son verre, but une gorgée de Martini.

— Barraux est arrivé avec son fils vers 9 heures du matin, reprit-il. J'ai fait subir au gosse une inspection bidon, pour qu'il pense qu'on le traitait comme un grand. Il était très fier de son nouveau jouet, un avion militaire dernier cri. Barraux l'a emmené dans la salle principale de contrôle, où il devait prendre son service. Je les y ai accompagnés et j'y suis resté un moment. Pendant ce temps, les autres personnes présentes ont quitté la salle, parce que leur période de travail était terminée ou qu'elles avaient à faire ailleurs. Ensuite, je suis retourné dans ma chambre de commandement. Mais après quelques minutes, je suis revenu dans la salle de contrôle. Ne me demandez pas pourquoi.

D'abord, j'ai marché normalement, comme si j'avais oublié quelque chose. Et puis j'ai pressé le pas. J'ai couru dans l'escalier pour ne pas attendre l'ascenseur. Lorsque je suis entré dans la salle, Barraux était mort. Des neurotoxines. Le gosse était à la console principale. Une alarme s'est déclenchée à ce moment-là : il était en train de programmer des transferts de fluides qui auraient foutu en l'air toute notre exploitation pour des mois. Je lui ai crié d'arrêter, tout en courant. Quand je suis arrivé près de lui, il m'a visé avec le pistolet dont il s'était servi pour tuer son père. Un modèle assez petit pour être dissimulé dans un avion en plastique.

Parfait pour une main d'enfant.

— Parfois, dit Casady, c'est bien de ne pas avoir le choix.

Plus tard, la police française avait découvert les mécanismes de manipulation utilisés. Le conditionnement du même avait duré près de six mois. Une opération organisée avec la complicité du pédiatre qui était censé le soigner. L'enfant n'avait jamais été malade. Les troubles qu'il ressentait avaient été induits par des produits administrés à l'insu de son père, afin de justifier les séances de pseudo-thérapie au cours desquelles on le transformait en missile. Drogues et conditionnement par hypnose.

— Voilà, dit Clayborne. C'était ma partie du contrat.

Juliette pleurait.

Barstow 1

26 septembre 2035

— Neurological, Active Program for the Altération of Longterm Memories, dit le docteur Fielding. NAPALM pour les intimes. Développé par BCL Mindware, une entreprise de Long Beach. Ces Californiens ne sont pas dépourvus d'un certain humour. Il s'agit d'un programme strictement réservé à des applications contrôlées, dans le cadre d'institutions telles que la nôtre.

La nôtre, c'était la clinique gériatrique Saint George, qui occupait quarante étages d'un immeuble construit cinq ans plus tôt. Douze mille patients, plus ou moins gravement altérés sur le plan mental. Par Alzheimer, Creutzfeld-Jakob ou la guerre civile. Ou les trois.

— Et vous pensez que dans le cas de ma mère ?...

— Au risque de vous paraître un peu cynique, dit Fielding, je dirais qu'il y aurait moins à perdre qu'à gagner. Bien évidemment, si nous constatons une détérioration du psychisme de votre mère, nous arrêterons immédiatement l'expérience, mais vous savez que...

— Oh oui !...

Barstow savait à quel point le psychisme de sa mère était déjà détérioré.

— Et vous pensez vraiment que ce NAPALM va lui permettre de... de vivre mieux ?

— C'est l'objectif. D'après ses auteurs, le programme a été conçu en visant spécialement le créneau des personnes ayant subi des traumatismes psychiques graves, notamment durant les guerres civiles européennes. À mon sens, le plus important est de ne pas en attendre trop : votre mère ne va pas recouvrer la lucidité antérieure à son traumatisme. Elle restera assez atteinte sur le plan mental pour être totalement dépendante. Mais ses souvenirs les plus pénibles pourraient être altérés, sinon complètement effacés, et la véritable torture morale qu'ils engendrent de manière quasi constante, et qui nous oblige à intervenir lourdement sur le plan chimique, serait diminuée d'autant.

Les souvenirs altérés. Barstow se demanda ce que cela pourrait signifier, concrètement. Est-ce que dans l'esprit de sa mère, au terme du traitement, les miliciens chiites seraient quatre au lieu de six à enfoncer la porte de la maison de Lancaster ? Est-ce qu'après l'avoir violée, ils s'abstiendraient de la traîner jusqu'à la cuisine et de poser sa main sur une plaque brûlante ? Est-ce qu'ensuite, dans sa mémoire, ils renonceraient à uriner sur elle en proclamant la grandeur d'Allah ? Est-ce que son époux les abattrait tous, au lieu de deux d'entre eux ? Et dans le cas contraire, survivrait-il à la rafale de kalachnikov ?

— Je crois qu'on devrait essayer, dit-il.

Clayborne 7

6 mai 2039

Les marches grincèrent sous le poids de Clayborne. Et, comme en écho, sous les pas de l'homme qui le suivait deux marches en retrait.

L'immense majorité des gens aurait refusé de se laisser suivre d'aussi près, dans un escalier aussi sombre, par un individu d'une apparence aussi douteuse. Et en d'autres circonstances, Clayborne aurait fait de même, malgré ses vêtements de nanofibres et le Glock Pulsar qu'il portait en dessous.

En fait, l'immense majorité des gens n'aurait jamais quitté la rue principale et ses lumières pour s'engager dans la ruelle qu'il avait remontée, ne se serait jamais coulée comme lui dans la brèche de la palissade, au fond de la ruelle à gauche, n'aurait jamais frappé à la porte de métal qui luisait à la lumière d'une ampoule jaunâtre et n'aurait pas pénétré dans cet immeuble lorsque la porte se serait ouverte. Et à supposer que les gens l'aient fait, ils auraient vite battu en retraite à la vue du portier et de la fille du vestiaire. Sans compter la physionomie des clients du bar et la dégaine du barman. Quant à l'arrière-salle à travers laquelle l'homme avait guidé Clayborne avant d'écarter le rideau qui dissimulait l'accès à l'escalier, il aurait fallu les menacer de choses terribles pour qu'ils acceptent de s'y engager.

Ailleurs, donc, Clayborne n'aurait pas descendu ces marches grinçantes avec ce genre d'individu sur les talons. Mais il avait confiance en Herbie. Et puis, de cette manière, il respirait moins l'odeur de l'homme que lorsqu'il l'avait suivi dans l'arrière-salle, et ce n'était pas négligeable. Qu'est-ce qu'il puait, en somme ? Clayborne ne put trouver la réponse. Sueur et fumée, bien sûr. Mais aussi vingt couches d'une huile de cuisine infecte, à moins que ce ne fut un encens ou une substance chimique quelconque, ou l'addition de tout cela.

Clayborne descendit la dernière marche et foula un sol de béton. Herbie, à quelques mètres de là, était assis derrière une table sur laquelle était posée une lanterne qui était la seule source d'éclairage de la pièce.

Herbie leva les yeux, fit un petit signe de la main, accompagné d'un bref hochement de tête. Dans le dos de Clayborne, l'homme commença à remonter les marches.

— Salut, Herbie, dit Clayborne en marchant jusqu'à la table. Il faut avoir envie de te rencontrer, pour venir ici. C'est le coin le plus pourri de Lisbonne et ce tripot à la con est encore plus noir que tes fesses.

Herbie sourit, d'un sourire large et carnassier qui parut fendre en deux son visage large et sombre.

— Mais c'est très bien, ça, Adrian, gardien d'un puissant, protecteur d'un homme qui compte ! C'est très bien ! J'aime que l'on ait vraiment envie de me voir ! Cela fait monter mes prix !

Puis il rit à sa façon, d'un long éclat, très haut perché d'abord, un

rire de femme surexcitée, qui descendit de deux octaves pour s'achever dans les sons les plus graves dont fut capable un chanteur de gospels.

— Assieds-toi, dit-il ensuite, désignant du menton la chaise libre, en face de lui. Assieds-toi, et prépare-toi à me donner beaucoup d'argent.

Ce fut au tour de Clayborne de s'esclaffer, plus sobrement, plus brièvement.

— Tu ne perds pas ton temps, mon salaud ! Laisse-moi le temps d'arriver, tout de même.

— Bien sûr, bien sûr ! Je ne veux pas te brusquer, tu le sais bien !

— Tu n'as pas mis ça ici pour faire joli ? demanda Clayborne en regardant la bouteille et les deux verres posés sur la table.

— Bien sûr que non ! On va se prendre un coup.

Lors d'une précédente rencontre, comme Herbie remplissait les verres, Clayborne lui avait demandé, ironiquement, si son Église lui permettait de boire de l'alcool, à quoi il avait répondu : « Chez les Chroniqueurs des Miracles de Jésus, on prêche la modération, pas l'abstinence. On n'est pas des cons ! » Et son rire avait dévalé la gamme comme un gamin le fait d'un toboggan.

— Tchîn, dit Clayborne.

— Que Jésus veille sur toi, dit Herbie.

Ils burent une gorgée d'alcool. Un whisky de première.

— Alors, mon nègre, qu'est-ce que tu as à me dire qui pourrait valoir tellement de fric ?

— Quelque chose de grand, Adrian, et qui vient de très haut.

— Je t'écoute.

— Beveridge et le Cénacle ont décidé de tuer ton président, mon ami. L'opération est déjà en cours depuis plusieurs semaines.

Clayborne pensa qu'effectivement, il allait dépenser beaucoup d'argent.

— Vraiment ?... Comment est-ce que ça doit se passer ?

— Je l'ignore. D'après ma source, Beveridge et Fuller ont confié le boulot à des privés qui n'ont rien dit de leur mode d'action. Il y a seulement deux choses qu'elle a pu me communiquer : d'abord, ça doit se passer à Castell One. Et le nom de code de l'opération : Ghost.

Clayborne se donna quelques secondes pour assimiler ce qu'il venait d'entendre. Puis il vida son verre.

— Ghost. Un fantôme. Ça peut vouloir dire beaucoup de choses...

Évidemment, tu restes sur le coup. Et je voudrais que tu essayes de savoir si cette opération peut avoir une relation avec cette...

Il sortit une plaquette photographique d'une de ses poches, et la posa entre leurs verres.

— ... cette personne.

Herbie s'en empara et poussa un long sifflement.

— Eeeeh, mec, c'est joli, ça ! Laisse-moi deviner : c'est la nouvelle assistante nocturne de ton puissant patron ?

— Ça ne va pas tarder. Elle s'appelle Sherilyn Leighton. À ce qu'il paraît. Il l'a rencontrée il y a deux semaines, lors d'un colloque économique, à Glasgow.

— Tu crois qu'elle pourrait être le fantôme de Beveridge ?

— Tout est possible. Il y a au moins une coïncidence de date. À part ça, je n'ai rien de concret. Mais elle sera à Castell One dans deux jours.

— Franchement, est-ce qu'il ne serait pas plus simple de faire subir un hypnosondage aux maîtresses de Mannering au début de leur relation ?

— Théoriquement, oui, dit Clayborne. Le problème, c'est que les sondages superficiels peuvent être mis en échec par des personnes ayant subi le conditionnement mental approprié. Et les autres sont des procédures extrêmement lourdes et invasives sur le plan psychologique. Je ne peux pas traiter les élues du président comme les membres d'un commando ennemi. Les soumettre à cela est hors de question.

— Je suppose que tu as déjà fait des recherches sur cette fille ?

— Évidemment ! Comme chaque fois... Je pourrais avoir tout ce qui est enregistré sur elle depuis sa première échographie, mais tu sais aussi bien que moi qu'on peut bidouiller le passé de quelqu'un si on a assez de moyens pour ça. Nous vivons à l'ère de la dissipation, Herbie. Si ça se trouve, les trois quarts de ce que j'ai sont du bidon. De plus, avec la mobilité de ce genre de personnes, il n'est pas facile de faire des recoupements.

Herbie n'en finissait pas d'actionner la touche qui faisait défiler les photos sur la plaquette.

— Rien à dire, il a du goût, Mannering. Je vais voir ce que je peux trouver. Quels secrets je peux arracher aux profondeurs, quels mystères je peux exposer à la lumière... Je te contacterai si j'ai du nouveau. Ça te va ?

— Ça me va.

— Bon. Tu n'oublies pas mon petit cadeau...

— Bien sûr que non, dit Clayborne, sortant le validateur d'une autre poche.

Il composa le code et la somme ; le microscanner du validateur ayant dirigé son rayon invisible sur ses iris et son logiciel les ayant reconnus, l'appareil émit un léger bip et Clayborne commanda l'éjection de la carte, qu'il posa devant Herbie. Celui-ci la prit et lut la valeur affichée.

— Pas mal, dit-il sobrement, avant de l'empocher.

— C'est aussi mon avis...

— Je garde pas un rond pour moi, tu sais. Tout le fric est pour l'Église. Tous ces voyages coûtent cher.

— Je sais, je sais. Les Chroniqueurs vont par les chemins du monde. C'est bien ça ?

— Tout juste, mon ami. Leur quête ne cesse qu'à leur dernier souffle.

Les Chroniqueurs des Miracles de Jésus étaient un ordre religieux créé vingt-cinq ans plus tôt à Miami par un flic noir à la retraite du nom de Horatius Miller. Un homme habité par une foi chrétienne fortement teintée de rationalisme. Très atypique par rapport à la ferveur standard et pavlovienne de ses compatriotes. Miller avait du Christ une vision quasi scientifique. Il l'imaginait comme une entité psychique aux pouvoirs étendus, venue du fond de l'espace ou d'une autre dimension. Il considérait toute l'imagerie chrétienne traditionnelle comme un ramassis de conneries visant à masquer la vérité, et bien sûr à confisquer le pouvoir politique en prétendant parler au nom de Dieu, caractéristique ultime des Églises. Miller avait réuni des connaissances, dont un certain nombre d'anciens collègues, avec l'idée d'enquêter, au sens policier du terme, sur les événements qui pouvaient ressembler à des interventions miraculeuses. Des situations dans lesquelles des personnes qui, en toute logique, auraient dû être tuées avaient survécu. Les Chroniqueurs entraient en contact avec ces personnes et tentaient d'établir s'il y avait eu intervention de Jésus. Mais leur quête était une activité coûteuse et non lucrative. Leur source de financement était la recherche et la vente d'informations sur des événements de nature plus concrète. Comme des assassinats politico-économiques, ou tout ce qui pouvait toucher à l'activité des forces humaines et prosaïques de ce monde.

— D'ici là, continue à me fournir des informations de première, dit Clayborne en se levant. Et prends garde à toi...

Herbie eut un de ses vastes sourires.

— Jésus me couvre, Adrian. Mais je ne suis pas sûr qu'il se préoccupe d'un mécréant de ton acabit, alors je continuerai à prier pour toi. Est-ce que je t'ai déjà dit que je me fendais d'une petite prière pour toi de temps en temps ?

— Oui. J'apprécie.

Herbie hocha longuement la tête en contemplant son verre ; puis il leva les yeux vers Clayborne et dit :

— Tu sais, Adrian, tu devrais te débarrasser de cette enflure...

— On en a déjà parlé, Herbie...

Le Noir soupira, puis, ayant rempli ses poumons, gueula :

— Manueeeel !

Les marches grincèrent sous les pas de l'homme qui puait.

Mitchell 2

5 septembre 2036

Devant l'entrée du *Nazareth*, Mitchell ouvrit les sangles et fit basculer le petit interrupteur du youpala sur la position « Fermé ». Avec un très léger bourdonnement, les tiges de métal télescopiques se rétractèrent tandis que le harnais sur lequel avaient reposé ses vastes fesses s'enroulait automatiquement ; puis l'engin se plia, se réduisant à un petit cylindre de moins d'un pied de longueur, roulettes et moteur compris, qu'il glissa dans l'étui qu'il portait à sa ceinture. Il ne devait pas peser plus de deux livres. Mitchell, une fois de plus, remercia Dieu de l'avoir fait naître en Amérique.

Les premiers pas qu'on faisait après être sorti de son youpala donnaient toujours l'impression de peser une tonne, mais cela ne durait que quelques instants. Le temps de pousser la porte, de traverser la salle et d'arriver au bar et tout lui semblait de nouveau normal.

Il s'assit. Les tabourets, conformes au standard, étaient larges d'un bon mètre.

— Dieu vous bénisse ! Qu'est-ce que ce sera ? demanda le barman, un jeune homme blond dont les boucles tombaient sur le col.

Mitchell eut envie de sourire. Il y avait au moins deux ans qu'on ne

lui avait pas adressé la formule rituelle depuis derrière un bar.

— Je vais prendre une Holy Cross light.

Le barman se pencha pour cueillir la bouteille dans un tiroir réfrigéré, puis la décapsula et en versa le contenu dans un verre qu'il tenait dûment incliné, faisant couler lentement la bière pour limiter le faux col.

Dieu vous bénisse ! Durant les premiers mois qui avaient suivi l'avènement de l'Union, on entendait ces mots tellement souvent que beaucoup de chrétiens à la foi plus intense que celle de Mitchell en avaient frisé l'écoeurement. Et huit ans plus tard, seuls les Anges gardiens de la Révolution qui s'affichaient encore ou d'autres exaltés au mysticisme moins dangereux continuaient à vous sortir cela à tout bout de champ. Ou alors, quelques péquenots venus tout droit des campagnes les plus reculées.

Et comme le barman – Mitchell, qui venait ici cinq ou six fois par mois, le voyait pour la première fois – ne ressemblait ni à un Ange gardien ni à un cul-terreux, il devait appartenir à la catégorie des mystiques à la ferveur tranquille.

Mitchell avala sa première gorgée de bière.

L'établissement était à demi plein, comme de coutume un vendredi en début de soirée. Dans deux heures, ce serait la foule. Il n'avait pas pensé sortir ce soir, se préparant à une petite soirée télévision, mais brusquement, alors qu'il venait d'avalier deux pizzas devant les informations locales de 19 h 30, il avait eu envie de voir des gens. Peut-être aussi de s'offrir une petite sortie parce qu'il était assez content de la toile qu'il avait finie dans l'après-midi. Moïse devant le buisson ardent. Une commande de particulier, pour un cadeau de baptême.

— Tout va bien ?... demanda le barman en passant devant lui, portant un plateau chargé de verres.

— Ça marche, dit Mitchell.

Il se demanda soudain si le barman n'était pas homosexuel, et la répulsion qu'il ressentit le fit se crisper un instant sur son gros tabouret. Simple réflexe. Les valeurs.

Ce n'étaient pas les boucles et les traits assez fins du jeune homme qui lui donnaient cette impression, mais plutôt ses gestes, qui lui semblaient un peu efféminés. Mais ça ne prouvait rien... En fait, c'était peu probable : même si les exactions les plus violentes appartenaient au passé, les États de l'Union n'avaient rien d'une terre promise pour lopettes.

Il avala une bonne moitié de sa Holy Cross en quelques gorgées et

reposa le verre sur le bar.

Les pédés le dégoûtaient.

Ce n'était pas un sentiment agressif. Il n'avait jamais ressenti la moindre envie de casser de la pédale, et ce à quoi il avait eu le malheur d'assister durant les pogroms de 2028 l'avait rempli de quelque chose qui ressemblait fort à de la compassion à leur égard. Et pour autant qu'il se souvînt, c'était de cela que Jésus n'avait cessé de parler, de compassion, pas de lynchages.

Mais cela n'empêchait pas la répulsion...

Et l'idée de... L'idée d'un mec nu en face de lui, prenant son sexe dans sa main, collant sa bouche sur la sienne et enfonçant sa langue...

Il soupira, hocha la tête, finit sa bière.

Seigneur, comment est-ce qu'ils pouvaient ?... Et à la fin, quand ils se...

Il était déjà arrivé qu'il ait un mot pour eux dans ses prières. Qu'il demande à Dieu de les guérir, d'en faire des gens normaux.

S'arrachant à sa réflexion nauséuse, il se redressa sur son tabouret et rechercha le barman du regard. Le jeune homme était à l'autre bout du bar, contrôlant apparemment quelque chose sur l'écran de sa caisse enregistreuse.

Mitchell se retourna et observa les clients dans la salle.

La clientèle était SAM aux trois quarts. Il remarqua une jeune brune aux cheveux courts qui échangeait des propos avec deux autres femmes du même âge, debout contre une petite table haute. Jolie. Salement jolie. Et mince. Foutrement mince. Les deux autres femmes étaient potelées, mais au-dessous du standard.

Quand il reprit sa position initiale, le barman avait abandonné la caisse enregistreuse et posait un verre de bourbon devant un client assis deux tabourets à sa gauche.

Balayant le bar, le regard du jeune homme enregistra le geste de Mitchell : un index levé d'abord, pour attirer l'attention, puis désignant le verre vide.

— La même chose, dit Mitchell.

Souriant, le barman s'exécuta, cette fois sans évocation divine, et Mitchell observa bien ses gestes. Quand la nouvelle Holy Cross fut devant lui, il dut admettre intérieurement qu'ils avaient été presque normaux. Mais peut-être pas tout à fait.

Il continua à le regarder quelques instants, pour essayer de se faire une certitude. À un moment, le regard du jeune homme croisa le sien, et Mitchell, très vite, baissa les yeux sur son verre. S'il persistait à

l'observer et que l'autre s'en aperçoive, c'était peut-être lui qui serait pris pour une tante ! Un comble !

Ce serait déjà très embarrassant si le barman n'était pas de la jaquette, et si c'était le cas, il allait peut-être lui faire des avances !

Furieux contre lui-même, il pivota sur son tabouret, tournant le dos au bar et à l'homosexuel potentiel qui servait la clientèle – et faillit éclater de rire en pensant que tourner le dos à un pédé n'était peut-être pas la meilleure chose à faire pour le décourager ! Celle-là, il la raconterait à Rupert et à Bradley.

La conversation battait son plein autour de la petite table haute et ronde, chacune des trois jeunes femmes prenant et cédant la parole à son tour.

Le regard de Mitchell descendit de la table jusqu'au sol, longeant le pied central et, derrière celui-ci, le corps élancé de la jeune brune. Ce qu'il pouvait voir de ses jambes (elle portait une robe qui s'arrêtait un peu au-dessous des genoux) lui fit penser qu'elles étaient dignes d'être écartées – l'expression était de lui et il en était très fier.

Soudain, comme celle qui était à sa droite venait de prendre la parole, elle tourna les yeux vers le bar et son regard rencontra celui de Mitchell.

Ça ne dura qu'un instant : deux secondes après, elle regardait à nouveau celle qui était en train de parler. Mais un léger sourire venait de naître sur ses lèvres, et Mitchell se mit à espérer que l'autre femme n'ait rien dit de drôle.

Il se retourna à demi vers le bar – rester immobile à la contempler comme un idiot aurait été désastreux sur le plan stratégique –, prit son verre et avala deux gorgées de bière.

Cela faisait trois mois qu'il n'avait pas baisé.

Et ça lui avait coûté deux cent vingt dollars.

À sa gauche, le barman passa dans son champ de vision, tenant deux gros verres garnis de morceaux d'ananas, qu'il posa devant un couple assis près de l'angle du bar.

Un coup d'œil à droite. Le trio parlait toujours.

Le coup d'œil se prolongea. Il avala une gorgée de bière sans quitter des yeux la jeune brune.

Elle le regarda. Pas plus longtemps que la première fois. Baissa les yeux vers la table et dit quelque chose à ses copines. Celle de gauche parla ensuite.

À l'angle du bar, le couple buvait sa piña colada. Tous deux pouvaient avoir une quarantaine d'années et ils constituaient une

assez belle illustration du Standard of American Morphology : deux cent cinquante livres pour elle, trois cent trente pour lui. La femme avait posé un coude sur l'épaule de l'homme. Elle lâcha sa paille, se redressa et lui murmura quelque chose à l'oreille. Il parut approuver ce qu'il entendait, eut deux ou trois hochements de tête à peine esquissés, accompagnés de clignements des paupières. Puis il rit doucement, rejetant la tête en arrière, avant de se tourner vers la femme et de poser un baiser sur sa grosse joue, tout près de l'oreille.

Mitchell regarda de nouveau vers la droite.

Elles étaient parties.

Il fouilla le bar des yeux, comme si cela avait un sens. Il ne vit que l'une des deux autres femmes, au moment où elle franchissait la porte, son corps sans grâce cachant la jolie brune aux cheveux courts.

Il finit son verre d'un trait.

— Donnez-m'en une autre, dit-il en posant ses coudes sur le bar.

« Et grouille-toi, pédé ! » pensa-t-il.

C'était exactement ce qu'il avait pensé pas très loin d'ici, huit ans auparavant, en regardant courir ce type avec les Anges aux trousses. Mais l'enjeu n'était pas le même. Et ce pédé-là n'avait pas été assez rapide.

Mitchell s'était retourné brusquement en entendant le claquement de ses semelles sur le trottoir. Il avait vu ce grand type mince en jeans et tee-shirt noir, au visage anguleux portant une fine barbe noire, qui tournait à droite pour s'élancer dans l'obscurité de l'impasse devant laquelle il venait de passer. Vu la terreur sur ses traits. Senti sa sueur et son parfum. Mais surtout, il avait entendu son souffle bruyant de gibier paniqué, comme une plainte convulsive, un sanglot saccadé.

C'est alors qu'ils avaient surgi au coin de la rue, et c'était là qu'il avait pensé : « Grouille-toi, pédé ! »

Quelques secondes plus tard, ils étaient là, passant devant lui et s'engouffrant dans l'impasse. Cinq jeunes types : d'abord les deux qui pouvaient courir vite, puis deux gros – à peine moins que lui, en fait –, rouges et suants, qui trottaient derrière eux avec une bonne trentaine de mètres de retard, enfin le dernier, énorme, sanglé dans son youpala – un truc de l'époque, lourd, difficile à replier, avec un moteur de merde qui faisait cinq fois plus de bruit que les modèles actuels. Ils brandissaient des battes de base-ball et leurs tee-shirts proclamaient « Jésus est ma force ». Dans l'ombre, il y avait eu des cris de joie, les supplications suraiguës d'une proie folle de peur, le bruit de coups de pied et de poing que ponctuaient de sauvages « Alléluia ! ».

Et puis, ils étaient revenus dans la lumière.

Trois des types le tenaient devant eux, le portant presque. Son visage était en sang, et un faible rôle avait succédé à ses jappements affolés. Ils l'avaient jeté au sol, au milieu des immondices. S'étaient rassemblés autour de lui en faisant glisser leurs paumes sur leurs battes comme un pro qui va frapper pour le titre national.

— Non !...

Rauque et minable, le cri était à peine sorti de la gorge de Mitchell. Et c'est tout juste s'il avait fait vers eux, sur le trottoir, un pas qu'ils n'avaient pas même vu.

Ils avaient levé leurs battes et frappé chacun une fois, de toutes leurs forces, sur le crâne ou le visage.

Mitchell avait prié presque toute la nuit. Il avait supplié Dieu d'empêcher que ce qu'il avait vu ne se produise encore.

Et, durant les mois suivants, cela s'était encore produit, à Austin, à Memphis, à Cheyenne, à Phoenix, à Minneapolis...

Alors quand, le 28 juin 2028, le Gay Fist avait balancé une grenade à neutrons dans le stade de Dallas où se tenait une assemblée d'actions de grâce, en menaçant de faire mieux la prochaine fois, il avait eu le sentiment de percevoir une certaine légitimité derrière l'horreur.

Cette nuit-là, ses prières pour les quatre cent soixante et une victimes de l'attentat avaient duré moins d'un quart d'heure.

Évidemment, l'attentat avait enragé les massacreurs et la nuit suivante avait été la plus sanglante de toute la chasse au pédé. Mais dès le lendemain, les nouveaux pouvoirs avaient repris la situation en main. Les Anges gardiens de la Révolution s'étaient retrouvés face à des unités de marines infiniment plus difficiles à rétamé que des groupes de tantes affolées ; beaucoup d'entre eux avaient été arrêtés, et des enquêtes ouvertes sur les meurtres commis ; il y avait eu peu de condamnations par la suite, mais les lynchages avaient pratiquement cessé. L'immense majorité des homosexuels déclarés avaient quitté les États de l'Union dans les semaines suivantes.

Plus tard, quand un porte-parole de la police, faisant le point à la télévision sur les progrès de l'enquête, avait déclaré que la grenade utilisée à Dallas par les terroristes du Gay Fist avait probablement été achetée à l'un des groupes engagés dans la guerre interjuive, Mitchell s'était dit que les youtres les avaient sûrement arnaqués sur le prix de l'objet. Mais après tout, c'était leur pognon.

Et c'était, déjà, presque de l'histoire ancienne.

Pour ce soir, ce qui était certain, c'est que la jeune femme brune et

mince était partie, le laissant en tête à tête avec ses bières et le jeune barman vaguement efféminé dont, par pure amertume et contre toute vraisemblance, il venait de décider qu'il était bien pédé.

Et merde...

Il serra le verre fraîchement rempli dans sa main potelée, et le vida cul sec, en quelques gorgées rageuses. Puis il prit son portefeuille dans la poche intérieure de son blouson, en sortit la somme correspondant à ses trois bibines et au service, se réjouit du fait que le tout représentait exactement vingt-huit dollars et qu'il ne laissait ainsi pas un cent de pourboire et, avec la majesté pathétique des gens de sa morphologie, quitta le fauteuil qu'il avait fait pivoter.

Quand il eut fait cinq pas vers la sortie, il entendit dans son dos la voix du barman qui lançait :

— Bonne soirée, monsieur ! Dieu vous bénisse !

« Va te faire mettre ! », pensa-t-il.

Et en franchissant la porte, il se dit que non, surtout pas, ça lui ferait plaisir.

Plus tard, allongé sur son lit, dans la lumière rougeâtre de l'enseigne de l'épicerie Grabowsky qui filtrait des persiennes, il revit le regard deux fois croisé de la jeune femme, son visage mince, sa verticalité derrière la table du bar. Il pouffa d'un rire amer en se rappelant qu'un instant, il avait cru avoir fait une touche.

Puis il s'imagina l'amenant ici, la serrant doucement contre lui, l'incrustant comme un totem de chair dans ses replis graisseux, puis caressant sa sveltesse, et enfin lui faisant l'amour, elle dressée sur lui, le chevauchant dans la position que rendait évidente la disparité de leurs deux corps.

Il se masturba et s'endormit sans avoir fait sa prière.

Clayborne 8

7 mai 2039

— Quel niveau de crédibilité est-ce que vous accordez à cette information ? demanda Mannering.

Il était 8 heures du matin. Koslan, Casady et le vice-président Mitral étaient également présents.

— Élevé, dit Clayborne.

— Je n'ai jamais très bien compris, objecta Mitral, ce qu'était exactement cette espèce de secte...

Une grimace écoeurée passa sur le visage de Casady.

— Je crois que l'informateur de ce Herbie lui a déjà communiqué des renseignements de grande valeur, dit Jelena Koslan.

— Effectivement. Herbie ne reçoit ses informations que de manière indirecte et ponctuelle et, bien sûr, il ne nous dira jamais quelle en est exactement la source. Mais nous savons qu'elle est très proche du Cénacle. D'ailleurs, ce que nous avons déjà obtenu par ce canal s'est avéré très sérieux. L'information sur l'attaque au missile des entrepôts de l'Intertrading à Rotterdam, c'est lui. La fuite sur les relations des bibleux avec le consortium des familles paraguayennes aussi. Ainsi qu'une partie du programme d'élimination de dirigeants canadiens et européens, il y a deux ans.

— Et l'action en question est déjà en cours ? demanda Koslan.

— Oui. Ce qui ne veut pas dire grand-chose. Nous ignorons tout du mode d'opération, à part le fait que ça devrait se passer ici...

— Pas d'autre élément ?

— Aucun.

— Ghost, prononça Mannering. Vous pensez que Beveridge a engagé un fantôme pour me tuer ? Un vrai, comme dans les histoires de gosses, avec des chaînes et un drap de lit ?

Clayborne ne sourit pas.

— Je doute fort que le danger ait cette forme-là, dit-il. Mais bien sûr, je ne peux exclure aucune hypothèse.

— En tout cas, dit Mannering, ils n'auront pas l'avantage de la surprise.

— En fait, tout cela est très logique, dit Jelena Koslan. Nous restons l'ennemi emblématique. En ce moment, Beveridge est assez contesté au Cénacle ; une action de ce genre pourrait lui permettre de reprendre les choses en main.

— Haviland d'abord, Vandenholm ensuite, je suis le prochain sur la liste et cela continuera tant que la compagnie n'aura pas ramené des activités sur le territoire de l'Union, dit Mannering. À moins que le peuple américain ne brûle la Constitution de 28 et ne se débarrasse de son gouvernement de bibleux. Ce n'est pas pour demain, mais certains signes sont encourageants.

À révocation par Mannering de l'assassinat de Vandenholm, Clayborne ressentit un bref sentiment de gêne et de souffrance totalement partagé, il en fut certain, par l'ensemble des personnes présentes. À Wheelan House, Mannering avait perdu beaucoup de ce qui fait la vie d'un homme.

En face de lui, sur huit écrans, Brian Mannering rencontrait Sherilyn Leighton.

Pour la onzième fois consécutive.

Chaque moniteur montrant la scène filmée sous un angle différent.

D'un coup sec sur une des touches de la console, Clayborne arrêta le défilement simultané des films. Le président et la jeune femme s'immobilisèrent. Ils venaient d'échanger leur poignée de main, et leurs bras droits étaient encore légèrement tendus devant eux. Un bracelet d'or figurant deux petits serpents enlacés brillait au poignet de mademoiselle Leighton dont la bouche était entrouverte au milieu d'une phrase. Mannering souriait. Légèrement flous, les autres invités composaient une fresque en arrière-plan, un décor vivant mais pétrifié.

En fait, c'était le moment de la soirée qui l'intéressait le moins. Ce qu'il avait observé, disséqué jusqu'à la saturation – ce moment précis où, toutes facultés d'analyse visuelle épuisées, on ne voit plus ce qui devrait aveugler –, c'était le comportement de la jeune femme dans la salle avant et après leur discussion. Il avait suivi son cheminement avec une rigueur d'entomologiste, relevé les paroles échangées avec les neuf autres personnes auxquelles elle avait parlé au cours du cocktail, demandé au système un topo sur chacune d'entre elles.

Rien que de très banal, social, normal.

Évidemment, il ne s'était pas attendu à voir un quidam glisser une liasse de billets dans son sac en lui murmurant : « Vous savez ce que vous avez à faire... » Ni à ce que, s'étant entretenue avec le président, elle aborde un autre personnage en lui susurrant « Mission accomplie ! » avec un clin d'œil d'espionne de mélodrame. Mais peut-être un geste, un regard, un mot, quelque chose qui puisse être interprété comme un signe convenu.

Sans trop y croire.

L'indicatif d'appel retentit. Il enfonça la touche qui établissait la communication. Le visage de Victoria apparut sur le moniteur deux.

— Adrian, dit-elle, j'espère que tu n'as pas oublié notre dîner.

— Euh, non, bien sûr ! Quelle heure est-il ?

— 23 h 10. Ce qui fait tard, même dans ce pays...

— Oh merde ! Désolé... Écoute, je suis sur un truc important... Commence à manger sans moi, et garde ma part au chaud. Je vais arriver d'ici.

Victoria sourit.

— Quand tu pourras... Mais si tu attends que je dorme, c'est moi que tu trouveras difficile à réchauffer.

— Pas question que je renonce à ça, dit-il. Je serai avec toi dans un quart d'heure. Ça te va ?

— Mmm. Ça me va.

Sur le moniteur deux, le visage de Victoria fut remplacé par le président et miss Leighton.

Soudain, l'immobilité de la jeune femme, du président et de tous les autres invités lui parut insoutenable, comme s'ils lui adressaient une plainte collective, un gémissement d'hommes et de femmes ensorcelés, transformés en statues par une magie mauvaise, et suppliant qu'on les rende à la vie.

Il les exauça d'une pression sur la touche de défilement.

Brian Mannering et Sherilyn Leighton achevèrent de retirer leur bras droit, et recommencèrent leur dialogue. Il eut le sentiment d'observer deux acteurs répétant docilement, inlassablement les mêmes scènes pour satisfaire un réalisateur au perfectionnisme infini, et peut-être pathologique.

Victoria Ferrer travaillait au service économique, division Amérique latine. Ils étaient devenus amants en février de l'année précédente. Belle, jeune, intelligente et faisant bien l'amour : l'unité de base. Elle occupait un appartement dans une des résidences construites autour de Castell One, dans le double périmètre de sécurité que les hommes et les systèmes de Clayborne surveillaient sans relâche. Ils se voyaient environ une fois par semaine, chez elle ou chez lui, au cœur de la forteresse.

Clayborne éteignit ses écrans et partit la rejoindre.

Fuller 2

— Indépendamment de notre action à l'intérieur de l'Union, il y a plusieurs options, dit le général Grissom. Nous pouvons nous contenter de multiplier les patrouilles le long de la frontière et de procéder à des contrôles plus rigoureux aux points de passage. Mais le Cénacle pourrait également faire part de ses... préoccupations au gouvernement californien. En outre, il serait opportun d'effectuer une opération ciblée d'information de la population, avec un poids particulier sur les États de l'Ouest, bien sûr – une manière d'envoyer le message tant à nos citoyens qu'aux gens de Sacramento.

Après cette déclaration, il y eut un silence au cours duquel chacun tourna la tête vers l'extrémité de la table, où siégeait le président Beveridge.

Lequel, d'abord, les yeux baissés, hocha la tête quelques instants, comme pour bien accuser réception de ce qui venait d'être dit.

— Je vous remercie de votre exposé, général, dit-il enfin. Et je tiens à souligner la grande modération de vos propositions.

« Ben voyons ! » pensa Fuller.

— En ce qui me concerne, reprit Beveridge, le simple fait que l'Union des États bibliques américains doive supporter contre son flanc, comme un abcès, comme une tumeur, la présence malsaine de ce qui est peut-être le plus formidable vivier de mécréants, de païens, de métèques de toutes couleurs et de dégénérés en tout genre existant sur cette planète est déjà difficile à admettre. Et vous le savez bien. Comme vous savez que, parfois, je ne fais pas la même analyse que certains d'entre vous quant au degré réel de tolérance que suppose le discours du Christ.

Il y eut quelques sourires.

— Mais je trouve extrêmement difficile, continua Beveridge, de rester aussi tolérant, aussi patient que vous l'êtes, alors que le ramassis d'individus et d'organisations qui grouillent à notre frontière abuse de notre passivité bienveillante en propageant son idéologie antichrétienne au sein même de notre Union, avec pour effet une baisse de la moyenne nationale à l'examen Bible and Faith pour la troisième année consécutive. Je demande donc que des actions plus énergiques soient envisagées. La première d'entre elles étant l'organisation, bien évidemment largement médiatisée, de manœuvres de troupes terrestres non loin de la frontière, et d'unités navales au large de leurs côtes. J'aimerais connaître l'avis des membres du Cénacle à ce sujet.

Le silence, cette fois-ci, fut un peu plus long. Et plus lourd.

Finalement, ce fut Wayne Bradshaw, le baptiste le plus obèse de tout l'Arkansas, qui le rompit.

— Il me semble, dit-il, qu'il serait bon de faire les choses dans l'ordre. Les mesures évoquées par le général Grissom sont de nature à rendre notre frontière plus étanche. Commençons par cela, et voyons ensuite si des actions plus spectaculaires s'imposent.

Puis Chuck Brown, avec son accent du Kentucky, intervint pour soutenir la ligne dure proposée par le président.

— Pourrions-nous avoir votre opinion, Peter ? demanda Beveridge.

Tous les regards se tournèrent vers Peter Morrow.

Intérieurement, Fuller avait toujours défini Morrow comme l'anti-Beveridge : pas très grand, mince, cheveux de jais, costume presque aussi sombre. Pas une once de charisme apparent chez cet épiscopalien de l'Arizona, mais une force de persuasion redoutable, née de sa rhétorique sobre et de son aura de rigueur teintée de pragmatisme. On disait que Morrow avait tenté par tous les moyens de modifier son métabolisme pour parvenir au SAM.

Beveridge et lui se détestaient.

— Il me semble, dit Morrow, que les mesures proposées par le général seraient parfaitement appropriées à ce stade. Cela n'exclut en rien des actions plus incisives dans une phase ultérieure. Pour l'instant, les gesticulations militaires me paraissent hors de propos. D'autant plus qu'elles seraient forcément mal ressenties dans une grande partie du monde.

Il y eut des murmures d'approbation.

Au bout de la table, une fois de plus, Beveridge hocha longuement la tête, levée cette fois vers la coupole et ses vitraux.

Puis il se leva. Et quand il reprit la parole, ce fut avec toute la ferveur musclée d'un Texan convaincu de l'infinie pureté de sa foi.

— Mes frères, dit-il, il est, je crois, un temps pour la miséricorde et un temps pour le châtiment. Il est un temps pour pardonner, et un temps pour brandir le glaive. Dans quel temps sommes-nous, je ne saurais le dire, mais je sais que le moment approche où nous aurons fait preuve de trop d'obstination dans la mansuétude, et de cela, nous serons coupables devant Dieu et devant l'Union. Aux suppôts du paganisme et de l'athéisme, aux invertis, aux créatures obscènes qui n'en finissent pas de cracher sur nos valeurs, je ne tendrai pas l'autre joue.

Il se tut, ferma les yeux, leva les bras en croix, et son énorme silhouette vêtue d'un costume clair oscilla légèrement dans un silence

un peu tendu. Puis il rouvrit les yeux, et, comme émergeant brusquement d'un rêve extatique, gratifia ses pairs d'un lumineux sourire. Avant de se rasseoir, il prononça un vibrant « Amen !... ».

Fuller se promit de lui suggérer une fois de plus de ne pas traiter les membres du Cénacle comme des péquenots rassemblés dans une église de bois pour le culte du dimanche matin.

Il craignait qu'après cela, les Apôtres ne se lancent dans un de ces débats interminables, émaillés de citations des Évangiles et de considérations sur les voies alambiquées de la volonté divine, dont ils semblaient parfois s'enivrer.

Mais en fait, la discussion fut relativement brève et l'on passa au vote.

Outre Morrow, cinq des Apôtres, dont lui-même, approuvèrent les mesures proposées par le général Grissom – elles, et rien de plus. Trois d'entre eux, dont Fuller, suivirent Beveridge pour demander des actions plus énergiques et immédiates. Rogers et Paterson choisirent de s'abstenir.

Ce fut à Beveridge, en sa qualité de président, de compter les bras levés et d'annoncer le résultat du vote. Ce qu'il fit en laissant clairement transparaître à quel point il dissimulait parfaitement sa vive et légitime contrariété.

Et le regard qu'il jeta à Peter Morrow n'exprimait pas l'amour de son prochain.

Clayborne 9

9 mai 2039

Sherilyn Leighton sortit de sa suite à 1 h 32.

— Et voilà !... s'exclama Clayborne.

La procédure était respectée. À leur deuxième rencontre, Mannering la conviait dans ses draps.

Il pourrait bientôt aller dormir.

Sur le moniteur trois, il vit la jeune femme emprunter, selon les indications que Mannering venait de lui transmettre, le chemin menant à l'appartement présidentiel. À l'extrémité d'un couloir, les

vantaux d'une haute porte de chêne s'écartèrent devant elle ; elle se trouva dans un corridor voûté qu'elle suivit jusqu'à ce qu'elle pénétre dans un hall circulaire, dont le sol de marbre dessinait une rose des vents. Elle venait du sud ; ayant traversé le hall, elle passa sous la voûte qui se trouvait dans le prolongement de la flèche indiquant l'ouest, et remonta le corridor menant jusqu'à l'ascenseur. La cabine plongea dans le sol et s'arrêta devant le sas dont la porte extérieure était ouverte.

Le sas se referma sur elle. Deux portes dont les vantaux coulissants pouvaient absorber l'impact de projectiles antichars. Entre elles, huit mètres de couloir de marbre sombre et de boiseries derrière lesquelles veillaient assez d'armes pour massacrer le plus puissant des groupes d'assaut.

Elle était dans le cercle intérieur.

Des trois cent onze personnes qui, à cet instant, dormaient ou travaillaient dans la forteresse, une seule savait ce rendez-vous galant : Clayborne aux yeux multiples.

Mais était-il besoin d'épier comme il l'avait fait Sherilyn Leighton marchant vers l'appartement du président pour comprendre que les relations du grand homme et de la beauté brune ne relèveraient pas longtemps de la simple courtoisie ou d'une vague complicité intellectuelle ? Si les invités de ce dîner avaient pu prendre les compliments de Mannering pour l'expression d'une politesse raffinée, le regard qu'il avait maintes fois posé sur elle avait dû leur paraître éloquent.

D'une certaine manière, Clayborne avait été l'un des convives. Non seulement il n'avait pas perdu un instant de l'apéritif dans le salon Galileo Galilei, ni du dîner lui-même, mais il s'était fait apporter, sur un chariot de service recouvert d'une nappe de fil, le même repas que celui des invités, vins compris. Pas question de manger un sandwich au poulet en les regardant avaler plats fins et grands crus.

Ils avaient parlé des guerres locales en Asie centrale, du conflit interjuif à New York, du programme d'investissement de Hitachi dans la république d'Arkhangelsk et des mérites comparés de *Defining Soledad* et *Flash for Your Health*, les deux émissions télévisées les plus en vogue. Ils avaient commenté le rachat de Paragon Industries par Swire and Takeda et l'assassinat du vice-président de Gerdhof Engineering. Ils avaient aussi débattu de la prochaine élection papale. Leighton, comme certains des convives, tendait à penser que le complot contre le cardinal Suarez était une invention destinée à le mettre en lumière tout en discréditant les autres candidats ; une position que Clayborne était enclin à partager sur la base des éléments

dont il disposait. Il avait été question de la musique de Berg, de Pärt et de Verdi, de la psychanalyse de Freud, de l'architecture de Pei et de Kovac, du combat entre Wang Ho et Gonzales et de la victoire de Neva Jansen à Dehli, qui confirmait sa suprématie sur le tennis féminin.

Leighton ? Parfaite quand, se taisant, elle lui avait donné sur les écrans l'impression d'absorber les phrases des autres et de les filtrer, rejetant les paroles vides pour ne garder que ce qui nourrirait son savoir et sa pensée. Clayborne pensait depuis toujours qu'une des facultés les plus rares était de savoir se taire en société. Une forme d'art.

Se taire parce qu'on écoute, ou qu'on pense, ou que de manière consciente on fait de son silence un élément de son discours. Comme les surfaces de toile qu'un peintre a laissées blanches. Se taire quand les autres parlent, sans paraître timoré, absent ou contrarié.

Et pas mal non plus lorsque, s'exprimant, elle avait commenté la progression des valeurs boursières liées à l'industrie spatiale, débattu avec Micheline Sullivan, et pour la joie de l'assistance, des vertus respectives des amants espagnols et britanniques, et résumé *Mafia Blues*, l'opéra de Friedman dont la première avait eu lieu à Londres deux semaines plus tôt. De l'intelligence et de l'humour.

Il pensa que Sherilyn Leighton n'était pas seulement belle.

Mais vraiment belle.

Il tendit la main vers le chariot, saisit son verre à alcool et but une gorgée de cognac.

« Est-ce qu'il l'embrasse, maintenant ? » se demanda-t-il.

Sans doute. Et peut-être, déjà, avait-il dans sa paume la rondeur et la pointe d'un sein, et...

— Merde !...

Il reposa le verre vide près de son assiette, si maladroitement que celui-ci se renversa sans se briser, roula sur la nappe et s'arrêta en tintant contre une fourchette.

Un porto de vingt ans, deux verres de chardonnay, les deux tiers d'une bouteille de bordeaux et un cognac. Il était rare qu'il boive autant. Et s'il l'avait fait, cela voulait dire qu'il avait la conviction que Mannering était en sécurité au cœur de la forteresse de la compagnie. D'ailleurs, un comprimé de Stathyle aurait dissipé son éthylisme en moins de vingt secondes, mais il n'y tenait pas.

Ce qui, il en était conscient, rendait son attitude furieusement schizophrène.

— Fais gaffe, président, dit-il.

Haviland Corporation et Mannering avaient trop d'ennemis dans le monde, l'attraction du président pour les jeunes femmes était trop connue pour que l'option d'une maîtresse assassine ne soit pas étudiée par une infinité d'organisations.

Le rôle de Clayborne était de fouiller au scanner le corps et le passé de cette femme.

Il ne s'en était pas privé. Elle n'était pas depuis vingt minutes à Castell One qu'il connaissait sa densité musculaire, son taux de calcification osseuse et la composition de son haleine. De même que les proportions exactes des alliages de ses bijoux et le taux de réfraction de l'émeraude qu'elle portait sertie sur une bague. Ses yeux n'avaient pas été améliorés. Il savait aussi que ses ongles étaient naturels et pas plus tranchants que la normale – rien qui puisse égorger –, et qu'elle n'émettait pas de phéromones artificiellement suractivées. Quant au contenu de son sac de voyage Fendi, il le connaissait jusqu'au pourcentage de fibres synthétiques de sa lingerie et à la composition chimique de son rouge à lèvres. Et son empreinte indienne était bien celle qu'il avait trouvée dans trois banques de données de Manchester.

« Arrête de baliser, elle ne peut rien lui faire ! »

Il soupira, décida d'aller dormir.

Comment Mannering lui faisait-il ça ? En amant raffiné qui prend son temps, attend et fait attendre, expert et progressif – auquel cas elle n'était peut-être toujours pas décoiffée ? Ou en mâle dominateur et fougueux, une main déjà plongée dans sa culotte et les doigts fouillant sa motte ?

Il avait une carte tridimensionnelle et détaillée de sa denture, mais s'était abstenu d'établir celle de sa toison pubienne, et le regrettait maintenant. Triangle bien net, équilatéral ? Ou non moins soigneusement taillé, mais isocèle et vertical ? Touffe joyeuse et sans rigueur, comme une herbe un peu sauvage dont le désordre émerveille ? Et quel contact, quel accueil ? Fils de soie, ou paille presque dure ? À moins que ce ne fut le désert infiniment doux, marqué de deux ou trois points rouges et minuscules, d'une épilation totale et, pour lui, toujours surprenante ?

« Il faudra que je demande à Mannering... »

Il se leva, heureux d'être égrillard et s'étonnant de son propre équilibre après ces heures de position assise et copieusement arrosée. Il alla jusqu'à la porte, s'arrêta sur le seuil, y resta quelques secondes, hésitant, puis, s'abandonnant à l'impulsion qui venait de le traverser, vint se rasseoir devant la console et activa l'une des caméras de la suite de la jeune femme. La caméra sortit du plafond par une fente

minuscule et se mit à flotter dans la pièce. Un demi-millimètre de technologie très invasive, dotée de moteurs microscopiques, guidée à distance et pouvant opérer sur plusieurs modes de perception. Intimité, mon cul.

Elle avait laissé une lampe de chevet allumée.

Ses affaires étaient éparpillées sans désordre. Pilotant son mouchard, il survola les jeans posés en travers du lit, le sac de voyage ouvert et vide posé sur une petite table, près de la porte, avant de passer à la salle de bains, de s'y attarder sur la trousse de toilette et le sac de coton qui devait contenir son linge sale. Ce n'était pas très rigoureux, cette inquisition sans méthode, pas professionnel pour un rond, c'était... c'était ludique.

Il s'était offert le luxe de ne pas l'espionner dans sa suite, pas un instant depuis son arrivée, vers la fin de l'après-midi. À quoi bon ? Il s'était assuré qu'elle n'amenait aucun moyen de nuire et, moins d'une heure avant qu'elle n'y pénètre, il avait inspecté la suite avec tous les moyens à sa disposition, dans l'éventualité où un complice hautement improbable y aurait déposé quelque chose. Mais il n'avait pas franchi le minuscule abîme entre prudence et voyeurisme.

« J'aurais pu te voir nue. Comme ça, j'aurais su, pour tes poils... »

Il éclata de rire et, purement par jeu puisqu'il en était là, activa l'une des caméras de la suite de Kalman Todt, un des autres invités. Obscurité. Un souffle lourd, marqué d'un raclement de gorge à chaque inspiration. Il sélectionna le mode infrarouge et la silhouette du dormeur apparut. Tourné sur le côté droit, replié dans une position vaguement fœtale. Zones claires, zones plus sombres. Todt avait la main gauche posée près de son oreille. « Comme pour tenir un coquillage », pensa Clayborne. Un homme important. Beaucoup d'influence. L'expiration était légèrement sifflante.

« Un coup d'œil chez les Fraser, et au lit... »

William et Loma Fraser. Ils étaient actionnaires majoritaires d'une bonne douzaine d'entreprises, dont certaines entretenaient des relations commerciales étroites avec Haviland.

Ils n'étaient pas dans leur lit ; alors, il guida son petit monstre jusque dans leur salon.

Il tressaillit.

Assis sur un tapis du salon, ils faisaient l'amour dans la lumière d'un lampadaire de bronze, que renvoyait l'angle de deux murs et du plafond. Leurs genoux repliés évoquaient la statue d'une divinité orientale. Dieu-déesse aux deux corps imbriqués.

Ils étaient vieux et beaux.

Leur mouvement était lent, et, pensa-t-il en se rapprochant d'eux jusqu'à ce qu'ils occupent tout l'écran du moniteur cinq, parfaitement synchronisé. Une vague douce et forte, une pulsation partagée. Peut-être l'aboutissement d'une vie d'amour.

La caméra flotta plus près du visage de l'homme, buriné par le temps ; belle allure, celle d'un patriarche, d'un capitaine. Chevelure presque blanche, vaguement léonine.

Puis il scruta la femme. Les marques de l'âge, aussi, minimisées par les soins, la science, mais inscrites quand même, en lignes fines. Et l'harmonie des traits, restée comme un défi.

L'abîme ? Non, il n'était pas voyeur. Au premier regard posé sur eux, sa grivoiserie l'avait quitté. Il les observait comme on le fait d'une cérémonie secrète, une célébration spirituelle. Respectueusement. Espion presque ingénu, piégé par la magie de ce qu'il voit.

Il commanda le retour automatique de la caméra et éteignit le circuit, appuyant doucement sur la touche, comme s'il pouvait craindre qu'un déclin inopportun du système ne les atteigne dans leur union, ne les alerte.

Le sentiment de gravité que lui avait donné la vision des Fraser faisant l'amour ne se dissipa que lorsque, après une toilette bâclée, il prit le temps d'examiner son corps nu dans un des miroirs de sa salle de bains.

— Adrian Clayborne, dit-il à haute voix, protecteur mince et musclé, un brin narcissique et passablement bourré !...

Il ponctua cette déclaration d'un grand bras d'honneur à sa propre intention.

Après quoi il passa dans sa chambre à coucher, en s'exclamant :

— Écoutez bien, gens de Haviland Corporation : en ce moment précis, votre président copule !

Puis, d'une voix moins forte :

— Et je vous jure qu'il ne doit pas s'emmerder...

Il éteignit la lumière et se laissa tomber sur son lit, sur le dos, de tout son poids et les bras en croix. Le retour de sa paillardise le remplissait de joie.

« Tu as raison de forniquer, monsieur le Président. Et je devrais en faire autant... »

Seulement voilà, Victoria était partie le matin même à Asunción, avec une délégation de la compagnie chargée d'évaluer les besoins locaux en matière d'équipement hospitalier.

— Jamais là quand on a besoin d'elles !...

Un instant, il pensa à se relever, sauter dans sa voiture et rouler jusqu'au meilleur boxon de la région. Puis il décida d'oublier ça.

Il se réveilla.

Il était 4 h 11. Sherilyn Leighton était dans le cercle intérieur.

— Merde !...

Il alluma sa lampe de chevet, s'assit au bord du lit et se redressa lentement en étirant les muscles de son torse. Puis il se leva, enfila le pantalon qu'il avait porté la veille et sortit de son appartement.

À trente mètres au-dessous du sol, et sous les yeux de ses propres caméras, il parcourut le chemin que la jeune femme avait suivi plus tôt dans la nuit, jusqu'à l'appartement du président. Les mains sur les hanches, il contempla quelques instants la porte extérieure, avec un sentiment de totale impuissance.

Une armée n'aurait pu traverser le sas. Elle l'avait fait. Comme un fantôme.

Il savait pourquoi il était là. À cause de cette chose indéfinie qu'on appelle instinct. Il décida d'aller se recoucher avant de se sentir complètement idiot.

Miyagawa 2

12 mai 2039

Il était un peu plus de 4 heures du matin lorsque Miyagawa lança son grappin par-dessus le mur d'enceinte et tira sur le filin. Les griffes télescopiques fouillèrent le faite et choisirent les meilleures prises. Puis les micromoteurs hissèrent le ninja.

L'atelier désaffecté était un vaste bâtiment en forme de U, renversé par rapport au portail qui constituait l'entrée principale. Pour le construire, on avait utilisé l'acier, la brique et le bois. Les deux branches parallèles mesuraient une cinquantaine de mètres de longueur sur douze de largeur environ. La distance entre elles était d'à peu près huit mètres. L'espace ainsi délimité était dans l'axe du portail. Le bâtiment était haut de trois étages. De larges baies étaient découpées dans la moitié supérieure des façades. Il restait des

fragments de verre dans l'angle de certaines d'entre elles.

À l'instant même où, soulevant la tête au-dessus du mur, Miyagawa voyait tout cela au moyen de l'amplificateur de ses lunettes, il perçut l'esprit du guetteur. L'homme était au deuxième étage, à l'extrémité de la branche gauche, celle qui était la plus proche de l'endroit où se trouvait le Japonais. Il se déplaçait lentement. Sa tension maîtrisée était celle d'un professionnel.

Bien sûr, le guetteur devait aussi disposer d'un système de vision nocturne. Miyagawa attendit que la flamme de son esprit s'atténue soudain, au point d'être à peine perceptible. Cela signifiait que l'homme, s'éloignant des grandes ouvertures dans la façade, venait de passer derrière un pan de mur intérieur. À cet instant, le ninja, se retenant au filin, sauta le mur d'enceinte.

Ensuite, il se déplaça entre les barils de métal rouillé et les tumulus de gravats et d'objets abandonnés rendus indistincts par le temps et les broussailles. La forte couverture nuageuse se déchirait par instants pour laisser apparaître un timide rayon de lune. Le vent qui charriait les nuages soulevait parfois une plaque de tôle, sur le toit, produisant un bruit de coups de marteau. Se dissimulant quand le guetteur s'approchait de la façade extérieure, repartant lorsqu'il allait scruter l'espace entre les branches du grand U, le ninja atteignit le bâtiment et s'y coula par une fenêtre étroite. Ensuite, il sortit son pistolet de son étui.

Il aurait pu tenter d'abattre l'homme depuis l'extérieur, quand il passait devant une des baies, mais il aurait couru le risque, s'il ne le tuait pas au premier coup, d'être dans l'impossibilité de l'achever avant qu'il ait contacté son groupe. Il devait travailler de près.

Le pas du ninja, avec ses semelles spéciales, était presque inaudible, et le frottement des fibres de ses vêtements était au-dessous du seuil de perception de l'oreille humaine. Vingt ans de recherche.

L'escalier qui menait au premier étage était en béton, et Miyagawa n'eut aucune peine à le gravir sans attirer l'attention du guetteur. Il recevait de l'esprit de l'homme une image indirecte, réfléchie par les murs du bâtiment ; son état émotionnel stable indiquait qu'il n'était pas conscient de la présence du Japonais.

À l'extrême limite de sa perception, à la base du U, plusieurs personnes étaient rassemblées.

Il percevait aussi les esprits mouvants et frustes des animaux en chasse dans la jungle de l'édifice abandonné, des flammèches frémissant de peur et de voracité.

L'escalier du deuxième étage était en bois. En le regardant,

Miyagawa sut à quel point il était gémissant et grinçant. Il sut aussi quels étaient les points d'appui qui seraient les plus discrets et ceux qu'il fallait éviter. Mais même ainsi, il était impossible de l'escalader en silence.

Alors il inscrivit le bruit parmi d'autres bruits. Il dissimula sa progression sous l'effondrement lent, perpétuel du bâtiment et la violence primaire de ses habitants. Un craquement juste en écho à la chute d'un fragment de brique. Un grincement caché sous le couinement d'un rat. Une marche de plus pendant qu'une rafale de vent secouait la plaque de tôle sur le toit. Mille ans de tradition.

Il fut devant l'homme à l'instant où celui-ci, abandonnant la surveillance du portail, revenait vers la façade extérieure. Il tira huit fléchettes dont quatre trouvèrent la faille entre le casque et le haut du gilet de protection. C'était une performance honorable.

À l'instant des impacts et de la réalisation, l'esprit du guetteur avait craché des geysers de peur et de refus semblables aux éruptions de la couronne solaire. Tout de suite après, un éclair blanc avait annoncé la fin de sa conscience. Maintenant, sa flamme était rougeâtre et s'assombrissait ; elle était parcourue de feux follets et d'embrasements sporadiques : des messages de l'inconscient, qui remonteraient encore durant plusieurs minutes.

La perception que Miyagawa avait des personnes rassemblées à l'autre extrémité de l'atelier, dans sa partie transversale, se fit plus précise tandis qu'il progressait dans leur direction. D'abord, il sut qu'ils étaient quatre. Puis que l'un d'eux était Mills. Et un autre Waltin.

À quelques mètres de lui, un gros rat dut attraper un plus petit rongeur. Il visualisa l'affolement de la victime et l'ivresse du prédateur.

Ils étaient au rez-de-chaussée, au milieu d'une grande salle qui occupait tout ce segment du bâtiment. Mills et un autre homme étaient avec Waltin autour d'une table où étaient posées deux valises métalliques dont une était ouverte, et une lampe à la lumière de laquelle ils semblaient observer les indications que donnait le Suédois. La sensibilité des lunettes de Miyagawa s'adapta pour lui éviter l'éblouissement. Le troisième New-Yorkais était à une dizaine de mètres d'eux.

Miyagawa, un genou à terre, se trouvait en surplomb, sur une galerie reliée à la salle par un escalier de métal en pas de vis. Il avait tout loisir de viser sa première cible. Ce serait Mills ou l'autre homme penché au-dessus de la table. Mais ensuite, il devrait toucher les deux autres objectifs en très peu de temps, sans endommager le contenu des

valises. En outre, il était souhaitable, sinon prioritaire, de ne pas atteindre Waltin dont les connaissances pouvaient être utiles.

Il abattit Mills et le deuxième homme en moins d'une seconde. Mais ses projectiles se perdirent sur l'armure et le casque du troisième ennemi qui, déséquilibré par les impacts, tira trop haut. Les balles miaulèrent au-dessus de Miyagawa qui jaillit sur ses pieds pour se déplacer sur sa droite. Au troisième pas, le monde s'écroula sur ses épaules, le précipitant au sol.

Quelque chose l'écrasait. Une douleur sourde irradiait du haut de son corps. Il avait perdu ses lunettes et son arme.

Il entendit le martèlement d'un gros tambour de fer. L'homme, dans l'escalier. Des couinements affolés, les grattements de courses terrifiées.

Le New-Yorkais surgit sur la galerie. La flamme pure et vive d'un soldat d'élite au plus fort du combat. La main droite de Miyagawa était sous son dos. Il n'aurait pas le temps de la dégager pour prendre le couteau dans son fourreau, près de sa hanche.

Une flamme affolée fusa sur sa gauche. De sa main libre, il saisit le rat en pleine course et le lança à la gorge de l'homme, qui poussa un cri aigu. L'esprit du soldat se teinta d'horreur. Une rafale balaya l'espace au-dessus de Miyagawa. Surmontant sa douleur, il parvint à bouger un peu sous le poids qui l'oppressait, libérant sa main qu'il referma sur la poignée du shaken. Il y eut un choc mou quand l'homme jeta de toutes ses forces l'animal paniqué sur le plancher, à l'instant où le ninja lançait le couteau. Cette fois, le cri fut très bref, finit en gargouillement. Les marches résonnèrent tour à tour quand le casque les heurta.

Une portière claqua au-dehors.

Un moteur fut mis en marche. Quand Miyagawa se fut dégagé de la charge qui était tombée sur lui – une armature de bois, quelques chaînes, un palan que les balles de l'ennemi avaient arrachés de la charpente – la voiture s'éloignait déjà.

Clayborne 10

14 septembre 2035

Les forteresses. Ils en avaient tous.

En un temps où, plus que jamais, la puissance se mesurait en termes d'ubiquité, de capacité de se déployer sur l'ensemble du monde, tous les grands groupes avaient apparemment centralisé leurs processus décisionnels, regroupé leurs dirigeants et les plus aiguisés de leurs analystes dans de formidables complexes dont la seule existence, massive et statique, faisait des cibles idéales.

La centralisation était hiérarchique autant que géographique. La pyramide du pouvoir, chez Haviland Corporation comme dans maintes entités d'une importance majeure, avait pris des allures d'obélisque tandis que l'emprise des mégacorporations sur les affaires du monde ne cessait de s'accroître. Mannering concentrait dans ses mains l'essentiel des pouvoirs de l'organisation.

Évidemment, les groupes ne négligeaient rien, en termes de technologie, quand il s'agissait de protéger leur sanctuaire. Superbéton, céramique, alliages intelligents, murailles autoréparatrices, faisceaux laser antimissiles, analyseurs multispectres, nuages de molécules offensives programmées... On avait fait des progrès depuis les douves et les mâchicoulis. Et dans le genre, Castell One était peut-être ce qu'il y avait de mieux. Sans compter qu'avec le Sky Ring, Haviland avait son propre système satellitaire de surveillance. De plus, la compagnie disposait d'une flotte d'une soixantaine d'hélicoptères de combat Phalanx, construits par sa filiale Vodochody Systems et répartis sur ses différents sites. Le meilleur appareil du genre, et les versions que Haviland consentait à vendre à quelques armées nationales étaient moins avancées que celle qu'elle réservait à sa défense.

Le rôle des forteresses était symbolique autant que fonctionnel. Une démonstration de puissance, un message au monde, un défi au soleil. Un peu comme les tours érigées par les grandes familles de San Geminiano, des siècles plus tôt.

Il y avait plein d'histoires internes, ou qui l'avaient été avant de faire le tour du monde, sur les motivations qui avaient amené Douglas Haviland à choisir, en 2029, ce coin d'Andalousie pour y transférer le centre névralgique du groupe en quittant Minneapolis avec tous ceux de ses employés qui avaient décidé que l'Union des États bibliques n'était pas leur conception de l'Amérique.

Il y avait l'école du sang hispanique : la mère de Haviland, ou sa grand-mère maternelle selon le courant dominant, aurait trompé son époux avec un hidalgo qui, au gré des variantes, aurait été son masseur dans un hôtel de cure aux environs d'Alicante, le jardinier de la maison de vacances à Boumemouth ou son dentiste à Nottingham.

Une version alternative faisait état d'un violeur dans les locaux de l'association de danse de salon de la même ville.

L'école de la chair et du sentiment réunis avait ses tenants et ses hypothèses : dépucelage avec une jeune Espagnole durant des vacances du côté d'Almeria ou sous une barque retournée sur les berges de l'Avon, liaisons torrides avec de belles señoritas à l'âge adulte, fascination déchirante et sans réciproque pour l'actrice Maria Sagrada rencontrée lors d'un dîner à Amsterdam.

Et d'autres thèses encore, l'influence du tarot, d'un astrologue jamais identifié, d'une étude scientifique tenue secrète sur les vertus telluriques de l'endroit.

À côté de tout cela, le simple fait que le terrain n'était pas cher sur les premiers contreforts de la Sierra Morena n'était pas une explication très excitante. Et, bien sûr, elle était insuffisante. La compagnie avait reçu une foule de propositions allant parfois jusqu'à la gratuité du sol et des exonérations fiscales plus alléchantes que celles consenties par l'Espagne.

Mais Haviland avait choisi ces collines à mi-distance de Séville et Cordoue, plutôt que la province de Mendoza ou la campagne irlandaise, les bords de la Caspienne ou la région de Vancouver, la plaine du Danube ou les rives du Gange.

Et onze ans plus tard, Clayborne se retrouvait là, dans ce bâtiment de verre bleu, dressé sur une colline comme la citadelle mauresque qui avait inspiré ses architectes : un quadrilatère de cent quatre-vingts mètres de côté, avec deux tours carrées dont la plus haute comptait seize étages.

Précédé de Jelena Koslan, il pénétrait dans le bureau du président.

— Je vous présente Adrian Clayborne, monsieur le Président, dit-elle.

— Êtes-vous aussi bon qu'on le dit, monsieur Clayborne ? demanda Mannering, se levant et faisant le tour de son bureau.

— Je l'espère pour vous, dit Clayborne en lui serrant la main.

Mannering rit, Koslan non. Puis, plus grave, le président reprit :

— Connaissiez-vous Andreï Sadeghi, votre prédécesseur ?

— De réputation seulement. Elle était excellente.

— Mmm. Quel drôle de monde... Vous voici garant de mon existence.

Brian Mannering était un homme de belle prestance. Âgé de cinquante-deux ans, il devait mesurer à peu près un mètre quatre-vingt-dix, ce qui était légèrement supérieur à la moyenne occidentale.

Son visage était plaisant, exprimant tout à la fois la force et le charme. Et cet homme, un des plus puissants du monde, mettait sa vie dans ses mains comme on le ferait d'un chaton, dans l'espoir qu'il en prendrait bien soin.

Pas mal pour celui qui, une dizaine d'années plus tôt, patrouillait en uniforme dans les rues d'Edmonton.

— Avez-vous déjà fait connaissance avec les gens que vous commanderez ? demanda Mannering.

— Une partie.

— Ils vous ont fait bonne impression ?

— Certainement. Je suis convaincu que ce sont de bons professionnels. Il me serait difficile de vous en dire plus pour le moment.

— Et ceci, demanda Mannering, écartant les bras et pivotant sur ses hanches, désignant ainsi toutes les directions autour de lui. Et Castell One ? Sadeghi disait que c'était la forteresse la plus sûre au monde. Qu'en pensez-vous – à ce stade, bien sûr ?

— C'est un bel ensemble. Je crois que je vous proposerai quelques améliorations mineures dans les jours qui viennent.

— Eh bien ! Vous ne perdez pas votre temps !

— Monsieur le Président, dit Koslan, le ministre Gershler arrivera dans vingt minutes.

— C'est exact. Excusez-moi, monsieur Clayborne, mais mon devoir m'appelle. Bienvenue parmi nous. Inutile de vous dire que je vous souhaite un complet succès...

Ils se quittèrent sur une seconde poignée de main.

« Ça doit être ça, le charisme... » pensa Clayborne en traversant l'antichambre.

Sur le visage du président, il avait vu de petites rides, de petites marques dont il n'aurait pu dire si les plus profondes avaient été creusées par les années passées à jongler avec les forces du monde, ou par un certain jour à Wheelan Rouse.

Caprara 1

Il était 10 h 20 quand Rossi la fit venir dans son bureau.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, Gianna, lui dit-il comme elle venait de s'asseoir. Vous partez en voyage.

— Quand cela ?

— Demain.

— Et où est-ce que je vais ?

— Vous allez en Suède.

— En Suède ? Qu'est-ce que je vais foutre là-bas ?

— Eh bien, il se trouve qu'un industriel important, un certain Stefan Carlson, a été assassiné dans ce pays. Cela s'est passé dans la nuit du 11 au 12. Selon toute vraisemblance, le coupable est un certain Vincenzo Waltin qui, comme son prénom tend à l'indiquer, a l'immense privilège d'avoir eu une mère italienne, ce qui lui vaut d'avoir également notre nationalité. Waltin travaillait pour Carlson Industries dans l'usine principale du groupe, près d'une petite ville du nom de Mora. Il a quitté l'usine avec deux valises très peu de temps après l'heure estimée de la mort de son boss – à peu près 23 heures – et est parti en direction de Stockholm à bord de sa voiture. Apparemment, il est passé par Falun où il semblerait qu'il se soit trouvé sur les lieux d'un combat qui a fait quatre morts dans un atelier abandonné. Ensuite, on sait qu'il a pris le mag qui partait de Stockholm pour Copenhague vers 7 heures du matin. C'est là-bas qu'on perd sa trace. Bien sûr, un mandat d'arrêt international a été lancé contre lui.

Trajectoire intéressante. Mais l'évocation de Mora lui rappelait quelque chose.

— Et les Suédois nous ont demandé de collaborer ?

— Ils nous l'ont proposé.

— Ouais. Mais apparemment, leur enquête est terminée. Je me demande en quoi je pourrais encore leur être utile.

Il haussa les épaules.

— Vous n'allez pas là-bas pour établir les faits, vous y allez pour en prendre connaissance. Waltin pourrait chercher à se réfugier en Italie. Sa mère était milanaise et il a encore des cousins dans la région. En allant sur place, vous aurez une meilleure compréhension de ce qui s'est passé et donc du type auquel on aura affaire s'il revient effectivement par ici. Et puis, la coopération européenne, tout ça...

— Je suis censée rester là-bas combien de temps ?

— Trois ou quatre jours. Profitez-en pour faire un brin de tourisme. Il paraît que la région est très belle.

— Et l'affaire Valentini ?

— Menghini s'en occupe.

— Mais je travaille avec lui sur ce coup !

— Je sais, je sais. Mais il vous manque encore des preuves pour agir. Et vous savez que la situation ne va pas beaucoup évoluer ces prochains jours.

— Probablement, admit-elle. Votre bled en Suède, c'est dans quel coin, exactement ?

Il prit un dossier, sur son bureau, y jeta un coup d'œil.

— La Communauté sociale-démocrate du lac Siljan. Une dizaine de localités qui se sont regroupées pour obtenir le statut de communauté autonome, il y a une quinzaine d'années. Leur truc, c'est de perpétuer les valeurs éthiques en politique, selon la tradition historique suédoise, à ce qu'il paraît. À part ça, ils sont assez performants sur le plan économique. Il faut que vous contactiez un collègue local. Il s'appelle Sven Holmquist.

Elle se renversa en arrière dans son siège, eut un petit éclat de rire.

— Vous le connaissez ? demanda Rossi, étonné.

— Un peu, oui.

À peine changé, Sven. Les traits plus affirmés, bien sûr. Et comme à la plupart des mecs depuis la nuit des temps, ça lui allait plutôt bien.

En voyant son visage sur l'écran, elle eut le sentiment qu'elle avait craint : celui d'être prise au dépourvu. Pourtant, elle avait attendu près d'une heure avant d'appeler, tentant de mettre un brin d'ordre dans ses souvenirs, de parcourir sa mémoire comme elle aurait pu le faire du sous-sol d'une bibliothèque, de la salle où se trouveraient relégués des ouvrages rarement consultés.

— Tu te souviens de Dublin, Gianna ?

Il avait parlé en anglais, avec cet accent à peine perceptible et pourtant bien marqué qui, à l'évidence, avait résisté à l'usure des années.

— Je me souviens vaguement d'un congrès de flics européens confrontés au merdier de l'après-guerre et d'une visite de la brasserie Guinness, répondit-elle, en se félicitant de sa repartie.

— Bravo, dit-il en riant, je vois que tu te rappelles l'essentiel !...

Puis il resta silencieux quelques instants, tandis que l'amusement

refluait de son visage.

Soudain, elle se demanda s'il était vraiment permis d'émerger ainsi du passé, si c'était d'une quelconque manière indélicat, inopportun. L'instant suivant, elle pensa qu'elle avait d'étranges pudeurs de vieille marquise percluse de formalisme et de conventions. Et qu'elle vieillissait.

Il demanda :

— Comment va ta ville, Gianna ? Toujours invivable ?

— Totalelement. Hystérique, insupportable, déjantée. Très stimulante. Et la tienne, on y rigole toujours autant ?

— Pas exactement. La mort de Carlson a choqué tout le monde. C'était une personnalité très appréciée ici.

— Dis-moi un truc : cette histoire est tombée sur moi par hasard, ou tu m'as désignée ?

— Le hasard. L'origine de la mère de Waltin. Je ne savais même pas si tu étais encore dans le métier.

Elle rit comme peut le faire une Latine cynique et fatiguée.

— Je déteste ce boulot, et je suppose qu'il me tuera un de ces jours, dit-elle. Mais je ne m'imaginais pas faisant autre chose.

Putain, onze ans...

Des congrès comme celui de Dublin, les polices européennes, en avaient tenu pas mal après la fin de la guerre civile. Les islamistes avaient perdu, et avec eux leurs complices objectifs, l'improbable légion des imbéciles de l'Occident. Maintenant, deux problèmes urgents se posaient à l'Europe : la maîtrise de l'épuration et la restauration de l'autorité étatique.

Dès le début du conflit, les flics avaient presque tous pris le parti de leur civilisation contre les pouvoirs qui l'avaient mise au bord du gouffre et qui formellement les commandaient encore. Ceux qui n'avaient pas rejoint ouvertement les rangs des milices occidentales les soutenaient en douce. Leur choix, comme celui de nombreux militaires, avait été pour beaucoup dans la victoire.

Ensuite était venu le temps des règlements de comptes. Et comme chaque fois, la rage et la vengeance ne s'étaient pas embarrassées de nuances. Reconstituées, les forces de police avaient passé une bonne partie de leur temps à empêcher que des innocents ne paient pour ceux qui ne l'étaient pas. Un jour, Gianna et plusieurs de ses collègues avaient dû intervenir dans la banlieue nord pour que des citoyens ordinaires, responsables d'une association de quartier, ne soient pas

tabassés pour avoir organisé, quatre ou cinq ans plus tôt, un match de football contre un club de musulmans parfaitement intégrés. Un cas parmi tant d'autres.

Mais il y avait aussi les vrais coupables. Les mollahs qui n'étaient pas morts au combat, bien sûr. Mais aussi les directeurs de conscience européens, politiciens, journalistes, penseurs stipendiés qui, à force de répéter à leurs peuples que les droits de l'homme consistaient à se laisser coloniser, que se défendre contre un agresseur étranger relevait du racisme, avaient transformé les autochtones en victimes passives et les immigrés en troupes d'occupation. Et pour eux, après la guerre comme pendant celle-ci, les forces de l'ordre s'étaient montrées moins empressées.

Comme ce parlementaire de Crémone, Italien pur sucre et chrétien pratiquant, auteur d'un projet de loi selon lequel tout immigré commettant un crime sur le territoire national devait bénéficier d'une peine réduite du seul fait de son déracinement culturel. Vachement humaniste. Six semaines après la fin du conflit, des combattants occidentaux l'avaient égorgé près de chez lui. Gianna, comme à peu près tous les flics de la péninsule, savait que ses collègues chargés de l'enquête avaient trouvé assez de preuves pour identifier les coupables et les avaient consciencieusement détruites.

Mais le problème le plus grave était la disqualification des États. Les citoyens meurtris n'oubliaient pas que leurs institutions les avaient trahis. Trente ans et plus de capitulation, de lâcheté, de candeur suicidaire avaient fait le lit des barbus et conduit à la guerre. Certes, les politiciens émergeant du conflit n'avaient pas grand-chose en commun avec ceux qui l'avaient provoqué. Mais la veulerie de leurs prédécesseurs avait discrédité les institutions démocratiques. Les grandes corporations tentaient d'en profiter pour s'affranchir de tout contrôle. Il fallait empêcher qu'elles ne se considèrent comme pleinement au-dessus des lois et des systèmes, et cette action, essentiellement politique, avait un volet policier. Joli programme.

Et puis, il y avait les Églises et leurs franges dures, les milices montées en puissance durant le conflit, pour qui l'Europe n'aurait dû se libérer de la charia que pour s'abandonner à la théocratie version chrétienne : Century Crusaders, Christus Dominator... Sans compter d'autres forces, revenues de la nuit et sûres d'être légitimées par la victoire : Hitler's Phallus, Reich Revival, White Skin or Die... De vrais cadeaux.

Accessoirement, bien sûr, il fallait encore prévenir les attentats fomentés par les groupes d'Occidentaux nostalgiques de la Correction et de ses délires.

Finally, maintenant qu'elle y pensait, comparé à cette période, le métier était presque devenu facile.

Après sa conversation avec Holmquist, elle alla voir Menghini, qu'elle trouva seul dans la salle où il avait son pupitre comme cinq autres inspecteurs.

Bartolomew Menghini. Père italien, mère kenyane. Le résultat valait le détour. Long comme un Massaï et frimeur comme un Rital.

Dans le service, les inspecteurs n'avaient pas à proprement parler de partenaires réguliers. Ils travaillaient ensemble au gré des affaires traitées. Elle aimait beaucoup faire équipe avec Menghini. Âgé de quatre ans de moins qu'elle, c'était un flic intelligent et tenace, avec parfois des intuitions sidérantes. Et accessoirement, l'être humain le plus gentil et chaleureux qu'elle ait côtoyé.

Sauf avec les truands.

C'était lui qui dirigeait l'enquête sur Valentini Trading.

— Rossi a raison, dit-il. Il faut qu'on attende la prochaine cargaison pour agir. Je crois que tu peux partir quelques jours sans trop de regrets. Et s'il le faut, on fera le boulot sans toi.

— Mouais. Mais j'aimerais bien être là quand on va embarquer ces fils de pute.

Elle fit une pause, puis elle demanda :

— Tu n'es pas obligé d'en parler, mais... Comment va Raffaella ?

De la buée naquit dans les yeux du géant brun.

— Elle doit subir de nouveaux tests.

Il posa ses coudes sur son pupitre et mit son visage dans les paumes de ses mains.

— J'ai peur, Gianna. J'ai si peur de ce qu'ils vont nous dire. Si peur de la perdre.

Elle fit le tour du pupitre, mit ses mains sur les épaules du métis. Assis et voûté, il était presque aussi grand qu'elle.

— Il faut garder l'espoir, Bart. Tu auras peut-être de bonnes nouvelles.

Pliant le bras droit, il posa sa main sur celle de Gianna.

— Tu as raison.

Quelques secondes plus tard, ce fut d'une voix plus ferme qu'il dit :

— Va en Suède, Gianna. Fais un bon voyage.

— J'y compte, dit-elle. À bientôt, Bart.

Au moment où elle allait sortir de la salle, il la rappela :

— Gianna !

Elle se retourna.

— Fais bien gaffe à ton cul, dit-il. Les boulots sans risque, des fois, c'est de la vraie merde.

Mitchell 3

9 septembre 2036

Elle était là. Assise au bout du bar, à un ou deux tabourets de l'endroit où il se trouvait lorsqu'il l'avait remarquée, la semaine précédente.

Mitchell s'arrêta, à mi-chemin entre la porte et l'angle du bar. Il était venu dans cet espoir et se traitait maintenant de sombre idiot. Un instant, il oscilla d'avant en arrière sur ses jambes épaisses, déchiré entre sa volonté initiale et son brusque désir de faire demi-tour et de fuir.

Puis il repartit, marcha jusqu'au bar et s'y assit – et ce qui venait de le pousser, c'était la certitude qu'il aurait été monstrueusement ridicule s'il avait brusquement fait demi-tour, sans raison apparente. Les clients, ce mardi soir, n'étaient pas très nombreux, mais il n'en était que plus visible, plus exposé. Déjà, ça n'avait pas dû être mal de le voir hésiter sur place, oscillant comme un funambule assez con pour s'apercevoir au-dessus du précipice qu'il a oublié son balancier.

Il avait déjà vu ce barman ; brun, un peu dégarni, et d'une morphologie très proche du standard. À peine Mitchell était-il installé que l'homme, penché vers lui, remplissait son champ de vision.

— Bonsoir, monsieur. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Donnez-moi une Holy Cross light.

— Ça marche...

Le barman pivota sur lui-même et alla ouvrir le tiroir réfrigéré.

Elle écoutait l'homme assis à sa gauche, et n'avait donc pas vu arriver Mitchell. Le type semblait avoir la trentaine. Bien fringué. Et, d'après ce qu'il pouvait en voir, bien découplé. Peut-être un taré de Californien.

Et merde...

« Qu'est-ce que tu fous là, Ducon ? pensa-t-il à son propre égard. Tu t'imagines qu'elle a besoin de toi ?... »

Le barman lui apporta sa bière.

Maintenant, elle parlait au Californien, qui la regardait en se fendant parfois d'un petit hochement de tête. Un sourire que Mitchell trouva très con découvrait ses dents blanches. Dans un instant, une minute, elle tournerait la tête vers lui, et l'attitude qu'elle aurait, ou n'aurait pas, en le voyant, serait...

Il réalisa que son cœur battait la chamade.

Il en rit presque. Quarante et un ans, et son palpitant cognait dans sa poitrine, derrière ses nichons de graisse, comme quand il voyait Sally Beringer ou Carmen Williamson en quatrième année, au Community College. Comme quoi on ne devenait pas moins con avec les années.

Histoire de ponctuer cette grande vérité humaine, Mitchell vida d'un trait la moitié de son verre.

Sally Beringer.

À l'époque, il avait pensé qu'elle devait être la plus belle création du Seigneur. Peut-être parce qu'elle était faite à l'image d'un ange. Elle en avait la blondeur soyeuse et lumineuse. Elle en avait les yeux bleus dont le regard, quand il croisait le sien, lui donnait le précieux vertige d'un instant de grâce. Mais cet ange avait un sexe, et la silhouette gracile dont le passage, quand elle marchait de son pupitre au tableau, lui semblait accompagné d'un accord de harpe, était bien celle d'une femme.

Certains soirs, dans sa chambre, il s'imaginait épousant Sally, s'unissant à elle devant Dieu et les hommes dans une cathédrale immense, tandis qu'une lumière céleste montrait le maître-autel et que les grandes orgues résonnaient sous les voûtes de pierre.

Il lui devait ses plus belles branlettes.

Carmen, c'était autre chose. Aussi brune que Sally était blonde ; un tempérament plus latin, hérité d'une grand-mère de Guadalajara dont elle parlait parfois avec une tendresse amusée. Son visage n'avait pas l'harmonie des traits de Sally, mais ses longues jambes fuselées, son sourire carnassier, ses pommettes un peu larges et son entrain permanent lui donnaient un charme animal que Mitchell avait beaucoup célébré aussi.

Évidemment, la compétition était rude pour le cœur des deux plus belles filles de la classe, et il y avait peu de chances pour que l'une

d'elles se découvre une attraction dévorante pour un adolescent non seulement adipeux – ils étaient nombreux dans ce cas – mais aussi terriblement mal dans sa peau, et dont le seul titre de gloire était d'avoir gagné le dernier concours annuel de dessin du collège, organisé sur le thème de la Résurrection.

L'année précédente, il avait fini troisième : l'Annonciation.

À l'époque, le SAM n'avait pas encore été proclamé, avec tout ce qu'il impliquerait non seulement quant aux contraintes architecturales et pratiques, mais aussi en termes d'impact sur les références esthétiques nationales. Tous les mecs avaient envie de se faire des filles comme Sally et Carmen, alors que maintenant une bonne partie des mâles américains auraient trouvé leur minceur vaguement rédhibitoire – sans compter un certain soupçon d'antipatriotisme. Mitchell n'était pas de cet avis.

Carmen, apparemment soucieuse de son indépendance, ne s'était attachée à personne, se donnant de façon très ponctuelle à quelques garçons du collège, dont un seul de la classe de Mitchell, George Stapleton, un type élégant, plutôt introverti. Bien entendu, lui-même n'avait pas figuré sur la liste de la belle.

Et peu avant Noël, Sally Beringer avait élu Glen Prinsky.

Putain, ce qu'il avait souffert en les voyant main dans la main, en surprenant leurs baisers et surtout en imaginant le reste. Bien sûr, il avait toujours été conscient du fait qu'il ne remporterait pas le gros lot. Alors, autant Glen qu'un autre ?...

Ben non, parce que Glen Prinsky était un sale con.

Et une gorgée de Holy Cross.

Un vrai fils de pute. C'était le genre de type... qui faussait le jeu, quoi. Il lui suffisait de balader sa petite gueule et son corps dans les couloirs pour que les minettes se mettent à mouiller leur culotte. Bande de connes.

Il fallait reconnaître qu'à seize ans à peine, cet empaffé était bâti comme un athlète de dix ans plus âgé. Un corps qui lui servait à transpercer les défenses des autres collègues et marquer dans un grand crissement de glace, et lui donnait le droit d'écarter les jambes des plus ravissantes gamines. Et quand, après un cours de sport, les garçons de la classe allaient prendre leur douche, ce salopard promenait ses muscles et sa fierté dans les vestiaires en considérant les gars les plus fluets ou les plus replets avec un sourire qui en disait long sur son mépris.

Sans compter la fois à Scott Lake, dans le hangar.

C'était MacDermott, le professeur de chimie, l'un des deux

responsables du camp avec le révérend comment, déjà, le nom du prof d'histoire lui échappait, bon, bref, c'était MacDermott qui avait distribué les corvées le matin suivant leur arrivée.

— Prinsky et... (il avait hésité un instant, parcourant les visages des adolescents comme s'il espérait y lire un signe déterminant pour son choix) Mitchell, vous ferez l'inventaire du matériel qui est dans le hangar. Voici la liste de contrôle et la clé. Shaeffner et Gambini...

Il avait soupiré en levant les yeux au ciel de l'Oregon, avant d'aller prendre la liste que lui tendait MacDermott. Il y avait plus de trente élèves et ce con le choisissait pour travailler avec Prinsky ! Et puis, regardant celui-ci, il avait vu sur ses traits l'expression d'une consternation non moins vive.

Les élèves avaient commencé à se disperser, par paires ou petits groupes, pour vaquer aux tâches qu'on leur avait confiées. À deux ou trois mètres l'un de l'autre, ils s'étaient fait face, immobiles au milieu de cette effervescence, chacun exprimant silencieusement mais sans équivoque à quel point la perspective de faire équipe avec l'autre l'emmerdait. Puis, quand ils s'étaient retrouvés seuls là où toute la classe avait été rassemblée quelques instants plus tôt, au moment où MacDermott allait leur crier de se remuer, Prinsky, avec un haussement d'épaules navré, avait laissé tomber :

— Bon, on y va ?...

— Ouais...

Ils étaient partis vers le hangar en traînant les pieds. Deux fois, sur le chemin, Prinsky, qui marchait devant, s'était retourné pour lui adresser le genre de regard que l'on réserve en principe aux étrons de chien.

Le hangar, un bâtiment de bois, mesurait environ vingt mètres sur huit. Des ouvertures vitrées étaient découpées dans le pan est du toit. Quand Mitchell avait fait mine de tendre la main vers les commutateurs, Prinsky, qui venait de refermer la porte derrière eux, avait dit :

— Laisse, on a bien assez de lumière comme ça...

Il n'avait pas insisté. Parce que c'était Prinsky, mais aussi parce qu'à cette heure du matin, il y avait effectivement dans le local une clarté diffuse à laquelle leurs yeux seraient vite habitués, et qui pourrait suffire pour leur travail.

— Bon, on commence par quoi ? avait-il demandé.

— Il n'y a qu'à suivre la liste.

— Bon. D'abord, les bateaux et ce qui va avec...

— Je compte et tu notes, avait dit Prinsky.

Ils avaient donc fait l'inventaire des six barques sur leurs supports mobiles, des rames et des gilets de sauvetage.

— Ça a l'air de jouer, avait dit Mitchell en traçant une coche sur la liste. Les tentes, maintenant...

Il régnait dans le hangar une odeur de renfermé, à laquelle se mêlaient des effluves de colle et de poussière chaude.

Ils avaient compté les tentes, les sacs de couchage, la vaisselle de camping, les cordes, les ballons, les arcs, flèches et cibles et une quantité d'autres choses dont la classe n'utiliserait sans doute pas le quart durant la semaine que durerait le camp.

Finalement, il n'était plus resté sur la liste que les vélos tout-terrain, suspendus dans un coin, loin de la porte.

— On arrive au bout, avait dit Mitchell, en pensant que ça ne s'était pas trop mal passé. Plus que les vélos.

Sans réponse, il avait levé les yeux. Appuyé contre une grosse poutre carrée, Prinsky, les bras croisés, l'observait.

— Lyndon, les mecs comme toi me donnent envie de gerber.

Il avait sursauté.

— Pourquoi tu me dis ça, merde ?!...

Majestueux dans le clair-obscur, fort et félin dans son tee-shirt, Prinsky s'était marré.

— Pourquoi ? Tu demandes pourquoi ?

— Ouais, je te le demande ! Je t'ai rien fait, bordel !

— Ce n'est pas ce que tu fais, Lyndon...

Et l'athlète avait marché vers le poussah.

— C'est ce que tu es.

Brusquement, il avait été glacé. Lâchant la liste et le stylo, il avait reculé devant cette machine puissante et conne, qui avait déjà brutalisé des gars de l'école et qui, soudain, dans la lumière, la poussière, l'odeur de cet endroit, lui faisait terriblement peur.

— Ce que je suis... Mais qu'est-ce que tu...

Juste après, ses lourdes fesses, sa tête et son dos avaient heurté la paroi du hangar. Ses paumes s'étaient plaquées contre les grosses planches de sapin.

— Ce que je veux dire ? Je veux dire que tu es un putain de gros lard.

Prinsky s'était arrêté à un pas de Mitchell. D'une main, il avait saisi

son tee-shirt juste au-dessus de sa ceinture et l'avait soulevé, le sortant de son jean et découvrant son ventre rond.

— Regardez-moi ça !...

De son autre main, il s'était mis à lui tripoter le ventre, serrant méchamment sa graisse entre ses doigts.

— Si c'est pas dégueulasse...

— Glen, arrête ! Tu es un beau salaud !

Ayant crié cela, il s'était figé dans l'attente du coup qui allait venir, un terrible uppercut juste au-dessus du nombril, qui le laisserait plié en deux dans la poussière, pleurant et vomissant le petit déjeuner pris une demi-heure plus tôt.

Prinsky s'était marré. Juste un instant. Mais sa voix était très sérieuse, et même grave, quand il avait dit :

— Je ne suis pas un salaud. Je suis un patriote.

De surprise, Mitchell avait presque oublié sa peur.

— Un patriote ! Mais qu'est-ce que ça a à voir avec...

— Avec ton bide ? Je vais t'expliquer, Lyndon. Moi, je suis un Américain bien foutu et, comme tu l'as remarqué, on est de moins en moins nombreux dans ce cas...

Il continuait à pétrir les tissus adipeux de Mitchell, sa main serrant et relâchant les bourrelets.

— Tu crois peut-être que je devrais être content ? Après tout, je baise des tas de jolies filles que tu aimerais bien te faire, non ? C'est pas vrai, ce que je te dis ?

— Euh...

— Bien sûr, que c'est vrai. Des filles comme Sally Beringer... Imagine ça, Lyndon : tu es assis avec Sally sur la banquette arrière d'une bagnole, et tu lui roules un patin. Tu as un bras autour de ses épaules et ta main, elle est posée sur son nichon, dans le soutien-gorge. Tu as le bout des doigts sur la pointe, et elle est vachement dure. Tu vois le tableau ?

Il le voyait. Il ne voyait même que cela, parce qu'il venait de fermer les yeux.

— Tu as sa langue qui tourne dans ta bouche, qui caresse tes dents. Ça a un parfum de cerise noire, parce que ce sont ses chewing-gums préférés...

Il avait senti, avec un infini désespoir, le premier élan d'une érection.

Ce salaud n'allait pas le frapper. Il avait trouvé bien pire. Le sein de

Sally, le baiser de Sally...

La main de Glen continuait à malaxer sa graisse.

— Et puis, tu glisses ton autre main sous son jean.

« Arrête, Glen ! avait-il pensé, arrête ! »

La même prière s'adressait à son sang, à son sexe, avec le même insuccès.

— Et là, tu sais ce qu'elle fait, Sally ? Elle ouvre le bouton en métal – juste le bouton, hein, pas la fermeture Éclair. Elle fait toujours ça, sans cesser de t'embrasser... Tu avances ta main, elle glisse sous sa culotte, elle arrive dans les poils. Tu entends le petit bruit de la fermeture qui s'ouvre un peu toute seule, et puis tu es déjà sur sa fente. Alors là, tu écarter les rideaux, quoi !...

S'il n'avait pas été coincé entre Glen et la paroi, il serait tombé, plus sonné que s'il avait pris une volée de coups de poing au visage. Et souffrant davantage.

— Et puis tu enfonces ton doigt dans sa chatte. C'est chaud, c'est mouillé. Elle mouille bien, Sally, je peux te le dire...

Mitchell bandait avec fureur.

Quelques instants plus tard, il avait réalisé que Prinsky s'était tu, qu'il avait arrêté de le triturer. Il avait ouvert les yeux. Sa vision était brouillée de larmes.

— Alors, tu dois te dire que je suis un type heureux. Pas vrai ?

— Je... Ben oui, bien sûr !...

— C'est là que tu te goures, mec... Parce que je regarde autour de moi. Au collège, en ville, à la télévision... Et ce que je vois me tue.

— Je ne te comprends pas...

Reculant d'un pas, Glen s'était désigné des deux mains.

— Tu vois, Lyndon, pour moi, c'est ça, un corps d'Américain. Sally, elle aime ce corps. Et moi aussi, je l'aime. Évidemment que ça me plaît que toutes les filles du collège soient prêtes à s'étriper pour coucher avec moi. Mais ce que je voudrais vraiment, c'est avoir plus de concurrence. Parce que ça me fait drôlement chier de voir que de plus en plus de types de mon âge, dans ce pays, sont des putains d'obèses, juste comme toi. Les filles aussi, d'ailleurs. C'est tout le peuple américain qui devient gros !

Il y avait eu quelques instants de silence. Puis, des deux mains, Glen avait remis le bas du tee-shirt de Mitchell dans son jean, le poussant un peu au-dessous de la ceinture.

— Voilà, avait-il dit, ponctuant à la fois son geste et son discours.

Il souriait, maintenant, d'un sourire qui disait autant le dédain que la détresse, qui proclamait la fureur d'une joie désespérée.

— Ah ! J'ai oublié de te dire : je crois que tu as un ticket avec Barbara Crankus. Je vous imagine très bien en train de baiser ensemble. Vous avez le même genre de beauté. Bon, on les compte, ces bécanes ?

Il pensa que l'espèce de Californien qui souriait à la jeune brune aux cheveux courts avait dû être un autre Glen Prinsky. Et que ce soir il l'était encore, et que lui, Lyndon Mitchell, passerait sa vie à croiser la trajectoire de semblables prédateurs.

Il avança la main pour prendre son verre et le renversa sur le bar.

Un soir d'affluence, personne n'aurait entendu le craquement du verre et le ruissellement de la bière. Pas de chance. Mitchell resta deux ou trois secondes comme prostré, sa main potelée levée devant lui, la bouche à demi ouverte et les yeux posés sur le désastre. En relevant la tête, il vit le visage de la jeune femme, nettement tourné vers lui pour la première fois depuis son arrivée. Puis le barman fut devant lui, un torchon à la main.

— Je suis désolé, dit Mitchell.

C'était foutrement vrai.

— Ce n'est rien. Heureusement que vous en aviez déjà bu une partie. Attendez... Voilà. Je vous en apporte une autre ?

— Euh... Oui.

Puis il regretta cette réponse, pensa qu'il devrait se lever, rentrer chez lui et se cacher derrière sa porte aussi vite que le permettait le moteur de son youpala, mais le barman était déjà parti vers le tiroir aux Holy Cross, libérant l'espace entre Mitchell et le couple à l'autre bout du bar. Le Californien parlait. Elle le regardait.

Le barman apporta l'autre bière, les cachant un instant.

— Et voilà !...

— Merci.

Elle écoutait toujours le bellâtre.

Ça ne voulait rien dire. Que dalle.

C'était vrai, s'il avait baisé toutes les jolies femmes avec lesquelles il avait discuté un soir dans un bar...

Et de vraiment jolie, il n'en avait baisé aucune.

Mais lui, il n'était pas un Glen Prinsky.

Elle éclata de rire.

Ça le saisit : un drôle de frisson, une sorte de picotement cruel et délicieux, l'impression de voir une poignée de cristaux, jetés en l'air par elle, tourbillonnant et reflétant les feux d'un soleil d'été.

Elle rit encore, moins fort, étouffant un peu le son dans sa paume, pliée en avant, puis se redressant face au type qui la regardait avec un large sourire, et devait se dire qu'une femme qu'on amuse autant est déjà presque à moitié nue.

Mitchell opta pour la résignation, y consacra toute sa force intérieure, et ce fut plus facile qu'il ne l'aurait cru. Il but tranquillement sa bière, en pensant qu'il irait aux putes un de ces jours.

À la limite de son champ de vision, ils se levèrent.

Il prit dans sa main gauche la bouteille maintenant vide et, méticuleusement, en examina l'étiquette. Elle était d'un bleu profond, la croix blanche légèrement décentrée. Les lettres, blanches également, étaient bordées d'un filet doré.

Le type venait de payer. Ils marchaient vers la sortie.

Les lettres de « Holy Cross » étaient d'une typographie à l'ancienne – cela faisait très biblique. Celles de « Light », au bas de l'étiquette, étaient contemporaines.

Ils passèrent à sa hauteur.

La mention « An American Beer » était plus difficile à lire dans l'éclairage du bar : beaucoup plus petites, les lettres noires se détachaient à peine du bleu de l'étiquette. Même chose pour le « 4,5 % » de teneur en alcool.

Elle était à un mètre de la sortie quand il fit pivoter son tabouret. Le Californien, le Glen Prinsky de merde ouvrait déjà la porte. Mitchell la vit se retourner, planter son regard dans le sien, et lui adresser un sourire qui balaya sa résignation. Puis elle suivit l'homme dans la rue.

Quelques instants plus tard, il réalisa qu'il tenait toujours sa bouteille vide à la main.

— ... et souviens-toi, Seigneur, de la souffrance de tous ceux qui sont seuls.

La prière de Mitchell pouvait varier un peu d'un soir à l'autre, en fonction de ses pensées du moment ou des événements de la journée. La fin, seule, était toujours la même. Après avoir prié, il gardait un moment les mains jointes sur son ventre, comme si ces instants de recueillement silencieux devaient donner à ses paroles la force et le

temps de monter jusqu'à Dieu. Ensuite seulement, il remontait sa couverture sous ses mentons et allongeait ses bras le long de son corps.

Il en fit de même cette nuit-là. Il n'eut pas de fantasmes érotiques avant de s'endormir, mais, plus d'une fois, crut entendre un éclat de rire et voir des cristaux vivants jeter des feux dans la pénombre rougeâtre.

Miyagawa 3

16 mai 2039

Le secrétaire Oshida l'attendait devant le temple. Au bas des trois marches de bois d'érable rouge, Miyagawa s'arrêta devant lui et ils échangèrent une courbette. Puis, sans qu'un mot fut prononcé, les deux hommes descendirent le chemin qui menait au temple et traversèrent le parc en direction du palais. Miyagawa marchait deux ou trois pas derrière le secrétaire.

Les cerisiers en fleur chantaient l'inégalable et sereine beauté du printemps japonais.

Il avait échoué dans sa mission ; il avait certes anéanti le commando venu de New York, mais il n'avait pas rapporté l'objet que les dirigeants d'Eien voulaient, et cela seul comptait. Peut-être, à un moment du combat, avait-il fauté par manque d'humilité : n'avait-il pas ressenti un certain orgueil après avoir abattu le premier ennemi ? L'orgueil rendait aveugle et sourd.

Le conseiller lui dirait peut-être qu'il avait entaché son honneur et ne pouvait le retrouver qu'en accomplissant le *seppuku*. Si tel devait être le cas, Miyagawa s'ouvrirait le ventre dès qu'il serait rentré chez lui. Il n'en concevait aucune crainte.

Le palais se trouvait au centre du parc, sur une éminence légèrement moins élevée que celle sur laquelle on avait érigé le temple. Ayant gravi le chemin qui menait au palais, Miyagawa suivant toujours le secrétaire à quelques pas, ils débouchèrent sur la terrasse sud et traversèrent le jardin dans lequel des jardiniers taillaient des arbustes et nourrissaient les carpes.

Juste avant qu'ils ne pénétrant dans le bâtiment, Miyagawa entendit

un piétinement sur le gravier. Tournant la tête, il vit, à sa gauche, un groupe de samourais à cheval qui regagnaient leurs quartiers.

Oshida le précéda jusqu'à la porte du salon où Kobayashi San avait choisi de le recevoir. Les deux gardes firent coulisser les portes translucides et il suivit le secrétaire dans la pièce. Kobayashi portait un kimono de soie bleue orné d'un fin motif blanc. Devant lui, Miyagawa s'inclina beaucoup plus bas que lorsqu'il avait salué Oshida.

Le secrétaire se retira sur une dernière courbette. Le conseiller désigna une petite table basse. Miyagawa et lui s'agenouillèrent de part et d'autre de celle-ci, à même les tatamis.

— Agent Miyagawa, dit Kobayashi, vous allez repartir en mission pour Eien.

— *Huss*, dit Miyagawa, ponctuant son acquiescement d'une brève inclinaison de la tête.

— Votre dernière mission ne vous a pas permis d'obtenir l'objet désiré. Toutefois, nous considérons que votre comportement a été honorable compte tenu des conditions difficiles de cette action.

Il inclina encore la tête. Un feu de gratitude et de bonheur incendiait son âme.

— Vous allez retourner en Suède, reprit le conseiller. Mais, cette fois, il ne devrait pas s'agir d'une mission de combat. Il s'agit de recueillir des informations. Et vous devrez surveiller un certain Jürgen Bartelsky. C'est l'homme que voici.

À la droite de Kobayashi, à mi-distance des tatamis et du plafond de bois, apparut l'image tridimensionnelle d'un Occidental qui devait avoir environ trente-cinq ans. Elle tourna deux fois lentement sur son axe, et Miyagawa eut tout loisir de la mémoriser.

Oshida l'attendait lorsqu'il prit congé de Kobayashi San. Dans le parc, peu avant qu'ils ne commencent à gravir le chemin qui menait au temple, Miyagawa se pencha pour ramasser une fleur blanche que la brise avait fait tomber d'un cerisier. Il admira quelques instants la géométrie des cinq pétales, se ravit de leur texture veloutée dans ses doigts. Puis il repartit, marchant plus vite le temps de revenir à deux ou trois pas du secrétaire.

Ils se quittèrent à l'endroit où ils s'étaient rencontrés.

L'escalier était derrière l'autel shinto. On y accédait par une ouverture carrée dans le plancher du temple. Les marches étaient faites du même érable que le reste de l'édifice. Au bas de l'escalier se trouvait une petite alcôve dans laquelle brûlait une lampe à huile.

Miyagawa s'assit sur ses talons, posa ses mains sur ses cuisses, contre son abdomen, et ferma les yeux. Il tenait encore la fleur de cerisier entre le pouce et l'index de sa main droite.

Il ressentit le frisson du transfert. Ce fut comme si une membrane de glace souple l'avait traversé, caressant chaque cellule de son corps de sa froidure extrême et furtive.

Miyagawa continua à respirer lentement quelques instants avant d'ouvrir les yeux. Puis il se redressa lentement sur sa couchette, enleva le casque souple qui servait à fixer les électrodes et le rangea avec l'unité de contrôle dans sa boîte, qu'il remit dans la petite armoire au bout de la couchette. Il ne portait qu'un caleçon de coton.

Il regarda l'heure : 15 h 18. L'avion pour Stockholm décollait à minuit vingt. Il prendrait la navette qui quitterait le complexe à 19 heures. En passant par la gare centrale, il serait à l'aéroport vers 22 h 30.

Il s'habilla d'un pantalon et d'une chemise et, ayant jeté un coup d'œil dans son Frigidaire, décida d'aller faire quelques courses dans un des magasins du complexe. Il était ennuyé de devoir se préoccuper d'emplètes au retour d'une mission.

Avant de sortir de la chambre de douze mètres carrés qui était son appartement, il s'approcha de la petite fenêtre et observa quelques instants la côte japonaise, deux mille mètres plus bas.

Il croyait encore tenir la fleur blanche entre ses doigts.

Clayborne 11

16 mai 2039

Clayborne se disait parfois que Jelena Koslan avait la dégaine d'une videuse pour boîte de gouines.

Allure trompeuse puisque la secrétaire générale de Haviland n'avait jamais été lesbienne. Clayborne le savait, connaissant l'identité des amants qu'elle avait eus depuis qu'il travaillait pour l'organisation – et un peu avant. L'identité et beaucoup d'autres choses, bien sûr, comme leurs activités professionnelles, leurs tendances politiques et morales, l'ensemble des mouvements figurant sur leurs comptes en banque et le nom de certaines des personnes qu'ils avaient rencontrées au cours des

dernières années. Koslan lui facilitait considérablement les choses en les choisissant, avec un certain goût d'ailleurs, parmi de jeunes cadres de la compagnie ou d'organisations affiliées dont la plupart ne résidaient pas à Castell One, mais étaient de passage dans la forteresse dans le cadre de leur travail. Ce qui lui convenait à merveille puisqu'elle semblait ne jamais en user plus d'une nuit. Passaient-ils entre les jambes de dame Koslan dans l'espoir de stimuler leur carrière, ou était-ce parce que les quinquagénaires râblées au caractère de brute les interpellaient au niveau des corps spongieux ? Clayborne avait son idée à ce sujet, mais n'excluait pas de se tromper sur l'un ou l'autre de ces jeunes queutards.

Il aimait beaucoup cette femme, pour de nombreuses raisons : son intelligence, sa lucidité quant aux individus constituant l'humanité, sa capacité de travail infinie, la force de son engagement pour la compagnie. Sa rudesse aussi, qu'il trouvait parfois jouissive comme un navigateur grisé par les rafales qui secouent son voilier.

Ils avaient de longues discussions, sur l'état du monde et l'action des forces qui le taraudaient. Il y avait un sujet différent des autres qu'ils abordaient parfois. Ou plutôt c'était lui qui s'imposait à eux, comme une hantise récurrente. Alors, comme ce soir, ils parlaient sans rien dire qu'ils n'aient déjà ressassé vingt fois. Ils parlaient de Wheelan House.

Lorsque Haviland Corporation avait quitté l'UABS, une partie des activités industrielles avaient été transférées dans la région de Winnipeg, et les usines existantes agrandies en conséquence. Quelques années plus tôt, la compagnie avait acquis cette vaste propriété, non loin de Sainte-Rose-du-Lac. Le vice-président Mannering y faisait de fréquents séjours, durant lesquels il supervisait les activités canadiennes de la compagnie.

Le président Vandenholm était arrivé le 10 juin 2033, dans l'intention d'assister le lendemain à l'inauguration du Megaquarium de Winnipeg.

Les enquêtes menées par la police canadienne et les services de sécurité de la compagnie ne laissaient guère de doute quant aux commanditaires de l'attentat. Toutes les pistes convergeaient vers l'Union et les dénégations officielles réitérées de Montgomery – certaines pas plus anciennes que de quelques mois – n'y changeraient jamais rien. Mais on n'avait jamais prouvé formellement l'implication de l'UABS. Les bibleux avaient eu beau jeu de rappeler que les actions violentes entre grandes corporations rivales étaient devenues monnaie courante.

La préparation de l'attentat portait la griffe d'une organisation

majeure. Certaines des pièces de la voiture avaient été remplacées par des copies faites d'un explosif d'une composition totalement nouvelle qui lui permettait d'échapper aux systèmes de détection les plus performants. Un pas d'avance dans la course perpétuelle entre mesures et contre-mesures : quelques mois plus tard, les molécules du nouvel explosif, dont chacune contenait un détonateur organique et son récepteur, étaient répertoriées, quelqu'un lui trouvait la dénomination plaisante de Goblin Spark et les laboratoires spécialisés commençaient la mise au point du détecteur capable de l'identifier.

L'enquête n'avait révélé aucune complicité interne. Les agents qui avaient commandé la mise à feu avaient certainement agi sur la base d'une observation satellitaire.

John Fuller connaissait son travail.

— Et à peu de chose près, ces salopards faisaient le doublé, soupira Koslan. Sans l'appel d'Andicott et ces nuages...

Clayborne pensa à cette expression qui lui venait parfois à l'esprit : la précision du hasard. Le vent charriant des nuages à cette vitesse et cet endroit, Andicott appelant à cet instant : oui, il avait fallu la rencontre improbable de ces lignes de force pour que Brian Mannering survive, pour que cela ne lui soit pas épargné.

Andicott était mort deux mois plus tard, lorsque l'avion de tourisme qu'il pilotait s'était écrasé dans les Dolomites. Mais dans son cas au moins, la thèse de l'accident avait été corroborée par tous les éléments réunis par les enquêteurs.

Ils parlèrent jusque vers 23 heures. Bien sûr, ils évoquèrent l'arrivée prochaine de miss Sherilyn Leighton, qui résiderait à Castell One pour une période indéterminée. Mannering l'avait annoncé à Clayborne l'après-midi même.

Avant qu'ils se quittent, il dit encore :

— Vous avez sans doute été informée de la mort récente de Stefan Carlson, le président de Carlson Industries. Apparemment tué par un ingénieur de son entreprise qui est actuellement en fuite. Je connais un peu le responsable de la sécurité chez eux ; nous avons déjà échangé des informations. Je suis entré en contact avec lui pour tenter de savoir s'il s'agissait d'autre chose que du geste d'un employé frustré, mais il ne m'a rien appris.

— Vous avez bien fait, dit-elle. Cette affaire est désolante. J'ai rencontré Carlson plusieurs fois ; bien plus qu'un dirigeant d'entreprise, c'était un scientifique extrêmement brillant, un des plus grands experts de la physique des quantas, même s'il était confit dans sa vertu sociale-démocrate. Génial et un peu con : il y a des gens

comme ça.

Caprara 2

17 mai 2039

À Stockholm, après être descendue du metromag (il était 13 h 20), elle emprunta l'escalier roulant qui la transporta trois étages plus haut, au niveau du hall principal de la gare centrale. Selon les panneaux d'affichage, elle avait trois quarts d'heure avant le départ du train de surface pour la Dalarna. Elle alla boire un café dans l'un des bars installés sur le pourtour du hall. Elle le but debout, appuyée à une petite table haute, son gros sac de fibre synthétique noir posé à ses pieds, et le trouva modérément dégueulasse. Elle s'était attendue à pire.

Ettore devait être en train d'interviewer Zenon Dovazic, le metteur en scène qui montait en ce moment à Milan. Quand elle l'avait appelé, la veille au soir, il n'avait pas trop paru surpris de ce voyage impromptu. Et surtout, n'avait pas tenté de l'en dissuader. Ce qui prouvait qu'il commençait à la connaître vraiment.

Son café avalé, elle alla sur le quai six, où se trouvait déjà le train. Il comptait une dizaine de wagons qui se remplirent de voyageurs aux allures de touristes durant la vingtaine de minutes précédant le départ.

En gare de Mora, elle se mit dans une des trois files de voyageurs formées devant les postes de contrôle d'arrivée. Ce n'était pas une formalité douanière, la communauté n'ayant pas un statut d'État souverain, mais un contrôle policier qui devait surtout être destiné à prévenir l'importation, non seulement d'armes ou de drogues, mais de tous les objets prohibés, dont la liste, affichée sur les écrans des wagons, allait des jouets guerriers aux films dont l'intrigue ou les images étaient de nature à porter atteinte à la dignité humaine, en passant par d'autres abominations du même métal. À croire qu'ici, la Correction bougeait encore.

Quand la main de Holmquist se posa sur son épaule, elle se raidit intérieurement, se donnant une seconde avant de tourner la tête et se demandant ce qu'elle allait ressentir en le voyant.

— Salut, Gianna. Ton voyage s'est bien passé ?

Elle ne ressentit rien.

— Pas mal. Mais je suis contente d'être arrivée...

Surtout après quatre heures de trajet depuis Stockholm, dont les deux dernières à regarder des hibiscus. Et à penser aux Menghini.

Ils échangèrent une solide poignée de main.

— Suis-moi, on va contourner le contrôle. J'ai arrangé ça. Tu veux que je prenne ton sac ?

— Non, laisse, c'est bon.

— Par ici.

Elle le suivit en se demandant ce qu'elle avait attendu d'elle-même. Parce que revoir le partenaire d'une nuit sans suite, onze ans plus tôt, un partenaire enfoui sous l'amoncellement de dizaines d'amants de passage, elle devait admettre que ce n'était pas le genre d'événement propre à déclencher chez elle un furieux vertige existentiel.

Avec une carte magnétique, il déverrouilla une porte découpée dans une cloison. Ils la franchirent et il la referma derrière eux. Il la précéda dans un couloir d'une dizaine de mètres, éclairé par des néons ; ils passèrent devant une porte ouverte, à leur droite, sur un bureau dans lequel elle jeta un coup d'œil au passage. Elle vit, contre les murs, des armoires de métal gris clair et des étagères recouvertes de classeurs et de boîtes de tailles diverses. Au milieu de la pièce se trouvaient deux pupitres se faisant face. Un policier en uniforme, assis derrière l'un d'eux, leva la tête vers eux. Holmquist et lui échangèrent un bref salut. Le policier la regarda. Cela ne dura pas plus d'une seconde. Elle fut incapable de décider s'il y avait eu dans ce regard une lueur du style « Alors, c'est ça que Sven a tiré à Dublin ! ».

Ils ressortirent au-delà de l'aire de contrôle, dans le hall de la gare. Celle-ci n'était pas très grande, et seules une douzaine de personnes attendaient les passagers du train de Stockholm. Le plafond, voûté, semblait entièrement construit de bois. Il reposait sur une charpente de poutres claires à laquelle était suspendue une grande photographie d'Olaf Palme.

Elle le trouva très laid.

Elle suivit Holmquist jusqu'à la voiture. Sa silhouette ne semblait pas s'être vraiment alourdie, mais c'était difficile à dire, avec le parka de cuir brun qu'il portait ouvert sur sa veste.

Ça, c'était pour la surface. Quant à savoir si les années passées ici l'avaient ramolli autant qu'elle le pensait, elle se dit qu'elle mettrait une certaine gourmandise à le découvrir.

La voiture était une Saab bleue sans signe distinctif, sûrement son véhicule privé.

— Tu sais, dit-il au moment d'activer l'ordinateur de la voiture, je suis vraiment content de te revoir.

— Moi aussi. Même si je ne pense pas que je pourrai faire beaucoup de choses pour vous.

Il haussa les épaules.

— Quelle importance ? En ce qui concerne la culpabilité de Waltin, nous n'avons aucun doute. Ta présence est plutôt... formelle. On s'est adressé à la police italienne parce qu'il y a des chances qu'il cherche à se planquer chez vous, ou à y transiter avant de fuir ailleurs, de préférence après dissipation. Et puis, la coopération des polices, tu connais ça... Cela dit, si tu découvres un élément qui nous aurait échappé, nous serons ravis de le savoir, même si notre orgueil professionnel en prend un coup.

— Ça me paraît peu probable.

La voiture démarra dans le sifflement du moteur électrique.

— Je t'ai réservé une chambre à l'hôtel *Framstegen*, dit-il. Demain matin, on passera à la brigade et je te présenterai mes collègues. Ensuite, on ira voir l'usine Carlson. L'après-midi, je t'emmènerai à l'appartement de Waltin et, en prime, je te montrerai quelque chose qui te fera marrer.

— D'accord.

— Bon, et à part ça, il faut que j'aborde le chapitre des obligations sociales...

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire que madame Carlson a été informée du fait qu'une collègue italienne venait dans notre communauté pour participer à l'enquête sur le meurtre de son époux. Elle souhaiterait nous rencontrer ce soir.

Elle pensa que les souhaits de la veuve de Stefan Carlson devaient faire l'objet de la plus extrême bienveillance des autorités locales. Et cette pensée lui plut, parce qu'elle supposait que la symbiose perpétuelle de l'influence et de l'argent, sans pour autant le corrompre, n'était pas totalement étrangère à ce haut lieu de la vertu.

— Vraiment ? C'est la visite de courtoisie chez la châtelaine du coin, si je comprends bien ?

Il fit une petite moue, approuva de la tête.

— Il y a de ça.

— Quand ?

— Vers 19 heures. Je passerai te prendre vingt minutes avant.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi pas ?... Mais je n'ai pas pensé à emporter une robe de soirée.

Il rit.

— Ne t'en fais pas. Les Suédois sont des gens fondamentalement simples.

Une belle femme grande et blonde, qui pouvait avoir l'âge de Gianna, et à laquelle son deuil semblait donner plus d'allure encore.

— J'espère que mon invitation ne vous a pas importunée, dit madame Carlson. J'ai entendu parler de vous et j'ai eu très envie de vous rencontrer. Mais je vous en prie...

Elle désignait le canapé qui décrivait un angle droit sur deux côtés d'une table basse de métal et de verre.

Avant de s'asseoir, Gianna dit :

— Madame Carlson, je déplore le drame qui vous a frappée. Je tiens à vous faire part de ma sympathie.

— Merci. Je vous en prie, prenez place...

Un salon rectangulaire, aux murs boisés mais peints en blanc. Une baie vitrée occupant, à la droite de Gianna, la totalité d'un des plus grands côtés. À sa gauche, sous un vaste pan de toit en pente douce, une galerie bordée d'une barrière de bois, blanche elle aussi. Et blanc le plafond, à l'exception des poutres sombres courant de son faite à l'endroit où il rejoignait le mur, au-dessus de la baie.

Des plantes vertes, une table et des chaises qui semblaient venues de chez un antiquaire de la Via Montenapoleone, des toiles modernes sur les murs blancs.

Du goût.

Madame Carlson proposa une tasse de thé, qu'ils acceptèrent. Le robot de service s'activa.

— Je me rends bien compte que vous devez être tous deux très occupés en ce moment, mais je tenais à vous rencontrer pour vous remercier d'avoir accepté d'apporter votre collaboration à nos services de police. J'espère que ce Waltin pourra être arrêté bientôt. Ne serait-ce que... Ne serait-ce que pour comprendre pourquoi...

Sa voix finit dans un murmure.

— En tout cas, dit Gianna, de notre côté, nous allons tout mettre en œuvre pour qu'il le soit s'il remet les pieds sur le territoire italien. Le problème, c'est qu'il aura sans doute cherché à se faire dissiper, comme beaucoup de criminels dans sa situation. Il est vrai que ce n'est pas très facile avec un mandat d'arrêt international sur le dos.

Elle s'abstint de dire que les dissipateurs n'étaient pas tous très regardants à ce sujet.

Clayborne 12

17/18 mai 2039

Les douze hommes de la première équipe, sous le commandement de Guzman, arrivèrent à 14 h 28, rentrant de Sumatra. Deux d'entre eux avaient subi des blessures légères que les services de Whiting auraient tôt fait de soigner. La seconde équipe, celle qui avait frappé sur les bords de la Caspienne, rentra moins d'une heure plus tard. Un de ses quinze hommes, Chris Lamon, avait été tué ; ils ramenaient son corps.

En Asie, Guzman et son équipe avaient balayé une dizaine des plus hauts cadres du consortium Kamensky-Hamishran, dont son président et son vice-président, réunis dans une résidence de luxe pour ce qui ressemblait plus à une orgie romaine qu'à un séminaire sur les stratégies commerciales. Dans les eaux iraniennes, l'autre équipe avait coulé les deux plus grands navires de transport appartenant à l'organisation. Comble de malheur, les laboratoires Brittlend venaient d'être partiellement ravagés par un violent incendie. Et dès le lendemain, plusieurs instituts financiers annuleraient des lignes de crédit du consortium ou exigeraient le remboursement immédiat de certains emprunts.

Le monde des affaires était cruel.

Clayborne assista au *debriefing* jusque vers 20 heures. Dianna Barros y était, la fatigue et la tension de l'opération encore présentes sur son visage.

Ensuite, il dîna dans son appartement, lut quelques rapports.

Puis, vers 23 heures, il décida de s'immerger.

Victor Olishuk entra dans l'ascenseur au deuxième sous-sol à 23 h 12. Il avait deux hommes avec lui. Un autre garde du corps était resté dans la limousine. C'était son jour de chance : il pourrait lire des magazines assis dans la voiture, tandis que les deux autres feraient le pied de grue dans le couloir pendant que le boss tirerait son coup.

Olishuk était le propriétaire d'une société de San Diego développant des nanotechnologies applicables au recyclage des déchets industriels. Son entreprise devait une partie de son succès aux problèmes subis par ses principales concurrentes : décès brutal de l'ingénieur en chef et du vice-président pour l'une, vol de secrets technologiques et incendie du complexe de recherche pour l'autre.

Il faisait l'objet d'une enquête policière à la suite précisément de l'incendie des laboratoires de Lowrie Technologies. Mais l'affaire ne se présentait pas trop mal. Ses hommes de main n'avaient laissé aucune trace susceptible d'être utilisée devant les tribunaux californiens.

L'ascenseur emmena les trois hommes au dix-septième étage. Les deux gardes en sortirent d'abord et inspectèrent rapidement le couloir désert avant d'adresser à leur patron un signe indiquant que tout était OK. L'appartement de la maîtresse d'Olishuk était à douze mètres environ de l'ascenseur. Ils étaient à mi-chemin lorsque la première balle l'atteignit, traversant son visage d'une joue à l'autre et arrachant la langue au passage. Il resta un instant debout, à demi plié en avant, vomissant un flot de sang, avant d'être encore touché à la tempe et au cou et de s'effondrer sur le marbre rose. Les gardes avaient sorti leur arme et gueulaient en cherchant le tireur. Ils tombèrent à trois secondes d'intervalle, atteints l'un au front, l'autre à la nuque.

Une minute plus tard, un ascenseur vide s'arrêta au quatrième sous-sol ; la portière d'une Ford Newport blanche s'ouvrit, puis se referma sans que personne soit monté à bord. La voiture démarra et quitta le parking.

L'assassinat de Victor Olishuk, le 14 octobre 2033 à San Diego, était l'un des sept qui figuraient dans le Corpus sous la référence « Fantôme ».

Le Corpus était exploité par Metablade, la société créée une dizaine d'années plus tôt par Malcolm Oliveira, un protecteur qui se retirait du métier pour commencer à vivre. À chaque nouvel assassinat, à chaque tentative, Metablade achetait tous les documents visuels qu'elle pouvait trouver. Le problème, c'était que dans bon nombre de cas seules les caméras de l'équipe de protection avaient enregistré l'action. Et comme les puissances dont les dirigeants venaient de subir une attaque ne souhaitaient révéler ni comment leur système de défense

avait été déjoué, ni surtout comment il avait, le cas échéant, neutralisé ladite attaque, le Corpus était loin d'être exhaustif.

Pourtant, les protecteurs y souscrivaient tous. À ce jour, le Corpus contenait les reconstitutions numériques de plus de seize mille assassinats politico-économiques. Dans les cas où Metablade n'avait pas d'images originales, il proposait une palette de variantes virtuelles. Il en existait cent quatre-vingt-deux pour la mort d'Henri IV et huit cent dix pour celle de Jules César.

Clayborne aurait pu passer le reste de sa vie à voir des gens importants se faire tuer. En général, il se contentait de trois ou quatre immersions par semaine.

Bien sûr, il s'agissait de rester à jour quant aux tactiques et technologies utilisées. Mais il lui était arrivé d'assister à la fin du duc de Guise, d'Abraham Lincoln, de l'empereur Ferdinand, d'Yitzhak Rabin, de Bill Gates... Parce que la technologie n'était pas le seul critère. Dans le cas du Premier ministre israélien, le dirigeant suprême du pays le plus menacé du monde avait été abattu à bout portant par un extrémiste dont on ne s'était pas méfié pour la seule raison qu'il appartenait à la même catégorie ethnique et religieuse. Et la tentative contre Ronald Reagan : l'homme le mieux protégé de la planète gravement blessé par un cinglé qui avait choisi ce moyen de dire sa flamme à une actrice de cinéma. C'était impensable, et ça faisait partie de l'histoire. Le Corpus servait aussi à cela : à répéter des évidences, à se rappeler les aspects les plus élémentaires de la protection.

Mais pour le moment, Clayborne limitait ses immersions à une catégorie d'actions bien spécifiques : celles dont le nom de code ou la classification opérationnelle contenait le mot « fantôme ».

Metablade avait acquis les films réalisés dans le couloir où Olishuk était mort et le parking du quatrième sous-sol. Des caméras y fonctionnaient en permanence même si les agents de sécurité ne pouvaient évidemment surveiller constamment tous les recoins et étages du bâtiment depuis leur console, dans le lobby. Un logiciel de reconnaissance optique devait les alerter si des caméras saisissaient des images correspondant probablement à une intrusion. Mais voilà, les caméras de l'immeuble n'avaient rien saisi.

Plus exactement, elles n'avaient rien saisi que le logiciel pût reconnaître dans sa version de l'époque. En travaillant sur ces images, à force d'analyse et de grossissement, on finissait par distinguer certaines choses. On voyait que la carrosserie de la Ford blanche s'abaissait d'environ deux centimètres après l'ouverture de la porte, juste après la mort d'Olishuk. Le contraire se passait deux heures plus tôt, à l'arrivée du véhicule. À certains instants du carnage, on

distinguaient une ombre fluide et moirée dans le couloir du dix-septième étage. Une ombre que les experts appelaient *glasmoke* : elle était caractéristique de la signature visuelle d'une combinaison mimétique d'intrusion.

Selon toutes les informations dont Clayborne disposait, la plus avancée des combinaisons existantes n'aurait même pas permis à son porteur de franchir le deuxième périmètre extérieur protégeant les résidences entourant Castell One. Les détecteurs de masse auraient compensé l'absence de vision. Quant à la forteresse elle-même, ce n'était pas la peine d'y penser.

Mais la course ne finirait jamais. Mesures, contre-mesures. Technologie offensive améliorée, système de défense optimisé. Aussi longtemps peut-être qu'il y aurait des hommes. Et parfois, comme maintenant, Clayborne aurait voulu que ça s'arrête.

Dans ce genre de moments, il savait quoi faire.

Cela relativisait tout.

Il était 1 h 30 ; la nuit était superbe.

Il poussa son zoom au maximum : il était soixante fois plus près de l'infini.

Soudain, Haviland, l'UABS et toutes les organisations et les États du monde étaient des bactéries et leurs guerres, des réactions éphémères dans un laboratoire oublié.

Les étoiles dans un ciel clair : c'était la référence absolue. Clayborne disait parfois que l'astrophysique était la vraie spiritualité. Il n'y était pas formé et cela ne lui manquait pas : ses observations profanes et la lecture occasionnelle d'articles sur la structure de l'univers lui suffisaient amplement. Parce que la double magnitude de ce qu'il regardait, celle de l'espace et celle du temps, ramenait si bien les désirs et les peurs, la vie et sa perte, à l'échelle de l'infime, que cela constituait le seul véritable baume qu'il pouvait concevoir pour son esprit.

Mannering pouvait mourir, et l'humanité avec lui : Orion brillerait encore, et ses milliards de sœurs. Et les maternités stellaires n'en produiraient pas moins leurs enfants de gaz et de lumière.

Et pourtant, même cela ne durerait pas éternellement. On le savait maintenant, ou on le croyait. Tout s'éteindrait un jour et c'était pour Clayborne, lorsqu'il y pensait, une peine existentielle dérisoire et mordante.

D'ici un milliard et demi d'années environ, plus aucune forme de vie n'existerait sur la Terre, dont la température dépasserait les cent degrés à la surface. Quant à l'humanité, si elle ne s'était pas détruite

bien avant, peut-être aurait-elle trouvé d'autres formes ou d'autres lieux. Mais cela, il s'en fichait.

L'expansion de l'univers s'accélérait, les galaxies s'éloigneraient toujours plus vite les unes des autres, l'énergie et la matière se diluant dans un espace toujours plus vaste.

Dans cent mille milliards d'années, toutes les étoiles auraient cessé de briller. Plus tard encore, infiniment plus tard, les trous noirs émettraient un flash très violent qui serait la dernière lumière visible dans l'univers.

Clayborne acceptait sans mélancolie la fin programmée de l'homme. Mais la perspective de la mort des étoiles le remplissait d'une amertume presque aussi grande que l'univers.

Heureusement, cela ne durait jamais.

Il se coucha vers deux heures et quart. Sherilyn Leighton, nouvelle maîtresse du président de Haviland Corporation, allait arriver à Castell One vers 17 heures. Il se jura de prêter une attention toute particulière à ses bagages.

Caprara 3

18 mai 2039

Elle en oubliait de manger.

Il était assis à deux tables d'elle, dans la salle où l'on servait le petit déjeuner. La trentaine. Une dégaine de félin blasé dans ses jeans clairs et sa chemise assortie. De longs cheveux blonds ramenés en arrière sur une queue-de-cheval tenue par ce qui semblait être un lacet de cuir noir, et qui s'arrêtait sept ou huit centimètres au-dessous du col. Une gueule d'enfer. Et des yeux bleus à en mourir.

Blond, mais pas d'ici. Parce que son allure, son aura, la subtile arrogance de ses gestes et de son regard étaient magnifiquement, triomphalement incompatibles avec l'esprit du lieu.

Il leva les yeux, surprit son regard. Ce n'était pas la première fois. Il devait penser qu'il n'aurait pas besoin d'aller très loin si d'aventure, un de ces soirs, il avait envie d'une femme.

Il ne laissait rien transparaître d'autre qu'une indifférence racée.

Décidément, les traits affirmés par les ans, cela ne convenait qu'aux hommes.

Soudain, assise devant ses céréales et ses croissants, elle s'imagina – fort, très fort – qu'elle était allongée sur le lit de sa chambre, les jambes bien ouvertes, et que de la pointe de sa langue il caressait son clitoris, l'abandonnait un instant pour le satin des petites lèvres.

Dans la demi-obscurité, elle jouait avec les cheveux blonds qui tombaient sur son visage d'ange orgueilleux, les enroulait en boucles autour de ses doigts, s'enivrait de leur finesse.

— Gianna !...

— Euh... Salut Sven, dit-elle, s'arrachant à son vertige et regardant sa montre, parce qu'elle devait être en retard – et surtout pour faire diversion.

— C'est moi qui suis un peu en avance, dit-il. Je peux m'asseoir pendant que tu finis ?

— Oui, bien sûr.

— Bien dormi ?

— Euh, oui. Très bien. C'est calme, ici.

— Parfait. Alors, tes facultés d'enquêtrice seront au maximum. Exactement ce qu'il faut pour trouver l'indice qui nous aurait échappé et qui nous permettra de coffrer Waltin vite fait.

— J'étais en train d'y penser, dit-elle.

Au commissariat, Sven lui présenta le chef de la police de la communauté, ainsi que deux collègues qui avaient travaillé avec lui sur le meurtre de Carlson.

Le directeur des ventes l'avait découvert vers 9 heures du matin, le 12 mai. Il était allongé dans son laboratoire personnel. Le crâne brisé au moyen d'un instrument d'analyse.

Waltin avait quarante-quatre ans. Il vivait seul depuis le départ de sa femme et de leurs enfants, quelque cinq ans plus tôt.

— Et vous êtes certains qu'il était présent à Falun, lors de cette tuerie ?

— Certains, non, mais nous avons de bonnes raisons de le penser, parce que sa voiture y était : relevé satellitaire et empreintes de pneus.

— Et les types qui se sont fait descendre, vous les avez identifiés ?

— Oui. Des citoyens de l'État de New York. Des employés d'une boîte de conseil en investissements spécialisée dans la haute technologie, Octagon Partnership et de sa filiale anglaise. On les

soupçonne fortement d'être aussi compétentes en matière de meurtre et d'extorsion que d'analyse économique.

— On dirait que c'est assez clair, dit Gianna. Votre bonhomme a décidé de vendre des secrets scientifiques volés dans la boîte qui l'employait, Carlson s'en est aperçu, et il l'a tué. En revanche, je comprends moins bien la suite ; est-ce qu'il y avait deux acquéreurs sur le coup ? Dans ce cas, il devait s'agir de quelque chose de gros...

— C'est bien ce qui me laisse perplexe, dit Holmquist. Du côté de l'entreprise, ils ne croient pas à la thèse d'un acte d'espionnage industriel, un vol de technologie qui aurait mal tourné. Ils affirment que Waltin n'avait pas accès aux projets les plus avancés. Et pourtant, nous savons que pendant plus d'une année il a travaillé en contact étroit avec Carlson. Cela s'est terminé vers le début de l'année. De plus, nous avons retrouvé chez lui un truc qui en dit long sur son état d'esprit. Regarde ça.

Il lui tendit un bloc de papier à dessin qu'elle feuilleta quelques instants. Apparemment, Waltin aimait dessiner à ses moments perdus. Quelques paysages, divers représentants de la faune du nord de l'Europe, et surtout beaucoup de voitures de sport, quelques paquebots orgueilleux, des villas vaguement hollywoodiennes.

— Intéressant, hein, dit Holmquist. Les rêves d'un frustré qui se dit qu'il va bientôt toucher le gros lot. Cela s'explique mal s'il n'avait rien à vendre.

— Oui, en effet, dit-elle. Tiens, celui-ci est étonnant. Le perroquet.

L'oiseau était très différent des autres dessins de Waltin, lourdement réalistes. Le style était celui d'un graphiste professionnel travaillant dans la publicité.

— C'est ce que nous avons pensé aussi. Il a dû le copier quelque part. Ça ressemble au logo d'une société branchée. Nous avons fait une recherche en ciblant les résidences pour rupins, les paquebots de luxe, les hôtels de prestige et ce genre d'objets, mais cela n'a rien donné.

Elle feuilleta encore le bloc quelques instants, puis le posa sur la table autour de laquelle ils étaient rassemblés.

— Bon, dit-elle, allons voir l'usine.

— L'hôtel te convient ?

La voiture, en conduite automatique, les emmenait vers l'ouest.

— Tout à fait. Ça veut dire quoi, *framstegen* ?

— Progrès.

— Ah oui, d'accord...

— Ton chef a accepté facilement que tu viennes ici ?

— Oui, assez. Je crois qu'il était ravi de ne pas avoir à subir ma gueule pendant quelques jours. Et c'est réciproque.

— Ça n'a pas l'air d'être l'amour ?

Elle haussa les épaules.

— En fait, ça ne marche pas si mal. Le vrai problème, ou une grande partie du problème, c'est moi. Mon caractère. Je ne suis pas sans... aspérités. Et les années ne m'ont pas rendue beaucoup plus lisse. Ou plutôt si, elles l'ont fait, mais j'ai encore mes moments... Parfois, je les rends un peu dingues, mais si je changeais vraiment, je suis sûre qu'ils seraient déçus.

— Impressionnant, hein ?...

Ils venaient de descendre de voiture, devant l'entrée du bâtiment de Carlson Industries : une façade de métal rouge, sans fenêtres, qui devait mesurer une cinquantaine de mètres de largeur sur douze de hauteur environ.

— Ouais... Et qu'est-ce qu'ils fabriquent, là-dedans ?

— Toutes sortes de produits de haute valeur technologique, dans pas mal de secteurs : production énergétique, communications, recherche médicale, systèmes de défense... En fait, c'est plus un ensemble de laboratoires qu'une usine. Il y a quelques unités de production très spécialisées, mais ils vendent surtout les licences de fabrication des systèmes qu'ils font breveter. En matière d'apport technologique, cet endroit est un des plus performants au monde par rapport à sa surface au sol.

Gianna dut réprimer un sourire, et ce ne fut pas facile, tant Holmquist, en disant cela, avait laissé transparaître d'orgueil – celui d'un provincial heureux d'en remonter au monde, d'un gamin dont le père a gagné un concours de bras de fer.

— Et à qui appartient ce haut lieu de l'intelligence humaine ? C'est communautaire ?

— Je te rappelle que nous incarnons la social-démocratie, pas le collectivisme marxiste ! En fait, la communauté possède environ 15 % des actions de la compagnie, et il doit y en avoir autant éparses dans les mains de particuliers, y compris à l'étranger. Mais c'est la famille Carlson qui détient le reste.

— C'est une boîte ancienne ?

— Pas tellement. Stefan Carlson l'a fondée il y a une vingtaine

d'années. Ce type était un génie. À lui seul, il a déposé une soixantaine de brevets dans des domaines différents. Électronique, métallurgie, biologie appliquée... En plus, il était très impliqué dans la vie civique et culturelle de la communauté. Il avait d'ailleurs activement travaillé à sa création. Tu peux parler d'une perte.

Les portes vitrées s'ouvrirent devant un homme d'une quarantaine d'années, mince, bien découpé, aux traits volontaires. L'homme serra la main de Holmquist et ils échangèrent quelques mots en suédois.

— Je te présente Per Sköglund, dit-il ensuite en anglais à Gianna. C'est le chef de la sécurité de l'entreprise. Gianna Caprara est la collègue italienne dont je vous ai parlé.

— Très heureuse, dit-elle.

Elle détestait les responsables de la sécurité des grandes entreprises. Tous des connards arrogants et surpayés qui s'intitulaient « protecteurs » pour donner à leur fonction un petit côté sacramentel, et qui considéraient les flics ordinaires comme des cloportes.

— Un chef plutôt déconfit, dit l'homme en lui serrant la main. L'assassinat par un collaborateur de vieille date, c'est le cauchemar de tous ceux qui font ce boulot. Je vous propose que nous allions directement voir le laboratoire de monsieur Carlson, puisque c'est là qu'il a été tué, puis celui de Waltin.

Le laboratoire de Carlson était au deuxième étage. Une bonne centaine de mètres carrés de tables et d'équipement qui avaient autant de sens pour elle qu'un manuscrit sumérien. On ne pouvait y accéder qu'en passant par son bureau. Celui-ci mesurait environ cinq mètres sur six ; ses murs étaient recouverts de bois clair, ce qui rappela à Gianna l'aménagement de sa chambre d'hôtel.

— Je suppose que les réponses figurent déjà dans le dossier, dit-elle, mais est-ce qu'il y avait eu des tensions particulières entre lui et Waltin, dernièrement ?

— Rien à notre connaissance, mais on ne sait pas grand-chose à ce sujet. Ils semblent avoir collaboré assez étroitement durant une certaine période, mais ce n'était plus le cas.

— Lorsque nous l'avons interrogée, la veuve de monsieur Carlson a déclaré qu'elle n'était pas au courant d'une dégradation des relations entre Waltin et lui, dit Holmquist.

— Et cette collaboration entre eux, vous savez sur quoi elle portait ?

— Non. Vous savez, Waltin ne se confiait guère. Il fréquentait assez peu de monde en dehors de son travail et, même ici, il semblait s'être renfermé depuis un certain temps.

- Depuis la fin de cette période de collaboration avec son patron ? Sköglund haussa les épaules.
- À peu près. J'ignore s'il y a une relation.
- Vous permettez ?
- Bien sûr, dit Sköglund.

Elle alla jusqu'à la fenêtre virtuelle qui occupait une partie du mur de droite et l'activa. Transparence d'abord : la lisière de la forêt qui s'étendait à une vingtaine de mètres de la façade est. Puis d'autres vues, des plans de laboratoires et d'ateliers, en temps réel. Des techniciens dans leurs combinaisons stériles. Elle désactiva la fenêtre.

- Allons voir le labo de Waltin.

Ils redescendirent au premier étage, empruntèrent des couloirs jusqu'à ce qui devait être la partie nord-ouest du complexe.

Le laboratoire de Vincenzo Waltin était un local tout en longueur, d'environ huit mètres sur moins de trois. Gianna regarda rapidement les ordinateurs et les divers appareils disposés sur les tables de métal alignées contre les murs. Les techniciens et leur attirail l'avaient toujours emmerdée.

- Est-ce que Waltin travaillait sur des projets particulièrement sensibles ou avancés ? demanda-t-elle.

— Rien de spécial, dit Sköglund. Il menait des recherches sur le perfectionnement de divers composants à usage multiple ; nous avons fouillé la mémoire des ordinateurs qu'il utilisait et nous n'avons rien trouvé de particulier. De la routine technologique.

- Donc, il n'était pas en mesure de voler des secrets scientifiques de l'entreprise ?

Sköglund et Holmquist échangèrent un regard.

- C'est la première question que nous nous sommes posée, dit Holmquist.

— Il n'avait pas accès à nos travaux les plus avancés, dit Sköglund. Il est très possible qu'il ait été contacté par des gens douteux, notamment à l'occasion de congrès à l'étranger. Ça aussi, c'est de la routine. Mais je ne vois pas ce qu'il aurait pu leur vendre. Mon sentiment, c'est plutôt celui d'un coup de folie consécutif à des revers accumulés. Échec de son mariage, peut-être des frustrations sur le plan professionnel... Ce n'est pas un profil psychologique idéal.

- Ne me dites pas que vous manquez de thérapeutes ?...

Gianna se retourna et regarda quelques instants s'éloigner la grande

construction rouge dressée seule au milieu des forêts. Puis son regard revint sur la route, devant elle.

— Kättbo, c'est loin d'ici ? demanda-t-elle.

— Une vingtaine de kilomètres.

— Dis donc, ce bahut ne pourrait pas aller un peu plus vite ?

Il la dévisagea un instant avant de répondre.

— Désolé, mais je pense que nous sommes au maximum légal...

— C'est-à-dire ?

— Quarante kilomètres à l'heure.

— Sur une ligne droite, en plein jour, phares allumés, avec une circulation presque inexistante et la conduite automatique ?

— Oui. C'est une limite absolue.

— Absolue ?

— Oui.

— Alors, si tu recevais un appel d'un témoin jurant qu'un tueur est en train de dépecer quelqu'un dans la maison d'en face, tu n'aurais pas la possibilité d'y aller plus vite que ça ?!

— Si, bien sûr ! Je pourrais activer l'option d'urgence et le système guiderait la voiture à grande vitesse.

Elle sourit.

— Tu me rassures. Je peux avoir une petite démonstration ?

Il se cabra comme, pensa-t-elle, un pèlerin dont on vient d'insulter la foi.

— Il n'en est pas question ! C'est une procédure strictement réservée aux situations d'urgence, et qui doit ensuite être justifiée devant une commission spéciale !

Elle prit le temps de le dévisager. Elle en rajouta assez, volontairement, pour qu'il ait tout loisir de méditer sur ce qu'elle pouvait penser.

Il dut mesurer toute l'ironie qui frémissait en elle, parce qu'il rougit. Cela ne dura que deux secondes, mais il en fut conscient et réalisa qu'elle l'avait remarqué. Ce fut assez pour qu'elle ressentît une joie féroce. Dont, sans nul doute, il eut aussi conscience.

Ensuite, il y eut un long silence, troublé seulement par le bruit des pneus sur la route et le sifflement léger du moteur.

L'appartement de Waltin était au troisième étage d'un immeuble qui en comptait cinq. Trois pièces et une petite terrasse protégée du vent par un vitrage que maintenait une armature de métal peinte en blanc.

L'endroit aurait pu inspirer un sentiment de confort si l'ameublement et les tableaux fixés aux murs n'avaient pas suggéré de façon presque caricaturale l'environnement d'un homme seul et sans goût. Plus encore que laid, c'était stérile.

Ils n'avaient parcouru que deux ou trois kilomètres sur le chemin du retour quand Sven dit :

— Je t'ai dit que je te montrerais quelque chose qui te ferait rire, tu te souviens ?

— Oui...

— Tu vois ce bâtiment, à gauche ?

Il désignait une maison de bois, construite dans le style traditionnel de la région, fièrement recouverte de peinture turquoise sur laquelle les encadrements de fenêtres se détachaient en blanc.

— C'est une école maternelle. Il y ajuste quatre ou cinq classes.

Elle vit en passant quelques bambins qui jouaient dans un jardin, juste à côté de la maison.

— Et alors ?

— Franchement, après l'histoire de nos limitations de vitesse, je ne sais pas si je vais oser t'avouer ça...

— Oh, merde, ne me fais pas ce coup-là !

— Bon, voilà : il y a trois mois environ, j'ai dû enquêter à la suite d'un acte criminel commis dans l'école.

— Quelqu'un s'en est pris à des mômes ?

— Pas d'après vos critères, je pense... Dans chaque classe, il y a un coffre qui contient les jouets. Rien que des trucs absolument conformes à nos règlements : des chevaux et des voitures en bois, des boîtes de jeux dans le style village de pêcheurs, ferme avec le bétail et la basse-cour, ou cirque avec uniquement les animaux dont la détention est légale. Surtout pas de jouets guerriers du genre tank ou avion de combat, bien sûr.

— Bien sûr. Un gosse qui joue avec un petit fusil devient un assassin, c'est connu.

— Tout juste. Et pourtant, durant un week-end, quelqu'un s'est introduit dans l'école et a glissé dans un coffre une boîte qui contenait des petits soldats avec leurs chars, leurs mitrailleuses et tout le reste. Le lundi matin, les mômes ont joué plusieurs minutes avec ça avant que l'institutrice le remarque.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait à ce moment-là ? demanda-t-elle, curieuse.

— Elle a pris ces objets et elle a immédiatement appelé le psychologue de service, dit Holmquist. Les enfants ont subi une thérapie destinée à prévenir les dégâts psychiques.

Il n'avait pas menti en prédisant qu'elle rigolerait.

— Et ensuite ?

— La directrice de l'école a prévenu la police.

— Et tu as vraiment enquêté là-dessus ?

— Absolument, dit-il, avant de se taire pour la laisser rire encore un coup.

— Dis donc, vous n'auriez pas une petite place pour moi dans votre brigade ? Tout à l'heure, je te parlerai peut-être de ma dernière affaire. J'espère que vous avez arrêté le coupable ?

— Non, dit Holmquist, et nous ne savons absolument pas d'où viennent les jouets en question. Cette histoire a fait un vrai scandale dans la communauté. L'enquête n'est pas close, d'ailleurs. Et crois-moi, je vais la poursuivre très sérieusement. Mais il y a une chose qui est très étonnante. Celui ou celle qui a fait le coup a pu s'introduire dans l'école sans rien casser ; or, les fenêtres étaient fermées et la porte est protégée par une serrure électronique ultramoderne – développée par Carlson Industries, incidemment. De plus, notre surveillance est particulièrement poussée autour des bâtiments publics et notamment des écoles. Aucune des caméras en service n'a enregistré l'intrusion, et elles voient de nuit comme en plein jour. Il y en a même une dans l'entrée de l'école et rien n'a été perçu.

— Tu n'as pas l'impression que c'est une des institutrices qui a fait le coup, histoire de foutre un peu le bordel ? Ou la personne qui nettoie les salles ?

— Non, je ne pense pas. Toutes les personnes concernées ont été interrogées à titre de témoin. Elles étaient toutes très choquées.

— J'espère qu'elles s'en remetttront, dit-elle.

— Ça te plaît ? demanda-t-il.

— Oui.

Elle ne mentait pas. La rive du lac Siljan était idyllique.

Après être descendus de la voiture, près de Gesunda, ils avaient marché un moment avant de s'asseoir sur un banc de bois, quelques mètres au-dessus de l'eau. De nombreuses maisons de bois, aux lignes simples et modernes, se dressaient le long de la berge.

— Dans tout ça, je ne t'ai même pas demandé si tu étais mariée ?

— J'ai failli, il y a quelques années. Mais le réalisme l'a emporté.

— Le sien ou le tien ?

Elle haussa les épaules sous son blouson de cuir noir.

— Je pensais au mien, mais c'est valable pour lui aussi. Une vie de flic, ce n'est déjà pas très facile à partager. Enfin, une vie de flic de chez nous... Et en plus, je crois que mon indépendance est malade et totalement incurable. Il y un gars que je vois régulièrement, depuis un peu moins d'une année. Il est chroniqueur artistique pour une revue qui s'appelle *Viadotto*. Le genre de relation que je suis capable de gérer parce qu'elle ne prend pas trop de place. Je crois que je tiens un peu à lui et, venant de moi, c'est beaucoup. Finalement, je vis comme j'en ai envie. À des milliers de détails près, j'en conviens, mais fondamentalement, je ne m'imagine pas menant une vie très différente de ce qu'elle est aujourd'hui... Et toi ?

— Je me suis marié il y a sept ans. J'ai divorcé dix-huit mois plus tard. Et je me suis remarié il y a trois ans et demi.

— Des enfants ?

— Une fille qui aura bientôt deux ans, et un autre qui sera là dans six mois. Et toi, ça ne te tente jamais ?

Elle passa une main dans sa chevelure sombre.

— Oui, parfois, quand je vois un couple avec un bébé craquant ou une petite fille bien habillée. Ça s'arrête à l'instant où ils sortent de mon champ de vision.

Il soupira, puis il dit :

— C'est marrant, quand même. Un de nos industriels se fait tuer par un de ses ingénieurs et ça m'amène à retrouver une belle Italienne avec laquelle j'ai passé une nuit il y a plus de dix ans, après avoir bu trop de Blackbush au *Paddy's*. Les événements font de nous ce qu'ils veulent...

Elle sourit.

— C'est vrai. Mais ta mémoire te joue un tour.

— Pourquoi ? J'ai couché avec l'Allemande ?

Elle éclata de rire.

— Pas cette nuit-là, en tout cas, dit-elle en ouvrant la fermeture Éclair d'une des poches de son blouson. Non, c'est quand tu parles du *Paddy's*. Regarde ce que j'ai retrouvé chez moi en préparant mes affaires pour venir ici...

Elle sortit une pochette d'allumettes de sa poche et la lui tendit.

Il la prit, la retourna dans sa main, lut : « The Shamrock ».

— Je savais que je l'avais gardée, dit Gianna.

Puis, comme si elle éprouvait le besoin de se justifier, elle ajouta :

— Je les collectionne vaguement.

— Oui, mais le *Shamrock*, c'était la veille, ou l'avant-veille, quand O'Reily nous a sortis avec l'Anglaise et les Hollandais ! Et je crois qu'il y avait aussi le Suisse.

Elle fronça les sourcils.

— Mais non ! Avec O'Reily, on a fait deux ou trois pubs et on a fini au bar du *Bloom's* !

Il dit non d'un grand hochement de tête.

— Le bar du *Bloom's*, c'était le premier soir du congrès.

— Tu te trompes...

— C'est toi qui mélanges tout ! C'est pendant qu'on vidait des verres au *Paddy's* que tu es tombée sous l'emprise de mon charme dévastateur.

— Non, parce que en sortant du *Paddy's* je suis allée me coucher toute seule comme une bonne petite Ritale bourrée.

Il haussa les épaules, regarda quelques instants les eaux du lac, au-dessous d'eux.

— Après tout, ce n'est pas le plus important...

— Pas vraiment, non.

— Mais je sais que j'ai raison...

— Et moi, je sais que tu te goures. On rentre ?

Il se leva, dépliant sa haute silhouette avec lenteur.

— On y va, dit-il.

Quand elle se fut levée à son tour, il lui tendit la pochette d'allumettes.

— Garde-la, dit-elle. Ça mettra peut-être un peu de lumière dans tes souvenirs.

Tandis qu'ils se traînaient sur le chemin du retour, il lui demanda soudain :

— Qu'est-ce que c'était, cette affaire dont tu voulais me parler ?

— Tu es sûr de vouloir le savoir ?

— Tout à fait.

— D'accord. Il y a une nouvelle mode à Milan, en ce moment. Dans

des milieux particulièrement allumés. C'est de s'offrir un bébé. Pas de faire un môme ou de l'adopter : non, tu achètes le gamin comme un petit animal et surtout, tu l'emmènes avec toi dans des soirées où tu rencontres d'autres personnes qui ont amené le leur, et vous passez des heures à discuter de leurs petits cacas et de leurs gros dodos. Et quand tu te lasses de ton jouet, tu n'as pas même à le virer dans une poubelle, parce que ce sont des clones programmés pour vivre six mois au maximum. La civilisation progresse, tu ne trouves pas ?

Holmquist, apparemment, contemplait un trou noir.

Il soupira, hocha la tête. Regarda quelques instants défiler les arbres et les maisons, en silence.

— On est loin des petits tanks en plastique, hein, Sven ?...

— Oui. Bien sûr... Et c'est toi qui enquêtes là-dessus ?

— Entre autres. Ça fait longtemps qu'on cherche à remonter jusqu'à la source ; on a identifié une boîte de courtage qui semble être le distributeur pour toute la région. On espère les serrer bientôt, mais pour être certain de notre coup, on attend qu'ils reçoivent une livraison de lardons.

Il resta silencieux quelques instants, puis finit par demander :

— Dis-moi une chose... Dans ton travail, est-ce que tu as... Est-ce que tu as déjà tué quelqu'un ?

— Oui.

— Souvent ?

— Huit fois. Enfin, huit fois confirmées. Il y a toujours les types blessés lors d'échanges de tirs qui parviennent à s'enfuir pour aller crever dans une planque, et qu'on ne retrouve jamais. Si ça se trouve, j'ai peut-être rempli un cimetière...

— Mmm... Mais dis-moi, après avoir... abattu quelqu'un, est-ce qu'il t'est arrivé... d'avoir des... remords, ou quelque chose de ce genre ? Des regrets, un problème de conscience ?

Il y avait de l'espoir dans cette question-là. Un espoir qu'elle trouvait insupportable d'angélisme, et qu'elle fut heureuse d'anéantir :

— Non. Jamais. C'était eux ou moi. Évidemment, si j'avais descendu un innocent par erreur, ce serait autre chose. Incidemment, je n'ai pas tué de barbu pendant la guerre, et pourtant j'y ai fait le coup de feu pas mal de fois.

Après la victoire, elle avait acheté l'autocollant qui confessait « Je n'ai pas tué de musulman et je dois vivre avec ça ! », mais elle avait renoncé à le mettre sur sa voiture. On le voyait trop, et puis les gens n'avaient pas besoin de tout savoir.

Il hochait gravement la tête en regardant devant lui. Après quelques instants de silence, il reprit :

— Tu vois, pour un homme comme moi, après toutes ces années dans le système qui est le nôtre, dans cet état d'esprit qui te semble ridicule, ce serait un choc. Supprimer une vie... Ce serait un traumatisme profond, même en cas de nécessité absolue, de légitime défense. Je n'ai jamais eu à le faire de toute ma carrière, et j'espère bien que cela n'arrivera jamais.

« Mais tu pourrais tuer ces gens-là », pensa-t-elle.

— Mais ceux qui font ça, qui... fabriquent ces enfants pour gagner de l'argent, je crois que je serais capable de les tuer.

Il se tourna vers elle, la regarda comme s'il quémandait une excuse.

— C'est une pensée que je déteste, reprit-il, que j'aimerais chasser de mon esprit, parce qu'elle est totalement contraire à mon éthique, mais je n'y parviens pas...

— Ça prouve au moins que tu existes encore, dit-elle.

— Est-ce qu'on existe pour tuer ?

— Non. Ni pour se laisser tuer. Tendre l'autre joue, c'est ce que notre civilisation a fait sous la Correction. Elle a failli disparaître.

— Mais nous ne sommes pas des nostalgiques de la Correction ! s'exclama-t-il. Nous sommes humanistes, pas suicidaires. Considère le périmètre de protection de notre communauté : il est aussi avancé et infranchissable que le système Durandal, je peux te le garantir. Celui qui tenterait de le franchir subirait une décharge incapacitante autocontrôlée en fonction de son poids et de sa résistance. Mais il ne serait pas impitoyablement tué comme tous ceux qui viennent mourir contre Durandal, parce que nous avons un respect fondamental de la vie humaine !

— Mmm. Mouais, dit-elle doucement. Et peut-être aussi parce que vous êtes vous-mêmes à l'intérieur du périmètre Durandal...

Holmquist haussa les épaules.

— Ça, nous n'y pouvons rien... Tu sais, j'ai le sentiment que nous sommes les derniers à privilégier ces valeurs. Autrefois, les Suédois y étaient vraiment attachés. Maintenant, dans tout le pays, ils se foutent de notre gueule...

Son regard revint sur la route. Elle eut le sentiment qu'à cet instant, il l'enviait pour ces choses qu'elle avait encore en elle, et que, s'il avait dû les nommer, il aurait appelées violence, sauvagerie, bestialité peut-être.

Qu'il l'enviait et que, bien sûr, il se sentait coupable de le faire.

18 septembre 2036

— Excusez-moi...

Mitchell fit pivoter son fauteuil.

Elle.

« Oh ! Mon Dieu, bordel, mon Dieu, bordel, mon... »

Déjà son cœur battait comme pour Sally, comme pour Carmen. À lui faire mal.

Il était venu deux soirs sans la voir : le vendredi de la semaine passée, et le mardi de celle-ci, c'est-à-dire deux jours plus tôt.

Le premier soir, son absence l'avait presque soulagé. C'était comme une pause, un instant de réflexion dans...

Dans quoi ? s'était-il demandé en buvant de la Preacher's.

Dans un irrésistible tourbillon, un miraculeux vortex qui l'entraînait avec une force infinie vers la lumière de l'amour ? Ou vers une centième désillusion, une autre confirmation de son incapacité à plaire au genre de femme dont il alimentait ses rêves depuis l'adolescence ? Sa lucidité le faisait pencher pour la seconde hypothèse, tandis que des bouffées d'espérance, obstinément, le ramenaient à la première. Mais quoi qu'il en fut, il avait ressenti cette soirée sans la voir comme un temps mort lui permettant de reprendre son souffle.

Le mardi, cela avait été différent. Il s'était mis à penser qu'il ne la verrait plus. Pour des tas de raisons possibles.

Parce qu'elle était de Tucson ou de Santa Fe, ou de Little Rock, ou d'Atlanta, de Minneapolis ou même de Boston et qu'elle était retournée chez elle. Parce qu'elle passait ses soirées avec le Californien au sourire bête et qu'il la baisait nuit après nuit. Parce qu'elle avait été tuée dans un accident de voiture. Parce que la seule pensée de faire l'amour avec un type comme lui l'aurait fait hurler de rire...

— Je ne voudrais pas vous déranger, mais ne seriez-vous pas Lyndon Mitchell ?...

— Euh, oui, c'est moi...

« Mais d'où est-ce que, mais bordel, mais comment, oh ! Seigneur, mon cœur va péter... »

— C'est vous qui faites ces images merveilleuses ! Il me semblait

bien ! Je vous ai vu sur Star Channel !

C'était trop. Trop doux, trop juste.

Il n'avait jamais été foutu de tenir sur des patins sans ressembler, en plus maladroit, à cet ours russe engagé par Holiday on Ice qu'il avait vu faire des tours de patinoire un soir de son enfance. Jamais été capable de décoller sous un panier de basket-ball. Ses analyses de textes n'avaient jamais suscité les commentaires élogieux de ses profs de littérature et il ne saurait jamais fonder la firme ou l'Église susceptible de le rendre riche. Et cette jeune femme, incarnation du plus bandant de ses fantasmes, l'avait remarqué en voyant le petit reportage, cinq minutes à peine, qu'une station locale avait consacré à son travail deux mois plus tôt ! Alléluia !

— Ah, oui. Oh, vous savez, c'était juste un... Un petit reportage ! Je, je peux vous offrir un verre ?...

— Avec plaisir !

Déjà, elle était assise à la droite de Mitchell.

Elle paraissait encore plus mince, avec son petit cul posé sur l'énorme tabouret comme un bijou sur un gros coussin rouge.

« Du calme, Lyndon... »

— Qu'est-ce que vous prendrez ?

Elle choisit un Evangelist's Sunrise et il commanda une autre Holy Cross – parce que la Preacher's, ça allait une fois de temps en temps.

Caprara 4

18 mai 2039

En dînant, elle se demanda si l'objet de ses émois du matin allait apparaître, ce qu'il ne daigna pas faire. Ensuite, elle fit une petite balade digestive dans les rues proches de l'hôtel, puis rentra. Elle prit sa clé à la réception et pénétra dans l'ascenseur.

Il surgit entre les portes à demi fermées, si brusquement qu'elle plongea la main sous son blouson.

— *Excuse me !*

Les portes, au contact de ses épaules, se rouvrirent. Souriant, il

avança dans la cabine.

Les doigts de Gianna lâchèrent la crosse du Beretta.

— Vous m’avez fait peur !

— Désolé, dit-il.

Blond, félin, superbe et sûr de l’être.

Il appuya sur la touche du deuxième étage.

Les portes se refermèrent. Juste avant que l’ascenseur démarre, leurs regards se rencontrèrent vraiment, et elle baissa les yeux, furieuse de le faire, de se sentir confuse et gauche comme une gamine surprise en flagrant délit d’adoration par son professeur d’histoire.

— Vous êtes espagnole ? demanda-t-il au premier.

Le regard de Gianna remonta jusqu’à sa bouche.

— Italienne.

— Ah ! L’Italie, quel merveilleux pays !

Son regard monta encore un peu. Tenir ces mèches entre ses doigts...

L’ascenseur ralentit.

— Vous y allez parfois ?

— Parfois, dit-il, pour mon travail. Mais ce n’est jamais très long.

Les portes s’ouvrirent.

— Bonne nuit, dit-il.

Il sortit de l’ascenseur, presque aussi vite qu’il y était entré. Elle entendit son pas s’éloigner dans le couloir, jusqu’à ce que les portes se soient refermées.

Ce n’est que dans sa chambre qu’elle réalisa la force du désir qui venait de la secouer. Son sexe était mouillé. Salaud de bellâtre !...

Elle prit une douche. Se masturba sous l’eau chaude. Ensuite, elle se sécha, enfila un peignoir et alluma le poste de télévision, essayant quelques chaînes dont les émissions répondaient au rigoureux critères de la censure locale : pas de violence gratuite, pas de films de guerre, pas de boxe ou de sports similaires (le hockey sur glace et ses charges contre les bandes, en revanche, semblaient considérés comme éthiquement acceptables), pas de loteries, pas de ci, pas de ça. « Rien », pensa-t-elle. Elle se coucha peu avant 23 heures.

La nuit de son arrivée, elle avait dormi comme elle ne l’avait pas fait depuis des mois. Parce qu’elle avait pas mal de sommeil en retard, et aussi à cause du calme de l’endroit. Évidemment, des voitures

passaient devant l'hôtel, il y avait parfois des phrases échangées dans le couloir, le bruit étouffé de la machinerie de l'ascenseur, transmis par les murs – sa chambre était au troisième et dernier étage, où devait se trouver aussi le moteur. Mais, comparé à la rumeur, au grondement, à la trépidation de son quartier – chez elle, elle n'aurait pu dormir sans le réducteur actif –, cela pouvait passer pour du silence.

En plus du silence, il y avait l'odeur du bois. Sa présence était obsédante et subtile à la fois. Dans bien des maisons milanaïses où l'amenait son travail ou sa vie, il y avait des boiseries patinées et baroques, des meubles achetés chez des antiquaires prestigieux, et tout cela parlait d'histoire et d'art. D'autres meubles de bois, contemporains et beaux, proclamaient, eux, le furieux dynamisme d'une créativité perpétuelle, parlaient en code, aux initiés, de culture et de modernité. Ici, matériau de base, choisi parce que abondant, le bois, par son odeur, disait la vie dans son tout premier sens, la force infinie venue de la terre.

Quelque chose lui revint à l'esprit, quelque chose d'ignoble qu'elle avait oublié pendant ces dernières heures : si les nouveaux tests confirmaient le diagnostic préliminaire et qu'elle avait le virus d'Aryta, Raffaella Menghini était perdue. Elle les imagina, en cet instant précis, allongés comme elle dans la nuit, Bart la serrant dans ses bras immenses et qui ne pouvaient rien. Cela dura longtemps, et puis le sommeil s'en vint, comme un secours qu'elle n'attendait plus, comme une dose de morphine dans le sang d'un torturé.

Juste avant de s'endormir, elle pensa à l'école, à l'incident ridicule des petits soldats dans le coffre à jouets.

Le téléphone sonna.

Fuller 3

10 mars 2039

— Quelle bande de cons ! s'exclama Beveridge en laissant tomber sa masse dans un énorme fauteuil, derrière le bureau présidentiel. Quelle bande de sinistres cons !

Fuller, se vautrant à son tour, haussa les épaules.

— Ça pourrait être pire...

— Tu trouves ? Ces abrutis sont foutus de laisser la pourriture californienne, new-yorkaise et mondiale contaminer l'Union jusqu'à l'os ! Il faudrait montrer notre détermination à ces dégénérés ! Au lieu de cela, le pays donne l'image d'un pédé qui se retourne pour se faire enculer ! Et ça, c'est la faute de cette saloperie de Morrow ! Tu es sûr qu'il n'est pas un peu juif ?

Il ne put s'empêcher de rire.

— Je le saurais...

— Il faut faire quelque chose, John, dit Beveridge.

Il faut que je reprenne le contrôle du Cénacle avant qu'il ne soit trop tard. Si on laisse aller les choses, on va se retrouver avec une Constitution laïque et l'interdiction de la prière à l'école !

— Je crois que tu exagères un peu.

— Vraiment ? Il y a deux nuits, pas loin d'ici, tu sais ce que des fils de pute ont écrit sur les murs d'une église ? Ils ont écrit : « Jésus, réveille-toi, ils sont devenus fous ! »

Fuller s'abstint de rappeler à Beveridge que c'était lui qui l'en avait informé.

— D'ailleurs, c'est toi qui me l'as dit, se souvint Beveridge.

— Il y a toujours des cons, dit Fuller.

— Mais leur nombre croît. Le peuple américain regarde ses dirigeants et il voit une assemblée de prêcheurs timorés. Il faut agir, et vite. Une action qui leur montre qui commande, ou alors on peut craindre le pire.

Fuller laissa un instant son regard parcourir les fresques ornant les murs : Marie et l'Enfant, le passage de la mer Rouge, Jésus prêchant devant ses disciples...

— Tu ne peux pas décider d'opérations militaires contre l'avis de la majorité du Cénacle, dit-il.

— Je ne pense pas à ça, dit Beveridge. Plutôt à l'élimination d'un de nos ennemis à l'étranger. Le mieux, ce serait qu'on se fasse Brian Mannering. Tu as vu ce que ce fils de pute a déclaré la semaine passée au *Madrid Herald* ?

— Que la révolution biblique était une régression mentale permanente.

— Quand je pense qu'on aurait pu l'avoir avec Vandenholm ! Sans ces nuages de merde, on faisait le doublé... On va rattraper ça, John,

qu'est-ce que tu en penses ?

— Mmm. Il faut voir.

— Voir quoi ?

— J'essaye de considérer les choses d'une façon globale, dit Fuller. La règle dans une opération comme celle-ci, c'est que tout le monde doit savoir qui l'a menée et que personne ne doit le prouver.

— C'est du travail pour les Archanges, comme d'habitude ; avec eux, personne ne prouve rien.

En tant que responsable suprême des services de renseignements et d'action, Fuller exerçait le haut commandement sur le corps des Archanges, les assassins de l'Union. Des agents parfaitement conditionnés qui, en cas de capture, ne laissaient comme seule trace qu'un cratère calciné.

Fuller réfléchit.

— Je ne suis pas sûr que ce soit un boulot pour un Archange, dit-il. Mannering est extrêmement bien protégé. Il y a peut-être une autre manière de faire.

— À quoi est-ce que tu penses ?

— En janvier, j'ai rencontré les représentants d'une organisation qui se dit prête à nous louer ses services dans le cas où nous souhaiterions précisément nous débarrasser de Mannering.

— De nos jours, s'exclama Beveridge, n'importe quel truand se dit prêt à nous louer ses services. J'imagine que nous devons recevoir ce genre de proposition par dizaines.

— Oh oui, mais je pense qu'il faut prendre celle-là très au sérieux.

— Et pourquoi ?

— Quand ces types sont venus me voir, ils m'ont laissé un message dans une boîte hermétique. Le genre de chose que tu ne peux pas ouvrir sans son code, à moins d'en détruire le contenu. Ils m'ont dit qu'ils avaient une action en cours et que le nom de la personne visée était à l'intérieur.

— Et alors ?

— Le 10 février, Diamond Biotech a annoncé que son président, Rodney Hirsch, s'était suicidé pendant la nuit, dans sa résidence au siège principal de la compagnie, à Sydney.

— Je m'en souviens, oui.

— Le 11, un des types m'a appelé pour me transmettre le code. Le nom à l'intérieur de la boîte était celui de Hirsch.

— Alors, ce sont eux qui l'ont tué ? Le suicide, c'est du bidon ?

— Bien sûr. Diamond a annoncé un suicide pour des raisons stratégiques. D'ailleurs, personne n'y a vraiment cru. Cela dit, j'ignore tout de l'identité des commanditaires.

— Et qu'est-ce que tu as sur ces types ?

— Du très léger, presque du vent. Des dissipés basés à Panama. Demain, ce sera Macau, ensuite ailleurs.

— Tu sais comment ils ont fait ça ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Le siège de Diamond Biotech est considéré comme extrêmement sûr. J'ai essayé d'en savoir plus, mais le type qui m'a appelé n'a rien lâché. Il a seulement dit que Hirsch avait été tué par un fantôme.

— Un fantôme... Ça me plaît bien, dit Beveridge.

Caprara 5

19 mai 2039

C'était divin.

Gianna gémissait dans la nuit suédoise. Sa tête, parfois, roulait d'un côté à l'autre et son visage heurtait l'oreiller, s'enfonçait un instant dans sa blancheur accueillante.

Ses doigts enroulaient autour d'eux les cheveux blonds, en boucles soyeuses qui se défaisaient à peine étaient-elles arrondies, et ils en faisaient d'autres, inlassablement, comme de joyeux Sisyphe aiguillonnés de plaisir.

D'autres mèches, doucement, délicieusement, balayaient son ventre et l'intérieur de ses cuisses.

— ... è *marviglioso*, *marviglioso*...

Une langue experte dessinait des petits cercles sur son clitoris : la rotation du monde. Elle parcourait ses petites lèvres avec une infinie tendresse. Et soudain fougueuse, droite et dure comme une verge, la dardait de pénétrations qui duraient le temps d'un battement de cœur.

Elle s'embrasa, cria, se cambra et retomba sur le drap, plusieurs fois, sans que la bouche collée à son sexe, insistante, perfectionniste, l'abandonne un seul instant.

Puis elle resta bras écartés, jambes ouvertes, un long moment, tandis que se calmait son souffle rauque.

Alors, elle sentit les mèches blondes qui montaient jusqu'à sa poitrine, le glissement chaud de l'autre corps sur le sien.

— Tu as aimé ? demanda Sonja Carlson.

Clayborne 13

19 mai 2039

Clayborne était grand, musclé, délié, racé. Il prenait de son corps un soin méticuleux, qui relevait autant d'un souci de santé que de la satisfaction d'un narcissisme modéré, et largement professionnel. Nombre de protecteurs jouaient à se faire croire que la vie de leur patron pourrait dépendre un jour de leur aptitude à faire jaillir une dague en bondissant sur un spadassin. Ce n'était pas entièrement faux, mais une certaine capacité à établir des relations entre informations était nettement plus importante en ce milieu de XXI^e siècle. Sans parler de l'instinct, bien sûr.

Clayborne, donc, était athlétique et Whiting l'était beaucoup moins.

Ils jouèrent pendant une heure vingt et, comme d'habitude, Whiting gagna en deux sets.

Après leur match, ils déjeunèrent sur la terrasse du club-house avec Victoria et Barbara, l'épouse de Whiting, qui avaient joué sur un autre court. Le bâtiment était une vaste maison très andalouse, autrefois résidence du propriétaire d'une des *fincas* que Haviland Corporation avait achetées pour ériger sa forteresse. Il se trouvait à moins de trois cents mètres de celle-ci.

À un moment, comme Clayborne se désolait de la qualité de son jeu, Whiting dit :

— J'espère que votre vue n'est pas en cause...

— Non, répondit-il, de ce côté-là, je ne peux pas me plaindre.

C'était Whiting qui avait supervisé l'implantation de son œil, deux ans plus tôt. Un travail d'une incroyable complexité. Établir les connexions nécessaires à ce que les impulsions lumineuses saisies par les capteurs de la prothèse soient transmises au centre de la vision

n'était plus un défi chirurgical depuis longtemps : plus d'un million de personnes dans le monde avaient subi la greffe d'un œil artificiel. Mais il y avait le zoom.

Haviland Corporation était une des deux ou trois compagnies qui fabriquaient les prothèses optiques les plus fiables. Whiting lui avait proposé un modèle à focale variable. Agrandissement jusqu'à soixante fois, stabilisation automatique. Un système qui existait depuis des années mais dont toutes les greffes avaient échoué. Le problème n'était pas la variation de focale de la prothèse, mais son contrôle direct, sans interface extérieure. Le zoom était commandé par la volonté du porteur, de la même manière qu'on ajuste sa vision avec un œil naturel, et cela supposait des connexions nerveuses que les neurochirurgiens de la boîte pensaient pouvoir réaliser pour la première fois. Elles avaient nécessité quarante-deux heures de tripatouillage, entrecoupées de tests, au plus profond de son lobe droit. Ensuite, il avait passé plus de dix semaines extrêmement perturbantes à maîtriser cette nouvelle fonction. Raison sans doute pour laquelle aucun fabricant n'avait encore mis un modèle de ce type sur le marché.

Clayborne devait être le seul protecteur capable de distinguer à trois cents mètres un M-06 Highguard d'un Uzi 55 à impulsions.

Alors qu'ils finissaient leur dessert, Whiting demanda :

— On remet ça la semaine prochaine ?

La question aurait pu venir de Victoria. Clayborne se demanda si tout à l'heure il lui ferait l'amour ou lui rendrait sa liberté.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir, dit-il. J'ai beaucoup de choses à faire en ce moment. Indépendamment, bien sûr, du fait que la sécurité commence à en avoir marre d'être battue par la médecine.

Whiting rit.

— Oh, mais ce n'est que le début ! Et je ne vous parle pas de tennis.

— Vraiment ? Vous pensez à quoi, à vos fantasmes de clonage ? Si le président est assassiné, on va en chercher un autre dans le stock ? Un autre qui est le même, bien sûr ? C'est très convaincant.

Whiting fit la moue.

— À terme, la réalité ressemblera peut-être à ça. Mais dans ce cas, ces potentialités réalisées affecteront tellement la nature même de l'existence que les enjeux pourraient être complètement différents. Les organisations, les forteresses, les guerres économiques... Tout cela n'aura peut-être plus de sens. Je n'en sais absolument rien, notez-le bien. Mais ce que je sais, c'est que nous avons déjà quelques organes vitaux du président dans nos cuves, dont un cœur et un foie. S'il était

blessé à Castell One, je pense qu'en intervenant vite, nous pourrions le sauver dans tous les cas de figure, sauf en présence d'une lésion majeure du cerveau. Et je ne suis pas certain que cette limite soit définitive.

— Si je vous comprends bien, dit Clayborne, je vais devenir un anachronisme.

— Ce sera peut-être le cas de vos successeurs mais, pour être franc, je ne crois pas que vous serez au chômage durant les années qui viennent.

— C'est dommage, dit Victoria, tu aurais pu me consacrer plus de temps...

Ce fut assorti d'un regard tendre, amer ou provocant.

— Et si Mannering se révélait positif Aryta, demanda-t-il par pur souci de diversion, vous pourriez nous le guérir ?

Whiting haussa les épaules.

— Eh bien, disons que nous aurions une chance sur deux...

— Une chance sur deux ? J'avais cru comprendre qu'on ne savait pas traiter cette saloperie ?!...

— Au niveau du public, c'est exact, dit Whiting, mais nous parlons du président de Haviland Corporation. Nuance...

— Le virus y est sensible ?

Le médecin éclata de rire.

— Pas lui, dit-il. Mais les grandes entreprises biochimiques le sont.

— Attendez, laissez-moi deviner, dit Clayborne... Depuis quelques années, elles ont investi des milliards pour développer un médicament. Le taux d'efficacité de la première génération est de l'ordre de... 3 ou 4 %. La deuxième génération est plus prometteuse : on approche des 20 %. Elle sera mise sur le marché dès que les investissements de la première auront été plus ou moins rentabilisés. La troisième génération est efficace à 50 % : on l'aura dans cinq à huit ans. Et je ne sais pas, moi, quinze ou vingt millions de morts. Je suis dans le vrai ?

Whiting haussa les épaules.

— Oui et non. Il y a d'autres facteurs. Les procédures d'homologation, par exemple. Il faut des années d'expérimentation avant de mettre un médicament sur le marché.

— Mais le produit le plus avancé peut être négocié en douce ?

— Oui, mais ce n'est pas qu'une question d'argent. Ça ne concerne que des gens susceptibles d'offrir des contreparties très pointues.

Aucune chance pour le propriétaire de l'usine de chaussures du coin.

Haviland Corporation ne fabriquait pas de chaussures.

Il était sur Victoria.

Non, il était au-dessus d'elle, appuyé sur ses bras tendus, les poings plantés dans l'oreiller, de chaque côté de son visage. C'était un peu comme s'il venait de la frôler de deux directs symétriques.

Et il était ailleurs.

Il plia ses bras pour l'embrasser. Elle souleva la tête et leurs langues se fouettèrent un instant, puis ses triceps le soulevèrent à nouveau, et la tête de la jeune femme retomba sur l'oreiller. « J'aurais dû le lui dire quand nous sommes rentrés ; mais c'est si difficile... »

Son sexe se ramollissait un peu.

Alors, il s'imagina prenant Diana Barros, allant et venant en elle dans cette même pièce. Il imagina le corps de cette autre femme, le souffle de cette autre femme, le sexe de cette autre femme. Son érection redevint forte.

Maintenant, ils échangeaient un sourire, les yeux dans les yeux, secoués par l'ondulation de ses reins. « Et je lui souris, comme si... »

Il s'allongea sur elle et glissa les bras sous son dos.

« C'est la dernière fois. Dans quelques jours, je le lui dirai. Elle comprendra. »

Quand elle cria, il pensa de toutes ses forces qu'il n'était qu'un pauvre type.

Et la même chose quand il se répandit en elle, juste après.

« Dans quelques jours... »

Elle bougea contre lui, souleva un peu la tête, parut chercher le meilleur endroit sur sa poitrine et, l'ayant trouvé sans doute, la reposa doucement.

« Je crois qu'il faut qu'on en reste là, Vic. Je ne ressens plus ce qu'il faudrait. »

Et après, bien sûr :

« Je suis désolé. »

Elle se redressa.

— Quelle heure est-il ?

Il tourna la tête pour lire l'heure sur le réveil posé près du lit.

— Presque 16 h 30.

— Il faut que j'y aille.

— Oui. D'accord.

Elle devait rencontrer le chef de son service à 17 heures.

— Adrian... Est-ce que tout va bien ?

Elle le regardait, appuyée sur ses coudes.

— Oui. Ça va. Autant que possible. En ce moment, on a une situation très tendue et ça me bouffe un peu...

Elle le regardait encore. Cela dura un peu, puis elle posa un baiser sur ses lèvres et se leva, partit vers la salle de bains.

« Ce n'est pas possible que je sois aussi lâche. Assez pour faire encore l'amour avec elle alors que, moralement, je n'en avais plus le droit. »

Elle ressortit de la salle de bains.

« Ce que c'est con, tout ça !...»

Il la vit se rhabiller dans la faible lumière. Sous-vêtements, jupe sombre. Chemisier de soie pâle. Un bracelet d'or qui, dans la gestuelle de l'amour, avait parfois laissé sur son dos des griffures différentes de celles que faisaient les ongles.

Voilà. Elle debout, habillée, recoiffée.

— À bientôt, dit-il.

— À bientôt, dit-elle. Puis elle sortit de la chambre.

Et elle revint sur ses pas, et de là, dans l'encadrement de la porte, lui envoya un baiser du bout des doigts.

Puis il fut seul, et resta longtemps allongé, avec la sensation d'être parfaitement, foncièrement lamentable.

Caprara 6

19 mai 2039

Ils se croisèrent à la porte de la salle à manger, dirent :

— *Morning !*

« Merde, je l'avais presque oublié, celui-là !...»

Et pourtant, ce qu'il était beau !

Seulement, les choses avaient pris, ces dernières heures, une tournure assez inattendue.

Sonja Carlson avait appelé à 11 h 46. Elle avait dit ces simples mots :

— J'aimerais vous voir ; maintenant, si vous le voulez...

Gianna l'avait voulu. Et tandis qu'en hâte, elle se rhabillait, que sur ses lèvres elle remettait du rouge, et soulignait de noir la ligne de ses cils, son esprit courait devant elle comme un chien mal dressé. Imaginant des révélations.

Des révélations, parce que la femme qui l'attendait ne pouvait qu'en savoir beaucoup sur tout ce qui touchait à cette communauté : les petits secrets, bien sûr, les gentils scandales. Mais peut-être aussi les raisons pour lesquelles un technicien de haut niveau avait assassiné son époux.

Et qu'elle ne l'appelait pas à cette heure pour ses beaux yeux noirs.

La voiture était déjà là quand elle était sortie de l'hôtel. Sans chauffeur.

Durant le trajet, sur la banquette arrière, elle avait dû se retenir pour ne pas crier sa frustration de tant de lenteur. Limite absolue, avait dit Holmquist.

Elle était sûre d'apprendre des choses, exposées sans détour avec une candeur qu'elle trouverait bien nordique – ou alors, au contraire, codées, sibyllines, de vagues allusions qu'elle devrait décrypter, des fragments de vérité qu'elle aurait à recoller, comme les morceaux d'un vase étrusque. Des choses que Holmquist et ses collègues ne savaient pas, qu'on aurait gardées pour elle.

Pourquoi ?

Peut-être parce que les circonstances avaient tout faussé. Peut-être parce que Carlson représentait tellement dans sa communauté que la police locale avait eu peur de brusquer sa veuve.

Était-ce cela que voulait madame Carlson ? Lui donner à elle, flique italienne de passage, des informations que les autres avaient été trop timorés, trop respectueux pour demander ?

Et pourquoi s'était-elle remaquillée ?

« Parce qu'une Ritale se maquille quand elle sort ! » avait-elle pensé.

Même en pleine nuit, lorsqu'elle monte armée dans une voiture grande et noire, sans chauffeur, comme une calèche hantée ?

« *Ma chiaro !...* »

— Je suis heureuse que vous soyez venue...

Elle, si belle et digne. Si veuve.

— Suivez-moi. Vous voulez me donner votre blouson ?

— Je crois que je vais le garder pour le moment.

Elles avaient traversé le vestibule, étaient entrées au salon. Des lampes diffusaient une lumière chaude en quelques endroits précis. Elles s'étaient assises, aux mêmes places que lors de leur première rencontre, en présence de Holmquist.

Madame Carlson lui avait proposé une liqueur d'orange, que Gianna avait acceptée. Dédaignant le robot de service, elle avait ouvert une petite armoire et rempli deux verres.

— J'ai un peu honte, vous savez ! Vous faire venir aussi tard, comme cela... Mais j'avais très envie de vous parler.

Gianna avait tendu le bras pour prendre son verre.

— J'ai très envie de vous écouter.

— Votre visite, hier (elle avait jeté un rapide coup d'œil à sa montre), je devrais dire avant-hier, m'a fait beaucoup de bien...

Ensuite, elles avaient parlé de l'Italie, de la Suède, des enfants qu'elles n'avaient pas eus, d'une ou deux guerres, de peinture et finalement d'opéra.

— Je vais vous montrer quelque chose, avait dit madame Carlson en se levant.

Elle était allée ouvrir un secrétaire, à l'autre bout du salon, avant de revenir avec, à la main, une photographie dans un cadre de bois clair.

Elle l'avait tendue à Gianna, en s'asseyant à côté d'elle.

— Je suppose que vous reconnaissez l'endroit...

Le couple Carlson : smoking et robe de soirée, devant la Scala.

— Elle a été prise il y a trois ans, dit-elle. Une magnifique représentation de *Turandot*. C'était quelques semaines avant ce terrible attentat.

Sa voix s'était brisée.

— Tous ces morts, avait-elle murmuré. Tous ces morts dans ce lieu construit pour la beauté. Qu'avons-nous fait du monde ?

Gianna avait posé la photographie sur ses genoux.

— Il m'arrive de me le demander, avait-elle répondu, prenant la main de la Suédoise.

— Tu as de si beaux yeux noirs.

La Nordique et l'Italienne s'étaient penchées doucement l'une vers l'autre. D'abord, leurs tempes s'étaient frôlées. L'or et la nuit.

Sonja Carlson avait appelé la femme, et non la policière.

Et c'était la femme qui était venue.

— Regarde, j'ai un cadeau pour toi...

Elle venait de remettre à son flanc le holster et l'arme qu'elle avait posés près du sofa quand elles s'y étaient allongées.

— Mais non, je ne veux pas...

— Oui, prends-le, prends-le ! Mais tu dois me faire une promesse...

— Ah bon ! Qu'est-ce que je dois promettre ?

— Ce n'est rien, tu sais. Rien du tout. Ça n'a pas de valeur, et pourtant... C'est une chose que j'ai trouvée dans un tiroir du bureau de Stefan, après sa mort. Promets-moi de ne pas ouvrir ce paquet avant d'être de retour en Italie.

Elles se tenaient à un mètre l'une de l'autre, dans la lumière mesurée des lampes du salon où elles venaient de redescendre. Sonja avait passé un peignoir de soie blanc.

— Tu le veux vraiment ?

— Oui. Je t'en prie !...

Elle avait dit cela très sérieusement. Gianna avait tendu la main.

— Je te le promets.

C'était un tout petit paquet, sans poids, de moins de quinze centimètres de côté. Une boîte de carton sous un papier sombre.

— Merci.

Elles s'étaient embrassées. Puis Sonja avait dit :

— Je vais programmer la voiture...

Gianna avait enfilé son blouson de cuir noir, tenté vainement de glisser le petit paquet dans une de ses poches, et s'était résolue à le garder à la main.

Elle avait frissonné dans le matin du Nord. Puis, durant le trajet, elle s'était vaguement assoupie, en travers de la banquette, et c'était le contact anguleux du petit cube de carton, contre son abdomen, qui, un peu plus tard, l'avait réveillée.

Petit et encombrant. Elle l'avait laissé dans un tiroir de sa chambre avant de redescendre prendre son petit déjeuner.

Gianna était seule dans la salle à manger. Le personnel finissait de débarrasser les autres tables quand on lui apporta son thé – lorsque la voiture l'avait déposée devant l'hôtel, il était près de 6 heures, et elle n'avait pas particulièrement envie de se lever tôt.

En attaquant un œuf au plat (le poisson fumé n'était pas envisagé avant midi bien sonné), elle pensa qu'elle était venue dans ce coin paumé par le jeu du hasard, y collaborait avec un ancien amant flic, avait croisé un mec qui la foutait en transe quand elle le regardait, et s'était retrouvée faisant l'amour avec la veuve du magnat local, enterré quelques jours auparavant. C'était quand même un beau métier !

Et maintenant, qu'allait-elle faire ?

Serait-elle assez forte ou assez honnête pour tenir la promesse faite à Sonja ?

Elle pouffa. Quelle importance ? Ce n'était qu'un jeu, sûrement.

Ça n'a pas de valeur, avait dit Sonja, et pourtant, c'est peut-être immense.

Elle se leva d'un bond, prit sa clé sur la table et partit vers le hall. L'ascenseur, d'après le témoin lumineux, était au troisième étage.

Elle poussa la porte de l'escalier, l'escalada en trombe, émergea dans le couloir, se retint de courir jusqu'à sa chambre, vit que l'ascenseur, en train de redescendre, passait au premier. Elle plongea sa clé dans la serrure.

Il était là où elle l'avait laissé. Elle l'examina aussi attentivement que possible, le retournant entre ses mains, et eut la quasi-certitude que personne n'y avait touché.

Elle prit son arme, laissée dans son sac de voyage pendant le petit déjeuner, et passa le holster.

Elle eut soudain une idée pour cacher le petit paquet. Elle ne valait peut-être pas grand-chose, mais elle choisit d'obéir à son inspiration. Il y avait une boutique de souvenirs à deux pas de l'hôtel.

Holmquist devait passer la prendre à l'hôtel à 14 heures. Ce matin, elle irait visiter le mémorial Olaf-Palme. Il avait beaucoup insisté pour ça.

Caprara 7

19 mai 2039

Le mémorial Olaf-Palme était un grand bâtiment de bois clair, aux lignes simples, construit sur un seul niveau, au milieu d'un parc.

À l'intérieur, les salles semblaient conçues pour convoyer le même sentiment de clarté, simplicité, sérénité. L'architecture comme médium politique : ce n'était pas nouveau. L'Italienne en savait quelque chose.

En progressant dans le mémorial et la carrière du politicien – les études de droit à Stockholm et de science politique aux États-Unis, la présidence de l'Union nationale des étudiants suédois, la collaboration avec Tage Erlander dont il devient le secrétaire personnel en 1953, la nomination au poste de ministre sans portefeuille en 1963 –, Gianna ne put empêcher son attention de dériver des textes et hologrammes vers les visiteurs, peu nombreux à cette heure.

Il y avait de la gravité dans l'air, de la componction. Elle vit des yeux humides, crut déceler chez l'un ou l'autre, non seulement l'émotion du pèlerin dans un lieu saint, mais surtout la certitude d'être bon, la plénitude heureuse de participer à la conscience du monde. Puis elle se dit qu'elle projetait peut-être un peu, et continua sa visite.

Palme et les autres sociaux-démocrates avaient considéré qu'une certaine omniprésence étatique constituait un instrument de liberté. À l'ère des mégacompagnies, c'était risible et presque vrai.

Elle passa dans une petite salle, déserte à ce moment, consacrée à la fameuse marche contre la guerre du Vietnam, à Stockholm en février 1968, qui avait suscité dans le monde un flot de réactions outrées ou positives : celui qui était alors ministre de l'Éducation s'y était retrouvé aux côtés de l'ambassadeur du Vietnam du Nord à Moscou... Elle lut que la présence de ce dernier avait été totalement inattendue, et une mauvaise surprise pour Palme, qui ne pouvait pas annuler la marche.

On la frôla. Une brûlure cingla sa joue, à droite.

— Aïe !

Ce fut instantané : elle ne pesait plus rien.

Le mémorial, la Suède et le monde étaient un cylindre immense et rugissant. Elle fut saisie dans le haut du dos, par le cuir de son blouson, poussée vers un coin de la salle, là où une fine ligne métallique dessinait le contour d'une porte dans le mur blanc. Une main naquit devant son corps, se referma sur la poignée, la porte s'ouvrit, elle fut dans une autre pièce.

La nuit d'abord, grondant d'un vent de fin du inonde, et la lumière à nouveau. Le tourbillon prodigieux charriait des choses étrangement familières, fonctionnelles. Des rayonnages d'acier, chargés de boîtes et de gros bidons, et dont les structures, devenues fluides, s'enroulaient autour d'elle, entraînées par le vortex qui déferlait sur l'univers.

Quelque chose la parcourut, s'arrêta près de son aisselle gauche, la libéra d'un poids.

On la poussait encore, on la portait presque. Et soudain, on ne la porta plus.

Alors elle tomba, tomba sans peur et lentement vers un champ de blé sous le soleil, et elle s'était trompée, ce n'était qu'un parquet, qui l'accueillit sans douleur. Relevant la tête, elle vit une grande étendue de neige.

— Ici, nous pourrions parler sans être dérangés.

Vibrante, céleste, c'était la voix d'un dieu.

— Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais cette espèce de martyrlund à la con est un des rares endroits de cette ville qui ne soient pas truffés de caméras.

Elle se retourna – ou elle fut retournée.

— Il faudra me dire toute la vérité.

Le dieu était beau comme un dieu.

Il avait des yeux de ciel.

À des milliers de mètres au-dessus d'elle, il rayonnait dans son Olympe. Ses longs cheveux d'or étaient ramenés en arrière, tombaient en queue-de-cheval sur sa nuque. Dans une de ses mains, il tenait un objet noir que Gianna était sûre de connaître, mais qu'elle n'aurait pu identifier en ce moment précis. Il examina l'objet quelques instants, puis passa à celui, beaucoup plus petit – elle croyait le connaître aussi, mais... –, qu'il tenait dans l'autre main.

— Une policière de Milan... La police italienne collabore avec les flics de ce bled ?

— Oui, à cause du meurtre de Stefan Carlson. Le suspect est un double national. Il s'appelle Vincenzo Waltin.

C'était bien sa voix, mais elle était lente, lente, et semblait venir de

très loin.

— Et maintenant, où est-ce qu'il est ?

— On n'en sait rien. On a perdu sa trace à Copenhague.

Dans l'œil de la tornade lente qui s'abattait sur le monde, le dieu parut contrarié de cette réponse.

— Une voiture est venue te chercher, cette nuit. Chez qui es-tu allée ?

— Chez madame Carlson. C'est la veuve...

— Je sais, je sais. Qu'est-ce qu'elle t'a dit à propos du meurtre de son mari ? Elle t'a parlé du fantôme ?

Elle ne put s'empêcher de pouffer de rire.

— Le fantôme ? Ça n'existe pas ! On n'a pas parlé de ça...

Elle vit de la colère sur le sublime visage.

— Je t'ai dit que je voulais la vérité !

— Mais c'est la vérité, gémit-elle. On n'a même pas parlé de l'assassinat de son mari.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait pendant des heures ?

— On a parlé d'un tas de choses. Et puis on a fait l'amour.

Le dieu parut stupéfait, puis il eut un rire bref ; mais c'était un rire amer, qui lui fit peur.

— Voyez-vous ça ! Je n'avais pas eu l'impression que tu préfèrais les femmes.

— Oh non, c'est seulement la quatrième...

— D'accord, d'accord ! Mais tu es certaine qu'elle n'a rien dit à propos du fantôme ? Réfléchis bien !

Elle fouilla sa mémoire, ne trouva rien, pensa que le dieu serait furieux, chercha encore, chercha, trouva.

— Non, elle n'a rien dit, mais... Elle m'a donné quelque chose.

— Donné quelque chose ? Quoi ?

— Je ne sais pas. C'est un petit paquet. Elle m'a demandé de lui jurer de ne pas l'ouvrir avant d'être rentrée à Milan.

— Et tu ne l'as pas ouvert ?!

— Non.

Le dieu blond soupira. Elle eut l'impression qu'il la trouvait très bête.

— Où est-il ?

— Dans ma chambre, à l'hôtel.

— Dans ton coffre ?

— Non. Ils ne sont pas sûrs. Il est sur la table. J'ai acheté un souvenir à la boutique qui est près de l'hôtel. Un petit cheval de bois. J'ai mis le paquet de madame Carlson dans la boîte qui contenait le cheval avant de le faire emballer.

Le dieu réfléchit un instant.

— Tes collègues savent que tu es ici ?

— Oui.

— Quand est-ce que tu dois les revoir ?

— À 14 heures.

Il regarda sa montre.

— Bon, dit-il, je crois que ça ira : il y a un train qui part à 13 h 24.

Il eut un sourire qui était presque tendre, et ce fut doucement qu'il dit :

— N'aie pas peur. Tu ne sentiras rien du tout.

La nuit revint.

Barstow 2

15 octobre 2038

Après l'hôpital, la mère de Barstow avait passé huit mois dans un établissement psychiatrique près de la baie de Morecambe. Il lui rendait visite lorsque le chef de son groupe lui en donnait la permission. Car, son, père mort, le gosse était devenu soldat, d'un jour à l'autre. Malgré ses protestations, on ne l'avait pas laissé participer aux combats. D'abord, il avait aidé à la logistique, transmis des messages, nettoyé des armes et des latrines ; mais il s'était vite fait remarquer pour ses capacités en matière d'informatique et, depuis ce moment, il avait passé l'essentiel de son temps à pénétrer les réseaux des musulmans et de leurs alliés.

Chez les fous, il y avait des sacs de sable contre les façades, les infirmiers portaient des blouses sales, on entendait bramer dans les couloirs. Dans la salle où l'on roulait pour la journée sa mère autiste,

déconnectée, un jeune type maigre riait comme un con ; une femme d'une cinquantaine d'années, se déplaçant avec une chaise, ne cessait de monter sur celle-ci pour scruter le plafond à la recherche de quelque sournoise infiltration. Un gros rouquin marmonnait à l'infini le mode d'emploi d'une tondeuse à gazon.

Quand l'établissement avait brûlé avec la moitié de ses pensionnaires, sa mère avait été recueillie par sa cousine de Coventry ; il ne l'avait revue que deux fois jusqu'à la fin du conflit. Après la victoire, il l'avait ramenée dans leur maison presque intacte. Entre ses séances de travail sur des ordinateurs extraits d'entrepôts éventrés, il la faisait manger, la torchait, la mettait dans son lit. Grâce aux compétences développées pendant la guerre, il avait prêté son assistance aux auteurs de diverses magouilles, gagnant assez d'argent pour subvenir à leurs besoins, et finalement pour acquérir l'équipement minimal indispensable à la réalisation de son ambition : devenir dissipateur. Et puis, rapidement, le très jeune guerrier des consoles s'était mis à gagner gros et, bien sûr, certaines choses avaient changé. Comme le fait que maintenant sa mère était ici, à la clinique Saint George.

Chaque fois que Barstow, ayant composé son code, pénétrait dans la chambre 6822, ce qu'il ressentait n'était pas de l'émotion, de la douleur, mais une solide bouffée de haine. La haine qu'il éprouvait, et qui le boufferait jusqu'à la fin de ses jours, pour tous ceux qui avaient contribué à l'avènement de la Correction.

— Salut, maman, dit-il.

L'alvéole occupait la moitié de la chambre.

Elle leva les yeux, le vit, sourit.

Et ne dit rien, bien sûr, puisque depuis douze ans elle n'avait plus rien dit.

Ses yeux se refermèrent lentement et elle resta immobile, respirant doucement tandis que le sourire persistait sur ses lèvres.

La haine. Ces politiciens jouissant dans leur froc en parlant d'éthique, ces médias à la con et leurs leçons de morale, ces organisations diabolisant la moindre velléité de défense. Tout cet amalgame d'acteurs conscients ou non, œuvrant à convaincre les citoyens occidentaux que toute résistance aux immigrés, à leurs coutumes, leurs désirs et leurs lois reviendrait à commettre l'abominable péché de racisme...

Et pendant ce temps, ils affluaient.

Oh, ce n'étaient pas des hordes de Barbares au cimeterre entre les dents qui se pressaient aux frontières. Tout juste des gens et des

familles réduits à la misère par l'échec permanent de leur société. On aurait pu leur trouver une place.

À condition de mettre des limites, en termes de nombre et de comportement. Défendre sans faiblir la laïcité, la liberté sur lesquelles reposaient les démocraties occidentales. Mais c'était trop attendre des politiciens.

Que voyaient-ils, ces musulmans venus tenter leur chance dans cette autre société, et dont la grande majorité sans doute aurait voulu s'appuyer sur ses structures ? Qu'à chacune de leurs revendications, les pouvoirs publics se couchaient sous prétexte d'ouverture ; qu'à chaque outrance, des organisations privées les soutenaient au nom de l'éthique ; que chaque fois qu'ils élevaient la voix, les Occidentaux capitulaient sur l'autel de l'antiracisme.

Et il aurait fallu qu'ils la respectent, cette civilisation qui n'en finissait pas de tendre l'autre joue, quand ce n'était pas sa croupe ?

Cela avait duré bien des années : les uns beuglant qu'Allah était grand, les autres chevrotant que les droits de l'homme étaient jolis.

Jusqu'à la révolte des peuples autochtones. Les guerres civiles européennes. Les chiïtes à Lancaster.

Quand les coups de feu avaient retenti non loin de la maison, son père était à l'extérieur. Sa mère l'avait pris par l'épaule et lui avait fait passer la porte menant à la cave. Il avait résisté, dit qu'il devait rester pour la défendre, qu'il savait où se trouvait le pistolet, mais elle l'avait poussé avec tant de fermeté qu'il avait failli rouler au bas des marches.

Puis il y avait eu les cris de sa mère et ceux des assaillants, les coups de feu dans la maison. Et les cris de sa mère encore, abominables, déchirants. Sa peur de gosse, dans le noir. Le goût de ses larmes.

Il avait poussé la porte de la cave quelques minutes plus tard.

Son père était sur le seuil du salon. Avant de tomber, il avait abattu deux musulmans ; ils étaient sur la moquette, truffés de chevrotine et la queue à l'air. Quant à sa mère, sa mère violée, torturée, souillée, son esprit ne guérirait jamais.

Immobile, à demi nue (le bas seulement), allongée sur le carrelage de la cuisine, elle poussait une plainte aiguë, monstrueusement persistante, avec cette saccade qui revenait au rythme de son souffle. Et lui, sur le seuil, il avait pleuré plus fort, de rage et de chagrin.

Des rafales avaient retenti, non loin de la maison.

Alors il avait secoué sa détresse, il avait couru jusqu'à l'étage, pris le SIG dans l'armoire de la salle de bains, sous les boîtes en carton

pleines de chiffons et de produits de nettoyage.

Son père lui avait enseigné la manipulation des deux armes dont il était fier, le SIG et le fusil à pompe Tokarev. Et plusieurs fois depuis le début du conflit, il l'avait emmené tirer dans le terrain vague, à l'angle de la rue, là où venaient s'entraîner les hommes des Occidental Defense Groups de Lancaster Nord.

Jack était redescendu, et quand les pas avaient retenti dans le jardin, les pas d'un homme qui courait seul, il avait tiré la culasse en arrière pour mettre une balle dans le canon. La porte du jardin s'était ouverte à la volée, et le moudjahid s'était rué dans la cuisine qu'il avait quittée quelques minutes plus tôt avec ses frères d'armes en chantant la gloire d'Allah.

Mais Allah se montrait ingrat : à peine dans la rue, ils étaient tombés sur des combattants du North Lancaster ODG 46 et lui seul avait échappé à leur tir, faisant demi-tour vers la maison des Barstow. Et maintenant, l'homme venait d'arrêter sa course, à quelques mètres de l'arme tenue à deux mains par l'enfant de onze ans dont ils avaient tué le père et torturé la mère.

L'homme ressemblait très fort aux cibles peintes sur de vieilles planches, dans le terrain vague : la barbe, les yeux sombres, le foulard vert autour du front, la mitraillette à la main. Une vision qui faisait peur. Et de peur, Jack avait arraché le coup, tirant trop haut, le ratant presque malgré la distance ridicule qui les séparait.

Heureusement, le moudjahid était grand : à défaut de recevoir la balle dans la poitrine, il l'avait prise en plein foulard.

Quand les membres de l'ODG 46 étaient entrés dans la maison, quelques minutes plus tard, ils avaient trouvé le gosse agenouillé près de sa mère. Inlassablement, il passait une main dans les cheveux de la femme.

Son autre main tenait toujours le pistolet.

Et puis, un jour, six mois après le début de l'essai programmé pour en durer quinze, BCL Mindware avait cessé d'exister.

— Comment ça, BCL n'existe plus ?...

— La société a été dissoute et rayée du registre du commerce, avait dit Fielding. On nous a communiqué très peu de choses. Apparemment, des divergences entre associés... Je suppose que chacun a repris ses billes. J'ignore si l'un d'entre eux va continuer à développer NAPALM dans le cadre d'une nouvelle entreprise.

— Vous voulez dire que nous devons nous contenter de ce que

nous avons, c'est-à-dire une version préliminaire et incomplète ?

— Pour le moment, oui...

Barstow s'était plongé dans les réseaux, dans l'espoir de contacter les anciens associés de BCL Mindware, et découvert que l'existence de la société s'était achevée d'une façon assez trouble. Un des associés, William Brouwer, était mort dans des circonstances indéterminées ; les deux autres, Ramon Cardenal et Joan Lockwood, semblaient avoir disparu d'une manière qui sentait fort la dissipation.

Plus fort encore lorsque, une dizaine de jours plus tard, les autorités locales avaient rendu public au sujet de la mort de Brouwer un rapport d'autopsie qui concluait au décès par empoisonnement.

Ensuite, il n'avait plus rien trouvé.

Il était allé sur place. Il avait fait le déplacement de la Californie, avec l'espoir un peu fou de trouver des indices, des éléments qui lui permettraient de compléter le programme. Il avait failli ne pas en revenir.

« Dommage... » pensa Barstow.

Mais tout n'avait pas été perdu. Par moments, comme maintenant, sa mère, dans son alvéole, souriait aux anges, la tête se balançant lentement, comme si elle revivait avec délices les meilleurs fragments de son passé. C'était l'effet de NAPALM. Que pouvait-il espérer, sinon que cela dure longtemps ?

Caprara 8

19 mai 2039

— Et la lumière s'est éteinte, dit-elle. J'ai entendu que... qu'il se déplaçait. Et quelques secondes plus tard, il y a eu un cri, et une chute. C'est ce dont je me rappelle, en tout cas...

Le monde avait cessé d'être un tube vertical pour surfeurs géants.

Holmquist, sur sa chaise, était songeur.

— Alors, il s'intéressait à Waltin, et à un fantôme...

— Ouais. Et je lui ai dit tout ce que je savais. C'est-à-dire rien. Mais je ne sais toujours pas ce qui est arrivé ensuite. C'est toi qui m'as trouvée ?

— Oui. Tu n'étais pas à notre rendez-vous et, comme tu m'avais dit que tu allais visiter le mémorial, je suis venu aux nouvelles. Tu étais inconsciente. D'après les médecins, c'est la deuxième phase normale avec ce que ce type t'a injecté.

— Et la troisième phase, c'est quoi ?...

Elle avait demandé cela d'un ton anodin, en regardant les tuyaux de la perfusion qu'elle subissait. Et en sentant, dans son ventre, la contraction d'une peur sauvage.

— Ils n'ont rien identifié, dit-il.

— Pas de virus, pas de toxique à effet retardé ? Ne me cache rien, Sven !...

— Je ne te cache rien. Ils ont analysé ton sang et la substance employée par ce type dans l'injecteur qu'il portait. Elle n'est pas faite pour tuer. Pour cela, il en avait une autre, qu'il n'a pas eu le temps d'utiliser.

Du regard, il parcourut un instant le lit, l'appareillage médical, la ville au-delà de la fenêtre, puis il dit :

— Toi non plus, Gianna, j'aimerais bien que tu ne me caches rien.

— À quoi est-ce que tu penses ?

— À ta promenade de cette nuit.

Sous-entendu : quoi d'autre ?

Elle haussa les épaules.

— Madame Carlson m'a appelée un peu avant minuit. Elle a dit vouloir me parler et j'ai accepté. Elle a envoyé une voiture, comme je sais que tu sais que je le sais... Voiture programmée, j'en témoigne solennellement, pour respecter scrupuleusement la limite générale de vitesse imposée en vue de l'épanouissement de l'humanité.

— Ça, je le sais aussi, dit-il. Mais quoi que tu penses de notre tendance à surveiller nos citoyens, je peux t'assurer qu'elle s'arrête à la porte de leur maison...

— Tu risques d'être déçu. Comme je l'ai été (elle se traita de menteuse), parce que, pour tout dire, je m'attendais à ce qu'elle me balance un truc dans le genre : je vais vous dire pourquoi Vincenzo Waltin a tué mon mari. Résultat : zéro. Mais si tu veux connaître ses préférences en matière d'opéra, n'hésite pas à me demander.

— Une autre fois, peut-être...

Pendant quelques instants, ils ne dirent rien. Sur sa chaise, il avait croisé les jambes et, renversé contre le dossier, semblait absorbé par la contemplation de ses mains. Devinait-il qu'elle dissimulait quelque

chose ? Merde, elle n'avait pas à lui dire pour l'amour avec Sonja !

Et pour le cadeau ? La chose dans le petit paquet, qui ne valait rien, et pourtant ?... Elle se demanda s'il n'allait pas la sortir d'une poche de sa veste.

— Quand je pense que ce fumier m'avait fait flasher. Est-ce que tu sais qui l'a tué ?

— Je n'ai pas de certitude, dit-il. Mais...

Il prit une photographie dans une de ses poches et la lui tendit.

— ... Peut-être que ce visage te dit quelque chose.

— Un Japonais... Jamais vu.

— Il voyage sous le nom de Mitsuo Kayashima. Il est arrivé chez nous dans l'après-midi du 17. En fait, exactement deux trains avant toi. Il est descendu à l'hôtel *Erlander*. Il est entré au mémorial quelques minutes après ton agresseur, qui lui-même te suivait de peu. Et il en est sorti moins de cinq minutes après l'heure estimée du décès du type. Tu vois que nos caméras servent à quelque chose...

— Tu l'as interrogé ?

— Non. Il est monté dans le train de 15 h 10 pour Stockholm. J'ai contacté mes collègues de là-bas, qui m'ont appris qu'il avait pris un vol pour Tokyo. J'aurais pu le faire interpellé et interroger, ce qui n'aurait servi à rien. Autant lui laisser l'illusion qu'il n'a pas été repéré. Même si je suis certain qu'il n'est pas dupe.

Gianna en fut certaine également. Mais il y avait autre chose. Après tout, le Japonais avait sauvé la vie d'une policière venue collaborer avec les flics locaux, avant de s'en aller discrètement. Même si ses motivations ne relevaient pas de l'altruisme, le fait de lui créer des problèmes inutiles aurait été, comment dire, déplacé. Ou, du moins, ressenti comme tel par ses employeurs, qui n'étaient sans doute pas un minigang gérant trois putes et deux salles de jeu dans une banlieue de l'Hokaido.

— Pas d'autre indication sur lui ?

— Pas pour le moment. On fera des recherches, bien sûr... Mais on a l'arme qu'il a utilisée. Ou plutôt ce qu'il en reste. Ton ange gardien s'est apparemment servi d'un couteau fait d'un alliage carbonique à mémoire de forme : très pratique pour passer le contrôle d'arrivée. En revanche, il semblerait que ce genre de structure perde très rapidement sa cohésion moléculaire. Nous n'avons retrouvé que des fragments dans la gorge de l'autre con.

— Et lui, on sait qui c'était ?

— Un mec dissimulé derrière pas mal d'écrans, dit Holmquist. On

essaye de les enlever les uns après les autres. Il est arrivé ici le 15 au soir, en provenance de Francfort. Il prétendait s'appeler Boris Herrschman, citoyen allemand.

— Ces types sont des professionnels au service d'organisations majeures. Et c'est le meurtre de Carlson qui les intéresse. Et ce putain de fantôme.

— Oui. Probablement une création des laboratoires Carlson. Nous savons ce que représente l'espionnage scientifique de nos jours. Mais ils nous ont dit que Waltin n'avait pas accès aux recherches les plus avancées.

— Tu oublies qu'il a travaillé étroitement avec Carlson pendant pas mal de temps, et personne ne sait sur quoi. Mon sentiment, c'est qu'il a accédé à quelque chose de très chaud et qu'il a cherché à le vendre à son profit. Je ne sais pas s'il a réussi, mais Carlson a dû s'en rendre compte et il l'a tué.

— C'est assez plausible, dit-il.

— Bon. Demain, je rentre chez moi.

— Fais très attention, Gianna. Si quelqu'un s' imagine que tu en sais beaucoup, il peut recommencer à s'en prendre à toi.

— Ne t'en fais pas, dit-elle. À Milan, je serai sur mon terrain.

Clayborne 14

19 mai 2039

C'était la fin de l'après-midi. Le soleil commençait à rougir au-dessus de la mer, au-delà de la balustrade de pierre.

Chaque fois qu'une nouvelle arrivait à Castell One, il y avait un moment où elle lui était officiellement présentée. Et le plus souvent, cela se passait sur la terrasse de l'appartement présidentiel. Au gré de l'humeur du maître des lieux, celle-ci donnait comme aujourd'hui sur un lagon tropical, d'autres fois sur les frondaisons rougissantes d'une forêt de feuillus au plus vif de l'automne, ou sur les crêtes enneigées de montagnes andines. Parfois même, la terrasse était ouverte sur les collines andalouses qui entouraient le site ; mais cela n'arrivait qu'en TL (pour Threat Level) un ou deux. Bien sûr, après la révélation du complot des bibleux, on en était au niveau six : le dernier, le plus

profond.

Sherilyn Leighton portait une jupe de lin bleu et un polo de coton blanc. Elle n'était pas devenue laide.

— Ainsi, vous êtes l'homme qui veille sur Brian...

— Et donc sur le monde, dit Clayborne.

Mannering éclata de rire.

— Clayborne est le meilleur des protecteurs ! dit-il. Sans lui, tu aurais rencontré mon successeur.

— Je suis heureuse de l'entendre, dit-elle. Vous savez, je ne fais que commencer à réaliser ce qu'un homme comme Brian peut compter d'ennemis dans le monde, et je trouve cela terrifiant.

— Oui, dit Clayborne, il y a des positions moins exposées que la sienne...

À l'extrémité d'un cordon noir, entre sa gorge et ses seins, elle portait un pendentif, un petit cylindre d'acier brossé de cinq centimètres environ, d'une fluidité élégante parce que légèrement déformé, comme si on lui avait fait subir un début de fusion. Dans sa partie inférieure, le bijou était orné d'un ovale d'or jaune, également brossé, d'un peu plus d'un centimètre de longueur.

Lors de son arrivée à Castell One, Clayborne avait effectué une investigation maximale sur la totalité des effets qu'elle apportait avec elle. Le pendentif d'or et d'acier n'avait pas échappé à cet examen : sa structure moléculaire avait été analysée par les systèmes de la forteresse, comme celle du cordon noir, d'ailleurs. Mais indépendamment de l'aspect sécuritaire, il avait assez apprécié la beauté de l'objet pour se jurer qu'un jour, il chargerait un bijoutier d'en faire l'exacte réplique. Histoire de l'offrir à une femme qu'il ne connaissait pas encore.

— Dites-moi une chose, monsieur Clayborne. Lorsqu'une femme vient ici à l'invitation de Brian, vous ne craignez pas qu'elle puisse en vouloir à sa vie ?

Ce n'était pas la première qui lui posait la question. Il but une gorgée de thé glacé.

— Dans chaque cas, je considère que c'est une possibilité, et j'agis en conséquence.

— J'en déduis que vous en savez beaucoup sur moi ?

— Pas mal. Et j'en saurai davantage.

Elle sourit.

— Je vais me sentir terriblement analysée...

— Ça ne fait pas mal, dit-il.

Ils parlèrent pendant une demi-heure, en regardant le crépuscule tropical. Il y avait une brise intermittente et douce. Puis Mannering dit :

— Ma chérie, tu nous excuseras une seconde, il faudrait que je m'entretienne un instant en tête à tête avec monsieur Clayborne.

Ils allèrent jusqu'au bureau du président, prirent place dans des fauteuils de cuir.

— Alors, demanda Mannering, où en sommes-nous avec ce fantôme que les fous de Dieu de Montgomery ont chargé de me tuer ?

— Nulle part. Toute la machine sécuritaire de Haviland est en alerte, mais le travail que j'ai fait jusqu'à présent ne m'a servi qu'à éliminer des pistes, ce qui d'ailleurs n'est pas sans importance. Le problème, c'est que je dois rester discret. Si Haviland Corporation, même par le biais d'intermédiaires, faisait savoir qu'elle est prête à acheter des informations sur le thème « Fantôme », cela reviendrait à survoler le Cénacle à bord d'un dirigeable d'un kilomètre de long sur lequel clignoterait la phrase : « On a un informateur chez vous. »

— Est-ce que vous croyez que miss Leighton pourrait avoir une relation avec cette opération ?

— Quelque chose vous incite à le penser ?

— Non, absolument pas. Je désire simplement connaître votre opinion à ce sujet.

Clayborne haussa les épaules.

— Objectivement, elle le pourrait. Elle a surgi dans votre existence juste avant que nous soyons informés qu'une action hostile avait été lancée contre vous par vos plus puissants ennemis... Évidemment, j'ai effectué à son sujet la totalité des recherches et recoupements que je considère comme indispensables. Ayant dit cela, je ne suis pas plus avancé. Je ne peux que vous inciter à la plus grande prudence.

— Je crois que c'est inutile. N'allez surtout pas vous imaginer qu'une attraction sexuelle ou d'éventuels sentiments soient de nature à me rendre complètement gâteux.

— Je ne l'ai jamais pensé.

— Voilà qui me rassure... Mais l'époque des maîtresses tueuses me semble être un peu passée, ou est-ce que je me trompe ?

Là, Mannering semblait vouloir jouer. En partie, du moins. Par gourmandise intellectuelle, il convoquait son protecteur sur le terrain de l'affrontement logique, tout en rafraîchissant ses connaissances en matière d'assassinat économique-politique. Clayborne entra dans ce

demi-jeu.

— Partiellement, dit-il. Mboko Manshidu est mort il y a dix-huit mois, le crâne brisé au moyen d'une sculpture en bronze par celle qui était sa compagne depuis peu ; son entourage n'a pas été capable de localiser la jeune femme depuis, mais ils ont mis au jour ses liens avec des yakuzas de Kobe. Ce sont les années 30 à 34 qui ont vu le plus grand nombre de beautés s'avérer fatales. Conrad Simeon, Dominik Borek, Pietro Rombaldi, Lamar Hess, Kaneto Murakami, Anton Schlegel et quelques autres de moindre importance, c'est un remarquable tableau de chasse. Oui, on peut sans doute parler d'une époque. Mais ne vous y trompez pas, monsieur le Président : ceux qui veulent votre mort ne raisonnent pas en termes de mode. Ils raisonnent en termes d'efficacité. Si mademoiselle Leighton vous tuait, ils ne lui reprocheraient certainement pas d'être anachronique.

Tout en parlant, Clayborne avait observé le plaisir qui se peignait sur le visage de Mannering.

— Je ne le pense pas non plus, admit celui-ci. Mais, si je ne m'abuse, les meurtres commis directement ou facilités par les maîtresses, concubines, conquêtes ou autres courtisanes sont infiniment moins nombreux que ceux qu'a permis la complicité de proches collaborateurs tels que secrétaires particuliers, directeurs de services ou, bien sûr, responsables de la sécurité ?...

« J'ai failli attendre », pensa Clayborne.

— Sur les trente dernières années, la proportion est de un contre quatorze.

Mannering parut méditer quelques instants cette donnée.

— Cela m'impressionne, dit-il. Finalement, si je me réfère à cette vérité statistique, je devrais me méfier de vous, et de quelques autres, bien plus que d'elle.

— À ceci près qu'il y a quatre ans que je suis responsable de votre protection, et que j'aurais eu cent occasions de vous tuer, ou de vous laisser tuer. Cette différence est fondamentale. Quant à vos proches collaborateurs, ils font l'objet de mon attention la plus vive et la plus constante.

— Oui, oui... Mais supposons...

Mannering croisa les jambes et posa ses paumes sur ses cuisses.

— Eh bien, supposons que vous soyez au service d'une des entités qui grouillent dans le marigot qui nous entoure, et que cette entité, quelle que soit sa nature, ne soit pas une de celles qui me sont *a priori* la plus furieusement hostiles. Admettons que vous ayez été placé là comme une bombe télécommandée que ses propriétaires pourraient

activer en cas de besoin, c'est-à-dire dans l'éventualité où ma mort deviendrait, en fonction de mes actions ou de l'évolution de la situation générale, un sérieux avantage pour eux – demain, dans cinq ans, ou jamais. Ce serait possible, non ?

— Bien sûr, dit Clayborne. L'idéal serait une programmation subliminale dont je serais, par définition, inconscient. Dans un tel cas, et à supposer que le boulot soit bien fait, je pourrais subir des interrogatoires extrêmement poussés sans jamais révéler l'identité de mes commanditaires.

— C'est une technique extrêmement prometteuse.

— En théorie, oui. Mais en fait, elle est très peu utilisée. Je n'ai connaissance que de deux cas dans lesquels on pensa qu'elle l'a été : Isadora Enunlu, tuée il y a onze ans par son analyste financier, très probablement manipulé par le groupe HorstMoniyan, et Trevor Faulkner, abattu il y a six ans par un de ses collaborateurs juridiques, Samuel Davenberg, qui s'est suicidé immédiatement après.

— Et pour quelle raison n'y a-t-on pas plus souvent recours ?

— Parce que la complexité de l'esprit humain en fait une chose fondamentalement instable. Il est généralement admis qu'un certain nombre de bombes vivantes de ce genre auraient déjà dû exploser, mais que leur détonateur mental n'a pas réagi au signal programmé. Et puis, dans le cas de Faulkner, personne n'a jamais très bien compris à qui le crime pouvait profiter, et je ne suis pas le seul à avoir le sentiment que quelque chose a foiré.

— Que voulez-vous dire ?

— Que quelque chose a pu activer l'ordre enfoui dans l'inconscient de Davenberg. Je veux dire : autre chose que le signal prévu. N'importe quoi, un choc émotionnel, un état de confusion, la réaction à un stimulus quelconque, voire même une microhémorragie cérébrale... Bref, ce genre de conditionnement n'est pas d'une grande fiabilité.

Mais il y avait des réussites quand même : en France, avec le fils de Gérard Barraux, cela avait très bien marché.

Durant quelques instants, Mannering, les yeux baissés, parut méditer les paroles de Clayborne. Puis il dit :

— Des tueurs qui s'ignorent. Des assassins qui frappent quand ils ne devraient pas, ou qui s'avèrent incapables d'agir quand ils devraient. Et, d'une façon générale, des gens qui peuvent être tués à tout moment par des personnes qu'ils côtoient depuis des années. Chaque fois que j'ai avec vous une discussion de ce genre, il y a un moment où j'ai un sentiment de vertige. Peut-être parce que vous me rappelez, et je vous

en suis reconnaissant, que quelqu'un dans ma position ne peut avoir de véritable certitude au sujet de qui que ce soit.

— Jamais, dit Clayborne. Seulement des probabilités et des sentiments. Méfiez-vous des deux.

Mannering hocha la tête. Une sorte d'approbation fataliste.

— Il y a encore un point que je souhaiterais mentionner, dit Clayborne.

— Allez-y.

— Cette jeune femme n'introduira pas d'arme à Castell One. Ni elle, ni aucune autre. Mais il y a le pistolet que vous détenez dans votre appartement privé. Je tiens à m'assurer que le système d'identification est bien activé.

Mannering eut un léger sourire.

— Rassurez-vous, cher protecteur, il est activé en permanence et je suis donc la seule personne à même de pouvoir utiliser cette arme. Je vous le répète : ma libido n'obscurcira pas ma pensée. Pas assez en tout cas pour que je fasse fi de la plus élémentaire prudence.

Il se leva.

— Eh bien, si vous n'avez rien d'autre, je vous laisse retourner à la chasse au fantôme.

Juste avant que Clayborne n'atteigne la porte, Mannering le rappela :

— Ah, encore une chose...

Il revint sur ses pas.

— Oui ?

— Il est bien clair que la... la règle du cercle intérieur est toujours en vigueur, n'est-ce pas ?

Il ressentit un soupçon d'indignation. Et en rajouta un peu dans sa voix.

— Aussi longtemps que vous ne m'aurez pas expressément signifié le contraire !

— Oui, bien sûr. Je sais que je peux compter là-dessus. Excusez-moi si je vous ai blessé.

— Ce n'est rien. Mais faites-moi plaisir : si Miss Leighton vous propose un rasage manuel, refusez pour le moment.

— Je serai ferme, dit le président.

20 septembre 2036

Elle avait dit : « Vers 10 heures », et Mitchell fut à son atelier dès 9 heures moins 10 – un peu plus tôt que d’habitude.

Leur discussion, au bar, n’avait pas duré plus d’une demi-heure. Elle l’avait quitté en affirmant vouloir être reposée pour affronter la journée du lendemain, à cause d’une réunion professionnelle importante. Mais elle avait d’abord accepté, avec un plaisir évident, de venir visiter son atelier dans la matinée du samedi.

Après son départ, il était resté sur son tabouret le temps de boire deux autres bières, l’esprit ballotté, chahuté par ce qui venait de se passer, essayant sans répit de déterminer quelle perspective venait vraiment de se dessiner. Cela avait été un exercice éprouvant. Un instant, en revoyant les sourires qu’elle avait eus, l’enthousiasme qu’elle manifestait pour ce qu’il faisait, il se disait qu’il allait la sauter, se persuadait que c’était dans la poche, anticipait la dureté des pointes de ses seins dans ses paumes et la saveur de son sexe sur sa langue. L’instant d’après, il n’y croyait plus, basculait dans un abîme d’amertume. Elle aimait sa peinture, et alors ? Ça ne voulait pas dire qu’elle avait envie de se faire le peintre. S’imaginer qu’une femme comme celle-ci mourait d’envie de se noyer dans sa graisse... D’ailleurs, même si elle n’en avait rien dit, elle devait avoir un mari chez elle, à Pittsburgh, ou un amant, ou les deux.

Et brusquement, il remontait vers la lumière et les visions cochonnes à la vitesse d’un avion de combat. Et ainsi de suite...

Pas question de peindre aujourd’hui. Il attendit en regardant cent fois sa montre, en faisant un petit peu d’ordre (ce qui ne lui prit que quelques minutes, son atelier ayant toujours été nettement mieux rangé que son appartement), en tournant en rond, et surtout, en prenant le temps de regarder ses travaux en cours – trois toiles sur leur chevalet – et les quelques peintures achevées qui étaient posées sur le plancher, appuyées contre les murs.

Juché sur une petite colline, majestueux dans son obésité, Moïse, les bras levés, ordonnait à la mer de s’ouvrir et de laisser passer les siens.

Dans une grotte, Daniel, son vaste séant posé sur un rocher, caressait un lion superbe et soumis qui lui léchait la main. La musculature de la bête était aussi apparente que la rotondité du

prophète dans ses haillons.

Au bord d'un chemin, Jésus, accompagné de deux disciples aussi replets que lui, posait la main sur les yeux d'un énorme aveugle assis contre le tronc d'un olivier. L'homme, dans un instant, verrait, et cheminerait à sa suite.

Il était assez content de ces toiles. Lundi, il appellerait l'école Saint Andrew pour leur dire qu'elles étaient prêtes et qu'ils pouvaient venir les prendre.

Mitchell ne se prenait pas pour un grand artiste, plutôt comme un bon artisan auquel son talent permettait de concilier l'expression de sa foi et la nécessité de gagner son pain quotidien. Et souvent, il remerciait Dieu de ce talent, sans regretter de n'être pas Michel-Ange ou Titien.

La tension qu'il avait sentie monter en lui devint encore plus forte après 10 heures, et l'alternance de l'espoir et de la frustration anticipée prit un rythme frénétique, phases lumineuses et idées sombres durant moins d'une minute, tour à tour.

À 10 h 17, à ce qui pouvait être son trentième passage devant les grandes fenêtres qui donnaient sur la rue, il la vit descendre d'un taxi et lever les yeux vers la façade de brique. Le vit-elle ? Peu importe, il se rua dans l'escalier comme il pouvait se ruer, trois cent quarante-huit livres passant d'une jambe et d'une marche à l'autre, la main droite fermement serrée sur la rampe.

Le cœur comme pour Sally Beringer.

Alors qu'il était à quelques marches du rez-de-chaussée, il entendit les coups de son petit poing sur la porte d'acier.

— Voilà, voilà, j'arrive !

Il arrivait, oui, il descendait, respirant fort, et le cycle fou des prévisions, bandantes ou à pleurer, s'accélérait jusqu'à prendre le rythme de son pas, une marche « Tu vas la baiser, c'est sûr », une marche « Ce n'est pas ce qu'elle veut, Ducon... ».

Le couloir. Le verrou de métal grinçant. Et le martèlement dans sa poitrine, si fort qu'en ouvrant la porte rouillée, il eut cette incroyable crainte : « Pourvu qu'elle ne l'entende pas !... »

— Bonjour !

Elle souriait. Radieuse comme le matin.

— Bonjour ! Entrez, entrez !

Il sentit la finesse de ses doigts dans sa main boudinée.

— Mon atelier est à l'étage. Je vous en prie, passez devant...

De ses dents blanches, elle mordit un instant sa lèvre inférieure, comme une petite fille un peu timide dont on va réaliser le plus brûlant des vœux.

Puis elle fit ce qu'il avait dit : elle passa devant. Et donc, au préalable, dut le contourner dans le couloir étroit.

Cela se passa bien.

Il se plaqua au mur, le dos, les fesses, les jambes l'épousant avec autant de force que s'il avait été allongé sur lui. La jeune femme se faufila dans l'interstice ouvert entre sa panse et l'autre mur avec la fluidité d'une danseuse. Ainsi, par la grâce de Jodie, la gêne inévitable (« Mais pourquoi ?!... ») fut réduite à sa plus infime expression (« C'est vrai, pourquoi ? C'est MOI qui suis normal !... »), écrasée de tous côtés pour n'être plus qu'une pensée minuscule et fugace, rejetée, aussitôt ressentie, dans l'inexistence.

Il referma la porte, tira le verrou pour que le monde ne soit peuplé que d'eux.

Avant d'aborder les marches, elle se retourna comme pour, du regard, demander une confirmation.

— Allez-y, dit-il, avec un geste de la main, à la manière d'un grand-père encourageant à déballer des cadeaux.

Elle monta, non, elle s'éleva de marche en marche avec la légèreté d'un rêve. Ses jeans amincissaient encore ses jambes. Mitchell, lui, monta, en dix-huit laborieuses petites étapes : toute la pesanteur du SAM, implacable dans un vieil escalier non conforme aux normes légales.

« C'est moi qui suis normal... » pensa-t-il encore, aux troisième et septième marches, et cela fut drôle et douloureux. « Quelle connerie !... »

Alors, il entendit son exclamation joyeuse, et bien plus que joyeuse. Admirative.

En émergeant de l'escalier, il la vit accroupie devant Daniel et le lion. La main de la jeune femme était posée sur le bord supérieur de la toile, sa bouche encore ouverte. Elle tourna la tête vers lui avant de se relever.

— C'est magnifique !

Hors d'haleine, il dut, d'abord, se contenter d'un haussement d'épaules et d'un sourire un peu embarrassé.

— Oh, c'est...

Soudain, elle alla (ou dansa-t-elle ?) jusqu'à l'une des peintures inachevées dressée sur un chevalet, à l'autre coin de l'atelier.

— Et ça ! Ce n'est pas encore fini, mais quelle merveille !

— Vraiment, vous ?...

— Et c'est tellement expressif !

D'un index effilé, elle désignait la bouche de Pierre, ouverte sur une dénégation véhémement et traîtresse, ses mains levées devant lui pour appuyer son mensonge.

— Oui, commença-t-il en marchant vers elle, c'est...

Pause respiratoire.

— ... le reniement de Pierre.

Sur la partie gauche de la toile, un soldat romain et un pharisien, leurs corps massifs esquissés au fusain, jetaient un regard accusateur à l'apôtre en attendant d'être peints.

— Quel talent !

Déjà, elle était devant un autre chevalet. Cette toile-ci était presque achevée ; il ne restait à peindre qu'une partie du ciel, et le vêtement du Christ.

— Et là, ce sont les noces de Cana ?

S'étant oxygéné, il répondit :

— Pas vraiment, mais ça y ressemble. C'est la multiplication des poissons et des pains, au lac de Tibériade. Vous savez, quand Jean dit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et...

Elle n'y était plus, venait de s'arrêter devant la troisième peinture en cours, la plus grande, près d'un mètre vingt de large sur un mètre quatre-vingts de haut, et celle qui était la moins avancée.

Malgré sa rondeur – il s'inscrivait parfaitement dans son auréole –, le visage de Jésus affichait une dureté qu'on lui avait rarement vue dans toute l'imagerie chrétienne. Un bras était levé en un geste qui n'était pas la pitoyable dénégation de Pierre, mais le rejet tout-puissant de la tentation diabolique. Le sable du désert était blond sous les pieds du Christ.

Du diable, pour l'instant, on ne voyait que le mufle sombre, avec des yeux rouges et une large gueule d'où sortait une langue pointue. Là où se dresserait son corps, où se poseraient ses pieds fourchus, la toile était encore blanche.

Jodie se retourna vers Mitchell, la main droite posée sur son sein gauche, et accessoirement sur son cœur.

— Quelle horrible tête ! Je suis heureuse que son corps ne soit pas encore peint, je crois que j'en aurais des cauchemars !

— Alors, j'en suis heureux aussi...

Heureux, également, de n'avoir laissé traîner sur la longue table de travail, ou exposée sur un mur, aucune des feuilles de papier utilisées, ces dernières semaines, pour réaliser les dessins préparatoires de cette peinture.

Certains n'auraient pas posé problème. Mais d'autres...

Sur ces autres, le diable était svelte.

Longiligne dans l'un ou l'autre cas, mais le plus souvent bien bâti, les muscles apparents et déliés comme ceux d'un salopard de collégien fornicateur, ou de n'importe quel autre type mince et mobile, asphérique, non conforme.

Bien sûr, il avait su, en dessinant, que ce n'était que pour lui, pour ses frustrations et sa haine de tous les Prinsky du monde. Les rares fois où il avait effectivement proposé des toiles mettant en scène des personnages hors SAM (Judas, la pécheresse, l'un ou l'autre pharisien), ses commanditaires lui avaient fait remarquer qu'il ne serait guère opportun, et franchement insultant pour 11 % des citoyens de l'Union, de laisser entendre qu'un déficit pondéral impliquait une perversion de l'âme.

Le diable, donc, serait épais, pas vraiment rond mais assez gros pour ne pas suggérer l'existence d'un lien obscur, d'une relation maudite entre minceur et damnation.

Et Jodie, Jodie dont la main était encore posée sur le sein, qui devait sentir à cet instant, sur sa rondeur tiède, la petite et merveilleuse éminence de sa pointe, Jodie, Jodie...

Soudain, avec un petit sourire un peu gêné, elle croisa les bras, et Mitchell se dit, avec une indicible angoisse, qu'elle avait réalisé son trouble, lu sa pensée, appréhendé toute l'étendue de son désir...

Un instant plus tard, souriante, elle dit :

— Si vous saviez comme je suis heureuse que vous me montriez tout cela !

Selon toute vraisemblance, elle parlait non de la radiographie de sa libido, mais de ce qu'elle avait vu avec ses yeux : des peintures sans génie, dans un atelier sans charme au milieu d'un quartier sans prestige.

Et qu'avait-il pensé, juste avant ? Ah oui, qu'heureusement, il n'avait pas laissé trace d'un diable svelte, qui aurait pu la blesser dans sa minceur.

— Je suis ravi que ça vous plaise...

— Vous avez beaucoup de talent. Qui sont vos clients, des églises ?

— Des églises, des écoles, des institutions officielles... Mais aussi

des privés.

— Vous exposez parfois dans des galeries, je pense ?

Il eut un geste du bras, un coup de patte de haut en bas, qui exprimait tout le mépris du monde.

— Des galeries ?! s'exclama-t-il, ce que je fais n'intéresse pas ces types-là ! Tous des pédés, d'ailleurs !

Elle resta un instant silencieuse, comme si la véhémence de la réponse de Mitchell la désarçonnait. Puis, doucement, elle dit :

— Je comprends.

— Mais, reprit-il, un peu confus de sa propre réaction, vous ne m'avez pas même laissé le temps de vous offrir quelque chose. Vous prendrez bien un café ?

— Volontiers.

Il traversa la salle pour aller dans la petite pièce annexe et sans fenêtre où était installée la machine à café. Il alluma l'ampoule nue qui pendait au plafond.

« Te coucher sur le plancher, retirer tes jeans... »

Il remplit le bac au robinet du lavabo, l'inséra dans la machine qu'il mit en marche. Ouvrant la petite armoire qui se trouvait au-dessus du lavabo, il en sortit deux tasses avec leurs sous-tasses, ainsi qu'un sucrier. Et d'un tiroir, deux cuillères. Tout cela, il aurait pu le faire avant, pendant qu'il attendait dans la fièvre, mais il avait préféré s'abstenir, se réservant ces petits gestes avec l'idée qu'ils pourraient servir à lui donner une contenance lorsqu'il serait en présence de Jodie ; et maintenant, il se félicitait de cette stratégie. Il appuya sur la touche qui commandait le remplissage simultané de deux tasses.

« Presser mes doigts entre tes jambes, sentir ta chaleur de femme... »

Le café brûlant se mit à couler dans les tasses.

« La douceur de tes lèvres sous le tissu, et les tendons, comme de l'acier... »

Il se félicita aussi du bon choix de son pantalon, ce matin. Il portait le vert foncé, qui était le plus ample de ceux qu'il possédait. Ainsi, l'érection qui s'affirmait ne serait pas trop visible sur son hémisphère sud, sous l'équateur de la ceinture...

« Le tissu déjà mouillé... »

Les tasses étaient pleines. Il les posa sur un plateau, y ajouta le sucre.

— Mais si vous n'exposez pas dans les galeries, qui sont vos clients

privés ?

— Oh, il y a...

« Tu te calmes, un peu, Lyndon !...»

— Il y a un peu de tout. Si vous voulez, tout à l'heure, je peux vous montrer ma plus grande peinture. C'est une fresque.

— Dans une église ?

Il prit du lait dans le Frigidaire, le posa sur le plateau.

— Non. Dans un restaurant.

— Vraiment ?

— Oui. Un restaurant sur Dewey Avenue, le *Last Supper*, dit-il en sortant de la petite pièce sans fenêtre et en allant poser le plateau sur la longue table.

Avec le tremblement intérieur d'un puceau couvert d'acné abondant Miss Amérique – mais aussi, avec une apparence assez convenable de détachement – il ajouta :

— Ça me ferait plaisir de vous inviter à déjeuner là-bas. Si vous êtes libre, bien sûr...

Clayborne 15

20 mai 2039

« Allons-y...» pensa Clayborne.

Il composa le code sur le clavier de la console.

On disait que les meilleurs protecteurs avaient de l'instinct. C'était quoi, l'instinct ? Une forme d'intuition ? Une prescience ? Peut-être une force qui vous faisait contourner votre raison. Comme celle qui vous poussait à revenir sur vos pas, sans motif, à retourner dans une salle de contrôle juste à temps pour y détruire une machine infernale âgée de neuf ans.

À Glasgow, en pleine situation de contact dans les sous-sols, il était remonté dans la galerie pour y observer la discussion du président avec Sherilyn Leighton.

Alors il venait de se résoudre à franchir ce pas.

Trois fois consécutives, le système lui demanda confirmation. Il l'avait lui-même paramétré ainsi, des années plus tôt, parce que cela lui donnerait autant de chances de ne pas faire ce qu'il était sur le point de faire.

Ils n'étaient pas là. Mannering présidait une réunion du conseil et sa maîtresse lisait au bord de la piscine.

Ils n'étaient pas là, et Clayborne se répétait que cette absence valait absolution. Ce n'était pas comme s'il les avait espionnés en train de baiser. Ou de parler, ou de dormir. Ce n'était pas tout à fait la trahison d'un engagement solennellement réaffirmé.

Ce n'était pas vraiment une violation du cercle intérieur.

— Et merde... soupira-t-il en donnant la troisième confirmation.

L'appartement du président de Haviland Corporation était un vaste duplex au sein de la forteresse. Marbre, boiseries, voûtes et colonnes, mais rien d'andalou dans tout cela : plutôt des allures de *palazzo* florentin revu et dépouillé par des architectes contemporains, que son occupant avait au fil des ans garni de toiles et sculptures d'artistes modernes. Très classe.

En fonction du niveau de la menace, l'appartement se déplaçait verticalement avec son sas d'accès. Aux niveaux un et deux, il était au-dessus du sol. De trois à six, il s'enfonçait dans son puits jusqu'à trente mètres dans les situations d'alerte maximale. Les milliers de mètres cubes de ballast amortisseur semi-élastique qui remplissaient le puits se dissociaient alors, migraient vers la surface par leurs conduits périphériques et se restructuraient en quelques minutes au-dessus de l'appartement, formant une chape optimisée pour absorber au maximum l'onde de choc d'une explosion venue du haut.

Et pour que l'enfouissement ne soit pas qu'une illusion de sécurité, quatorze mille senseurs tapis dans la terre espagnole veillaient sur les profondeurs, histoire de prévenir une attaque par mine foreuse autonome. Le genre de supertaube qui, après quatre kilomètres de progression souterraine, avait fait cent cinquante morts au siège central de Bang Research à Taipei, en octobre 2037.

Le président était le seul membre du conseil qui résidât en permanence à Castell One. Les autres habitaient des propriétés réparties sur le globe, elles aussi hautement sécurisées, mais sans le niveau de protection de la forteresse.

Clayborne activa la caméra de l'entrée, commença à la guider.

En se traitant de sale con.

— Désolé, monsieur le Président, dit-il, il faut que je le fasse.

Dans l'entrée, il y avait cette grande toile appelée *L'Absence* : un homme seul, de dos, silhouette quasi abstraite contemplant un paysage désert, un espace vallonné peint aux couleurs du soir ou du malheur.

Il vit les deux statues de bronze près de la porte du salon, la salle à manger et son sol en damier, la bibliothèque, le bureau privé, les couloirs, l'antichambre, la chambre à coucher. Il commandait le déplacement de la caméra comme un observateur tactique dirigeant un drone au-dessus du terrain d'un possible affrontement.

Cela dura quelques détestables minutes.

Il ne savait que chercher. Passant d'une pièce à l'autre, sauf dans les deux qui étaient vides et toujours fermées, il finit, comme pour se prouver le sens de ce qu'il faisait, par se concentrer sur les effets personnels de Sherilyn Leighton, les flacons et le peignoir dans la salle de bains, une veste et un foulard suspendus dans l'entrée, son digicom dans le bureau, et puis, dans la chambre à coucher, un pyjama de soie noire en travers du lit.

Celui-ci était recouvert de tissu beige. La caméra le survola dans sa largeur et Clayborne, un instant, crut flotter au-dessus d'une steppe. Puis quelque chose emplît l'image, occupa tous les écrans.

Dans un cadre de métal doré, la photographie de Lilian Mannering, ses deux enfants serrés contre elle.

Il interrompit sa violation en pressant une touche d'un geste presque brutal, puis se renversa contre le dossier de son siège.

Longtemps, il ne fit rien.

Il s'était attendu à ce que cette intrusion le laissât mal à l'aise, mais pas à ce point. Il n'avait pas pensé que l'observation brève et superficielle de cet appartement désert lui donnerait cette sensation d'être fébrile, d'avoir la gorge sèche.

Métier de merde.

Caprara 9

20 mai 2039

— Merci d'être venue, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas le sentiment d'avoir été très utile...

— Ça ne fait rien. J'espère qu'on arrêtera bientôt Waltin. Il aura beaucoup de choses à nous dire.

— S'il est encore vivant. Salut, Sven...

— Attends, j'ai quelque chose pour toi, dit-il.

Elle pensa : « Lui aussi ! »

Il sortit d'une de ses poches un de ces disques de carton sur lesquels on pose un verre de bière. Il portait, en lettres rouges sur un fond bleu, le nom d'un bar : le *Paddy's*.

— Je ne peux même pas dire que je les collectionne vaguement, dit-il, c'est le seul que j'aie retrouvé. Il faut croire que j'avais une bonne raison de le garder.

Elle rit.

— Merci, dit-elle en empochant l'objet. Mais ce n'est pas en sortant de ce troquet que tu m'as sautée !

— Bien sûr que si. Et puis, on s'en fout. Fais un bon voyage, Gianna. Et fais gaffe...

— T'inquiète. Tu me tiendras au courant, c'est juré ?

— Je te dirai tout ce que je pourrai...

Elle approuva de la tête, puis ils tendirent les bras l'un vers l'autre, se serrèrent quelques secondes en une étreinte amicale. Puis elle souleva son sac et monta dans le wagon.

Ils se firent signe par la fenêtre quand le train se mit en marche.

« Finalement, c'était peut-être le *Paddy's* quand même... » pensa-t-elle en quittant la gare de Mora.

Elle verrouilla sa porte, traversa le vestibule et passa dans le salon. Il y avait un message d'Ettore qui était à Bologne et proposait de la rejoindre le lendemain en début de soirée.

Elle laissa glisser de son épaule la sangle de son sac, fit encore trois pas et s'abattit sur le sofa. Avec l'impression de peser deux tonnes.

Rapidement, elle s'assoupit. Puis, se réveillant, regarda sa montre. 18 h 15. Elle n'avait dormi qu'une vingtaine de minutes, et pourtant, son énergie lui semblait revenue, et ses idées plus claires.

Pour l'énergie, c'était en partie vrai, pensa-t-elle en s'asseyant. Quant aux idées...

Elle alla à la cuisine et se fit un *espresso*, puis revint au salon, pour

le boire assise sur le sofa.

Ensuite seulement, forte de l'arôme du café, elle alla prendre dans son sac de voyage le paquet de Sonja.

Elle arracha le papier de la boutique, ouvrit le carton contenant le cheval de bois, en sortit le cadeau de la Suédoise. Elle en défit l'emballage, ouvrit la petite boîte.

Encore du papier, de soie, blanchâtre, une sorte de cocon qu'elle déposa dans sa paume : léger, léger...

« Ça n'a pas de valeur, et pourtant... »

Elle défit le cocon.

Retourna dans ses doigts, quelques instants, l'objet qu'il avait contenu.

Et pensa qu'en fin de compte, Sonja Carlson, ce mercredi vers minuit, avait peut-être appelé la policière et pas seulement la femme.

Clayborne 16

21 mai 2039

— Quand vous m'avez contacté, dit Per Sköglund, je vous ai parlé de cette policière italienne qui était venue ici dans le cadre de l'enquête, à cause de la double nationalité de Waltin. Je vous avais dit qu'elle avait été agressée au mémorial Palme.

— Et que son agresseur a été tué par un Japonais.

— Oui. Le Japonais voyageait sous le nom de Mitsuo Kayashima, et ça ne nous apprend rien du tout. En revanche, la police a identifié l'autre type : c'était un Allemand du nom de Jürgen Bartelsky. Un tueur free lance qui ne travaillait que pour des poids lourds. On le soupçonnerait même d'avoir déjà été engagé par l'UABS.

— Rien d'autre sur lui ?

— Un truc qui vaut ce qu'il vaut. D'après les flics, quand il a attaqué l'Italienne, il lui aurait demandé si elle savait quelque chose au sujet d'un fantôme...

Clayborne tressaillit.

— Un fantôme ? Qu'est-ce qu'il voulait savoir exactement ?

— En fait, dit Sköglund, la veille de l'agression, elle s'était rendue au domicile des Carlson et elle y avait passé une partie de la nuit. Bartelsky voulait apparemment savoir si la veuve de Carlson lui avait dit quelque chose à propos d'un fantôme...

— Est-ce que Carlson Industries a un projet en cours avec cette désignation ?

— Rien à ma connaissance ; d'autre part, j'étais présent lorsque le chef de la police et l'officier chargé de l'enquête ont informé madame Carlson et deux hauts responsables de l'entreprise, et personne n'était au courant de rien.

Sur ce point, Clayborne n'avait aucun moyen de vérifier la véracité de ce que disait Sköglund, et celui-ci n'était pas censé l'informer des recherches en cours au sein de son entreprise.

— Pourriez-vous me transmettre la photo de Waltin ?

— Plusieurs, si vous voulez.

— Je vous remercie, dit Clayborne. Si vous entendez quoi que ce soit à propos de ce fantôme, tenez-moi au courant.

— Ce sera fait, promet Sköglund.

Après leur conversation, il consulta le classement MTP. The Noxious Damocles Party : c'était le nom primesautier de l'organisation qui réalisait et diffusait cette improbable synthèse des rumeurs les plus volatiles et des extrapolations les plus rigoureuses. Trente mille euros par consultation. Depuis que Clayborne travaillait pour Haviland Corporation, Mannering avait oscillé entre la cinquième et la vingt-sixième place dans la hiérarchie des personnalités les plus menacées du monde. Peu avant l'information de l'opération Ghost par Herbie, il s'était trouvé en douzième position. Il venait de gagner un rang, mais uniquement parce qu'un de ceux qui l'avaient récemment précédé avait dégringolé au classement, la compagnie qu'il dirigeait ayant accepté les termes de l'accord proposé par une firme birmane aux méthodes commerciales particulièrement agressives. Cette stabilité tendait à prouver que l'action des Américains était un secret très bien gardé. Dans le cas contraire, Mannering aurait certainement figuré dans le trio de tête.

Ensuite, il passa en revue le statut des huit autres membres du conseil de Haviland. Routine. Le vice-président était dans un jet de la compagnie qui se poserait à Delhi dans vingt minutes. Willard-Billancourt se trouvait à Berlin où elle rencontrait les représentants d'un groupe germano-hongrois. À Sydney, Kohagura dormait sans doute encore. Van Hecke jouait au golf à Tenerife. Kovalenko était

dans son chalet de Zermatt. Cortes, chez son avocat de Barcelone, devait négocier les modalités de son divorce. Tung présidait une réunion à Helsinki. Bernstein roulait en direction de Caracas. Jameson, enfin, se trouvait dans sa propriété des Cotswolds, à soigner ses roses ou lire le *Financial Times*.

Autour de chacun d'eux, des gardes armés veillaient, des dispositifs sophistiqués fouillaient l'espace, analysaient les sons. Mais aucun d'eux, en dépit de sa position, n'avait jamais figuré au-dessus du quatre centième rang du MTP. Rien de surprenant. C'était Mannering, la cible privilégiée. L'autorité de la compagnie, sa boussole et sa force motrice.

Parfois, le MTP rendait modeste.

Caprara 10

22 mai 2039

— Ettore ?...

La rumeur puissante de la nuit milanaise. En se réveillant, elle s'était dressée à demi dans le lit.

La rumeur – donc, on venait de désactiver le réducteur.

Elle voulut appeler une nouvelle fois, changea d'avis quand le son commençait à sortir de sa bouche, et cet appel avorté finit en bêlement rauque. Elle s'interdit, aussi, de tendre le bras sur sa gauche, là où il s'était endormi.

— Il va bien.

Elle plongeait l'autre main sous le lit, rencontra le vide au lieu de la crosse du Beretta, fut consciente que même dans ces courts instants, au sortir du sommeil, elle s'y était attendue.

D'un coup de reins, elle se laissa tomber à côté du lit.

— Je vais allumer. Attention à vos yeux.

Le plafonnier s'alluma.

Debout près de la porte de la chambre, il semblait foncièrement inoffensif.

— Vous devriez couvrir votre nudité avec votre drap, dit-il.

Elle eut la conviction qu'il avait parlé sans la moindre ironie. Et elle le fit avant de se lever.

Ettore était allongé sur le flanc gauche. Elle vit qu'il respirait.

— Votre ami reprendra conscience dans deux ou trois heures. Il n'y aura pas de séquelles.

« Il lui a fait cela dans mon lit et sans me réveiller », réalisa-t-elle. Et aussi que le Japonais l'avait disposé de manière à ce qu'il ne puisse s'étouffer avec sa langue.

— Je désire vous parler. Voulez-vous que nous allions au salon ?

— Euh... Oui, d'accord.

Il tourna les talons – oui, il se permit de lui tourner le dos – et quitta la pièce.

Et elle le suivit, avec la conviction presque paisible d'une totale impuissance. Contre tout autre intrus, elle n'aurait songé qu'à tenter quelque chose. Là, elle était certaine que toute velléité de résistance serait dérisoire.

L'homme désigna le sofa sur lequel elle prit place, puis il s'assit dans le fauteuil en face d'elle.

— Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, dit-elle.

— C'est exact.

— Et vous m'avez sauvé la vie, n'est-ce pas ?

— C'est incontestable.

— Êtes-vous venu pour la reprendre ?

Elle n'avait pu empêcher sa voix de trembler un peu en posant cette question.

Elle avait arrêté, interrogé ou abattu des ordures, des professionnels et des fous. Certains l'avaient blessée. Jamais aucun ne lui avait semblé aussi dangereux que cet homme.

— Le but de mon intrusion, reprit-il, est de vous poser quelques questions. Je n'ai pas été en mesure de le faire en Suède parce que d'autres personnes pouvaient arriver à tout moment. Votre existence et celle de votre ami dépendront de la franchise et de la précision de vos réponses. Il serait malvenu de me mentir.

Elle en était persuadée – comme elle était certaine qu'il saurait détecter le plus petit mensonge.

— Je vous prie de bien vouloir m'exposer les détails et les conclusions de l'enquête que vous avez menée en Suède.

Elle réalisa que sa courtoisie, que le classicisme élégant de son

anglais, ne relevaient pas du cabotinage ou de l'ironie. Cela faisait autant partie de lui que la capacité de donner la mort.

Elle lui dit tout.

À lui, elle ne cacha même pas la nuit d'amour avec Sonja Carlson. À l'instant de mentionner ce fait, elle jeta un coup d'œil en direction de la chambre à coucher, comme si Ettore avait pu l'entendre dans son sommeil.

— J'ai tenu parole. Je n'ai ouvert le petit paquet qu'une fois de retour ici.

— Et que contenait-il ?

— Un petit soldat.

— Excusez-moi ?

— Oui, une figurine en plastique, un de ces jouets interdits là-bas parce qu'ils pensent que cela pourrait perturber le merveilleux psychisme de leurs gosses. Un soldat anglais de la Deuxième Guerre mondiale.

— Vous l'avez ici ?

— Oui. Dans la commode, là. Vous permettez que...

— Je vous en prie...

Elle se leva, alla jusqu'au meuble, toujours enroulée dans son drap. En ouvrant le tiroir, elle s'imagina sortant une arme et mourant transpercée par une lame qui se désagrégerait ensuite, ne laissant que des résidus dans sa chair, accessoirement sur le parquet.

— Voilà, dit-elle en lui tendant l'objet.

— Anglais, confirma-t-il.

Entre les doigts du Japonais, le tommy courait avec sa Sten.

— Avez-vous procédé à un examen de cet objet ?

— Oui, je l'ai apporté à notre labo et j'ai fait un scan en douce – parce que vous êtes la seule personne à qui j'en aie parlé.

Il eut une petite inclinaison de la tête, comme s'il la remerciait de cet honneur. Non, en fait, il la remerciait vraiment.

— Mais aussi loin que j'aie pu pousser l'analyse, ce n'est que ce que cela semble être.

— Avez-vous eu un contact ultérieur avec madame Carlson ou votre collègue suédois ?

— J'ai appelé Holmquist une fois, pour lui dire que j'étais bien rentrée. Il ne m'a rien appris de nouveau. Quant à elle, non. Pas encore. Je crois que je l'appellerai quand j'aurai réfléchi davantage à

tout ça.

« Sauf si tu nous tues ce soir », pensa-t-elle.

Quelques instants passèrent. Milan, dehors. Le bruit blanc de Milan, cet amoncellement de tous les bruits imaginables d'une grande ville, la nuit.

Il se leva, marcha vers elle.

Elle voulait vivre.

— Je pense que c'est une bonne idée. Mais je vous prie de bien vouloir me communiquer (il lui tendit une petite carte transparente) sans délai le résultat de vos cogitations, ou toute information nouvelle que vous pourriez avoir au sujet de Waltin ou de ce fantôme.

— Je le ferai, dit-elle, pensant qu'elle le pourrait parce qu'elle ne serait pas un corps numéroté dans un tiroir.

— Je n'en doute pas.

Il fit une petite courbette et dit encore :

— Je vous prie de bien vouloir pardonner mon intrusion.

Avant de sortir, il posa le Beretta sur la table du salon.

Clayborne 17

26 mai 2039

— Où est-ce que vous en êtes avec ce foutu fantôme ? Cette piste suédoise, c'est du sérieux ? demanda Koslan.

— Un proche collaborateur de Carlson l'assassine et s'enfuit en emportant peut-être des données très chaudes sur une technologie offensive qui porte ce nom de code. La même nuit, une équipe armée est massacrée à Falun, à cinquante kilomètres de là. Peu de temps après, un mercenaire qui a déjà travaillé pour l'UABS en Europe est tué alors qu'il tentait d'en savoir plus là-dessus. Le responsable de sa mort est un ninja qui ne peut être au service que d'une organisation majeure, probablement Eien. C'est sans doute le même homme qui a frappé à Falun. Si vous avez quelque chose de plus sérieux à me proposer, je vous écoute...

— Probablement Eien... Vous ne pensez pas que c'est une déduction

rapide ? Il y a d'autres organisations japonaises qui pourraient être impliquées.

— Et vous pensez qu'une... expérience traumatisante affecte négativement mes facultés d'analyse ?

— Je constate qu'elles en affectent l'objectivité.

— Sur ce point précis, je ne peux pas l'exclure, admit-il.

Cela s'était passé à Melbourne.

Il avait rencontré Mukai dans un hôtel bas de gamme, au milieu d'une banlieue merdique.

Il était presque 2 heures du matin.

Et Mukai était vert.

C'était un homme proche de la soixantaine, un cadre supérieur de Toraki Laboratories, une entreprise biomédicale affiliée à Eien. Accessoirement, il avait un sérieux problème de jeu. Il avait contacté Haviland Corporation en affirmant pouvoir lui vendre des informations d'une grande valeur volée dans les labos de la firme.

Après quoi il avait réalisé ce qu'il venait de faire, et était venu se terrer dans ce clapier pour y distiller une sueur aigre en espérant que les envoyés de Haviland arriveraient avant ceux de ses employeurs.

— Nous devons partir tout de suite, avait-il gémi. Ils ne vont pas tarder à me retrouver.

— C'est probable, avait dit Clayborne. Prenez vos affaires.

Mukai, en quelques secondes, avait rassemblé ses vêtements dans un petit sac de voyage. Son élan s'était arrêté devant la porte.

— Vous avez des hommes dehors ? avait-il demandé, levant la tête pour regarder Clayborne.

— Oui. Et la voiture est sécurisée. Un avion nous attend.

Clayborne avait mis le paquet, même si, alors, il était loin de tout savoir. Il était venu avec sept hommes ; tous portaient comme lui des armures légères sous leurs vêtements.

Avant de sortir de la chambre, Mukai avait dit :

— Quand je serai en Europe, je me ferai dissiper.

— Je pense que ce serait sage, avait répondu Clayborne.

Menzies et Vladic les attendaient derrière la porte. Les autres étaient restés dans le parking, au sous-sol.

Kayashima, près de la voiture, leur avait fait signe que la voie était libre. Ils avaient marché jusqu'au véhicule. La seconde voiture était quinze mètres derrière.

Mukaï s'était penché pour entrer dans la voiture ; Clayborne était juste derrière lui. La mission était pratiquement remplie.

Une seconde plus tard, la situation s'était dégradée.

— Donc, demanda Koslan, l'UABS aurait tenté d'acquérir cette technologie pour s'en servir contre Mannering, et quelque chose aurait foiré ?

— Avec ce dont je dispose actuellement, je considère que c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, dit-il.

— Et selon votre contact, l'opération serait entrée dans sa deuxième phase ?

— Oui. C'est ce qu'il m'a dit avant-hier à Salzbourg. Malheureusement, cela peut vouloir dire tellement de choses que je ne peux tirer aucun profit de cette information.

— D'accord. Et si nous parlions de la personne qui depuis peu partage la couche du président ? Pensez-vous qu'elle a un rapport avec tout cela ?

— J'ai le sentiment que vous éprouvez de sérieuses réserves à son égard.

— Cela n'a aucune importance. Mon antipathie est de nature épidermique – et avant longtemps, la rumeur à Castell One sera que je déteste la belle et brillante mademoiselle Leighton à cause d'un sentiment tendre et frustré que j'éprouverais à l'égard du président.

— Et c'est vrai ? demanda-t-il, amusé par sa propre audace.

— Nullement. J'admire énormément le dirigeant, le grand professionnel, mais il n'est pas ce que j'appellerais mon type d'homme.

Il se demanda si Jelena Koslan avait déjà éprouvé un sentiment tendre et frustré.

— Si vous avez oublié ma question, je peux la répéter, claqua-t-elle, bien à sa manière.

Il haussa les épaules.

— Elle surgit et devient sa maîtresse dans un contexte particulièrement tendu. Un protecteur qui ne ferait pas le rapprochement devrait changer de métier. Mais il n'y a aucune relation apparente entre elle et l'affaire suédoise.

— J'imagine que vous en savez beaucoup à son sujet ?

— Énormément. Et peut-être trop. À l'ère de la dissipation, la quantité des informations concernant une personne n'est pas le seul facteur pertinent. C'est leur véracité qui est déterminante. Et l'établissement de leur véracité réclame beaucoup plus de temps que

leur accumulation.

— Et alors ?...

Il soupira.

— Tout a l'air de se tenir. Rien d'alarmant. Mais si vous désirez savoir si elle est l'Ange de la mort envoyé par l'Union, je n'ai pas de réponse. Si l'on se fie au nom de code, c'est la furtivité qui est centrale, l'indétectabilité. Ce n'est pas vraiment le cas de cette jeune femme...

— Nous sommes d'accord.

Il sourit.

— Vous savez, reprit-il, tout cela ne doit pas nous faire oublier que les membres du Cénacle ne sont pas nos seuls ennemis. Il y a beaucoup d'autres gens qui souhaiteraient la mort de Mannering. Elle pourrait être un agent de pas mal d'entités. Mais, dans tous les cas, il y a une chose dont elle est parfaitement consciente : si Mannering mourait, elle ne pourrait pas quitter Castell One. Et avec le dispositif de sécurité mis en place lors des déplacements du président, elle ne pourrait davantage s'éclipser s'il voyage avec elle. Évidemment, si elle est conditionnée pour agir ou s'il s'agit d'une fanatique religieuse, cet argument est sans valeur.

— Évidemment.

— Il y a une chose que vous ne pouvez pas attendre de moi : zéro pour cent de risques. En ce qui concerne cette femme, je reste vigilant, mais sur la base de ce dont je dispose à l'instant où je vous parle, elle est semblable à celles qui l'ont précédée. Et je me vois mal allant dire à Mannering qu'il devrait vivre dans la chasteté.

Elle éclata de rire.

— Je ne vous en demande pas autant, dit-elle. Je suis une peau de vache, mais pas un monstre.

« Et pourtant, pensa-t-il en la quittant, je préférerais que Sherilyn Leighton parte demain. »

Il n'avait pas osé le lui dire. Parce qu'elle lui aurait demandé pourquoi, qu'il n'aurait pas su quoi répondre, à l'exception de la coïncidence de date avec l'action Ghost, et il ne s'agissait pas de ça. Parce qu'elle aurait insisté, et qu'il aurait fini par parler d'instinct. Par lui dire que quelque chose l'avait fait revenir sur la galerie, à Glasgow, alors que tout se déroulait au sous-sol. Et elle se serait sûrement foutue de sa gueule.

21 septembre 2036

Il entendait ruisseler l'eau de la douche.

La douche qu'elle prenait.

Amants. Tout simplement. De la plus naturelle des façons. Pour d'autres que lui du moins.

Cela aurait dû être difficile à croire, et pourtant, ce matin, cette nouveauté renversante, cette réalité prodigieusement gratifiante faisait déjà partie de lui.

Soudain, il se souvint qu'il lui avait promis qu'un petit déjeuner l'attendrait à peine séchée. Alors, il repoussa le drap et entreprit de se lever, exercice toujours un peu laborieux.

Debout, il s'amusa de sa nudité. Il fallait ça, Jodie dans son lit, pour qu'il dorme à poil ! Il enfila son pyjama resté cette nuit sur une chaise, mit ses pantoufles et partit vers la cuisine. Mais en passant devant la salle de bains, il ne put s'empêcher d'entrouvrir doucement la porte et de jeter un regard à l'intérieur. La buée rendait plus opaque le panneau de plastique légèrement dépoli que fouettaient les gouttes.

En voyant le corps flou mais irrévocablement gracieux qui se dressait sous l'averse chaude, Mitchell crut un instant crever de bonheur, suffoquer dans la fierté qui l'emplissait comme un torrent de lave.

Ils avaient pris un taxi pour aller au restaurant. Une Chevrolet 2034 qui n'avait pas encore la plate-forme d'extraction latérale obligatoire pour les modèles produits depuis l'année suivante. Jodie avait eu le tact, pendant qu'il arrachait son corps au véhicule, de contempler la façade de l'immeuble et le flot des youpalas qui roulaient sur le trottoir dans le murmure additionné de centaines de micromoteurs.

La fresque du *Last Supper* l'avait émerveillée. Et peut-être avait-elle été impressionnée que le gérant du restaurant le reconnaisse et leur obtienne une table malgré l'affluence du moment. Ils avaient dû attendre quelques minutes dans l'entrée, de laquelle on avait une vue parfaite de son travail : la fresque, qui représentait la sainte Cène, mesurait plus de huit mètres de largeur pour une hauteur de près de trois mètres.

— C'est une des rares scènes bibliques où l'on voit tous les disciples

avec le Christ, avait-il expliqué. D'abord, j'avais pensé tous les mettre au standard, mais cela aurait pu choquer la... la minorité (sourire complice et réciproque)... Alors, s'est posée la question de savoir qui serait mince. Pas Jésus, bien sûr, mais quels disciples ?

— Il y en a un qui l'est. Et un, non, deux, en fait, qui sont à la limite...

— Oui, parce que cela correspond à peu près à la proportion américaine.

— Et comment les avez-vous choisis ?

— D'abord, j'ai passé des heures et des heures à chercher des indications dans la Bible... Mais je n'ai rien trouvé qui puisse m'aider...

— Et alors ?

Ayant haussé les épaules, il avait confessé :

— J'ai écrit leurs noms sur douze billets, je les ai pliés en quatre et je les ai mis dans un sac en plastique...

Elle avait éclaté de rire.

— Et vous les avez tirés au sort ! Après tout, c'est peut-être le Seigneur qui a guidé votre main ?...

— Lui seul le sait... Mais le résultat est là...

Soudain, une ombre de culpabilité avait terni son visage.

— Cela me fait un peu honte, mais... Le mince, c'est Matthieu, il me semble... Et ceux qui sont moyens... Est-ce que l'un d'entre eux est Luc ?...

— Euh... Le mince est Marc. Et ceux qui sont à moitié SAM, ce sont Judas et Paul...

— Aïe ! Je crois qu'il faut que je me replonge sérieusement dans les Écritures ! J'ai mon examen biblique en novembre.

— Un livre sur la peinture de la Renaissance ferait peut-être mieux l'affaire. En fait, je me suis inspiré d'un tableau de Michel-Ange.

On était venu leur dire que leur table s'était libérée. « Ils doivent croire que je la baise ! » avait pensé Mitchell, interceptant les regards de certaines des personnes attablées tandis qu'ils traversaient la salle. Et cela avait relancé le mouvement du pendule dans son esprit, l'oscillation de l'oracle qui disait oui, qui disait non.

Pendant le repas (précédé de la prière du jour, dont ils avaient récité à mi-voix le texte imprimé sur de petites cartes de papier posées sur les assiettes), ils avaient parlé d'eux-mêmes.

Elle vivait à Pittsburgh, où elle travaillait pour une entreprise qui

développait des éléments préfabriqués pour la construction de maisons individuelles et de petits immeubles.

— J'ai une formation technique et commerciale, et j'assure la coordination entre notre direction générale et les gens de notre succursale ici, à Oklahoma City, et de celles de Kansas City et Denver. L'homme avec qui vous m'avez vue l'autre soir est un collègue d'ici, et aussi les deux femmes, la première fois.

Bon. La gueule de surfeur n'était apparemment pas son mec. Il avait dû forcer sa voix à ne pas trembler en demandant :

— Vous êtes mariée ?

— Non. Et vous ?

— Non, non. En fait, je suis veuf.

— Oh, je suis désolée...

— Ce n'est rien. Mon épouse est morte il y a une dizaine d'années.

Ça ne se présentait pas trop mal, mais il aurait été plus délicat de lui demander si elle avait un régulier.

Pendant toute leur discussion, en bonne tortionnaire, l'alternance d'espoir et d'amertume avait continué à le besogner. Il s'était dit qu'il valait mieux ne pas trop attendre pour jouer son meilleur atout. Et le café bu, en mettant juste une ombre de mystère dans sa voix, il avait dit :

— Si vous avez encore quelques minutes, j'aimerais qu'on retourne un moment à mon atelier. J'ai quelque chose à vous montrer que vous n'avez pas encore vu...

Il avait imaginé pas mal de réactions possibles. Il les avait évaluées, avait tenté d'estimer la probabilité de chacune. Il les passait encore en revue tandis que pour la deuxième fois en quelques heures, devant lui, elle s'envolait dans l'escalier. Ce qu'il verrait dans quelques instants, ce pourrait être une joie de fillette, comme il l'avait vue lorsque la jeune femme était arrivée. Ou de l'émotion, avec peut-être dans ses yeux de petites larmes de gratitude et de bonheur. Ou bien, un refus très digne, merci mais c'est trop, je ne puis accepter ça... Ou alors, l'hypothèse du pire : la gêne palpable de celle qui vient de réaliser qu'on s'intéresse à son cul, alors qu'elle n'y pensait pas, et qui s'en veut d'avoir laissé l'autre y croire – l'autre qu'elle trouve si sympathique, et même attachant, l'autre auquel elle voudrait tant donner son amitié. Et elle en vient à se reprocher les compliments qu'elle a faits, sournoisement équivoques, les sourires qu'elle a eus, innocemment ambigus, sa présence même en ces lieux...

Donc, il s'était attendu à diverses attitudes, mais pas à ce qui s'était

passé lorsqu'il était allé chercher le tableau dans le placard mural (« Juste un instant... ») et le lui avait tendu en disant :

— Je voudrais vous offrir ceci... C'est la fuite en Égypte...

Rien, et surtout pas ses spéculations épuisantes, ne l'avait préparé à ce que, ayant saisi la toile, l'ayant observée quelques instants en silence en la tenant à bout de bras, elle s'accroupisse doucement pour la poser sur le plancher avec un soin cérémonieux, puis se redresse et se jette sur lui comme une panthère bondissant au flanc d'une colline.

En refermant la porte de la salle de bains, Mitchell pensa ce qu'il avait pensé plusieurs fois depuis la veille : « Glen, si tu savais comme je t'emmerde ! »

Clayborne 18

30 mai 2039

Il attaqua les informations du matin en buvant du Darjeeling.

Le cardinal uruguayen Juan Suarez était le nouveau pape ; le Vatican confirmait qu'il avait recueilli 54,7 % des suffrages des catholiques du monde au second tour. Le candidat malheureux, le cardinal français Frédéric Duval, avait félicité le vainqueur et lui avait souhaité un heureux pontificat. Il ignorait s'il se représenterait en 2044. D'autres que Clayborne se chargeraient d'évaluer les conséquences potentielles de cette élection pour Haviland et pour le monde. En tout cas, les prêtres homosexuels allaient pouvoir se marier. Tant mieux pour eux.

Sous la catégorie B, il lut que Seamus Trading affirmait avoir établi qui avait commandité l'attaque de ses entrepôts de Shanghai, dix jours plus tôt, et promettait de prendre les mesures de rétorsion appropriées. En outre, une brève bataille avait opposé les équipes de sécurité de Wilson Nanosystems à un commando d'une vingtaine d'agresseurs à la périphérie du complexe inauguré huit mois plus tôt à Pyongyang. L'information selon laquelle des membres des services de renseignements azerbaïdjanais auraient eu le 25 mai, à Tobolsk, de longues discussions avec des représentants d'une secte copte était confirmée. Par ailleurs, une soixantaine de fusils d'assaut Remington Mark IV avaient disparu d'un dépôt de l'armée belge.

Parmi les informations classées C, Clayborne ne releva rien de très intéressant, hormis la rumeur, persistante sur les réseaux anglais, selon laquelle l'UABS aurait décidé de tuer Jack Barstow. L'homme qui avait dissipé Richard Winfield.

— On traite ce qui est A et B comme d'habitude, dit-il dans son digicom.

Puis il eut un appel de Casady.

— Il faut que je te voie, dit celui-ci. J'ai un truc à te demander.

Clayborne fit semblant d'être surpris.

— Tu voudrais qu'on fasse ça ? demanda-t-il.

— Oui. Même si je ne suis pas certain que cette rumeur soit fondée. Peut-être qu'ils essayent simplement de le faire crever de peur. Ça semble un peu surprenant que Beveridge se décide après tout ce temps, mais les voies de Dieu sont impénétrables, non ?

— Je sais que tu as une très grande sympathie pour l'homme qui a aidé Winfield à disparaître, dit Clayborne, mais je te rappelle qu'on est là pour protéger Mannering et Haviland Corporation, pas un fouteur de merde britannique.

Casady haussa les épaules.

— C'est vrai, mais contrer ces connards de bibleux en chaque circonstance possible me semble être un devoir moral. Ce serait assez jouissif de tomber sur les ailes d'un Archange, non ? Surtout maintenant qu'on sait qu'ils veulent la peau du président.

— Justement, maintenant, on a déjà l'opération Ghost sur le dos. Tu crois que c'est le moment de se disperser ?

— On ne va pas se disperser, dit Casady. Simplement envoyer trois ou quatre gars de nos équipes de Newcastle ou de Birmingham.

— Comme tu veux, dit Clayborne. Je vais contacter Vorodny et Clarke. Mais ton Barstow, il faudra d'abord qu'ils le localisent. Un dissipateur est un peu plus discret qu'un médecin de famille.

— Barstow habite dans un quartier rupon de Londres et son adresse est dans l'annuaire avec la mention « Analyse et courtage opérationnels ». Quant à la planque où il opère, on a assez de contacts sur place pour la trouver. Je peux organiser tout ça.

Clayborne soupira.

— Je crois que tu nous fais faire une connerie, dit-il. Mais pour le devoir moral, je suis d'accord.

30 mai 2039

Barstow, dans la limousine qui l'emmenait sur Cromwell Road, pensa qu'il allait devoir négocier serré. Comme toujours avec Tillerman.

Il avait eu souvent envie de l'envoyer se faire mettre au milieu d'une discussion. Seulement, voilà, Paul Tillerman était un des meilleurs dealers de Londres, et il y avait de la demande. Il pouvait donc fixer ses prix à des altitudes stratosphériques et ne s'en privait pas. Il ne restait plus à l'acquéreur qu'à répercuter ses coûts sur l'utilisateur final.

Le petit problème, c'était que Barstow commençait à être un peu juste question fric. Ce n'était pas la dèche, mais entre la maison de Saint John's Wood et la Jaguar qu'il avait offerte à Karen pour son anniversaire, il y était peut-être allé un peu fort. Sans compter le versement mensuel à la clinique Saint George et la facture que Rogers and Fenwick allait lui présenter. Il y avait aussi les petits cadeaux aux flics du quartier pour qu'ils ne viennent pas fourrer leur nez trop près de l'usine. Et, en plus, il n'avait pas eu de client depuis plus de deux semaines.

Mais bon, il allait se refaire, et avant peu. Avec des rabatteurs comme Cole, il n'était pas possible que le calme plat s'éternise. Parce que lui aussi, il était l'un des meilleurs. De Londres et du monde. C'était ce que beaucoup affirmaient dans la profession. Jugement qu'il retournait souvent dans sa tête, en se disant d'abord qu'il y en avait de bien meilleurs que lui, et que, de toute façon, ça ne voulait pas dire grand-chose. Puis en se concédant, au terme d'un combat intérieur dans lequel s'affrontaient orgueil et modestie, qu'il était très loin d'être mauvais. Et en concluant que ouais, bon, un des meilleurs, quoi...

Ce qui était très drôle en soi. Parce que pour le savoir il aurait fallu connaître le sort (à commencer par le taux de survie) de leurs clients respectifs, en travaillant sur des millions de données objectives et en utilisant des clés d'appréciation savamment élaborées. Ce qui revenait à imaginer que des types se seraient baladés dans le monde en proclamant leur véritable identité, le motif de leur dissipation et l'auteur de celle-ci. Très réaliste. Et pourtant, il y avait une hiérarchie des dissipateurs. Mais c'était une chose floue, diffuse, un recueil non

écrit d'histoires chuchotées dans le milieu ; tout cela était aussi scientifique que la formule d'un philtre transmise entre sorcières un soir de pleine lune, au plus profond du Moyen Âge.

N'empêche qu'il était un des meilleurs.

Il se demanda une fois de plus s'il n'allait pas retirer son mandat à Rogers and Fenwick dès cet après-midi. Parce qu'il était de plus en plus convaincu que la rumeur était infondée. L'Union des États bibliques américains ne l'avait pas condamné à mort.

Évidemment, la psychopathologie de Beveridge et de son ramassis de bibleux n'avait pas de limite connue. Mais à ce jour, si l'activité des dissipateurs était strictement interdite sur le territoire américain, les autorités de l'Union avaient régulièrement réaffirmé qu'elles n'avaient aucune intention de s'en prendre aux personnes qui s'y livraient dans le reste du monde, même si celles-ci faisaient disparaître des individus qu'elles auraient souhaité voir juger par les tribunaux bibliques.

Seulement voilà, les autres n'avaient pas dissipé Richard Winfield.

Mais bon, justement, ce n'était qu'une rumeur. Quelque chose qui circulait sur des réseaux de second ordre, qui subissait une mutation sémantique à chaque degré de sa propagation, et dont la source restait très imprécise. Et finalement, il y avait beaucoup de chances pour que tout ça ne soit que l'équivalent informatique d'un ragot colporté de bar en bar, que chaque buveur embellit ou retouche au gré de sa vision des choses. D'ailleurs, les bars étaient, avec les ondes et les réseaux câblés de toute nature, l'autre vecteur hautement suspect de ce genre de salades.

Et si d'aventure c'était vrai quand même, un des meilleurs tueurs du monde n'était plus très loin de lui. Raison pour laquelle il avait appelé l'agence Rogers and Fenwick deux jours auparavant, après beaucoup d'hésitations. C'était la jeune femme brune qui conduisait la limousine. Le rouquin balafré était à côté d'elle, et le Sikh avait pris place en face de Barstow, dans la cabine hautement sécurisée. Les deux autres gardes du corps étaient dans la Toyota Enforcer qui roulait devant eux. Tous étaient casqués et vêtus de tenues de tissu bleu marine, d'une pièce, sous lesquelles ils portaient des armures légères. Lui-même avait un gilet pare-balles sous sa chemise. Protection illusoire ? Difficile à dire. Il n'avait fait appel à une agence de ce genre que deux fois auparavant, et dans un des cas, cela s'était montré utile. Un commerçant spécialisé dans la vente de monnaies anciennes s'était mis dans la tête que son associé, qui avait disparu après avoir vidé une bonne partie des comptes de leur société, s'était fait dissiper par Barstow, ce qui était faux. Informé que l'homme le recherchait, Barstow avait demandé les services de Rogers and

Fenwick, qui lui avait envoyé une équipe de deux hommes. Quelques jours plus tard, n'ayant plus de nouvelles du vendeur de sesterces et se taxant de paranoïa, il avait, conformément aux dispositions de son contrat avec l'agence, dénoncé le mandat de celle-ci pour minuit le même soir. À 19 h 42, alors qu'il traversait le mail d'un complexe de magasins dans Earl's Court, l'homme avait surgi de derrière un pilier de béton, rugissant et brandissant une hache. Un des gardes l'avait neutralisé avec un projectile non létal à effet rapide. Du travail de professionnel.

Seulement, les Archanges, c'était autre chose qu'un excité avec du matériel de camping. D'ailleurs Rogers and Fenwick, informée de l'origine de la menace, avait imposé une couverture de cinq gardes au moins. Rassurant.

Ça, c'était son escorte pour le côté clair, la face bourgeoise de sa vie : la maison de Saint John's Wood, le club de tennis, les boutiques de fringues et les restaurants branchés où il avait ses habitudes. Là, oui, s'il fallait des protecteurs, cela devait être des professionnels propres sur eux dans des uniformes impeccables, des véhicules rutilants portant l'emblème d'une société prestigieuse et dont les tarifs étaient foutrement scandaleux. Presque un élément d'affirmation sociale, comme une Rolex en platine. Et puis, il y avait l'autre face, d'usine désaffectée, le labyrinthe des ruelles entre les murs de brique sombre ou de béton, la rouille sur les poutrelles d'acier. Le visage glauque des clients levés par Cole ou par un autre, venus le prier de sauver leurs couilles parce qu'ils avaient volé leur employeur ou trahi leurs partenaires d'arnaque ou d'investissement. Le secret nécessaire à la dissipation comme la photosynthèse l'était à la survie des plantes. Cette indispensable discrétion qui faisait qu'il était hors de question d'avoir un groupe de mercenaires de l'extérieur sur le lieu de son activité. Donc, pas de Rogers and Fenwick sur son lieu de travail : là, il n'y avait que les gars de son équipe, mis en état d'alerte et méchamment armés. Barnett et les autres. D'habitude, ils devaient surtout empêcher qu'une bande de truands ordinaires emporte l'unité chirurgicale ou les stocks de fournitures. Il sourit en imaginant la tête des membres de son club s'il s'était baladé au bord des courts flanqué de ces spécimens de la faune du grand Londres souterrain. Des gars pleins de qualités, mais un peu embarrassants sortis de leur contexte. Non, non, pas de blague, avait-il décidé, pas de collision des galaxies sociales. Une escorte pour chaque monde. Et cela durerait jusqu'à ce qu'il estime, à tort ou à raison, que la menace était passée.

En plus de ces précautions, Barstow, près de son cœur, portait le SIG 228. Celui de son père, celui de Lancaster. Celui dont la seule possession dans sa maison, avant le Réveil, aurait pu valoir dix ans de

prison au plus inoffensif des citoyens anglais.

Évidemment, la probabilité que le vieux pistolet le sauve en cas d'attaque d'un commando biblique était proche de zéro. Il s'agissait d'autre chose. D'un symbole, d'une attitude.

Quant à Karen et... (il plia le bras, jeta un coup d'œil sur son bracelet) et Brett, ils étaient depuis trois jours dans un hôtel du Dorset.

Restait, bien sûr, la possibilité du cancer. L'assassinat par corrosion psychologique. Une organisation majeure laissait fuir l'information selon laquelle elle considérait l'élimination de monsieur X comme un objectif de la plus haute importance, et qu'elle allait y consacrer les moyens appropriés – information que, bien sûr, elle s'empressait de démentir officiellement. Démenti sans conséquence, puisque la machine était en marche. Aucun tueur n'était lâché : il suffisait d'attendre que la victime désignée crève d'angoisse et de paranoïa, après quelques mois ou années de torture quotidiennement et consciencieusement auto-infligée. Et déjà, durant ces derniers jours, à maintes reprises, il avait senti, comme l'un ou l'autre inconnu surgissait de la foule un peu vite, tout près de lui – ce qui arrivait souvent dans les rues de Londres –, l'accélération brutale de son pouls, le flottement de ses jambes, l'impression que l'air, dans ses poumons, avait une odeur de gaz. Ces emballements impromptus, ces galops à froid de son cœur, s'ils se multipliaient, finiraient par le détruire aussi sûrement que l'armement d'un fou de Dieu. On pouvait même pousser le raffinement plus loin, en envoyant bien quelques agents sur la trace de la cible, avec pour seul but d'entretenir sa psychose, par leur seule présence ou par le biais de pseudo-tentatives soigneusement ratées. Voir brûler sa voiture, c'est éprouvant quand on se dit qu'on sera dans la prochaine.

À sa connaissance, ce n'était pas le genre de moyen privilégié par Beveridge et les autres tarés du Cénacle. Ils préféraient l'action directe, le Courroux chrétien, le Glaive des Archanges et ce genre de merde.

Mais il savait que sa connaissance était limitée.

Si les Gros l'avaient condamné, n'importe qui dans cette foule, pensa-t-il comme ils atteignaient Sloane Square, pouvait être son assassin. N'importe lequel de ces types aux allures de financiers, comme ces deux jeunes hommes pressés dans leurs costumes de lamé vert, qui traversaient la rue devant le mufler de la Toyota. Ou la fille noire, devant la vitrine de Tarlazzi, longiligne et superbe dans son short et son bustier. Ou le policier en uniforme qui regardait passer ce flux avec impassibilité, les mains dans le dos et l'arme au côté.

Et cela, Winfield devait le vivre depuis trois ans, en plus intense. Trois années passées à penser : « L'homme que je vais croiser va peut-être m'abattre... » À se dire que tout dépendait de la façon dont lui, Jack Barstow, avait fait son travail. À se payer une pute et se demander, en la pénétrant, si elle allait l'égorger avant qu'il ait pris son pied. Ça devait être une pensée peu propice à l'érection, mais fascinante, d'une certaine manière.

Barstow pensait que ça pouvait être une façon de gérer sa peur, de la transcender : lui trouver un charme vénéneux, en faire l'objet d'une trouble excitation. Winfield se disait peut-être, parfois, que si les membres du Cénacle, inspirés soudain par un de ces rêves, une de ces visions extatiques auxquelles ils se référaient souvent, des larmes plein les yeux, en justifiant leurs diktats (quelque chose comme Jésus marchant sur les eaux du Mississippi avec un rameau d'olivier dans les mains et leur disant d'une voix douce que leur acharnement faisait saigner son cœur), décidaient de lui pardonner, et poussaient la miséricorde jusqu'à le faire savoir, la vie perdrait beaucoup de son sel.

Le restaurant était une ancienne mosquée dans Whitechapel, au 487 de Fighters Street (depuis douze ans, chaque quartier de Londres semblait avoir sa Fighters Street, sa Victory Road et son Résistance Square). Deux vieilles femmes indiennes en sari changèrent de trottoir quand Barstow et son escorte débarquèrent. Il y avait beaucoup moins de monde dans la rue que sur les artères principales.

La grande majorité des mosquées de Londres avait été détruite à la fin de la guerre, mais un certain nombre avaient été conservées et reconverties, la plupart en restaurant, bar ou discothèque. Ou en toilettes publiques. Celle-ci, un bâtiment assez important, avait un minaret d'une dizaine de mètres, resté intact, sur lequel des lettres blanches proclamaient le nom de l'établissement : *The Crusader's*.

— Bon. Comme je vous l'ai dit, je ne veux personne à l'intérieur pendant que je bouffe.

— C'est votre choix, dit le Sikh. On va simplement jeter un coup d'œil sur les lieux avant que vous entriez et on prendra position autour de l'établissement.

Tillerman était assis dans le fond du restaurant, sous une fresque qui représentait un groupe de combattants occidentaux brandissant un drapeau vert en lambeaux devant les corps de plusieurs moudjahidines. Un immeuble d'une vingtaine d'étages brûlait en arrière-plan. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux châains, dont l'embonpoint avait gentiment poursuivi sa progression depuis leur dernière rencontre, deux mois plus tôt. Dans

l'Union, Tillerman aurait été à vingt kilos du SAM.

— Salut, Jack, dit-il en se levant et lui tendant la main.

— Salut, Paul, dit Barstow en lui tendant la sienne. !

Il prit le temps de regarder autour de lui. Il y avait une quinzaine de personnes dans la salle, et la table la plus proche était encore libre. Une grande fenêtre avait été découpée dans le mur donnant sur la rue, à sa droite, et le reste de l'éclairage provenait de lampes placées dans des casques de combat suspendus au-dessus des tables. Des armes de poing et des fusils étaient accrochés sur les murs.

— J'espère que l'endroit te convient, dit Tillerman.

— Tout à fait ; ça nous rappelle des choses, dit Barstow en s'asseyant. Dis donc, tu as l'air plutôt en forme.

Tillerman haussa les épaules.

— Je peux pas me plaindre. En tout cas, c'est pas le boulot qui manque. Toi aussi, tu as l'air bien.

— Oh, je crois que je pourrais jurer que tout baigne s'il n'y avait pas ce bruit qui court... Tu es au courant, je suppose ?

— Mouais... À ta place, je ne m'en ferais pas trop.

— Tu penses que c'est du vent ?

— Franchement, si je croyais qu'un Archange va pousser la porte de ce restau et venir t'arroser, je ne boufferais pas en ta compagnie.

Barstow sourit. Les Archanges étaient peut-être ce qui se faisait de mieux : sélection impitoyable, facultés offensives neurooptimisées, organes vitaux renforcés, armement dernier cri. Et surtout, contre le doute, contre la peur, le sublime abrutissement de la foi.

Autour de son buste, le gilet pare-balles créait une oppression discrète et rassurante.

— Je pense que tu as raison. Mais j'ai quand même toute une équipe de gardes du corps autour de ce restaurant.

— C'est bien. On ne sait jamais. Mais les Américains savent qu'ils n'ont aucun intérêt à violer certaines règles. Politiquement, ce serait nul. Si la rumeur continue à s'amplifier, ils vont sûrement sortir un démenti officiel un de ces jours. En revanche, ça pourrait bien être un cancer. Ce n'est pas vraiment leur style, mais ils ont pu décider de faire une exception en ton honneur.

— Et pourquoi maintenant ?

Tillerman haussa les épaules.

— Politique intérieure. Lutte d'influence au sein du Cénacle, ou une connerie de ce genre.

— C'est aussi ce que je me dis. Par moments, en tout cas...

Un serveur leur apporta la carte et Tillerman en profita pour commander deux flûtes de champagne. Ils commencèrent à lire et, très vite, l'esprit de Barstow abandonna la liste des mets pour considérer ce que Tillerman venait de dire. Un instant, il se réjouit de la similarité de leurs analyses.

Ce qui était ridicule. On peut être deux à se tromper.

Ils commencèrent à parler affaires vers la fin du plat principal.

— Neuf paires, dit Tillerman. Parfaite condition, et un minimum d'enregistrements connus. Un lot de première. Tout à fait ce qu'il faut pour un type de ta classe.

Barstow haussa les épaules, et eut la mimique qui voulait dire : « Épargne-moi ce genre de boniment, on se connaît ! »

— Les couleurs ?

— Une vraie palette.

— Combien ?

Tillerman, désignant sa bouche pleine, prolongea le temps de mastication nécessaire à la déglutition, recalculant peut-être une dernière fois l'offre qu'il allait assener.

— Sept cent cinquante mille, dit-il enfin, avant de boire une gorgée de bordeaux.

Barstow eut un rire bref.

— Dis donc, tu crois pas que tu y vas un peu fort ?

— Non, non, Jack, je te jure que ça vaut largement ce prix. Et je sais que tu le sais. Parce que je ne t'ai jamais proposé quelque chose de foireux. C'est comme toujours avec moi : non seulement ils sont parfaits, mais ils sont tout à fait propres.

Ouais. Les dealers disaient toujours ça. Mes yeux sont propres. Légalement propres. Ils proviennent de cadavres que personne ne réclame, et, bien sûr, personne n'a été tué pour avoir le privilège de fournir ses nouveaux iris à un dissipé en cavale. Ce qui n'empêchait pas des bruits de courir, des histoires d'enfants achetés dans des orphelinats merdiques, de marginaux retrouvés les orbites vides avec une blessure d'arme à plasma dans le dos ou la poitrine. On ne pouvait jamais être sûr de rien.

— Peut-être. Mais les affaires sont difficiles en ce moment et j'ai pas mal de trucs sur le dos. Cette escorte à la con, par exemple. Alors je ne peux pas aller au-delà de quatre cent cinquante.

— Tu rigoles ? Rien que les bleus, je peux les revendre à une clinique pour trois cent mille facile.

— Et fournir les certificats d'origine avec.

Tillerman haussa les épaules.

— Écoute, m'emmerde pas. Je te propose le tout à sept cent vingt, à prendre ou à laisser.

— Dans ce cas, je laisse, dit Barstow.

— Comme tu veux, dit Tillerman.

Au dessert, Barstow acheta le lot pour six cent vingt mille.

— Tu fais l'affaire de ta vie, dit Tillerman. Je dois bientôt recevoir des *makers*, mais je ne vais pas te les proposer, tu es trop rat.

— Tu m'arnagues d'au moins cent billets, dit Barstow. Je crois que je vais changer de fournisseur. Tes *makers*, tu peux te les garder.

Tillerman rit.

— Tu sais, dit-il, toi et moi, on fait des sacrés putains de métiers !

Clayborne 19

3 juin 2039

Clayborne avait rencontré Nigel Clarke une bonne quinzaine de fois, depuis qu'il l'avait nommé, trois ans plus tôt, à la tête de l'équipe de sécurité du complexe que Haviland Corporation exploitait à Birmingham. C'était un quinquagénaire solide et buriné, avec une chevelure poivre et sel coupée en brosse et des yeux bleus très clairs. Un peu comme si quelqu'un avait dit : « Dessine-moi un homme d'action. » Clarke avait entraîné des unités de commandos de l'armée britannique avant la guerre ; comme beaucoup d'autres militaires professionnels européens, il avait démissionné au début du conflit pour commander des groupes occidentaux. Il avait largement contribué à la débâcle des barbus dans les rues de Liverpool. Graham Parks, qui occupait le poste de Clayborne avant Sadeghi, l'avait engagé après la victoire.

— Un sale coin pour une planque, dit Clarke sur l'écran. Les types

qui zonent dans le quartier n'ont pas l'air nets, et beaucoup doivent se connaître. Certains sont armés. Brown et ses hommes se sont disposés au mieux dans ces circonstances. Une ancienne imprimerie, avec une vue directe sur la façade ouest de l'usine. On peut aussi utiliser notre van.

— Rien de suspect pour le moment ?

— Négatif.

— Est-ce qu'ils ont pu infiltrer l'usine ?

— Oui, sans chercher à pousser trop loin, dit Clarke. On ne sait pas ce qu'il a comme systèmes de détection et, de toute manière, c'est la périphérie du site que vous nous avez demandé de surveiller. Je vais vous montrer ça.

Les hommes de Brown avaient installé trois microcaméras fixes dans le bâtiment – celles que Clayborne utilisait à Castell One n'étaient pas opérationnelles à plus de quelques mètres des relais de contrôle. Longues de près de quatre millimètres, elles possédaient, en plus de l'émetteur embarqué, leurs propres unités internes de stockage. Après quelques heures, l'une d'entre elles avait cessé d'émettre ; ils avaient renoncé à la remplacer pour le moment.

Une des caméras qui transmettaient leurs images couvrait l'angle d'un couloir et les premières marches d'un escalier. La deuxième montrait une vaste salle encombrée de machines inertes dans la pénombre. Clayborne imagina des épaves de galions sur le fond d'une mer chaude.

— Le plus souvent, reprit Clarke, ils sont dans d'autres parties de l'usine. Mais on les a quand même saisis. Je vais vous montrer la fine équipe...

Il lança un montage d'images des occupants du bâtiment. Vue générale du sujet passant devant une des caméras, puis gros plan sur le faciès. Un Noir avec des *dreadlocks* et un vieux Remington à pompe. Un balèze aux bras nus qui devait passer quatre heures par jour à soulever de la fonte, avec un Scorpio R28. Un type au crâne rasé avec un Benelli et, sublime détail, une machette à la ceinture. Une superbe gueule couturée, rehaussée d'une croix tatouée sur la joue gauche, qui trimbalait un Siemens à plasma. Plus un petit gros aux cheveux roux sanglé dans une veste de cuir noir.

— Joli ramassis, dit Clayborne.

— Ils sont bien, hein ? Et maintenant, le maître des lieux.

Clayborne ressentit une étrange émotion lorsqu'il vit se succéder les images de l'homme jeune et mince qui avait dissipé Richard Winfield. Même si Barstow, selon les informations qu'il avait réunies sur lui

depuis la rumeur de sa condamnation, incarnait l'image qu'il se faisait des dissipateurs : des fils de pute qui vivaient dans des maisons bourgeoises et fumaient des cigares dominicains dans des clubs exclusifs quand ils ne travaillaient pas pour des pourritures dans des usines désaffectées gardées par des truands. Des salopards qui se croyaient obligés de ramener perpétuellement leur morgue et leur grande gueule, histoire de se faire croire qu'ils étaient encore les rebelles de l'époque héroïque.

— Ne crains rien, enfoiré, murmura-t-il. On veille sur toi.

14 h 40. Nous sortons de la maison par la porte principale. La main de Lilian est dans la mienne. Le temps est assez beau ; quelques nuages d'altitude passent dans le ciel du Manitoba.

La perspective de la visite du Megaaquarium enchante les enfants. Vandenholtm a insisté pour que nous l'accompagnions. Ce couple élégant avec ses deux bambins sera du meilleur effet sur les écrans du monde entier. Il n'y a pas de petit profit médiatique.

Jeremy pousse un cri de joie en voyant la Kaoyang sur l'esplanade. Pour une raison qui m'échappe, il adore cette voiture toute neuve qui vient de remplacer la Maybach dont la compagnie avait fait l'acquisition quelques mois plus tôt.

Lilian resserre un peu ses doigts sur ma main droite. Je sens contre ma chair l'or tiède de son alliance. Nous échangeons, amusés, un de ces regards qui nous sont coutumiers. Celui-ci veut dire ce que je sais déjà, à savoir qu'en matière automobile, il est impossible d'argumenter avec un expert âgé de quatre ans.

Mon autre main est dans ma poche.

Comme d'habitude, Veronica veut sauter les dernières marches du perron. Elle s'arrête, les pieds joints, fléchit les jambes, et le bas de sa jupe rouge vient frotter les arêtes de pierre grise, dans un mouvement gracieux qui me fait penser au balancement de la corolle d'une fleur tropicale. Elle tend un peu les bras devant elle, avec un petit rire nerveux et un frémissement des mains qui veulent traduire une terreur joyeuse, se retourne vers nous, cherchant un encouragement que, souriants, nous lui donnons en silence.

Veronica s'élance, d'une détente enfantine qui évoque davantage la grenouille que la panthère. Juste avant qu'elle ne touche le sol, j'ai cette vision de ses jambes maigres et bronzées, de la petite culotte blanche sous la corolle de sa jupe, déployée par son mouvement, appuyée sur l'air chaud du printemps canadien. Ses sandales claquent sur la pierre de l'esplanade. Emportée par son élan, elle fait cinq ou six pas rapides – claquements moins forts – pour ne pas tomber en avant. La corolle est retombée.

Elle se retourne et rit, elle sautille sur place, heureuse de son audace et de sa performance : quatre marches, record battu !

Lilian lâche ma main pour applaudir.

J'en fais autant. Troublé. Troublé par ces jambes de gamine et ce morceau de tissu blanc. Je pense qu'un jour des hommes, amoureux ou cyniques, caresseront l'intérieur de ces cuisses.

— C'est idiot, ce que tu viens de faire ! crie Jeremy.

— Pourquoi, idiot ? s'insurge-t-elle.

— Si tu t'étais écorché les genoux, tu aurais pu salir les sièges !

Elle fait de la bouche un bruit qui en dit long sur ses pensées.

— Bonjour, monsieur le Président ! dit Foster avec une légère inclinaison du buste. Bonjour, madame Mannering, bonjour, monsieur le Vice-président. Et bonjour, les enfants !

Nous lui rendons son salut. Après Vandenholt, les mêmes entrent dans la voiture. Lilian se penche pour monter à son tour. Quand sa tête et sa poitrine sont déjà dans l'habitacle, elle s'arrête au milieu de son geste et mon bassin vient doucement heurter sa hanche. Elle revient en arrière, se redresse et me demande :

— Il y avait une raison de changer la voiture ?

À croire que, soudain, elle est chargée de veiller sur les finances de l'organisation. Je lui souris.

— Une excellente raison.

Elle me regarde et son regard signifie clairement qu'elle comprend mal ce qui justifie le changement d'une limousine à peine rodée.

Je sens l'odeur du cuir neuf et de la cire appliquée sur la ronce de noyer.

— Explique-moi ça, dit-elle, se décidant à pénétrer dans le véhicule.

Je m'assieds en face d'elle, à côté de Veronica.

— Il se trouve que Kaoyang est une marque chinoise. Le fait que le président de la Haviland en utilise une est de nature à renforcer la position de la compagnie dans ce pays à un moment où elle entend y conclure des accords importants.

— Je vois, soupire-t-elle.

Je résume :

— C'est un acte politique.

Cela fait rire Vandenholt. Les portières se referment avec un bruit grave.

Foster prend place à l'avant.

Je sais que les voitures d'escorte nous attendent un peu plus loin, au bas de la voie d'accès qui mène de l'esplanade au niveau du parc. Deux hélicoptères Phalanx voleront à nos côtés. La routine, quoi.

À l'instant où je vais demander à Foster ce qu'il attend pour démarrer, sa voix me parvient par l'interphone :

— Brissov semble avoir quelque chose à nous dire.

Et derrière la vitre amovible, légèrement teintée, il a un geste du menton en direction de la maison.

Alors je regarde vers la gauche et je vois Brissov, effectivement, qui descend en courant les marches du perron, en faisant de grands gestes de la main. La portière et les vitres blindées m'empêchent d'entendre ce qu'il crie.

Je pense : « C'est bien le moment ! »

Il arrive près de la voiture et je baisse ma vitre. Il se penche vers moi, pose une main sur la carrosserie.

— Un appel urgent, monsieur le Vice-président. C'est monsieur Andicott, sur la ligne delta.

La ligne delta. La plus protégée – pas d'extension mobile –, celle qu'on réserve aux communications de première importance. Robert Andicott est un des membres du conseil, et responsable de la région Océanie.

Les enfants se sont tus. J'hésite quelques secondes, serrant ma lèvre inférieure entre mon pouce et mon index. J'ai très envie de remonter ma vitre et d'envoyer au diable celui qui m'appelle, et le monde entier.

— Allez-y, Mannering, dit le président. Nous attendrons.

Doucement, avec l'accent d'une résignation presque amusée, Lilian ajoute :

— Essaie de faire vite...

J'actionne l'ouverture de la portière et je m'arrache au siège de cuir pendant que les enfants piaillent leur désapprobation. En sortant de la voiture, je dis :

— Ça ne sera pas long, c'est promis. On ne va pas faire attendre les dauphins !

Nous courons à demi jusqu'au perron, dont Brissov grimpe les marches avant moi, de manière à m'ouvrir la porte que j'ai franchie deux minutes plus tôt.

Je traverse le salon, puis un vestibule, pousse les battants de la lourde porte de bois blanc qui donne accès au bureau et la referme avec soin.

Le téléphone est posé sur le bureau d'acajou.

Sans m'asseoir, je porte l'appareil à mon oreille droite. Mon autre main est à nouveau dans ma poche. À travers la baie vitrée, je vois sur l'esplanade, en contrebas, la voiture où les miens m'attendent. Ma portière est restée ouverte. Mais d'ici, j'ai une vision de trois quarts arrière et ne peux voir Lilian ou les enfants, ni le président. L'homme auquel je succéderai peut-être un jour.

Je crois que je donnerais n'importe quoi pour ça.

— Oui, Robert...

Au-delà de l'esplanade, au-delà de la balustrade de pierre grise qui en marque la limite, les collines se succèdent en formes douces, en vagues aux

crêtes de forêt.

— Oh ! Brian, dit Andicott, je suis désolé de vous retarder. Brissov m'a dit que vous étiez sur le point de partir avec le président, mais je viens d'avoir une conversation avec Paul Ashford de Technospect et j'ai cru bon de vous communiquer sans attendre ce qu'il m'a appris.

— Vous avez bien fait. Allez-y, je vous écoute...

Il m'expose la situation concernant une compagnie australienne décidée à se rallier, comme beaucoup d'autres firmes, à la position de Haviland Corporation, qui refuse tout transfert de technologie à l'Union.

Je l'écoute en regardant la Kaoyang sur ma gauche, les collines à l'arrière-plan, et, à quelques mètres de moi, mon propre reflet dans la baie vitrée.

Les Australiens ont peur que Beveridge et ses services ne leur fassent payer leur alignement au prix fort, et ils demandent notre assistance en ce qui concerne la sécurité. Je dis :

— Je comprends ça... Faites savoir à Ashford que je vais dire à Parks de prendre contact avec leurs services de sécurité pour élever leur niveau de protection dans l'intervalle. Je sais que le président confirmera cet ordre.

La voiture explose.

Une fulgurance. Une boule de feu prodigieusement éphémère, et ce grondement qui fait vibrer la baie, la façade, la maison. Ensuite, la pluie des débris retombant sur l'esplanade semble n'en plus finir. Des choses noircies, tordues, insolites, qui se répandent sur les dalles grises. Des choses qui furent, l'une un élément du circuit de freinage, l'autre un compresseur, l'autre encore un bras d'enfant.

Certaines viennent frapper la baie, avec des bruits minéraux ou plus mous.

Un pneu, intact sur sa jante, rebondit encore deux fois et s'immobilise enfin, appuyé contre la balustrade.

Je suis debout dans ce bureau.

Le châssis tordu, portant toujours une partie de la carrosserie déchiquetée d'où s'élève une fumée noire, est retombé sur place, à l'endroit même où les miens sont morts.

Andicott, qui s'était tu, demande :

— Brian ?! Brian ?... Qu'est-ce qui se passe, Brian ?...

Mon regard, maintenant, porte droit devant moi, vers les collines au-dessus desquelles tourbillonnent soudain des nuées d'oiseaux.

Je vois mon propre reflet dans le verre blindé.

J'entends crier, courir dans la maison.

Pendant que d'autres s'empressent, je reste pétrifié, incapable de détacher mes yeux de cette image de moi, tandis que les derniers mots que j'ai dits à mon épouse n'en finissent pas de résonner dans mon esprit.

C'est un acte politique.

Et puis, il y a une deuxième onde de choc, qui ne fait pas vibrer les murs, qui n'effraie pas les oiseaux, parce que, silencieuse, intérieure, elle n'atteint que moi.

Brissov ouvre la porte à la volée, fait trois pas dans la pièce.

Mon cri le renvoie jusqu'au seuil.

Barstow 4

2 juin 2039

Cole avait appelé Barstow vers 7 heures du matin pour lui annoncer qu'il avait péché un client durant la nuit.

Il était un peu moins de 11 heures quand Givens écarta les vantaux d'acier de la porte du monte-charge.

L'homme avança d'une démarche hésitante, considérant ce qui l'entourait d'un air un peu surpris, et pas franchement rassuré, qui amusa beaucoup Barstow. Celui-ci se demandait parfois si certains clients ne s'attendaient pas à se retrouver dans un bureau avec secrétaire et réception de marbre blanc, musique d'ambiance et nom de la société sur une plaque de bronze.

C'était le quatrième lieu qu'il occupait depuis qu'il s'était lancé dans la dissipation. Un ancien entrepôt dans l'East End. Ils étaient au deuxième sous-sol. Une salle de béton brut, avec un sol de carrelage vert. Des fûts de métal étaient alignés le long d'un des murs ; le bureau qui avait été la fierté de son père, dans la maison de Lancaster, l'avait suivi comme dans tous les endroits qu'il avait utilisés par le passé. Une pièce du XIX^e en cerisier. Assez inattendu dans ce décor.

La moitié des lampes qui pendaient du plafond étaient mortes. Et puis, il y avait Givens, ses bras nus de body-builder et le pistolet-mitrailleur Scorpio qu'il portait en bandoulière. Il y avait Martin, appuyé contre un des murs, avec son fusil à plasma. Barstow eut la conviction qu'à cet instant, et pour la première fois peut-être, le type regrettait les actes qui l'amenaient ici. Et encore ne pouvait-il pas voir Durham, planqué derrière les fûts avec son Benelli M8 et sa machette. Ni Stanhope qui était dans la grande salle de production, ni Barnett sur le palier du premier sous-sol.

— Venez, venez, encouragea Barstow, prenez place.

L'homme franchit lentement la vingtaine de mètres qui séparaient le monte-charge des deux fauteuils disposés devant le bureau victorien, et s'assit dans l'un d'eux.

— Merci...

— Ne soyez pas inquiet, les gens que vous voyez ne sont ici que

pour garantir ma sécurité. Mon activité m'expose parfois au... disons, au ressentiment de certaines personnes ou organisations. Ce qui tend à démontrer que je suis plutôt efficace, n'est-ce pas ?

— Euh... oui, bien sûr !

Il ne devait pas être loin de la cinquantaine. Moyen en taille et en corpulence. Moyen en tout, pensa Barstow. Vingt ans plus tôt, il aurait porté des lunettes.

— Monsieur Barstow, je suppose que votre... employé vous a exposé mon problème ?

Ce n'était pas la première fois qu'il enregistrerait cette petite hésitation. Votre... employé. Comme si ce mot était choisi par élimination, après avoir évalué des termes plus parlants : rabatteur, prospecteur, pêcheur. Livreur. Mais Cole était bien cela, un employé, avec un salaire fixe et des primes en fonction de ce qu'il ramenait. La plupart des collègues de Barstow ne payaient qu'à la prime ; lui était d'avis qu'il fallait fidéliser les gens précieux, et Cole en faisait partie. À tout juste vingt-trois ans, ce gars avait une incroyable capacité de repérer un client dans une foule. Un peu comme si Casanova, traversant la salle où se tiendrait le congrès annuel de l'Association des femmes américaines pour la propagation de la parole de Jésus, avait pu dire quelles déléguées avaient le plus urgent désir d'être sautées dans leur chambre d'hôtel. Une forme d'instinct.

Tous les dissipateurs employaient des types qui prospectaient les lieux où des fuyards plus ou moins paniqués espéraient rencontrer celui ou celle qui les ferait disparaître. Essentiellement les bars, les gares, les aéroports. Les hôtels, aussi. Et les rabatteurs développaient tous leur petit réseau personnel de contacts susceptibles de les renseigner. Pas mal de réceptionnistes, barmen et prostituées bénéficiaient ainsi des retombées économiques de la dissipation.

Cole avait rencontré le fugitif dans un bar, le *Montcalm*, un de ses terrains de chasse préférés. Vingt minutes plus tard, ils sortaient par derrière et montaient dans le van. Là, Cole l'avait scanné pour s'assurer qu'il ne portait pas un implant qui aurait permis de le suivre par satellite ou détecteur au sol. De toute manière, le compartiment arrière du van était isolé avec ce qui se faisait de mieux. Il l'avait ensuite emmené dans une des cellules du troisième sous-sol, où il lui avait fait raconter son histoire de façon très sommaire.

— Très succinctement. Je vais vous demander de m'éclairer un peu plus.

— Eh bien, c'est assez délicat... Ce que j'ai fait...

Certains candidats à la dissipation étaient un peu durs à l'allumage.

Même si cela ne durait que quelques secondes, il fallait qu'ils enjambent une barrière mentale avant de raconter ce qui les amenait à souhaiter disparaître. Barstow pensait souvent à des puritains venus consulter un spécialiste pour une chtouille et un peu gênés à l'instant de montrer leur quéquette. Ce qui rapprochait fortement les dissipateurs des vénérologues, des avocats et des prêtres.

— Je tiens à préciser, dit-il, que mon activité n'inclut pas l'évaluation morale.

Barstow s'était informé juste avant leur discussion : ce type faisait l'objet d'un mandat d'arrêt international. Pour meurtre.

Ce qui était de la merde. Parce que dissiper quelqu'un qui avait un mandat d'arrêt au cul, cela signifiait se rendre complice des actes pour lesquels il était recherché.

Bien sûr, il arrivait que des dissipateurs le fassent quand même. Par sympathie pour les actions du fuyard, ce qui était rare, ou parce que celui-ci pouvait payer très cher, ce qui l'était moins.

Barstow ne l'avait jamais fait. Il l'aurait fait pour Winfield si celui-ci avait débarqué chez lui après l'explosion de sa bombe, alors que les autorités américaines avaient déjà lancé leur mandat contre lui. Là, il aurait pris le risque, même si le mandat avait été reconnu par la justice anglaise. Là, oui, la sympathie aurait balayé tout le reste.

Il n'éprouvait aucune sympathie pour l'enfoiré que Cole lui avait amené. Mais le mec pouvait se fendre d'un très gros paquet d'euros. Et il y avait la maison, la voiture de Karen, les factures de la clinique, les yeux de Tillerman...

Il aurait pu dire à Cole d'aller relâcher le type dans un coin tranquille dès qu'il avait su ce qu'il en était. Au lieu de cela, il avait écouté son histoire. Cela voulait dire une chose : il venait de franchir une certaine ligne.

Fuller 4

18 mars 2039

— Haviland Corporation et les entreprises qu'elle contrôle n'ont pas la moindre intention d'assouplir leur embargo technologique et

économique contre l'UABS, dit le président Beveridge. Sous l'influence de Mannering, un nombre croissant de compagnies tierces adoptent la même politique, qui peut nous être gravement préjudiciable à long terme. J'ai donc pris l'initiative de lancer une opération en vue de l'élimination de cet ennemi de l'Union.

Fuller observait les visages des Apôtres assis autour de la grande table ovale. Sur certains d'entre eux, la surprise laissa vite place à la contrariété.

Il y eut des regards échangés, comme pour décider qui allait prendre la parole. Finalement, ce fut Derek Paterson qui se sentit désigné par consensus tacite.

— C'est une information importante, dit-il. Je suppose que certains d'entre nous auraient aimé être consultés avant que la décision soit prise. Pour tout dire, c'est mon cas. J'espère que les implications politiques ont été soigneusement évaluées...

Il y eut des approbations.

— C'est une action qui peut avoir des conséquences importantes, dit Bradshaw. Doit-elle être menée par des Archanges ? Mannering est un des hommes les mieux protégés du monde...

— Le travail, dit Beveridge, a été confié à une organisation très discrète et extrêmement efficace. Elle a déjà fait ses preuves. John, tu veux peut-être nous en dire un mot.

— Je crois que le président vient de vous dire l'essentiel, dit Fuller. J'ignore de quelle manière vont procéder les exécutants et, pour tout dire, je m'en moque : seul le résultat m'importe. C'est une opération dont la probabilité de réussite me paraît élevée. Haviland Corporation et Brian Mannering sont des ennemis emblématiques. Et comme cela vient d'être dit, c'est un homme très bien protégé. Sa mort serait un sérieux avertissement pour beaucoup de monde.

— J'approuve tout à fait cette décision, dit Joss Crandall, le seul membre du Cénacle réputé plus va-t-en-guerre que Beveridge.

Il y eut un brouhaha d'interventions juxtaposées, un flot agité de paroles dont émergeaient quelques termes : prudence, légitimité, action, volonté, répercussions...

Fuller regardait, à une quinzaine de mètres au-dessus de sa tête, les douze vitraux représentant les apôtres originaux dans leur gloire intemporelle et leur obésité contemporaine.

— Excusez-moi...

C'était Morrow. Le brouhaha s'apaisa.

— Excusez-moi, Thomas, dit-il, mais il me semble que nous sommes

en droit d'en savoir beaucoup plus. Quand est-ce que cela est censé se passer ? Que savez-vous exactement des gens qui sont chargés de mener à bien cette opération ?

— John va vous répondre, dit Beveridge.

— Je crains de ne pas pouvoir, dit Fuller. L'organisation en question est très légère et très discrète. Elle n'a même pas de nom. Par contre, Thomas et moi-même avons donné un nom de code à l'opération : Ghost.

— Est-elle déjà en cours ? demanda Morrow.

— J'ai personnellement transmis l'ordre d'action, sur décision du président, il y a de cela deux jours. J'ignore à quel stade en sont les exécutants. La préparation d'une opération comme celle-ci peut prendre des semaines ou des mois.

— Cela fait beaucoup d'inconnues, dit Morrow. Vous n'avez pas répondu en ce qui concerne son coût.

— Très cher, dit Fuller. Terriblement cher. Mais pas un dollar ne sera versé avant la réussite.

Les questions s'arrêtèrent là. Fuller n'en fut pas surpris. Le plus souvent, lorsqu'il s'agissait d'affaires brûlantes dans lesquelles leur responsabilité individuelle n'était pas directement engagée, les Apôtres ne cherchaient pas à en savoir trop.

Clayborne 20

7 juin 2039

Il rappela Clarke vers 11 heures.

— Du nouveau ? demanda-t-il.

— Il y a une voiture avec quatre types à bord qui est passée trois fois dans la rue en une heure, hier matin. Je vais vous montrer ça.

Des photographies se succédèrent sur l'écran, remplaçant le visage de Clarke : une grosse Rover Highdrive vert foncé. Après le véhicule, ce furent les visages des occupants, saisis par les objectifs des hommes de Brown : quatre hommes dans la trentaine. Pas vraiment l'air de restaurateurs d'art.

— À qui appartient la voiture ?

— Elle est immatriculée au nom d'une société qui s'appelle Octagon Partnership Ltd ; c'est la filiale anglaise d'une boîte de conseil financier basée à New York, spécialisée dans les valeurs technologiques. Deux des trois partenaires qui possèdent la société sont des ex-citoyens américains.

— La couverture parfaite, dit Clayborne. Ce sont eux, et ils cherchent Barstow. Tenez-vous prêts. Rien d'autre ?

— Leur van a quitté l'usine vers 6 h 30. Mais Barstow est toujours là, on l'a vu sur nos écrans. À ce sujet, un de nos gars est allé rechercher la caméra qui foirait et en a mis une autre à la place. On a regardé les images sur son unité de stockage interne. On y voit un type qui n'a pas l'air d'être un des potes de Barstow ; peut-être un client. Ça date de vendredi matin. Vous voulez voir la tête qu'il avait avant qu'on la lui refasse ?

— Par curiosité, dit Clayborne.

— Juste une seconde...

Puis Clarke envoya l'image de l'homme que Barstow venait de dissiper.

L'homme en question, il l'avait vu quelques jours plus tôt, après son entretien avec Per Sköglund, son collègue suédois. C'était Vincenzo Waltin.

Barstow 5

7 juin 2039

Waltin était parti. Deux heures plus tôt, le van conduit par Durham était allé le déposer quelque part dans ce Londres de trente millions d'habitants. Waltin était quelqu'un d'autre.

Autre visage, autres empreintes, autre voix. Autre vie.

Waltin, maintenant, s'appelait Victor Svoboda. C'était un Slovaque né en Suède d'une mère suédoise et d'un père français.

Évidemment, dans la construction de son nouveau passé, Barstow était limité par le potentiel de son client. Svoboda ne serait jamais chirurgien ni haltérophile.

Il était ingénieur et avait vécu, après son pays de naissance, en

Norvège, en Turquie, au Vietnam et en Argentine. Il était veuf et sans enfants.

Tout cela, bientôt, Barstow ne le saurait plus.

Il était conscient d'avoir fait une grosse connerie en dissipant un type officiellement recherché pour meurtre. C'était la première fois, et la dernière, il se le jurait bien. Si d'aventure le mec se faisait prendre par les organisations privées qui le recherchaient, elles le mettraient en pièces et cela n'aurait pas de conséquence pour Barstow. Mais si c'étaient les autorités d'un pays qui lui mettaient la main dessus, elles sauraient qui l'avait dissipé, et cette histoire finirait très mal.

Mais, pour le moment, il avait un paquet de fric. Et Waltin avait une bonne chance de s'en sortir. Les flics suédois avaient sur les bras d'autres crimes que les siens ; quant aux New-Yorkais et aux Japonais, ils étaient sans doute aussi bienveillants que des grands fauves, mais comme beaucoup d'autres, un jour, ils abandonneraient leur chasse. Comme, précisément, ces animaux prédateurs qui d'instinct renoncent à poursuivre une proie trop lointaine, parce que cela leur coûterait trop d'énergie eu égard à la probabilité de la capturer.

Et puis, merde, personne ne retrouverait Waltin, s'il ne déconnait pas, parce qu'il avait été traité par Jack Barstow. Barstow, l'homme qui avait dissipé Richard Winfield.

Le genre de coup qui, dans le milieu, fait de vous un mythe. Évidemment, il ne s'en était pas vanté. Un dissipateur ne mentionne jamais le nom d'un client, même après des années. Mais le milieu sait toujours tout. Et, de leur côté, les services de renseignements américains avaient fait des recoupements, travaillé sur des milliers d'images prises au sol ou satellitaires. Bien sûr, lorsqu'ils étaient remontés jusqu'à Barstow, le grand blasphémateur avait déjà disparu.

Et peut-être qu'il allait en crever, si Beveridge et les autres barges avaient décidé de s'en prendre à lui. Ou si la rumeur, distillée ou non par les maîtres de l'Amérique, finissait par le ronger à mort. Mais il y avait de bonnes chances pour qu'ils ne retrouvent jamais Winfield, et ça, c'était une betterave géante enfoncée dans leur gros cul. Et le monde entier le savait.

Maintenant, Richard Winfield était... quelqu'un. Évidemment, Barstow ne savait plus qui : c'était WIPED, effacé. Un homme dans la quarantaine qui, en un endroit du monde, vivait à l'extrémité d'une arborescence, en même temps qu'une foule d'individus virtuels, à d'autres extrémités et en maints autres lieux. Chacun tout au bout d'une petite branche.

Avec la prolifération des systèmes biométriques dans le monde, les dissipateurs n'auraient pas dû exister. Mais la chirurgie avait fait de

grands progrès ; et surtout, il y avait les *facemakers*.

L'unité automatisée scannait d'abord la tête de l'intéressé, déterminant les paramètres utilisés par les systèmes de reconnaissance optique. Ensuite, elle proposait un choix de visages possibles : en général, une vingtaine d'options. Le sujet choisissait directement, et sans intervention du dissipateur, quelle gueule il verrait dans son miroir durant le reste de sa vie. Et la fête pouvait commencer.

À voir le liquide grisâtre et légèrement visqueux transféré dans un tube de l'unité, on n'avait pas le sentiment d'être en face d'un des produits les plus chers du monde. Mais les petites nanomermes, injectées à divers endroits du visage, ne tardaient pas à justifier leur prix, s'organisant en fonction des instructions qu'elles avaient stockées pour élargir des pommettes, renforcer un menton, modifier la carte des imperfections dermatologiques ou altérer la courbure d'une boîte crânienne. De la chirurgie vivante. Et surtout, les molécules intelligentes poussaient l'obligeance jusqu'à entamer la modification de leur propre structure. Le liquide s'ossifiait ou se transformait en muscle ou derme vivants et irrigués selon les points d'action. Le tout sous le seul contrôle de l'unité.

Laquelle pouvait opérer également, par le même procédé, sur la géométrie de la main. En outre, un programme complet supposait une greffe cutanée substituant de nouvelles empreintes digitales, l'altération du timbre de la voix et le remplacement des globes oculaires.

Il fallait avoir de bonnes raisons.

Il n'y avait pas besoin de formation médicale pour contrôler une unité chirurgicale automatisée. En vingt à soixante heures selon les options sélectionnées, la machine et les *makers* faisaient le travail. Ce qui laissait au système du dissipateur plus de temps qu'il ne lui en fallait pour réaliser les faux documents dont son client devrait se servir durant le reste de son existence.

Il avait fallu donner une crédibilité à la nouvelle identité de Winfield. Alors Percival, le programme que Barstow avait développé sur la base du Genitor de Screensoft, avait commencé à glisser dans les banques de données accessibles des traces du passé fictif du nouvel individu que Winfield était devenu, et qu'il était censé avoir toujours été.

Mais ce n'était qu'une partie du travail. Il y avait une option : les ectoplasmes. La confusion par la multitude, la dissémination de leurres qui avançaient en laissant de fausses traces. Percival s'était donc mis à engendrer des ectoplasmes, individus virtuels dont l'âge et

d'autres caractéristiques étaient proches de ceux de Richard Winfield. Des inventions que les tueurs de Beveridge, en fouillant sans relâche les innombrables banques de données de la planète, pourraient identifier à tort comme pouvant être le blasphémateur sous sa nouvelle identité. Peut-être un propriétaire de garages dans la région d'Ottawa, un homme d'affaires actif dans l'import-export de textiles dans la région de Bagdad, un biotechnologiste indépendant à Lisbonne. Et beaucoup d'autres. Les toutes premières branches d'un arbre.

Et l'arbre était vivant. Barstow avait attribué au dossier Winfield un fabuleux 10 % de la capacité de Percival. Jour et nuit, dans l'imperceptible agitation de ses supports neuronaux, le programme faisait naître de nouvelles branches, changeait les identités de certaines d'entre elles, en brisait parfois d'autres.

Dans le cas de Winfield, Barstow allait parfois jusqu'à créer lui-même de nouveaux leurres qu'il transmettait ensuite à Percival. Une chose que les dissipateurs ne faisaient jamais. Barstow faisait ça pour la beauté du geste, avec une passion d'esthète, une jouissance de vieil horloger penché sur les rouages d'un mouvement exceptionnel. Une quinzaine plus tôt, travaillant toute la nuit sur sa console Sonymac, il avait accouché de Byron Calacrides, décorateur athénien fraîchement installé à Saint-Pétersbourg. Il avait inventé Berenice Pereira, prostituée transsexuelle à Montevideo, Bernd Horwald, soldat professionnel au service d'une armée privée, à Berlin. Et dans la foulée, il avait fait périr, dans l'incendie sans fumée d'une maison jamais construite, un certain Ludolf van Dyjk, ingénieur naval qu'il avait créé huit mois auparavant.

Barstow estimait qu'à ce jour, depuis le début de la fuite de Winfield, dix mille individus insubstantiels au moins avaient laissé, dans les banques de données d'administrations publiques et de chaînes d'hôtels, de compagnies aériennes et de réseaux de metromag, dans des casiers judiciaires et des registres mafieux, des traces de leur existence virtuelle.

En ce moment précis, un agent de l'Union découvrait peut-être que l'homme dont il avait patiemment remonté la trace en croyant pister Winfield n'avait jamais existé, que son séjour dans un hôpital de Zurich pour la pose d'une prothèse de la hanche, attesté dans les dossiers de l'établissement, n'avait jamais eu lieu, qu'il n'avait jamais possédé la Toyota Vulcan qu'il était censé avoir immatriculée dans le registre des véhicules privés de l'Utar Pradesh, que la photo qu'il en avait n'était celle de personne, que cet individu n'avait jamais été Richard Winfield affublé d'une nouvelle identité, mais seulement l'un de ces leurres en gigabits que le logiciel de Jack Barstow, dissipateur à

Londres, semait à tous les vents.

Waltin avait pris l'option ectoplasmes et, pour les deux millions encaissés, Barstow lui avait alloué 0,3 % de la puissance de Percival, valable un an. Cela signifiait que dans deux jours une quinzaine d'individus logiciels laisseraient un sillage d'informations fausses, et que, dans une année, ils seraient près de deux cents à s'ébrouer dans les réseaux. Mais dix mille gambadeurs virtuels, non ! Une telle profusion, une telle débauche, ce n'était que pour Winfield. Comme un chirurgien qui, opérant un patient infiniment cher, aurait multiplié les sutures jusqu'à l'absurde.

Sauf que l'absurde n'avait rien à voir avec tout cela. Dans le cas de Winfield, la redondance n'était pas un luxe. Dix mille pistes à suivre, et demain davantage, ça ne serait jamais trop. Beveridge et les autres tarés du Cénacle américain avaient fait de sa traque une croisade et, contrairement au cas de Waltin ou des autres, aucune considération de coût ne l'arrêterait jamais.

Et donc, le chirurgien Barstow continuerait à multiplier les sutures.

Maintenant, il devait attendre.

Vers les 2 heures du matin, une demi-heure avant de se mettre à sa console pour y fabriquer la nouvelle identité du fugitif, il s'était fait la première injection : les marqueurs.

Il était 8 h 30 et il avait terminé son travail. Il était temps d'oublier.

Il avait toujours un petit frisson d'appréhension à l'instant d'appuyer l'injecteur chargé d'érasine à la base de son cou. Une appréhension d'ailleurs largement irrationnelle, qui remontait à l'époque héroïque et pas si lointaine où, souvent, la tentation avait été forte de faire une exception. Salement forte. Mais il s'était toujours soumis au Willful Internal Process of Erasure. Sans aucune exception.

Il s'injecta la dose.

Il n'y avait plus de risques. Depuis plusieurs années, la production de l'érasine était suffisamment maîtrisée pour éviter les effets secondaires. C'était garanti à presque 100 %. Les accidents étaient très rares et tout à fait bénins. Il savait que Shinji Endo, à Yokohama, portait toujours à son cou, à l'extrémité d'une chaînette, une médaille de platine sur laquelle était gravée sa propre adresse.

Quant à lui, depuis deux ans, il était incapable de mémoriser le prénom de son fils. On peut vivre avec ça.

Il n'allait pas tarder à ressentir l'action de la drogue. C'était le début de son petit rituel.

Il s'allongea sur le canapé, posé le long d'un mur de brique, dans un local qu'une porte d'acier reliait à la salle dans laquelle il avait parlé avec Waltin, la veille. Un meuble de cuir noir qui avait été neuf au tournant du siècle ; acheté chez un brocanteur quelques années plus tôt, il l'avait suivi dans ses lieux de travail, comme le bureau paternel. Il mit les écouteurs sur les oreilles et lança la musique.

Au début, il avait essayé des morceaux propices à la décontraction, des choses lénifiantes pour ces deux ou trois heures où, dans sa tête, un escadron d'exterminateurs chimiques assassinerait les souvenirs postérieurs à l'injection des marqueurs. Des envolées de Primal Hard On, des ambiances *blossom*, des pages de Mozart, comme s'il voulait apaiser sa conscience, la soulager du poids de ce carnage intérieur.

Et ça n'avait pas marché du tout. Jamais, alors que les données s'éteignaient dans son esprit, il ne s'était senti en phase avec la musique. Au contraire, elle avait comme dramatisé ce sacrifice obligé, surchargé ce processus technique et froid d'une émotion malvenue. Il s'était retrouvé, au terme des effacements, dans un insupportable état de tristesse et de mal-être. Alors, un jour, il avait changé de style, radicalement, essayé le rock, des choses hard ou heavy, récentes ou vieilles, les chansons des Stones, Dubious Vintage, le métal de Feather, le trash et le megadeath, le cool despair venu plus tard, le turn des années vingt, et surtout beaucoup de musique de guerre, celle des groupes dont s'étaient enivrés les jeunes combattants occidentaux, British Fury, Killer Wankers, Fuckcharia, Toxidental...

Et cette fureur, cette énergie, avaient parfaitement accompagné cet anéantissement mémoriel.

Alors maintenant, tandis que dans sa tête les molécules d'érasine commençaient le massacre, Rat Crushmore déchirait sa guitare en hurlant « Muslim Pigs ».

C'était fait. L'homme qu'il avait rencontré s'appelait Vincenzo Waltin, cela, il s'en souvenait comme avant l'injection, et le type avait un mandat international au cul, il ne l'oublierait jamais, et il l'avait dissipé quand même et il en serait toujours conscient. Et le visage et le nom et les antécédents et le meurtre de cette enflure, et les choses vraies ou fausses qu'il lui avait racontées, il les garderait imprimés dans sa tête et se traiterait longtemps de con pour avoir accepté un cas aussi foireux.

Et puis, il y avait le nouvel individu que Waltin était devenu quelques heures auparavant, et l'identité de cet homme qu'il avait lui-même engendré durant la nuit, il ne s'en souvenait pas.

Du côté virtuel aussi, la terre était brûlée. Percival n'avait gardé que

quelques minutes la nouvelle identité du dissipé, le temps de semer un peu partout les traces illusoires de sa pseudo-existence antérieure, avant d'en effacer toute trace dans sa propre mémoire.

Une détonation retentit dans la salle principale, derrière la porte d'acier.

Il lui fallut une seconde pour émerger pleinement du léger vertige du WIPE, une autre pour s'imprégner de cette évidence : eux !

Il prit le SIG dans l'étui qu'il avait posé près du canapé, et sans laisser à la peur le temps de le saisir, ouvrit la porte d'acier, avança dans la grande salle en levant le bras pour tirer.

Givens était allongé près du monte-charge, à l'autre extrémité de la salle ; ce fut la première chose qu'il vit, et la seule.

Clayborne 21

7 juin 2039

À l'intérieur du van, trois hommes ajustaient leur tenue de combat.

— On y va, dit Brown, dans la combinaison duquel était intégrée la caméra.

Clayborne et Casady virent coulisser la porte latérale.

L'équipe, au pas de course, traversa une arrière-cour déserte, longeant un mur de brique jusqu'à ce qu'elle soit devant une porte d'acier. Un des hommes introduisit une clé dans la serrure. Il fallut quelques secondes – une quinzaine selon les chiffres digitaux affichés dans le coin supérieur gauche de l'écran – pour que les senseurs mesurent exactement les paramètres de la serrure et que le nanoalliage de la clé réplique la forme adéquate. Quand un voyant lumineux clignota sur la clé, l'homme déverrouilla la serrure et poussa la porte. Le système d'amplification de vision compensa automatiquement l'obscurité quand ils pénétrèrent dans le bâtiment. Les quatre hommes traversèrent une première salle, large et longue d'une douzaine de mètres et qui, pensa Clayborne en voyant les rangées d'armoires métalliques, avait dû être un vestiaire. Ils s'immobilisèrent de part et d'autre de l'ouverture sans porte qui donnait sur la salle suivante. Brown fit un signe ; l'un des hommes sortit une petite boîte rectangulaire d'une des poches de sa

combinaison et la tint un instant au bout de son bras tendu.

Lancement d'un microdrone. Deux centimètres à peine, injecteur compris. Sur l'écran, la vision qu'avait enregistrée le chef de l'équipe fut remplacée par ce que transmettait la caméra de l'appareil.

S'étant élevé, celui-ci décrivait de larges cercles au-dessus de la salle des machines mortes. Soudain, un rectangle lumineux se forma, se refermant sur un endroit précis de la grande salle et se déplaçant sur l'écran au gré de la rotation du drone.

— Un mec, là, derrière le pilier, dit Casady.

— Ouais, dit Clayborne.

Le drone décrivit un cercle plus large que les précédents, perdit de la hauteur, passa derrière la rangée de piliers. Un viseur lumineux s'afficha au milieu de l'écran. L'homme se tenait de profil par rapport à l'appareil. Trois ou quatre secondes avant l'impact, Clayborne vit l'arme qu'il portait au bout d'une sangle. Et puis, avec le sentiment d'être dans un hélicoptère percutant une falaise, ils virent le haut de son corps et sa tête, puis le cou.

L'image transmise par le chef du commando revint à l'écran.

L'équipe traversait la salle, les hommes se couvrant deux par deux. L'un d'eux se pencha sur l'homme, le fouilla un instant. Ils repartirent, en direction d'une porte à deux battants, un peu plus loin dans la salle.

Ils lancèrent un deuxième drone après avoir entrouvert les battants de la porte, qui donnait sur une cage d'escalier. Le Noir au look rasta surveillait le palier du deuxième sous-sol. Clayborne et Casady virent la croix du viseur allumée au milieu de sa nuque deux secondes avant que celle-ci remplisse l'écran.

Les commandos remontèrent un couloir obscur, qui devait mesurer une vingtaine de mètres. Ils tournèrent à gauche, descendirent encore quelques marches, débouchèrent sur un autre palier. De la lumière provenait d'une porte ouverte sur une autre pièce ; quand ils furent à moins de cinq mètres de la porte, un type, debout dans la lumière, commença à lever son arme et poussa la moitié d'un cri. Tétanisé par une décharge de particules polarisées, il s'écroula devant ce qui devait être une porte d'ascenseur.

À l'extrémité de la salle, quinze mètres plus loin, se trouvait un bureau ancien dont la présence avait de quoi surprendre.

Un coup de feu retentit, massif, énorme ; la caméra pivota vers la gauche. Un homme tombait derrière les fûts de métal qui l'avaient dissimulé, le long du mur, lâchant ce qui devait être un Benelli M8. C'est à peine si Clayborne avait pu discerner le chuintement de l'arme

d'un des commandos.

— Ok ? demanda Brown.

— Ok, répondirent-ils.

Derrière le bureau de bois, une porte de métal s'ouvrit en grinçant.

— C'est lui ! cria Clayborne.

Barstow tendit le bras. Brown tira. Le dissipateur parut frissonner et bascula en arrière, le dos contre la porte d'acier qu'il venait de pousser.

Le chef du commando contourna le bureau et se pencha sur Barstow.

— Je crois bien que c'est du cerisier, dit Casady.

Mitchell 7

19 octobre 2036

— Et lui, là, qui est-ce ?

Ils étaient assis côte à côte sur le sofa du salon. De l'index, elle montrait un endroit très précis de la photographie de la classe, promotion 2011. L'album était ouvert sur les vastes genoux de Mitchell.

— Ça, c'est Glen Prinsky. Un connard !

— Ah bon ?...

— Ouais. Le genre de mec qui s' imagine que le monde lui appartient parce qu'il est bien foutu et qu'il sait jouer au hockey. Vraiment à chier...

Jodie le regarda avec un mélange de tendresse et d'ironie.

— Dis donc, entre nous, il n'aurait pas surtout commis le crime de sortir avec la plus jolie fille de la classe ? La brune, qui a l'air d'une Mexicaine, avec ses longues jambes ? Ou celle-ci ? Ou la ravissante blonde aux cheveux d'ange ?...

Il soupira.

— C'était la blonde.

Elle eut cette mimique de femme qui veut dire : « Je le savais. »

— Ce qu'elle était jolie ! Comment est-ce qu'elle s'appelait ?

— Sally. Sally Beringer. Il s'en faisait des autres, mais c'était sa régulière...

Un instant, il se perdit dans un tourbillon de souvenirs : des élans de collégien maladroitement amoureux, le regard des filles qui l'attiraient glissant sur lui sans s'accrocher, la douleur de leurs baisers à d'autres types. Lisa Prijak, moins belle que Carmen, sans parler de Sally, mais chouette et bien roulée, disant : « Tu es très gentil, Lyndon, mais... » Le sourire de Prinsky dans les vestiaires, irradiant le mépris, une serviette de bain nouée autour de la taille pour souligner la forme en V de son corps. Son dépucelage avec Cynthia Morton, un pot à tabac qu'il trouvait aussi conne qu'elle était grosse (plus tard, il avait baisé Barbara Crankus, tout à fait le même style). L'écœurement qu'une ou deux fois, il avait ressenti en passant la main entre leurs cuisses grasses. Moins que les siennes, bien sûr.

Quelque chose l'arracha à ce carrousel d'images : le regard de Jodie, posé sur lui, avec une tendresse épicée d'ironie.

— Bon, et alors, s'exclama-t-il, il se la faisait et j'aurais voulu que ce soit moi qui la saute, et j'aurais pu en crever, d'accord, mais ça n'empêche pas que c'était un sale con, merde !... Tu sais ce qu'il m'a fait, une fois ?

Il lui raconta l'humiliation subie dans le hangar, à Scott Lake.

Quand il eut fini, elle ne souriait plus. Elle tendit le bras pour passer la main dans ses cheveux. Un geste presque maternel, pensa-t-il, confusément. Toute la compassion du monde pour la douleur d'un adolescent blessé.

— Tu as raison, c'était un sale con !...

Il haussa les épaules et, soudain, cet amour-propre de même, cette rage impuissante, tout cela lui parut dérisoire, et même assez drôle.

Jodie avait un homme dans sa vie, à Pittsburgh. Ils se connaissaient depuis deux ans. Il savait qu'il ne changerait rien à cela – il n'y songeait même pas. Mais il y avait ces voyages qu'elle faisait à Oklahoma City, pour son travail, une ou deux fois par mois. Les nuits qu'ils passaient ensemble. Qu'aurait-il pu demander de plus ? C'était le plus beau cadeau que Dieu lui ait fait. Et il se doutait bien que la fin de leur liaison, dans quelques mois, peut-être une année, quand les employeurs de la jeune femme lui confieraient d'autres tâches, quand elle ne viendrait plus ici, serait un déchirement qu'il tenterait vainement d'engloutir sous une des plus somptueuses bitures de son existence. Il aurait mal, mal comme un chien, et pendant longtemps. Mais les moments passés avec elle, passés en elle, personne ne

pourrait jamais les lui prendre. Pas même le plus arrogant des étudiants culbuteurs de filles de rêve.

— Tu sais, Jodie, des fois, je me dis...

Il s'interrompit. Elle attendit, l'encouragea, d'un ton presque inquiet :

— Quoi ?

— Eh bien, c'est bête, mais parfois, je pense... Je veux dire que toi, tu es... Ben oui, tu es mon fantasme, quoi, le genre de femme avec lequel j'ai toujours eu terriblement envie de coucher. Mais moi... Je ne sais pas, mais on t'imaginerait plutôt avec des beaux types, des hommes minces, musclés ?...

Elle sourit.

— Des hommes comme ce Prinsky ?

— Ouais. Ou comme le gars de l'autre soir, au *Nazareth*.

— Mmm... C'est subjectif, la beauté. Et les fantasmes, c'est surprenant. Tu sais, l'homme que je fréquente, à Pittsburgh, il est loin d'être au standard. Et la plupart de ceux que j'ai connus étaient plutôt minces. Mais j'ai découvert que mon fantasme, ou l'un de mes fantasmes, en tout cas, c'était de faire l'amour avec un homme comme toi. Un homme qui ressemble à un petit ange comme dans les décorations de Noël.

Ils éclatèrent de rire. Puis il pensa, avec un frémissement intérieur, que ce soir, que cette nuit, ils satisferaient tous deux leurs fantasmes dans la lumière affreuse, montée de la rue, de l'enseigne de l'épicerie Grabowsky. Et cette clarté rougeâtre, parce qu'il y verrait Jodie plantée sur lui, serait plus belle que la lumière originelle, l'éblouissement premier de la création.

Barstow 6

5 avril 2035

— Prenez place, dit Barstow en contournant son bureau. Installez-vous...

L'homme pouvait avoir quarante ans. Il était obèse, de taille moyenne, avec des cheveux châtons qui lui tombaient sur les épaules.

Une peau claire et des yeux bleus, assez pâles. Barstow pensa qu'avec cinquante kilos de moins, il aurait eu une dégaine de chanteur de blues, tendance fin du XX^e. C'était Willis qui l'avait ratissé dans un pub, à Fulham. Pas vraiment le haut de gamme.

— Merci, dit Winfield en s'asseyant sur le sofa.

Il ne paraissait pas s'étonner du décor : l'atelier désaffecté, les machines rouillées restées sur place, le camion Volvo du début du siècle pourrissant tranquillement près de l'entrée principale murée par des parpaings de béton, les poutrelles d'acier. Même le bureau victorien, dans un angle du mur de briques nues, ne semblait pas le surprendre.

— Vous buvez quelque chose ?

— Une bière, si vous avez ça et qu'elle n'a pas un nom d'évangéliste.

Un accent américain. Côte Est.

Barstow alla prendre deux boîtes de bière dans le frigo, derrière un des piliers de béton, les ouvrit, versa leur contenu dans des verres et en tendit un à son interlocuteur avant de retourner s'asseoir derrière son bureau.

— Voilà. Eh bien, monsieur Winfield, si vous m'expliquiez quelles sont les circonstances qui vous amènent.

En clair : dites-moi qui veut votre peau.

Et pourquoi, si vous le voulez.

— Je crois, dit Winfield, qu'on va chercher à me tuer.

— Vous parlez d'un individu ou d'une organisation ?

— D'une organisation.

— Grosse ?

— Assez, dit Winfield avant d'avaler une gorgée de bière.

— Connue ?

L'Américain sourit dans son verre.

— Pas mal.

— Et elle s'appelle ?

L'homme reposa son verre sur la table, puis leva les yeux vers Barstow et dit :

— L'Union des États bibliques américains.

Bartow, un instant interloqué, préféra sourire.

— L'Union, rien que ça ?

Il se dit qu'il n'allait pas tarder à virer cet allumé. Évidemment, que l'UABS avait des tueurs actifs un peu partout dans le monde – c'était le cas de toutes les puissances. Mais les cibles désignées étaient des acteurs économiques et politiques de premier plan, pas des chevelus en jeans aux allures de musiciens largués. Encore un cas de paranoïa comme les dissipateurs en voyaient parfois, et qu'ils essayaient le plus souvent d'orienter en douceur vers un cabinet de psychanalyste – à moins de leur fourguer un contrat placebo. Le genre de rigolo qui s' imagine qu'un mega-trust ou une entité politique majeure veut sa mort parce qu'il l'a lu dans les nombres ou qu'il n'a pas réglé sa facture mensuelle d'énergie.

— Je vous assure que je ne déconne pas, monsieur Barstow.

Barstow prit le temps de boire aussi quelques gorgées de bière.

— Je n'ai pas dit ça. Ou, plus exactement, et pour être parfaitement sincère, je ne l'ai pas encore dit. Voyez-vous, dans ma profession, nous sommes parfois appelés à intervenir en faveur de personnes menacées par des organisations d'une très grande puissance. Mais jamais par la plus grande dictature du monde ou quoi que ce soit de cette magnitude. Parce que soit vous êtes un particulier d'une importance, disons, mineure, et vos activités ne risquent guère de créer le moindre problème au révérend Beveridge et à ses copains, soit vous êtes le genre de personnage dont la position est telle qu'il ne souhaite pas disparaître, et qui de surcroît dispose de son propre système de protection, qui peut englober une véritable armée privée, ou de moyens de rétorsion dissuasifs. Et dans ce cas, vous n'avez pas besoin de nos services.

— Oh ! Je partage tout à fait ce point de vue, dit Winfield. Et croyez bien que je suis parfaitement conscient d'être un individu d'une importance négligeable en termes de rapports de puissance. Seulement, dernièrement, j'ai fait une petite chose qui va prendre très vite une importance majeure pour les membres du Cénacle.

— Vraiment ?

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer.

— Ce n'est pas obligatoire, mais il serait peut-être opportun que vous m'en disiez un petit peu plus...

— Eh bien, je suis un informaticien de profession. Diplômé du MIT. Je ne voudrais pas avoir l'air présomptueux, mais je crois que je suis plutôt parmi les bons dans ce job. J'ai travaillé pour des grosses boîtes, et aussi pour les États de Géorgie, du Kentucky et du Maryland, et des villes. Seulement voilà, il y a un peu plus de deux ans, je me suis planté au B & F. Et depuis, les contrats sont devenus extrêmement rares. Toutes les administrations publiques ont cessé de faire appel à

mes services, bien sûr, mais aussi les entreprises privées. Les listes noires des révérends, c'est pris très au sérieux. J'ai continué à vivre à peu près décemment en travaillant pour des groupes, disons, marginaux. Et assez fauchés pour ne pouvoir engager que des types virés des grands circuits commerciaux. J'ai fait des trucs un peu... Disons, un peu limites...

— Assez pour que le Cénacle veuille votre peau ?...

— Oh ! non, je vous parle de peccadilles à une année de taule sans avocat. Enfin, disons, cinq ans maximum. Seulement, ces enfoirés de Montgomery ont foutu la merde dans mon existence. J'ai oublié de vous préciser que mon épouse m'a quitté il y a une année, à cause de tout ça. Pas très facile de rester avec un type autour duquel tout s'effondre. J'ai passé pas mal de temps à me jurer que je leur ferais payer ça un jour ou l'autre. La seule chance que j'avais de les entuber, c'était en utilisant mes compétences d'informaticien. Alors, j'ai passé des milliers d'heures à surfer du côté des réseaux du gouvernement. Évidemment, ces trucs sont hyperprotégés, et il fallait y aller sur la pointe des pieds. Et puis, il y a une petite semaine, je suis arrivé à contourner les défenses du National Churches Network, le réseau national dont Beveridge se sert dans les grandes occasions pour balancer son prêche sur les écrans de quelque chose comme huit cent mille églises américaines.

Barstow ne put s'empêcher de sourire. Il y a des moments dans la vie où l'on sait qu'on va entendre quelque chose de vraiment bien.

— Ah, oui ? Et quel genre de saloperie est-ce que vous y avez mis pour en être réduit à solliciter mon intervention ? demanda-t-il doucement.

Winfield eut soudain l'air d'un gosse contraint d'avouer s'être touché dans les toilettes.

— Monsieur Barstow, est-ce que vous croyez en Dieu ?

— Non.

Il s'abstint de dire qu'il considérait la foi comme une obscénité. Toutes religions confondues. Pas seulement l'islam.

— Ouais... Moi, vous savez, je croyais en Dieu, comme l'immense majorité des Américains. Je croyais en Jésus, mort pour sauver le monde. Maintenant, je ne sais plus. En tout cas, ces cons de pasteurs avec leurs sermons, et puis leurs putains d'examens bibliques qui vous font perdre votre boulot, je les emmerde !

Il vida son verre avant de poursuivre.

— Dimanche prochain, c'est Pâques. Là, chaque année, Beveridge fait un sermon qui est retransmis sur le NCN. C'est le révérend de

chaque paroisse qui célèbre le culte mais, à un moment, Beveridge prend le relais sur les écrans. Le culte est programmé à des heures locales échelonnées pour que chacun puisse l'écouter en direct dans tout le pays.

— Mmm.

— Beveridge déteste les juifs. Il ne peut pas faire un sermon sans balancer une ou deux références aux « christicides ». Moi, je ne peux pas dire que je les aime beaucoup, mais la vérité, c'est que je m'en fous. D'ailleurs, j'ai un huitième de sang youpin par un arrière-grand-père et ça ne me fait ni chaud ni froid. Mais l'autre soir, quand je suis enfin arrivé à entrer dans le NCN, je me suis rendu compte que je n'avais pas prévu ce que je ferais si j'y parvenais. Cela faisait près de deux ans que je passais une partie de mes nuits à essayer, et la vérité, c'est que je ne pensais pas que je réussirais. Je n'avais rien préparé. Alors, je me suis trouvé pris au dépourvu, parce que si les systèmes de protection du réseau n'avaient pas pu m'empêcher d'entrer, il n'allait pas se passer des heures avant qu'ils remarquent mon intrusion. J'ai dû improviser... Et je dois dire que j'étais salement bourré...

— Ce qui a donné quoi ?...

Winfield haussa les épaules.

— Pour vous épargner les détails techniques, disons que j'ai glissé une phrase dans leur logiciel. Elle s'affichera sur les écrans de toutes les églises pendant le sermon pascal du président. En grosses lettres. Activée par Beveridge lui-même, parce que ça arrivera la première fois qu'il dira « christicides ».

— Et c'est quoi ?

L'Américain se gratta la tête.

— Ça me fait un peu honte, soupira-t-il.

— Je ne peux rien contre ça, dit Barstow. Alors, votre phrase, c'est quoi ?

— Un peuple qui a tué Jésus ne peut pas être entièrement mauvais.

Clayborne 22

7 juin 2039

Le complexe de Haviland Corporation à Birmingham employait environ huit cent cinquante personnes. Contrairement au siège principal, aucun des employés ni des dirigeants n'y avait sa résidence.

On y faisait surtout de la recherche et de l'expérimentation sur des sous-systèmes et sous-composants de produits dont le développement était piloté depuis Castell One. Dans certains cas, le centre travaillait aussi sur la base de contrats de sous-traitance conclus avec des entreprises extérieures.

Le site était protégé par un périmètre de sécurité des plus dissuasifs, et Nigel Clarke avait sous ses ordres une quarantaine de professionnels hautement qualifiés. On y trouvait, outre les laboratoires et les secteurs de production spécialisés, une clinique et une unité d'isolation.

La clinique, qui permettait d'accueillir une dizaine de patients, était destinée à soigner sur place les victimes d'éventuels accidents du travail. Accessoirement, elle donnait la possibilité de traiter discrètement les blessés lorsque le mot travail devait être compris dans un sens large.

Le docteur Meyers, le responsable de la clinique, était un rouquin râblé d'une cinquantaine d'années ; c'était un ancien médecin militaire engagé sur recommandation de Clarke.

— Comment va-t-il ? demanda Clayborne.

— Son état est bon, dit Meyers ; il a bien supporté la décharge.

— Très bien. Je peux lui parler ?

— Allez-y, dit Meyers en ouvrant la porte de la chambre.

Clayborne dut admettre qu'en cet instant, la morgue, sur le visage de Barstow, était plutôt discrète. Être sonné par une décharge paralysante au milieu de son équipe et se réveiller attaché à son lit par une sangle de nylon passée autour de la taille, dans une chambre d'hôpital coupée du monde extérieur, cela pouvait inciter les plus grandes gueules à adopter un profil bas. Mais surtout, Barstow devait se croire entre les mains d'un commando d'Archanges.

— Bonjour, monsieur Barstow, dit-il en prenant une chaise et en s'asseyant près du lit. Le docteur Meyers m'a dit que vous étiez en bonne condition et j'en suis très heureux.

Barstow l'observa quelques secondes avant de demander :

— Je peux savoir à qui j'ai l'honneur ?

Sa voix n'avait pas tremblé, mais l'angoisse du dissipateur était évidente. Il semblait encore plus jeune que sur les enregistrements réalisés par l'équipe de Clarke. Un instant, Clayborne eut envie de

répondre : « John Ferguson, des services de sécurité de l'Union des États bibliques américains. Bienvenue à Montgomery. » Juste pour rire.

— Mon nom est Adrian Clayborne. Je suis le responsable de la sécurité de Haviland Corporation.

— Haviland ?... Où sommes-nous ?

— À Birmingham, dans le site exploité par le groupe.

Barstow désigna, d'un geste du menton, la sangle qui emprisonnait sa taille.

— Et je suis votre prisonnier ?

— Pas pour longtemps.

— Je veux parler à ma femme. Elle est avec mon fils...

Il souleva son bras gauche et regarda son bracelet d'une manière qui suggérait l'urgence.

— Ils vont très bien. Vous savez choisir vos hôtels. Le Dorset est très agréable en ce moment. À tout hasard, j'ai aussi placé une équipe là-bas.

Barstow le regarda quelques instants, la bouche à demi ouverte, avant de demander :

— Où sont mes copains ?

— Dans votre usine, en train de réfléchir à ce qui sépare un professionnel d'un rigolo.

Barstow médita ce qu'il venait d'entendre avant de demander :

— Ce sont vos hommes qui nous ont attaqués ?

— Oui. Je me suis trouvé contraint de prendre cette initiative parce que je devais vous poser quelques questions de manière urgente et, pour tout dire, je ne crois pas que vous auriez accepté de me répondre de votre plein gré.

Barstow resta silencieux quelques instants.

— Quel genre de questions ?

— Cela concerne un certain Vincenzo Waltin.

Barstow ne dit rien.

— Vous savez, reprit Clayborne, il se trouve que l'UABS et Haviland ont des relations assez tendues. Alors, quand les rumeurs concernant une action dirigée contre vous par leurs services ont commencé à se répandre, j'ai pris l'initiative de mettre une surveillance en place sur votre lieu de travail. Je ne savais pas que Waltin allait débarquer. Mais le hasard a voulu qu'il le fasse. Or, cet homme est probablement

mêlé à une opération visant Haviland Corporation. Quelque chose de très sérieux et qui nous inquiète beaucoup.

— Et qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que je vous aide à le retrouver ? Que je vous donne sa nouvelle identité ? C'est impossible après la procédure WIPE. C'est effacé de mon cerveau. Les molécules de stockage mémoriel ont été fragmentées. Tout le monde le sait, et c'est pour ça que nous restons en vie : parce que ça ne servirait à rien de nous droguer ou nous torturer ou je ne sais quelle connerie. Vous arrivez trop tard. Je ne connais même pas son visage : l'unité chirurgicale travaille de manière autonome et un client est masqué lorsqu'il est évacué. C'est mieux réglé qu'une liturgie.

— Je suis conscient de ça. Mais vous pouvez me dire ce que Waltin vous a raconté quand vous l'avez rencontré. Ces souvenirs-là ne sont pas affectés par l'érasine, à ma connaissance.

Barstow renversa la tête en arrière, sur son grand oreiller d'hôpital. Il regarda quelques instants le plafond. Eut un nouveau soupir.

— Et vous savez que je vais le faire. Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis en votre pouvoir. Il vous suffit de m'injecter ce qu'il faut pour ça. Et vous en avez dit juste assez pour que je comprenne que rien ne sépare vos hommes de ma femme et de mon gosse.

— Je n'ai pas la moindre intention de m'en prendre à votre famille, dit Clayborne. Et puisque nous en sommes au chapitre des moyens de pression, vous pourriez ajouter que je sais que vous avez dissipé un type dont vous étiez conscient qu'il avait sur le dos un mandat d'arrêt pour meurtre. Mais il y a trois choses que je tiens à vous dire : la première, c'est que parmi les entités économiques qui représentent une réelle puissance, nous sommes peut-être ce qu'il y a de plus propre.

Sur les traits de Barstow, il vit s'allumer la morgue qu'il n'espérait plus.

— Intéressant. Quelle est la deuxième ?

— Dans une large mesure, nous avons les mêmes ennemis.

— C'est bien possible. Pendant la guerre, je me suis battu aux côtés de types que j'aurais préféré ne pas connaître. Mais, en face, il y avait les barbus, alors nous étions des frères d'armes. L'ennemi commun, ça crée des liens ! Et la dernière chose, c'est quoi ?

— La dissipation de Richard Winfield, j'ai bien aimé.

Le regard de Barstow plongea un instant dans le sien. Puis le dissipateur hocha la tête.

— D'accord, dit-il. D'accord. Je vais vous dire ce que Waltin m'a raconté. Mais vous risquez d'être déçu. Je ne cherche jamais à en savoir trop.

— Toute information peut m'être utile, dit Clayborne en se levant. Encore une chose : je ne peux pas me permettre d'avoir le moindre doute sur la véracité de ce que vous allez me dire. Alors, en ce qui concerne l'injection, je vais retenir votre suggestion.

Barstow eut un rire bref.

— Je vous donne raison, dit-il.

Barstow 7

5 avril 2035

La dissipation, c'est ce que le monde a inventé contre l'ordre du monde.

La formule était de Gregory Archer, dans un livre publié en 2028, qui à ce jour encore était considéré comme un des ouvrages les plus pertinents de la sociologie moderne.

Archer avait affirmé qu'il y avait quatre choses au moins qui fonctionnaient sur le même modèle : le corps, l'esprit, les groupes et l'univers. Chacune d'entre elles survivait en recherchant continuellement l'insaisissable équilibre entre l'ordre et le chaos.

Et Barstow pensait que l'existence des dissipateurs en était la meilleure illustration.

Parce que les hommes avaient inventé des caméras microscopiques, des ordinateurs intelligents, des banques de données relationnelles. Parce qu'ils avaient appris à reconnaître les empreintes digitales, puis oculaires, puis génétiques. Parce que, en théorie, personne au monde ne pouvait ne pas être identifié, trouvé, suivi par toute entité disposant d'assez de moyens et d'une bonne raison de le faire.

Et cela, le monde ne l'avait pas vraiment voulu. Les dissipateurs étaient nés spontanément, comme le font souvent les choses nécessaires.

Les premiers résultats avaient été assez médiocres pour que personne ne prête une grande attention à leurs velléités de

désinformation. Mais très vite, ils étaient devenus plus efficaces. Des organisations de moyenne importance et des entités officielles avaient parfois mis des semaines à localiser des gens qu'elles recherchaient avec obstination. Puis, dans beaucoup de cas, les semaines étaient devenues des mois.

Bien sûr, cela s'était déjà fait, sous différentes formes, depuis des siècles sans doute, mais de manière obscure et marginale. Des agences qui, le plus souvent, aidaient à disparaître des épouses fatiguées des brutalités de conjoints débiles. Ce genre de trucs. Presque toujours des histoires familiales.

Mais là – on était au début des années vingt –, les choses étaient différentes. Il ne s'agissait plus de brouiller la piste de quelques femmes battues. Il s'agissait de toucher au système.

Dans un premier temps, le système, et donc le monde, avait dit non. Comme s'il était effrayé de sa propre audace. Sous tous les cieux, on avait édicté des lois pour interdire cette activité. Des dissipateurs avaient été incarcérés ; pour chacun d'entre eux, dix ou vingt autres s'étaient lancés sur ce marché naissant.

Moins de deux ans plus tard, le monde s'était résigné. Bien sûr, quelques États avaient persisté, et pour certains persistaient encore dans la prohibition, dont l'impact réel était évidemment très limité : compte tenu de l'aspect international de la chose, la seule conséquence de ces interdictions était d'empêcher que l'on opère depuis leur territoire ; quant à empêcher que l'on bidouille leurs réseaux nationaux depuis l'extérieur, c'était sans espoir.

Les dissipateurs que l'on avait mis en prison avaient été libérés au moment de la légalisation. Tout auréolés de leur incarcération, les fouteurs de merde aux motivations philosophiques et politiques s'étaient mis à se faire du fric.

Après la guerre, les affaires avaient repris. D'autant plus qu'une clientèle nouvelle était née de la victoire : celle de tous ceux qui, compromis dans les rouages de la Correction, alliés objectifs des envahisseurs, ne voulaient rien plus que disparaître. De nouveaux dissipateurs se lançaient sur le marché, qui presque tous étaient jeunes et sans respect. L'un d'entre eux s'appelait Jack Barstow.

— Seulement, j'ai un peu salopé le boulot, reprit Winfield. Pas étonnant, avec ce que je tenais. Pour contourner leurs défenses, j'ai fait très fort. Et pour planquer ma petite bombe dans un recoin sombre de leur programme, j'ai été géant. Il n'y a pratiquement aucune chance pour qu'ils la trouvent avant qu'elle leur pète à la gueule. Le petit problème, c'est que j'ai... Enfin, j'ai très mal brouillé ma piste.

Quand ça arrivera, leur programme identifiera l'émetteur en quelques millisecondes. Qu'est-ce que vous pensez de ça, monsieur Barstow ?

Barstow regarda son verre de bière.

— Ce que j'en pense, dit-il, c'est que l'alcool tue.

— Ouais, dit Winfield, je crois qu'on peut dire ça ! En tout cas, vous comprenez que j'aie besoin d'un dissipateur qui ne soit pas un branque.

— Effectivement.

— Seulement, je crois que vous n'êtes pas dans mes prix. J'ai fait transférer ce qui me restait dans une banque de Liverpool avant de quitter l'Amérique, mais après tout ce temps de petits boulots mal payés, ça ne fait plus très lourd. Quelque chose comme...

— Monsieur Winfield, coupa Barstow, je ne vais pas seulement vous dissiper. Je vais le faire à l'œil. Et je vous jure que je vais mettre le paquet. Mais il y a une condition.

— Et c'est quoi ?

— Ne me dites plus jamais que vous avez honte.

Clayborne 23

8 juin 2039

— Bingo, dit Clayborne. Waltin a travaillé avec Carlson sur le développement d'un système offensif ultraperformant. Nom de code : Spöke, c'est-à-dire Fantôme. Après quoi ce fils de pute l'a vendu pour son compte. Il a prétendu que Carlson l'avait surpris au moment où il allait quitter l'usine en l'emportant et, bien sûr, que sa mort avait été un accident. Mais attends la suite...

— J'attends, dit Casady.

— Les acheteurs étaient des Japonais. Waltin n'a pas précisé de quelle organisation il s'agissait, et je ne suis pas certain qu'il le sache. Mais moi, je pense que je le sais. Ne me regarde pas comme ça, tu me rappelles Koslan.

— Merci quand même. Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Ensuite, il a été contacté par des types qui ont affirmé venir de

New York et qui lui ont proposé beaucoup plus d'argent. Et eux, ils l'ont arrosé d'avance.

— Et ce connard s'est imaginé qu'il allait pouvoir doubler les Japonais ?!

— Pas vraiment. C'est encore mieux : il leur a simplement dit que leur accord était caduc !

— Satan ! Et le massacre en Suède, c'était les Japs ?

— Qui d'autre ? Ce genre de nettoyage, c'est bien le style d'Eien. Waltin devait rencontrer les New-Yorkais pour leur remettre le système, et l'autre leur est tombé dessus. Je suis sûr qu'il était seul, comme quand il a tué cette merde de Bartelsky. Et le plus fou, c'est que Waltin est arrivé à s'échapper de ce guêpier en emportant le fantôme ! Et à Londres, il a remis ça : il est passé sous notre nez sans qu'on s'en aperçoive et il est parti quelques heures avant que Clarke me montre les images que son équipe avait prises de lui dans l'usine de Barstow ! Merde, on avait cette enflure sous la main !...

— Et ces types de New York, tu penses qu'il s'agit d'agents de l'Union ?

— Ça me paraît clair ; dans cette histoire, Fuller préfère avancer masqué.

— Il y a quelque chose qui me dérange dans tout ça, dit Casady. Qui te dit qu'ils ne cherchaient pas Barstow pour le tuer, tout simplement ? C'est pour empêcher ça que notre équipe était sur place.

— Et l'opération Ghost, tu l'oublies ? Tu ne t'imagines pas que Barstow passe devant Mannering sur la liste de leurs cibles ? Ils ont dû remonter la trace de Waltin jusqu'à lui et ils vont continuer jusqu'à ce qu'ils le serrent, dans l'espoir de récupérer le fantôme de Carlson.

Casady soupira.

— C'est possible, dit-il. Et maintenant, on fait quoi ?

— On garde les yeux ouverts. Je vais demander à Koslan de contacter les autorités italiennes. J'aimerais bien rencontrer la policière qu'ils ont envoyée en Suède.

— Tu as raison. Elle peut savoir des choses... À part ça, tu devrais faire très attention : le tuyau de ce chroniqueur de mon cul était de première, mais un jour, son ordre à la con va nous baiser pour se faire plus de blé. Ils sont tous comme ça.

— Ce qu'il y a de bien avec vous deux, répondit Clayborne, c'est que je ne risque pas d'oublier pourquoi je suis athée.

Elle arriva vers 20 h 30.

— Bonsoir, Victoria, dit-il comme elle entra dans le salon.

« Je le lui dirai bientôt », pensa-t-il en se traitant de larve.

Il avait passé dix jours, temps écoulé depuis leur dernière étreinte, à se dire que ce serait pour aujourd'hui, que rien, pas même sa propre veulerie, ne l'empêcherait de faire ce pas.

— Bonsoir, Adrian.

Il avançait en levant les bras devant lui, dans ce geste qui, deux pas plus loin, s'achèverait en enlacement.

Et bon, tant pis, ce serait pour bientôt. Et ce jour-là, elle comprendrait, elle approuverait, même si elle devait pour cela dissimuler une blessure.

Elle aussi leva les bras, mais ce fut pour l'arrêter, le repousser même, avec une ferme douceur. Une seconde, il fut là, flottant, surpris, tandis que son sourire d'amant se figeait un peu.

— Écoute, Adrian... Je pense qu'il vaudrait mieux que nous en restions là. Ça ne peut pas continuer entre nous. En fait, il y a longtemps que c'est déjà fini. Je crois que je ne représente plus grand-chose pour toi. Je ne t'en veux pas. C'est peut-être ton métier qui te dévore. Je préfère le penser...

Un instant, il eut de la peine à y croire, à s'en persuader, à réaliser pleinement ce qu'elle venait de lui dire.

— Je ne regrette rien, Adrian. Je suis sûre que le président a le meilleur des protecteurs, et c'est une très grande chance. Pour lui.

Déjà, elle était près de la porte.

— Nous savons combien c'est important.

La porte de l'appartement se referma entre elle et lui.

— Nom de Dieu de putain de salope !...

Ça le fit rire, cette phrase imbécile et soudaine, rire fort et longtemps comme un plouc rempli de bière qui parle de cul avec ses potes dans un bar de Smalltown, UABS. Il s'amusa à se la répéter plusieurs fois, d'abord en se tordant sur place, à quelques pas de la porte qu'elle venait de franchir – le parfum de Victoria flottait dans l'entrée –, puis en marchant jusqu'au salon. Là, il se jeta sur un sofa, rit encore en répétant ses mots comme le mantra d'un hystérique, puis finit par se calmer, par essuyer les larmes qui étaient montées dans ses yeux.

— Aaaaah merde, bordel !...

Ce que c'était drôle.

Voilà. C'était réglé. Il n'avait pas eu à faire le boulot. Elle avait tout

assumé, avec cette force infinie qu'ont les femmes quand elles sont sûres d'avoir raison. Et du même coup, elle lui avait tendu un miroir dans lequel il n'avait aucune envie de se regarder.

Il l'aurait fait, inexorablement, il l'aurait fait un jour prochain, il lui aurait dit qu'il fallait en rester là, et cela aurait été SON initiative, fruit de SA lucidité, et pour le reste de sa vie, il aurait pu se dire qu'il avait trouvé la force ou l'honnêteté de mettre un terme à leur histoire. Il aurait pu se prévaloir de ça. Mais elle l'avait devancé, le privant ainsi de cette parcelle de dignité qu'il aurait conservée farouchement, jusqu'à son dernier souffle, comme les émigrants le font parfois d'une poignée de terre natale – surtout dans les films.

Après quelques minutes à méditer tout cela, il se leva, passa un veston, sortit dans le couloir et descendit jusqu'au garage. Parce que durant ces dix jours, outre sa résolution de pacotille et en parfaite contradiction avec elle, il avait accumulé des réserves de foutre qu'il devait larguer dans un mouchoir ou dans une pute. Puisqu'il pouvait choisir, il retenait la seconde option.

Caprara 11

10 juin 2039

— Voilà, dit Rossi. Je vous présente Adrian Clayborne, de Haviland Corporation.

— Heureux de vous rencontrer, miss Caprara, dit le type en lui tendant la main.

— Très heureuse.

Après leur poignée de main, tous trois s'assirent autour de la table ronde, prévue pour une douzaine de personnes. Le type en face de Gianna et Rossi à la gauche de celle-ci, à mi-distance d'eux, comme s'il devait arbitrer un débat.

Elle se demanda ce que l'entreprise qui employait ce salopard avait dû dépenser en termes de démarches et de pots-de-vin pour qu'elle se retrouve dans cette salle à devoir répondre à ses questions sous la surveillance de son supérieur.

— Comme je vous l'ai dit, Gianna, monsieur Clayborne souhaite s'entretenir avec vous des événements qui se sont produits lors de

votre mission en Suède.

Il parlait vraiment l'anglais comme un con.

— Je tiens d'abord à vous dire que je regrette d'interrompre votre travail avec mes problèmes, dit Clayborne.

« *Va fanculo !* » pensa-t-elle.

— Mais il s'agit d'une situation assez délicate, continua-t-il. L'assassinat de Stefan Carlson et ce qui s'est passé ensuite, notamment l'attaque que vous avez subie, peuvent avoir une relation avec une action dirigée contre Haviland Corporation.

— Et qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Si mes informations sont bonnes, Bartelsky vous a demandé si la veuve de Stefan Carlson, avec laquelle vous aviez eu une longue discussion la nuit précédente, vous avait parlé d'un fantôme...

— Vous êtes bien informé. Tellement que je suis sûre que vous savez déjà ce que je lui ai répondu.

Elle jeta un coup d'œil sur Rossi, qui venait de froncer les sourcils, trouvant sans doute sa réponse un peu trop cinglante.

— D'après mes sources, vous avez dit qu'elle n'avait rien mentionné à ce sujet.

— Je vous le confirme. Vous savez, je crois que vous êtes venu pour rien.

Rossi allait la tancer pour impertinence.

— J'assume ce risque, dit Clayborne, avec un léger sourire. Mais indépendamment de votre entretien avec madame Carlson, est-ce qu'une autre personne a parlé d'un projet technologique nommé Fantôme, ou Spöke, qui en est la traduction suédoise ?

— Non.

— Personne n'a employé ce terme dans un autre contexte ?

— Non.

— Est-ce qu'il a été fait mention, par madame Carlson ou quelqu'un d'autre, d'un développement important dans le domaine des technologies offensives : furtivité, armement, ou quoi que ce soit ?

— Ma réponse est la même : non.

— Bien. Je crois que je n'ai plus qu'une seule question, qui est dans le prolongement des précédentes : est-ce que vous avez eu, depuis votre retour en Italie, une information ou un contact quelconque à ce sujet, de Suède ou d'ailleurs ?

Le Japonais chez elle en pleine nuit, lui demandant de l'informer de

tout ce qui pouvait concerner Waltin ou le fantôme.

— Non. J'ai appelé une fois mon collègue suédois ; il ne m'a rien appris de nouveau.

— Pas de nouvelles du Japonais qui a tué Bartelsky ?

— Aucune. Dommage, j'aurais aimé le remercier.

Durant quelques instants, ils se regardèrent dans les yeux.

— Vous le pourrez peut-être un jour, dit-il. Pour le moment, c'est moi qui vous remercie.

— Je ne vous ai rien appris.

Il haussa les épaules.

— Il fallait que j'essaye. Pour ma part, je suis en mesure de vous informer que Vincenzo Waltin s'est fait dissiper à Londres, il y a quelques jours.

Il y eut quelques secondes de silence.

— Merci pour cette information, dit Rossi. Nous prendrons contact avec vous si nous avons de nouveaux éléments.

— Pourquoi, demanda-t-elle, Haviland a payé le forfait complet ?

Elle regretta de ne pouvoir photographier Rossi à cet instant, la bouche ouverte et les yeux ronds. L'expression de Clayborne, subtilement amusée, trahissait plus d'intelligence, elle dut l'admettre.

Il était 22 h 33 quand elle appela le ninja.

Clayborne 24

16 juin 2039

Il était 3 heures, 26 minutes et 11 secondes à Castell One.

Il venait de se réveiller.

À quelques dizaines de mètres de là, le président dormait avec Sherilyn Leighton.

Il tendit la main, saisit le digicom et activa l'option de monitoring des fonctions vitales de Mannering.

Lequel dormait profondément, le poulx à cinquante-quatre et le rythme respiratoire aux alentours de treize. De toute manière, si les

fonctions vitales du président avaient été altérées, l'appareil l'aurait alerté automatiquement, ainsi que l'équipe médicale de Whiting, d'un signal intermittent, suraigu.

Et une alarme plus forte encore aurait annoncé sa mort. Pour cette situation ultime et ravageuse, Clayborne avait passé des heures, puisant dans les banques sonores du logiciel, à composer un signal effrayant, le cri strident d'un oiseau de proie, le vacarme obscène d'un klaxon géant. Un son parfaitement adéquat pour signifier la défaite absolue, le désastre achevé.

Il reposa l'appareil sur la table de chevet et sa tête sur son oreiller. Laissa passer quelques instants, les yeux ouverts dans le noir, en évaluant la légitimité de sa prochaine action.

Puis il s'assit au bord du lit et alluma la lampe en se disant que la protection de Mannering pouvait tout légitimer.

Dans le short qu'il avait enfilé pour dormir, il alla jusqu'à la salle de contrôle et composa le code qui donnait accès au cercle intérieur.

Il donna les trois confirmations qu'il avait voulues.

La première fois, il n'avait observé qu'un appartement vide. Maintenant, s'il faisait cela, il les entendrait s'il restait en vision normale, les verrait s'il passait en IR.

Il avait juré de ne pas s'introduire dans le cercle intérieur, s'était plu à montrer la profondeur de son indignation lorsque le président avait mentionné cette éventualité. Alors, il passa quelques instants à méditer sur les notions d'honnêteté, de parole donnée, de dignité.

Cela n'avait plus de sens. Le fantôme était une machine suédoise, pas une courtisane anglaise. Oui, mais il y avait l'instinct. La course insensée dans les couloirs de Thalafarm, son retour sur la galerie de la salle des congrès de Glasgow. Légitimité.

Et puisque Mannering dormait, il ne risquait pas de les voir en pleine étreinte. D'ailleurs il ne passerait pas en mode infrarouge. Toujours ça de sauvé au chapitre de la dignité.

Il activa la caméra de la chambre à coucher.

L'obscurité. Un souffle, presque un murmure. Le glissement d'un bras ou d'une jambe sur un drap.

Il coupa tout. Consulta le système et apprit que son intrusion avait duré un peu plus de onze secondes. Tenta de quantifier ce que cela représentait en termes de parjure.

Au passage, il se demanda quelle était finalement la plus grande intrusion : observer un homme en état d'intimité, ou s'informer du rythme présent de son cœur ou du niveau d'activité de son

métabolisme.

Cette réflexion philosophique ne lui fut d'aucune utilité.

Mitchell 8

8 novembre 2036

— Bande de pédales !...

Il déchira le fax en deux, fit de ses moitiés une seule boule de papier qu'il serra, tritura, gifla entre ses paumes, la rendant petite et dense avant de la lancer à l'autre bout de la chambre.

Puis il arpenta l'appartement quelques instants, juste le temps d'évacuer, en marchant et jurant, cette grosse bouffée de tristesse et de colère.

Cela ne prit pas longtemps, parce qu'il savait parfaitement en envoyant son dossier, deux semaines plus tôt, que ce concours susciterait l'intérêt d'artistes reconnus à côté desquels il faisait figure d'obscur tâcheron. Si bien que, lorsqu'il eut parcouru trois fois le circuit salon-couloir-chambre à coucher-couloir-cuisine-entrée-couloir, en faisant consciencieusement vibrer le plancher sous son poids d'Américain, sa déception appartenait déjà presque au passé.

Ce qui restait, c'était le regret de ne pas pouvoir annoncer triomphalement à Jodie, quand elle arriverait le lendemain, qu'il avait gagné le mandat de l'université de San Antonio. Sans compter le joli paquet de dollars à la clé.

Mais il pouvait au moins se dire que le travail qu'il avait accompli n'était pas perdu : il était certain de pouvoir se baser sur les esquisses dont il avait envoyé des copies au jury du concours pour réaliser une série de tableaux qui trouverait preneur. Le message biblique du labeur justement récompensé serait une fois de plus confirmé.

Et puis, elle serait là demain. Elle s'était de nouveau arrangée pour avoir des réunions sur deux jours, ce qui lui permettrait, en arrivant le dimanche, de passer deux nuits avec lui.

Elle arriverait de Pittsburgh, prendrait un taxi, et soudain serait présente. Si improbable et si réelle. Elle laisserait tomber son sac de voyage et son attaché-case, et passerait ses bras autour de son cou, son corps ferme s'incrétant dans son volume.

Et ensuite, ils baiseraient. Et lui, en la voyant le chevaucher comme une cavalière sauvage, une amazone venue des plus lointains confins d'un pays de légende afin de le satisfaire, il penserait :

« Garde ce moment, garde-le bien !... »

C'était si important. Parce qu'elle ne viendrait pas indéfiniment. Et qu'ensuite, il devrait se souvenir de chacun de ces instants, pour qu'ils n'arrêtent pas de faire partie de lui, pour ne jamais cesser de les vivre, et que jusqu'à son dernier souffle il puisse penser qu'il emmerdait tous les Prinsky du monde, à commencer par le vrai.

Caprara 12

11 juillet 2039

— On y va, dit Menghini.

Valentini Trading avait son siège au nord-ouest de la ville. C'était un bâtiment métallique de trois étages. Les bureaux se trouvaient au troisième ; les autres niveaux servaient d'entrepôt.

Quatre voitures banalisées franchirent les grilles de l'enceinte de l'entreprise ; Menghini conduisait la première ; Gianna était assise à côté de lui. Deux Renault Bangalore vert et blanc avec feux clignotants et mention « Polizia » sur les portières s'arrêtèrent devant le portail ; des flics en uniforme se déployaient autour du périmètre et d'autres se trouvaient sur les toits de deux immeubles avoisinants. Le dispositif était complété par la présence de trois autres véhicules planqués dans un rayon d'un kilomètre.

Les deux premières voitures s'arrêtèrent devant l'entrée principale et leurs occupants en jaillirent. Les deux autres firent le tour du bâtiment.

Corcorella se posta dans le hall d'entrée. Menghini s'engouffra dans l'ascenseur avec Kravchuk et Bartelli, tandis que Gianna ouvrait la porte donnant sur la cage de l'escalier. Elle prit le Beretta sous son blouson de cuir et mit une balle dans le canon. Puis elle monta jusqu'au demi-palier entre le deuxième et le troisième étage et s'y accroupit.

Dans son écouteur, elle entendit les injonctions sèches de Menghini quand ils entrèrent dans les bureaux de la société, un brouhaha de pas

et de protestations.

— Maurizio Valentini ?

Quelqu'un répondit :

— Oui, mais...

— Police criminelle. Vous êtes en état d'arrestation.

Le bruit d'un meuble que quelqu'un heurtait dans sa course. Menghini cria :

— Gianna, gaffe !

La porte du troisième fut ouverte à la volée. Quelqu'un jaillit dans l'escalier.

— Halte ! Police !

Elle n'avait pas fini de gueuler quand le type ouvrit le feu.

Elle tira. Emporté par son élan, il s'écrasa devant elle, recroquevillé, la tête tournée contre le mur.

— Gianna ?

Elle avait reculé jusqu'au mur opposé. Le Beretta pointé sur la tête du type allongé. Son arme était dissimulée entre lui et le mur.

— Je vais bien. Je crois que je l'ai eu. Envoie quelqu'un pour m'assurer.

— C'est moi qui viens. Je vais pousser la porte de l'escalier, ne m'allume pas, d'accord ?

— Ça marche.

Menghini sortit sur le palier du troisième. Il descendit trois marches et dirigea son pistolet vers l'homme allongé.

— Je te couvre.

Elle s'approcha du corps, tendit une main, trouva l'arme et la posa derrière elle. Puis elle remit son Beretta dans son étui et fit rouler le type sur le dos. Une flaque de sang s'élargissait déjà sous lui.

Une trentaine d'années. Visage inconnu. Elle posa un doigt sur sa gorge.

— Faiblard, dit-elle.

— J'appelle une ambulance, dit Menghini.

Elle vit que la décharge avait creusé un petit cratère noir dans le mur, à moins d'un mètre de l'endroit où elle s'était trouvée quand l'homme avait surgi sur le palier.

— Qu'elle prenne son temps, dit-elle.

Holmquist aurait désapprouvé.

De toute façon, le type mourut quelques instants plus tard.

Ils trouvèrent les gosses dans une pièce au rez-de-chaussée. Cinq filles et trois garçons. Une femme d'une cinquantaine d'années était avec eux. Ça gueulait comme dans n'importe quelle pouponnière.

Ils rassemblèrent Valentini et ses cinq collaborateurs qui se trouvaient sur place dans la réception et leur passèrent les menottes dans le dos.

— Je veux appeler mon avocat, glapit Valentini.

— Tu le feras depuis le commissariat, dit Menghini. Bon, on y va. Kravchuk et Bartelli, vous restez là en attendant l'équipe scientifique.

— Une seconde, dit Gianna. Avant de partir, je voudrais poser une question à monsieur le directeur. Dans son bureau.

Menghini prit Valentini par le bras et tous trois allèrent dans son bureau.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? demanda-t-elle en désignant un dessin vert sur fond blanc, encadré sur un des murs.

Une silhouette qui représentait un perroquet, à côté des mots « Sea Parrot », tracés d'une écriture élégante de la même couleur.

Valentini haussa les épaules.

— Allez vous faire foutre, dit-il.

Gianna les contourna et ferma la porte du bureau.

— Tu crois ?...

Elle se planta en face de lui et le saisit par le scrotum.

Valentini poussa un jappement aigu. Les yeux exorbités, il se tourna vers Menghini.

— Il faut comprendre, dit celui-ci. Un de vos partenaires en affaires vient d'essayer de tuer ma collègue. Alors, elle est un peu sur les nerfs. Je répondrais, à votre place.

— Attendez, glapit-il, oui, je vais vous dire...

— J'écoute, dit-elle.

— C'est... C'est un logo pour un bateau, le *Sea Parrot*.

— Quel genre de bateau ?

— Résidentiel, un grand navire avec des appartements à vendre.

— Et il existe ?

— Oui, mais pas sous ce nom. Merde, lâchez-moi, je vous dirai tout.

Elle ouvrit la main. Un soulagement infini s'épanouit dans le regard

de l'homme.

— T'arrête surtout pas.

— C'était une opération parfaitement légale. Un montage financier pour la construction et l'exploitation du bateau. Mais juste au moment où on venait de commencer la commercialisation, deux gros associés ont vendu leur part à un groupe qui est devenu majoritaire. Et son président a décidé que le navire porterait le nom de sa femme. Résultat, il s'appelle *Marika*.

— Il navigue ?

— Oui, depuis plusieurs mois. Une bonne partie des appartements est déjà vendue.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-elle.

Dans la voiture, au retour, Menghini dit :

— Dis donc, Gianna, tu sais parler aux hommes. J'ai cru que tu allais broyer les burnes de ce fumier. Mais c'est quoi, cette histoire de bateau ?

— Rien du tout, dit-elle. Juste ce dessin qui m'a rappelé quelque chose. J'ai dû voir un truc de ce genre dans une galerie. Ou peut-être dans la revue d'Ettore.

Durant quelques instants, elle regarda la rue, à droite de la voiture, en se demandant si les yeux de Menghini s'attardaient sur elle.

Ce soir, le Japonais serait heureux de l'avoir sauvée.

L'homme que Giannia avait abattu portait un passeport canadien au nom de Bruce Ashcroft. L'examen génétique permit d'établir qu'il s'agissait en fait d'un certain Ronald Dawson, un Australien recherché dans plusieurs pays pour des délits allant du vol à main armée à la tentative de meurtre en passant par le viol aggravé parce que en groupe. Elle se dit qu'elle avait un peu contribué à l'élévation de l'humanité.

Interrogatoires et rédaction des rapports les occupèrent jusqu'en début de soirée.

Finalement, ils se retrouvèrent un moment seuls ; Menghini était assis à son bureau, et Gianna s'était laissée tomber sur une chaise, en face de lui.

— On les a vraiment baisés, dit-elle. Tu as mené cette enquête comme un chef.

— Mais c'est toi qui as failli te faire descendre.

Elle soupira.

— Ouais... Parfois, j'en ai marre, tu sais. Marre de côtoyer la mort.

Pendant quelques secondes, il resta silencieux, regardant un point qui se trouvait au-delà de cet espace et de cette ville. Puis, d'une voix très calme, il dit :

— On a eu les résultats des derniers tests, pour Raffaella. Aryta. C'est confirmé.

Clayborne 25

12 juillet 2039

La galerie était via Bragadimo, non loin de la place Fallaci. Elle portait le nom de son propriétaire : David Sapirstein.

Il avait quelques minutes d'avance : il était 16 h 52.

Il pleuvait doucement sur Milan. Il faisait presque chaud.

Clayborne poussa la porte. La galerie était grande, entièrement consacrée à l'art moderne. Une jeune femme vint à sa rencontre. Elle avait une superbe chevelure, couleur de miel, avec des boucles qui brillaient sous les spots.

— *Buon giorno, signore !*

— Bonjour, répondit-il en anglais. Je souhaite jeter un coup d'œil, si vous le permettez.

— Vous êtes le bienvenu. Au rez-de-chaussée, vous trouverez la sculpture et des pièces d'art cinétique. La peinture est à l'étage.

— Je crois que je vais voir la peinture d'abord, dit-il.

La policière italienne avait dit : à l'étage.

La galerie exposait les toiles de trois artistes : un Paraguayen qui peignait de grands paysages semi-abstraites, un Italien dont les personnages, pour autant que Clayborne fut qualifié pour le dire, évoquaient un peu certaines œuvres de Chagall, et une Allemande qui venait apparemment de redécouvrir le pop'art de Liechtenstein et quelques autres. Le carillon de la porte retentit à 17 h 02.

Il entendit son pas dans l'escalier. Elle avait appelé vers 6 heures du

matin.

— Heureux de vous revoir, dit-il.

— Bonjour.

Quelque chose était arrivé. Il avait le souvenir d'une belle femme durcie par son travail ou par sa vie, marquée d'une façon qui ne la rendait pas moins séduisante, avec un putain de caractère et une énergie sombre et rebelle. Plus une formidable faculté de vous faire comprendre que vous étiez un con. Maintenant, elle semblait fatiguée. Amère.

— Eh bien, voilà, finit-il par dire. Vous m'appellez : j'arrive.

— Je crois que vous ne le regretterez pas, dit-elle.

Il aimait bien son accent. Du regard, il désigna l'espace qui les entourait.

— Cet endroit ?...

— Pas de problème. Je connais le propriétaire.

— OK.

— Cette histoire de fantôme, tout ce qui s'est passé en Suède... C'est vraiment important, pour vous ?

— Ça l'est.

Elle hocha la tête, se tourna vers un des paysages du Paraguayen.

— Vous savez, dit-elle, le regard perdu dans les collines, je prends un grand risque en vous rencontrant.

— Il faut parfois le faire, dit-il. Le risque fait partie de nos métiers.

La suite était claire. Elle avait caché quelque chose à tout le monde, à commencer par ses chefs. Et maintenant, elle allait lui proposer ces informations contre un paquet de fric. Il en fut presque triste, parce que ce n'était pas ce qu'il avait imaginé à propos de cette femme. Il croyait pourtant n'avoir plus d'illusions sur personne.

— Le Japonais. Il est venu chez moi.

— Chez vous ?

— Il est entré dans mon appartement en pleine nuit, comme dans un salon de thé. Il a pris l'arme que je garde sous mon lit et il a drogué l'homme qui était avec moi, sans me réveiller.

Il tenta de se représenter l'homme qui dormait avec elle.

— Quand cela ?

— Dans la nuit du 21 au 22 mai.

— J'avais cru comprendre que vous n'aviez eu aucun contact avec

lui après son intervention en Suède.

— Eh bien, je vous ai menti. Et maintenant, vous savez ce qu'il en est.

— Je suppose qu'il voulait savoir la même chose que moi.

— C'est exact. Et je n'ai pas pu lui en dire beaucoup plus. À part un détail qui peut sembler ridicule. Avant que je quitte madame Carlson, elle m'a remis un petit paquet que je ne devais ouvrir qu'une fois de retour en Italie. Il contenait un petit soldat en plastique, un jouet de gosse.

— Étonnant, dit-il.

— D'autant plus que je l'ai examiné de près et qu'il ne s'agit que d'un jouet ordinaire moulé dans un plastique ordinaire.

— Elle ne vous a donné aucune explication ?

— Non. Mais j'ai développé ma propre théorie.

Elle se déplaça pour observer un autre paysage.

— Je peux la connaître ?

— Dans la communauté sociale-démocrate du lac Siljan, les jouets guerriers sont interdits. Ces débiles sont encore en pleine Correction. Et pourtant, quelques mois avant mon voyage là-bas, quelqu'un s'est introduit dans une école et a mis des trucs de ce genre parmi les jouets d'une classe de maternelle. Les mômes doivent encore être en psychothérapie.

— Et alors ?

— Et alors, leur communauté est très surveillée. Il y a des caméras et des détecteurs partout, en particulier devant les bâtiments comme les écoles. Mais celui qui a fait le coup n'a jamais été repéré.

Clayborne tenta quelques instants de mesurer les implications de ce qu'il venait d'apprendre. Stefan Carlson, et une intrusion non détectée.

— Intéressant, dit-il. Est-ce que le Japonais est au courant de notre rencontre au siège de la police ?

— Oui.

— Et vos supérieurs, est-ce qu'ils savent que vous êtes l'informatrice d'une organisation criminelle ?

— Non. Ils savent seulement que ce type m'a sauvé la vie. En ce qui me concerne, c'est son seul crime pour le moment.

— Et vous croyez qu'il a fait ça pour vous ?

Elle eut un regard assassin. Apparemment, elle avait encore de la ressource.

— Monsieur Clayborne, est-ce que vous me prenez pour une conne ?

— Non. Je vous jure que non. Je n'ai pas voulu vous insulter.

Il vit la crispation de ses traits se dissiper. Lentement.

— D'accord, dit-elle enfin. Écoutez, ce que je viens de vous dire, cette histoire de soldat en plastique, c'était le hors-d'œuvre. J'ai peut-être quelque chose de beaucoup plus important dans l'immédiat. Quelque chose que tout le monde ignore, y compris cet enfoiré de ninja.

— Vraiment ?

— Je sais peut-être où se trouve Vincenzo Waltin. Ça vous intéresse, monsieur le capitaine de la garde ?

Il resta silencieux quelques instants, le temps de se dire que l'inspecteur Gianna Caprara allait se faire une retraite confortable.

— Je ne saurais le nier.

— Je ne suis certaine de rien. Mais c'est une possibilité très sérieuse. Et il y a un prix de base, qui n'est pas remboursable au cas où l'information se révélerait fausse.

— Je n'ai pas l'habitude de payer sans voir, dit-il. Mais continuez.

— J'ai entendu dire un jour que Haviland possède une clinique privée pour ses dirigeants.

Il eut le sentiment d'être pris à contre-pied.

— Comme un certain nombre d'organisations de cette importance, oui.

— Si je ne me trompe pas, c'est le genre d'endroit qui a des années d'avance sur la médecine pratiquée dans les hôpitaux publics, non ?

Fuller 5

20 mai 2039

La lumière du matin faisait vivre les apôtres qui étaient à l'ouest, sous la coupole : Pierre, Jean, Matthieu, Jérôme...

— Nous savons que l'opération va entrer dans sa deuxième phase, dit Fuller. C'est à peu près tout.

— C'est à peu près tout, répéta Morrow. C'est merveilleux ! Le président de l'Union a pris l'initiative de lancer une action terminale contre Brian Mannering et, deux mois plus tard, tout ce que nous savons est que l'opération va entrer dans sa deuxième phase ! Ce n'est pas sérieux !

Il y eut un brouhaha d'approbations.

— Je vous rappelle qu'il s'agit d'un travail en sous-traitance, dit Beveridge. L'organisation à laquelle il a été confié a dit dès le début qu'elle entendait agir dans la plus grande discrétion. Je vous rappelle aussi que nous n'avons rien payé à ce jour. Alors, laissons-les faire. Dans le pire des cas, ils échoueront, tout cela ne nous coûtera pas un dollar et l'implication de l'Union dans cette action ne pourra jamais être démontrée. Je crois d'ailleurs que certains ici se satisferaient de ce résultat.

— Si c'est à moi que vous faites allusion, dit Morrow, ce n'est pas entièrement faux. La mort de Mannering sera imputée à l'Union même si Haviland n'a pas le moindre élément de preuve. Et je ne suis pas certain que le bénéfice de cette action compensera le déficit qu'elle pourrait nous valoir en termes politiques.

— Parce que vous pensez que la passivité est une attitude bénéfique en termes politiques ? demanda Beveridge.

Fuller, qui siégeait vers le milieu de la grande table, les observa tour à tour. Le corbeau et le porcelet. Très drôle.

— Je n'ai jamais préconisé la passivité, dit Morrow. J'essaye de m'assurer que nos actions sont les plus opportunes. Et dans le cas présent, je crains que nous ne nous trompions de cible.

— Et qui serait la bonne cible ? demanda Beveridge.

— Un ennemi dont la mort serait saluée par le peuple américain sans être de nature à nous porter préjudice, dit Morrow. Idéalement, ce serait Richard Winfield, bien sûr, mais nous savons tous que cela est de moins en moins vraisemblable.

Traduction : votre pote Fuller et vous-même n'avez pas été foutus de le retrouver.

Beveridge et Fuller échangèrent un regard au-dessus de la table.

Winfield avait été tellement idiot que les services de Fuller l'avaient identifié immédiatement, le 8 avril 2035. Mais le fumier avait déjà quitté le pays. On avait retrouvé une réservation à son nom pour Londres. Fuller avait mis en alerte tout ce que l'Union comptait de sources possibles de renseignement sur place. Finalement, ils avaient pu reconstituer son itinéraire et remonter jusqu'au dissipateur qui l'avait traité. Mais il était trop tard.

La plus formidable traque jamais lancée par l'UABS avait commencé. Elle n'avait jamais cessé. Mais Jack Barstow, le dissipateur, avait apparemment mis tout son cœur à l'ouvrage. À ce jour, les chasseurs bibliques restaient bredouilles. Quant au peuple américain, il s'était résigné à cet échec de ses dirigeants.

— Il n'y a aucun moyen que je ne sois prêt à engager, aucune action que je ne sois désireux d'entreprendre dans la chasse au blasphémateur, et vous le savez bien, dit Beveridge, mais le résultat dépend maintenant de la volonté divine.

— Dans cette attente, dit Paterson, peut-être serait-il bon de châtier son complice...

Se faire Barstow. La question avait agité le Cénacle à l'époque. On avait décidé de s'abstenir dans l'immédiat. Le temps passant et Winfield restant introuvable – il était peut-être mort –, elle revenait parfois sur le tapis.

Fuller s'était toujours opposé à cette action. Elle n'aurait rien apporté, et aurait donné au monde l'image d'un État rageur et frustré tuant un innocent pour n'avoir pas été capable de mettre la main sur le quidam qui l'avait humilié.

— Aucun intérêt, dit Morrow.

— Je n'en suis pas sûr, dit Paterson. La ferveur des premiers temps de la révolution est nettement retombée. La propagande venue de Californie et d'ailleurs engendre de plus en plus d'actes antibibliques sur notre territoire. Il est donc possible qu'un nombre accru d'Américains s'en rendent coupables à l'avenir, et certains d'entre eux pourraient s'enfuir à l'étranger. Dans ce contexte, il serait peut-être bon de faire comprendre aux dissipateurs du monde entier qu'ils n'ont pas intérêt à aider les ennemis de l'Union.

— Il serait surtout bon de faire comprendre au gouvernement californien que notre patience aura des limites, intervint Beveridge, mais le Cénacle ne l'a pas encore pleinement réalisé !

Il y eut quelques instants de silence.

— Pour en revenir à Barstow, dit William Allen, je pense qu'il serait inopportun de le tuer, mais nous pourrions lui mettre un peu le cul sur la braise en laissant courir quelques bruits...

— Bonne idée, dit Bradshaw. Qu'au moins ce fils de pute vive un peu dans la peur !

— Un cancer, oui, ce serait une option, dit Colgrove.

— Pourquoi s'en contenter, s'exclama Brown, autant tuer une bonne fois ce connard ! Je suis convaincu qu'il continue à travailler sur la

dissipation de Winfield d'une manière ou d'une autre. Finissons-en.

— Je suis d'accord, dit Rogers.

Fuller eut envie de rire. Ce salopard arrogant de Morrow avait fait sa tirade à propos de Winfield dans l'unique but de les emmerder, Beveridge et lui, et il se retrouvait avec un Cénacle discutant sérieusement de l'élimination de Barstow, à laquelle il était fermement opposé.

— Je ne vois pas trop l'intérêt de perturber le sommeil de cet enfoiré, dit Grissom. D'ailleurs, je crois que les dissipateurs sont assez barges pour se foutre de ce genre de pression. On lui envoie des Archanges ou on laisse tomber. Personnellement, je m'en moque complètement.

Le débat dura plus d'une heure. Fuller, levant les yeux à intervalles réguliers, vit Pierre s'éteindre lentement et Marc s'illuminer à son tour. Les membres du Cénacle semblaient avoir oublié qu'ils avaient des points légèrement plus importants à l'ordre du jour.

La dévaluation du dollar, par exemple.

Finalement, Beveridge mit un terme à la discussion.

— Bon, dit-il, je crois qu'une majorité très claire est favorable à une action contre Jack Barstow, mais nous devons maintenant décider de quelle nature : cancer, ou élimination ?

Caprara 13

12 juillet 2039

— Arrêtez de me regarder comme ça, dit-elle. Ce n'est pas pour moi. Et ce n'est pas pour un ravalement de façade.

Il eut deux secondes de flottement.

— D'accord, mais qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— C'est l'épouse d'un collègue. Elle a le virus Aryta. Ça vient d'être confirmé. Si on ne fait rien, elle sera morte avant la fin de l'année.

— Et vous pensez que Haviland Corporation possède le remède contre ça ? Si c'était le cas, elle serait heureuse de le commercialiser et de gagner des milliards.

— C'est la réponse que j'attendais, monsieur Clayborne. Et vous pouvez vous la foutre au cul. J'ai appris assez de choses dans ma vie de flique pour avoir une idée de ce qui sépare les dirigeants d'une entreprise comme la vôtre du commun des mortels.

— Peut-être, mais...

— S'il y a un endroit où cette femme peut être soignée, c'est chez vous. À moins que ce ne soit au Japon... Finalement, leurs médecins sont peut-être meilleurs que les vôtres ?

Il eut un sourire en coin.

— Je ne suis pas compétent pour en juger, dit-il. Mais si votre prix de base non remboursable est la guérison de cette personne, je doute que nous puissions parvenir à un accord. À supposer que ce soit possible, le traitement peut durer des mois. Beaucoup de choses peuvent se passer pendant ce temps.

— Qu'est-ce que vous me proposez, alors ? Que je vous donne l'information que vous voulez en espérant qu'ensuite, vous n'oublierez pas mon petit problème ?

Elle se demandait quand il allait suggérer qu'il allait passer au-dessus d'elle, comme sa compagnie savait le faire, et au passage informer la direction de la police du fait qu'elle leur avait caché non seulement la visite du Japonais, mais surtout l'endroit où pouvait se trouver un type qui faisait l'objet d'un mandat d'arrêt international.

Elle savait ce qu'elle lui dirait à ce moment-là. Elle lui dirait : « Vous savez, hier, j'ai tué quelqu'un. Et je regrette que ce ne soit pas vous. »

— Quelle est votre proposition ? demanda-t-il en appuyant sur le mot « votre ».

— Elle entre dans votre clinique, dit-elle, et son traitement commence. À ce moment-là, je vous dis ce que je sais. Et il est bien clair que vos médecins continuent à la soigner dans tous les cas.

C'était vraiment de la foutaise. À l'instant où ils auraient Waltin – ou la certitude que le tuyau était crevé –, rien ne les empêcherait de larguer Raffaella sur un trottoir.

Il resta quelques instants silencieux. Histoire peut-être d'imaginer à l'avance comment ils allaient la baiser.

— Ça me paraît acceptable, dit-il. Je dois contacter la compagnie pour avoir leur accord, mais je suis certain de les convaincre. Mais que ce soit bien clair : je ne vous garantis pas que nous sauverons cette femme.

— J'en suis consciente.

Durant quelques instants, ils se regardèrent en silence. Ce fils de pute ne manquait pas d'allure.

— OK. Laissez-moi un numéro où vous joindre. Je vous contacterai ce soir.

— Et ensuite ?

— Nous pourrions envoyer un avion demain.

— D'accord. Elle m'appelle une fois arrivée, et je vous dis tout.

— Oui... On va faire comme ça...

Ils se regardèrent encore. Il soupira, puis reprit :

— Compte tenu des sentiments que je vous soupçonne d'éprouver à l'égard de Haviland Corporation et de ma personne, vous avez probablement considéré l'éventualité que nous nous désintéressions de la question dès que nous aurons ce que nous voulons.

— Ça m'a effleurée...

— Écoutez, dit-il, je vais vous faire part de ma conception du monde : il n'y a pas de gentils ni de méchants. Et nous sommes les gentils.

Elle rit, et s'en voulut, comme si elle venait de perdre un subtil duel.

« Fais chier, salopard ! »

— Me voilà rassurée, dit-elle.

— Tant mieux. Mais il y a un autre point.

— Quoi ?

— Faites attention à vous. Vous devriez peut-être faire savoir à vos supérieurs que le Japonais est venu vous voir. Histoire d'avoir une protection. Ou quitter Milan quelque temps.

— Vous pensez qu'il va revenir ?

— C'est très possible. Et vous ne pourrez pas lui mentir.

Cela la frappa, parce que c'était exactement la certitude qu'elle avait eue, la nuit où il était entré chez elle.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Ils sont assez perspicaces...

Ce fut à cet instant qu'elle réalisa vraiment qu'elle était en train de doubler le ninja. Raffaella pourrait bien lui survivre.

Elle partit la première. Elle avait descendu quelques marches quand il la rappela.

— Miss Caprara...

Elle s'arrêta, se retourna à moitié.

— Oui ?

— En ce qui concerne le ravalement, dit-il, à votre place, je ne ferais rien pour le moment.

Clayborne 26

18 juillet 2039

— Atterrissage dans deux minutes, dit le pilote.

Il était 17 h 10. Quelques projecteurs étaient déjà allumés sur le *Marika*, devant eux.

— Nous sommes prêts, dit Clayborne. N'est-ce pas, ma chérie ?

Diana Barros eut un large sourire.

— Je suis prête à beaucoup de choses, mon cœur. Diana était légèrement plus petite que la moyenne des femmes espagnoles de son âge. Son pantalon noir et son chemisier blanc cachaient une musculature déliée. Elle avait tiré ses cheveux bruns en arrière et son visage était maquillé avec beaucoup de soin et de goût. C'était la première fois que Clayborne la voyait ainsi. Elle était ravissante.

L'hélicoptère effectua un virage sur la droite afin d'approcher le navire par l'arrière. Les eaux de l'Atlantique passaient de l'argent au rouge dans le crépuscule rapide des régions équatoriales. De nouveaux feux s'allumèrent sur le paquebot durant leur approche. L'immensité du bâtiment filant plein sud s'imposait à eux, écrasante comme la venue de la nuit.

Ils étaient à cinq cents kilomètres environ des côtes brésiliennes, à égale distance ou presque de Recife, d'où ils arrivaient, et de Salvador.

Deux fois, peu avant qu'ils se posent, il observa rapidement Diana en se demandant ce qui la fascinait le plus de la formidable étrave du navire ou de la découverte progressive des détails de ses structures. Un peu comme un vieil oncle heureux d'offrir une croisière à sa petite nièce.

La porte fut ouverte alors que les turbines venaient de se taire et que les pales du rotor, devenues visibles, tournaient encore. La brise

de l'océan tourbillonna dans la cabine.

Un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume gris perle, les attendait devant l'appareil.

— Monsieur et madame Anderson, dit-il, je vous souhaite la bienvenue à bord du *Marika*. Mon nom est Gary Devlin, de la compagnie Kyriadis Estates and Lines.

Ils échangèrent une poignée de main. Devlin était l'archétype du jeune commercial au sourire charmeur et aux dents longues.

— Je vous ai réservé un appartement au neuvième étage, dit-il. Chambre à coucher, salon et une troisième pièce. J'ai compris que c'était le type de volume qui vous intéressait. Évidemment, vous pourrez voir toutes les autres configurations.

— C'est bien notre intention, dit Clayborne.

Devlin fit un signe de la main, et deux hommes portant un tee-shirt sur lequel était imprimé le nom du navire se mirent à décharger leurs bagages.

— Je dois vous prier de bien vouloir accepter notre contrôle d'arrivée, dit-il au moment où ils franchissaient les portes vitrées séparant la salle d'accueil de la plate-forme d'atterrissage. C'est une obligation pour tous les visiteurs. Je pense que vous apprécierez cette politique si, comme je le souhaite, vous décidez d'acquérir une résidence à notre bord.

— Oh, mais nous sommes tout à fait favorables aux mesures de sécurité, approuva Diana.

Leurs bagages furent introduits dans un Omniscan TDS-4. Un des meilleurs détecteurs du marché. Un instant, Clayborne se demanda si le matériel d'analyse qu'ils avaient emporté allait attirer l'attention de l'agent de sécurité en uniforme bleu assis derrière l'appareil, mais l'homme ne fit aucune remarque. Eux-mêmes durent passer dans un portique Shinotami Alphawave Mark II.

— Je n'y connais pas grand-chose, dit Clayborne, mais je suis impressionné.

— Nous tenons à faire le maximum pour garantir la sécurité de nos résidents, dit Devlin. Nos installations sont constamment mises à jour. La technique évolue très vite et nous voulons rester au sommet.

La salle mesurait une vingtaine de mètres sur douze environ. Des plantes vertes s'épanouissaient entre les fauteuils de cuir. Au fond de la salle, un groupe de pierre rose représentait Poséidon surgissant des flots, flanqué de deux accortes sirènes. Il brandissait un trident dont les pointes touchaient presque le plafond. L'ensemble devait mesurer

près de cinq mètres. Légèrement kitsch. Non loin des statues, sur la gauche, débouchait un couloir qui menait aux ascenseurs.

— Chéri, c'est magnifique, s'exclama Diana en pénétrant dans leur appartement, je me sens déjà chez moi !

Avant de les quitter, Devlin leur dit :

— Si vous le voulez bien, je vous ferai personnellement visiter le *Marika*. 10 heures demain matin, est-ce que cela vous conviendrait ? Parfait, je passerai vous prendre. Pour le dîner, vous trouverez de nombreux restaurants aux trois premiers étages. Et maintenant, je vous laisse. Je suppose que vous souhaitez vous reposer un peu.

— Oh oui, j'ai très envie de m'allonger, dit Diana en refermant ses doigts sur le bras de Clayborne.

Diana fit un scan pour s'assurer qu'il n'y avait pas de système d'écoute ou surveillance dans l'appartement.

Tout de suite après, Clayborne contacta Castell One.

— On en est où ? demanda-t-il.

— J'ai assisté à votre arrivée, dit Casady. Vous étiez très bien, vus du ciel. Quant à notre petit joker, il s'est positionné à deux cents kilomètres derrière le *Marika*.

C'était une initiative qu'ils avaient prise sans en informer Koslan ou Mannering : un hélicoptère de combat Phalanx les suivait, dissimulé sur le pont d'un yacht affrété à Natal. Clayborne doutait un peu de l'opportunité de cette mesure, mais l'argent n'était pas le problème.

— Très bien. Et chez vous, rien à signaler ?

— Rien de nouveau. En ce qui concerne le couple de l'été, mademoiselle Leighton a passé une partie de l'après-midi à la piscine avant de regagner l'appartement présidentiel. Je pense qu'ils ont fini de dîner mais j'ignore s'il y a déjà eu pénétration.

— Cette incertitude est insoutenable. Et l'autre couple de l'été, où est-ce qu'il en est ?

— Ils vous rejoindront après-demain comme prévu. Pour le moment, ils répètent leur topo. D'après Ricardo, Irina semble penser que cela consiste surtout à essayer les fringues qu'elle a achetées à Barcelone. Dis-toi que si cette opération foire, une partie du fric n'aura pas été dépensée pour rien.

— Je m'accrocherai à ça. Et pour la suite ?

— J'ai commencé à travailler avec Chris Wu et Norma Drexler...

— Mmm. Pas mal vu...

— Il y aurait aussi Paul Battisti et Julie Clément. En leur parlant, j'ai appris qu'ils étaient amants depuis plus de six mois.

— On y gagnerait en réalisme. Mais j'espère que nous n'aurons pas à jouer ce petit jeu à la con durant des mois.

— À propos de réalisme, dit Casady, méfie-toi de Diana. J'ai l'impression que tu risques le viol à chaque instant.

— Je sais que je fais un métier dangereux, dit Clayborne.

Parmi les vingt et une femmes engagées dans les forces de sécurité de Castell One, Clayborne avait jugé que Diana Barros était la plus apte à l'accompagner. C'était une professionnelle de qualité, intelligente et disciplinée. Et salement duraille quand il le fallait. À deux reprises, elle avait participé aux actions offensives d'un des commandos de Guzman. Le Colombien avait dit à Clayborne qu'il était heureux de l'avoir de son côté. De plus, elle était assez séduisante pour jouer le rôle de l'épouse d'un homme d'affaires à la recherche d'une résidence flottante.

Le jouer jusqu'à quel point ? Plusieurs fois, alors qu'il inspectait ses équipes de sécurité, Clayborne avait ressenti une bouffée de désir en voyant Barros dans sa tenue de service. Le genre de truc sombre, d'une pièce, avec des poches et des fermetures Éclair partout. Pas exactement le style de vêtements que portait si bien madame Anderson. Quant à savoir si c'était réciproque... Y avait-il eu, lorsqu'il lui avait proposé d'incarner son épouse, une flamme vive et prédatrice dans le regard de la jeune femme ? Ou l'avait-il simplement cru, comme veut le croire un idiot de mâle bien dans sa tête et dans ses burnes ? Et ses démonstrations amoureuses, bien qu'abandonnées dès qu'ils avaient été seuls, avaient-elles eu un autre destinataire que les gens auxquels ils devaient donner le change ?

Une des premières choses qu'il avait vues, lorsque Devlin leur avait montré l'appartement, c'était le grand lit déjà préparé pour la nuit, avec, sublime détail, une orchidée sur chaque oreiller. Le service commercial de la compagnie faisait bien les choses. À un moment de la soirée, ils devraient aborder ce point capital : qui dort où ? Il y avait un lit à une place dans l'autre chambre, et bien sûr le vaste canapé du salon ; mais le personnel de chambre remarquerait vite qu'ils n'avaient pas dormi ensemble. Avec les années, ces gens développaient des facultés de perception démoniaques pour ce genre de choses. Alors il proposerait qu'ils partagent le lit en ajoutant une connerie dans le style « Je vous promets d'être sage ». Il craignait un peu la réaction de Diana. Pas parce qu'elle pouvait être gênée ou

offusquée : non, ce qui l'emmerdait à l'avance, c'était qu'il pensait qu'elle se montrerait subtilement ironique.

Ils étaient là pour retrouver ce qui était peut-être la plus parfaite des machines à tuer avant qu'elle soit utilisée contre le président de Haviland Corporation. Toute cette opération s'inscrivait dans une logique de sang, de guerre et de mort qui était celle du monde. Et il commençait à avoir les nerfs parce qu'il appréhendait le moment où une jolie soldate risquait de se foutre un peu de sa gueule. Il eut envie de rigoler.

Il se demanda un instant jusqu'où ceux qui faisaient les lits poussaient l'inquisition. Peut-être qu'une ou deux taches de sperme auraient fait bien dans le paysage.

— Bon, on va faire le point, dit-il.

La Kyriadis Estates and Lines proposait des séjours d'une durée de deux à quatorze jours aux personnes envisageant l'acquisition d'un des appartements du *Marika*. Il était précisé que le prix très élevé du séjour était intégralement déductible en cas d'achat dans l'année qui suivait. Clayborne disposait d'un certain nombre d'identités fictives attestées par suffisamment de données bidons dans suffisamment de systèmes pour que leur crédibilité résiste à un examen moyennement approfondi. Linford Anderson, un homme d'affaires londonien, et son épouse espagnole Cristina avaient donc été transférés à bord depuis l'aéroport de Recife par un des hélicoptères du navire. Ils avaient réservé un appartement pour huit nuits.

Histoire d'augmenter leurs chances, Clayborne et Barros ne seraient pas seuls. Un autre couple aisé venait de manifester un soudain intérêt pour la vie en mer. Ricardo Contreras et Irina Grigorova embarqueraient sur le *Marika* le surlendemain. Monsieur et madame Saliz, en provenance de Santiago via Belo Horizonte. Les deux couples n'étaient pas censés se connaître.

À quatre, ils ne seraient pas de trop. Et s'ils n'obtenaient rien durant le temps dont ils disposaient – s'il le fallait, ils prolongeraient leur séjour jusqu'aux deux semaines possibles –, d'autres équipes les remplaceraient. D'après la Kyriadis, il y avait environ deux mille sept cents résidents à bord sur les trois mille cinq cents prévus lorsque tous les appartements seraient vendus. Haviland n'avait aucune relation avec la compagnie, et donc aucun moyen d'en obtenir la liste nominative. Les hackers de Castell One n'étaient pas arrivés à pénétrer dans ses banques de données. En faisant une sélection grossière et spéculative en fonction des critères incontournables qu'étaient l'âge, le sexe, l'appartenance raciale et les caractéristiques morphologiques de base, Clayborne et Casady avaient estimé qu'il pouvait y avoir une

cinquantaine d'hommes à bord du navire qui auraient pu être Waltin.

Pas vraiment, en fait, car il y avait tout de même un élément en leur faveur : la date de son arrivée. Il ne pouvait se trouver à bord que depuis début juin. Ceux qui étaient sur le *Marika* auparavant pouvaient être ignorés. Il serait facile d'amener les types à dire depuis quand ils résidaient sur le navire mais, bien sûr, ils pouvaient toujours mentir.

Dans chaque cas, il s'agirait de repérer l'individu concerné, de l'approcher et, si nécessaire, de faire sans qu'il réalise un prélèvement pour l'examen d'ADN. Et s'ils parvenaient à identifier Waltin, il resterait à l'isoler pour lui arracher les informations relatives au fantôme. Avec sur le dos un type qui chercherait à leur fourguer un appartement flottant à dix millions, et sans attirer l'attention du service de sécurité.

Pour autant, bien sûr, que Waltin soit vraiment à bord.

Mitchell 9

9 novembre 2036

— Mais dis donc, dit-elle en brandissant le recueil, tu m'as caché des choses ! Je ne savais pas que les corps masculins t'attiraient à ce point !

— Tu déconnes, ou quoi !?...

Déjà, il savait...

— Je suis pas de la pédale, merde !

... qu'elle se moquait de lui, le provoquait avec la tendre ironie qu'elle maniait si bien...

— Je croyais que tu le savais, depuis le temps !...

... et qu'il venait encore de se faire avoir.

Il haussa les épaules. Il lui semblait entendre l'écho de ses propres exclamations, comme si le mur avait été à plus de dix-sept mètres d'eux. Elle était secouée de rire, recroquevillée sur le sofa, à côté de lui.

— C'est un recueil pour les peintres et les dessinateurs. Il en existe des tas dans le genre. Le corps masculin, la musculature, les

proportions... C'est un instrument de référence. De l'académisme...

Elle rit encore un peu avant de demander :

— Mais à quoi ça te sert, tous ces types qui n'ont que la peau sur leurs muscles ? Tu dessines des personnages SAM, non ?

— Pas tous, tu le sais bien. Il y a quelques mois, j'ai fait un tableau pour une chapelle de Guthrie, les soldats romains jouant la tunique de Jésus. Il y en a un, un jeune type élancé sous sa cuirasse, qui se tient debout alors que les autres sont accroupis. Il n'a pas un gramme de graisse ; les muscles de ses épaules et ses bras sont presque aussi apparents que sur les écorchés de Léonard de Vinci. Si je retrouve les esquisses, je te les montrerai.

— D'accord, dit-elle en se serrant contre son flanc.

Elle tendit le bras droit et posa la main sur son ventre. En la voyant ainsi, cette main, fine et légère sur l'immense tee-shirt blanc qu'il remplissait de son embonpoint, il eut le sentiment de voir un petit animal, chèvre naine ou renardeau, observant les environs du sommet d'une colline enneigée.

Ils restèrent ainsi quelques minutes, silencieux. Mitchell se sentait bien. Une torpeur agréable l'envahissait doucement. La respiration de Jodie, près de son oreille, se faisait régulière avec l'assoupissement.

— Il y a un truc que je ne t'ai pas raconté, dit-il soudain.

C'était venu comme ça, sans raison, à l'instant où il allait vraiment s'endormir. Surprise, la jeune femme avait soulevé la tête et le regardait.

— Quoi ?...

— J'ai tenté un gros coup, il y a quelques semaines, mais je me suis planté...

Le petit animal se fit un peu plus lourd sur la colline de son ventre.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— C'était un concours... Un appel aux artistes, il fallait soumettre des projets, pour des fresques à l'université de San Antonio.

— Et tu n'as pas gagné ?

— Non. Mes projets n'ont pas été retenus.

— Qu'est-ce que c'était, le thème ?

— Sept grandes fresques : la création du monde, pour le département de biologie.

— Tu es triste de ne pas avoir gagné ? demanda-t-elle, avec une voix soudain si douce, si proche de la compassion maternelle que c'en était presque drôle.

Il eut un rire bref.

— Oh non ! Avec l'importance de ce mandat, je savais bien qu'ils recevraient des propositions d'artistes de renom. Je n'avais pas la moindre illusion. Mais... Eh bien, ça aurait été chouette de t'annoncer que j'avais raflé le gros lot...

Les lèvres de Jodie se posèrent sur son cou – il en frissonna –, y restèrent un instant, puis s'en arrachèrent, laissant comme une brûlure froide, et elle dit :

— Ça ne fait rien ! C'est bien que tu aies tenté le coup ! Rien que pour ça, je suis fière de toi !

Il tourna la tête vers elle et ils s'embrassèrent.

Le petit animal, mettant le cap au sud, descendit le flanc de la colline enneigée. Parvenu au pied de celle-ci, à la limite de la neige, il fouilla le terrain, trouva l'entrée d'un terrier dans lequel il se glissa, forçant son chemin, fort et fluide à la fois – plutôt qu'une chèvre ou un jeune renard, ce devait être une martre, féroce et prédatrice. Quand elle rencontra l'habitant du terrier, ce fut un affrontement sauvage, un corps à corps impitoyable. La martre finit par l'emporter, et la bête vaincue mourut dans de grands spasmes.

Alors, la martre ressortit du terrier, abandonnant le corps flasque de sa victime. Le combat l'avait laissée toute poisseuse. Elle remonta sur la colline, s'y mit en rond et parut s'endormir.

— Dis donc, dit soudain Jodie, il faudrait que tu m'aides à réviser un moment. J'ai mon B & F mercredi prochain.

Clayborne 27

19 juillet 2039

Elle avait eu un petit rire lorsqu'il avait dit : « Je vous promets d'être sage. »

— Pas de problème, *comandante* !...

Il s'était demandé ce que signifiait son sourire. Peut-être qu'elle avait la certitude qu'ils s'enverraient en l'air avant la fin de leur mission. Ou qu'elle savourait à l'avance le moment où il tenterait sa chance et où elle lui suggérerait d'aller prendre une douche froide. Ils

s'étaient couchés vers minuit, avaient éteint la lumière et s'étaient abstenus de toute parole potentiellement ambiguë. Tant pis pour les taches.

Maintenant, elle dormait à côté de lui. Il venait de se réveiller. Il était 1 h 52 du matin. Le *Marika* fendait les eaux de l'Atlantique Sud, avec, en incluant l'équipage, plus de trois mille personnes à son bord. L'une d'elles était l'homme qui détenait le parfait assassin, celui qui pourrait peut-être franchir les murs de Castell One.

Ou alors l'information de la policière italienne était une fausse piste, et Waltin était en Australie, ou en Argentine, ou à Shanghai, peut-être négociant la vente du fantôme avec un nouvel intéressé.

Mais, bien sûr, ce n'était pas l'hypothèse sur laquelle ils devaient travailler. Jusqu'au dernier, et sans éveiller les soupçons des responsables de la sécurité du navire, ils devaient tester tous les Waltin potentiels jusqu'à ce qu'ils identifient le bon ou qu'ils acquièrent la certitude qu'il n'était pas à bord. Et s'ils trouvaient celui qu'ils cherchaient, il serait dans une situation à laquelle il préférerait ne pas penser. Parce qu'il n'était pas certain de pouvoir persuader Waltin de les suivre... Et à supposer que les agents de la Kyriadis ne remarquent pas leur manège, pourraient-ils ne pas réaliser qu'ils emmenaient un résident contre son gré ? Clayborne n'imaginait pas qu'ils aient ce niveau d'incompétence. Il faudrait peut-être le faire parler sur place.

Et le tuer ensuite.

C'était une perspective effrayante. Comme si crever un salaud rendu à demi inconscient par la drogue pouvait être pire qu'affronter jour après jour les assassins les plus vicieux du monde. D'une certaine manière, c'était le cas. Éliminer quelqu'un qui menaçait Mannering, ça oui, Clayborne y était prêt à chaque instant, parce qu'il était un protecteur. Tuer un homme qui ne semblait pas mettre en cause la sécurité du président, c'était une chose infiniment différente.

Alors, il allait devoir garder ça à l'esprit, se le répéter : tant qu'ils n'auraient pas Spöke, il y aurait une relation étroite entre la sécurité de Mannering et l'existence de Waltin. Aussi longtemps que celui-ci vivrait, il y aurait un risque que le système de Carlson tombe entre les mains des ennemis de Haviland Corporation, à commencer par Beveridge et ses services. Protéger Mannering dans un tel contexte impliquait d'agir en amont.

Cette vérité, il faudrait qu'il en soit bien imprégné au moment de passer à l'acte.

— Et dans ce secteur, dit Devlin, un centre de détente avec deux salles de sport, hammam, sauna, thalassothérapie, massage et toute une gamme de prestations en fonction des demandes de nos hôtes.

Ils pénétrèrent dans une salle de musculation. Sur tout un côté de la salle, des baies vitrées donnaient directement sur la mer. Un homme et une femme d'âge moyen pédalaient sur des vélos d'intérieur, les yeux rivés sur les routes que déroulaient leurs écrans. Une dizaine d'autres personnes travaillaient sur différentes machines ou faisaient des exercices d'assouplissement, suivant les indications d'un moniteur. Aucun des hommes n'était un Waltin potentiel.

Le Suédois était peut-être à quelques mètres de là, dans la vapeur du hammam ou le corps trituré par un masseur. Ou assis à l'un des bars du navire, ou regardant la mer de l'une des fenêtres de son appartement.

La visite du bateau dura jusqu'à midi moins dix. Sous la conduite de Devlin, ils passèrent de salle de spectacle en centre de sport et santé, virent les salons, la bibliothèque, le *practice* de golf, la clinique, le casino, six appartements de deux à dix pièces ; ils croisèrent des centaines d'hommes dont deux – un type lisant un journal à un bar du niveau deux, et cet autre dans une chaise longue, à l'avant du pont principal – auraient pu être celui qu'ils cherchaient.

Ils déjeunèrent dans un restaurant chinois sur le pont principal. Puis ils se mirent en chasse.

Il était 14 h 55. Assis devant une poulie, le type travaillait ses dorsaux. Il finit sa série avec un gémissement rauque, posa la poignée de métal sur la moquette et se releva en soufflant au moment où Clayborne s'installait à la presse à épaules qui se trouvait à côté de la poulie. Leurs regards se croisèrent et ils échangèrent un bref salut de la tête. L'homme, qui pouvait être le bon, prit la serviette qu'il avait posée sur un banc et s'épongea le visage. Puis il traversa la salle pour aller se sangler dans une machine conçue pour développer les abdominaux. Un peu plus tard, au hasard de son programme, il se retrouva près de Clayborne pendant que celui-ci effectuait une série de *pull-overs*.

— Vous semblez beaucoup plus entraîné que moi, dit-il au moment où Clayborne se redressait et posait son haltère sur le sol.

— J'essaye de rester en forme, répondit-il. Sans cela, la routine vous tue.

L'homme rit.

— Je crois que vous vivrez vieux, dit-il, tendant la main. Je

m'appelle Martin Langer. Je ne me rappelle pas vous avoir déjà vu. Vous êtes nouveau à bord ?

— Linford Anderson, dit Clayborne en lui serrant la main. En fait, je ne suis ici que depuis hier ; mon épouse et moi envisageons d'acheter un appartement sur le *Marika*.

— En ce qui me concerne, en tout cas, je ne regrette pas mon argent, dit Langer. Il y a à peu près quatre mois que je suis ici et chaque journée est un plaisir. Quand je me réveille le matin et que je sors sur mon balcon, j'ai l'impression de planer au-dessus de la mer. C'est absolument magique !

Elle revint à l'appartement dix minutes après Clayborne.

Assis dans un fauteuil, il ne put s'empêcher de l'admirer quand elle s'avança dans le salon dans son ensemble pantalon-veste blanc, chemisier bleu. Il s'imagina un instant émergeant d'une réalité virtuelle, se retrouvant homme d'affaires comblé en voyage avec sa jeune épouse, très éloigné de l'univers stratégique et paranoïaque qui était son existence.

— Au rapport, dit-il.

Elle se laissa tomber sur le canapé.

— Eh bien, j'ai fait la connaissance de monsieur Palmer, dit-elle. Nous avons pris un verre sur la terrasse d'un bar qui s'appelle *Crazy Mermaid*. Il m'a priée de l'appeler Terence. Il a paru un brin déçu lorsque j'ai mentionné la présence de mon mari, mais il s'est montré charmant tout de même. En ce qui concerne la vie sur le *Marika*, il en est ravi. On ne peut malheureusement pas en dire autant de son épouse qui n'aime pas la mer et est repartie pour Calgary il y a trois semaines. Et il est à bord depuis le 4 mai, qui incidemment est la date de son anniversaire.

Il approuva de la tête.

— Beau travail, dit-il. Pour ma part, j'ai rencontré un certain Martin Langer qui est ici depuis quatre mois environ. Mais comme on ne peut être sûr de rien, moi, j'ai pensé à échanger nos serviettes au gymnase.

Elle ouvrit son sac.

— Palmer fume de petits cigarillos, dit-elle. J'ai apporté un de ses mégots.

Aucun des deux hommes n'était le bon.

Après le dîner, ils marchèrent sur le pont principal. La totalité des résidents du navire semblait s'y être donné rendez-vous. La plupart

étaient occidentaux ; il y avait aussi un nombre important d'Asiatiques, surtout chinois et indiens. Quelques Américains standardisés avaient le cul posé dans le harnais de leur youpala (ils paraissaient toujours plus gros et les micromoteurs plus silencieux), mais la plupart avaient déjà opté pour les *powertrousers* ; pas étonnant compte tenu de leur aisance financière. Dans quelques années, la technologie des fibres actives se serait démocratisée, toute l'Union trimbalerait sa graisse dans des pantalons qui marcheraient pour elle, et les youpalas rejoindraient la Ford T dans l'imagerie nationale.

Clayborne se demanda combien d'entre eux étaient des réfugiés politiques.

Il se surprit aussi, au milieu de ces privilégiés en croisière permanente, à tenter de deviner lesquels avaient eu recours, dans le seul but d'arborer des traits à leur convenance, à la nanochirurgie dont usaient les dissipés pour éviter d'être égorgés ou jetés en taule.

Ils parcoururent deux fois la grande promenade, celle qui faisait tout le tour du navire, et empruntèrent plusieurs galeries transversales avec leurs boutiques aux vitrines illuminées. Ils repérèrent cinq hommes. L'un d'eux était Terence Palmer. Un autre portait dans ses bras une petite fille de trois ans environ, endormie contre sa poitrine. Il était accompagné d'une femme enceinte. Ce n'était pas vraiment éliminatoire, mais son cas n'était pas prioritaire.

Vers 22 h 20, un des autres candidats entra dans un bar ouvert sur le pont, côté bâbord, et prit place sur un des derniers tabourets libres. Ils allèrent s'asseoir près de lui. À 22 h 35, ils savaient qu'il s'appelait Arthur Lavelle, qu'il venait de Chicago malgré ses quatre-vingts kilos et qu'il n'était là que depuis trois semaines. Ils parlèrent de la vie à bord (il aimait ça), de son travail (le courtage de composants pour centrales énergétiques), de celui de Linford Anderson (dans les grandes lignes), de golf et de la situation à la frontière californienne.

— Je ne crois pas qu'ils vont tenter le coup, dit Lavelle. S'ils déclenchaient l'opération et qu'elle dure plus d'un mois, ça deviendrait la guerre la plus impopulaire de l'histoire du pays. Les Américains n'oublient pas que les Californiens sont des leurs. Et vous savez...

Il baissa le ton, fouilla les alentours du regard comme un radar scrute une zone de combat.

— Vous savez, la révolution biblique, il y a pas mal de mes compatriotes que ça ne fait plus bander...

Durant toute leur discussion, Clayborne se demanda si cet homme était un citoyen désireux d'échapper quelques mois par année au carcan moral de son pays, ou l'ingénieur sans histoire qui avait tué

Stefan Carlson, volé la technologie d'intrusion la plus avancée de tous les temps, insulté des yakusas haut de gamme et empoché l'argent d'une organisation criminelle liée à l'UABS avant de changer de visage et d'existence par la grâce d'un certain Jack Barstow.

Clayborne et Barros quittèrent le bar vingt minutes avant minuit, emportant un cheveu de Lavelle. Clayborne eut sa réponse : ce n'était pas Waltin.

Barstow 8

11 septembre 2036

La danseuse holographique flottait dans le couloir du terminal C.

Là, à deux mètres du sol, elle avançait à la vitesse du tapis roulant qui convoyait les arrivants jusqu'au niveau des guichets du service d'immigration. Elle était apparue au-dessus de la tête de Barstow dans les premiers mètres du trajet, et progressait tout en délivrant son message, alternant figures de ballet classique et mouvements plus saccadés de chorégraphies modernes.

— ... car c'est de l'harmonie des pensées que naît la force ultime, l'unique et vivante énergie qui caresse la terre et lui murmure...

Arabesque.

— ... Tellur, Gaïa, mère adorée, entends la voix de tes enfants, et pour eux sois douce...

Pirouette.

Devant et derrière Barstow, la même jeune femme, tous les vingt mètres environ, avait les mêmes gestes et sans doute le même discours. Ainsi, le message qu'elle délivrait touchait la grande majorité des voyageurs arrivant à Los Angeles par avion.

Ça devait coûter un max à la journée.

— ... l'Église universelle de la pensée tellurique protège la Californie par sa méditation naturaliste et lénifiante. Adhérez à l'Église universelle de la pensée tellurique pour garder endormies les forces destructrices nichées dans les profondeurs...

Elle s'éteignit. Parvenu à l'extrémité du tapis roulant, Barstow marcha jusqu'au carrousel de restitution des bagages.

En se sentant ridicule d'être ici.

Un sentiment qu'il avait éprouvé à diverses reprises et avec des intensités différentes durant le vol. À chaque fois, très vite, la certitude de la validité de sa démarche avait repris le dessus. Les résultats, en l'occurrence, importaient finalement peu – beaucoup moins que l'obligation morale qu'il avait envers sa mère, que les instants de félicité qui, parfois, illuminaient son visage dans la chambre 6822 de la clinique Saint George.

Et puis, cela faisait près de trois ans qu'il n'avait pas remis les pieds dans la République libre de Californie. Et quelques jours de Californie, ce n'était jamais vraiment triste.

Arrivée à sa hauteur, sa Vuitton déploya ses pieds télescopiques et descendit du carrousel, puis marcha à côté de lui tandis qu'il se dirigeait vers les guichets de l'immigration.

Il y avait une telle foule qu'il dut attendre environ une heure et demie avant de pénétrer dans la cabine d'identification, et il y avait au moins six files parallèles.

Chaque arrivant, y compris les citoyens de la République, était soumis à un double contrôle : outre celui de son empreinte iridienne, il dut répondre à une série de vingt questions se succédant sur l'écran de la cabine et touchant à son lieu de naissance et ses activités professionnelles autant qu'à ses orientations spirituelles. Finalement, les ordinateurs établirent avec le degré voulu de probabilité qu'il n'était pas un agent de l'Union venu préparer l'invasion. Tout ça expliquait le délai d'attente et la congestion qui en résultait. La parano californienne était la meilleure du monde.

Ou peut-être pas.

Un grand panneau lumineux était dressé dans le hall d'arrivée. En levant la tête, Barstow lut ;

FREE REPUBLIC OF CALIFORNIA
Official Polling Office – September 11, 2036
UABS ATTACK BEFORE
30 days : 12,633 %
90 days : 23,202 %
300 days : 38,029 %

— Ça ne vaut pas un clou, dit un jeune homme qui marchait à sa gauche.

— Pardon ?

— C'est le sondage officiel. Pas terrible ! Si vous voulez quelque chose de vraiment fiable, vous feriez mieux de vous adresser à un sondeur privé. Tenez, celui-ci est très bien.

Il tendit une petite carte que Barstow prit et lut sans arrêter de marcher. Une publicité pour un institut qui s'appelait Pragmascope.

— Merci.

Le jeune homme lui fit un signe amical et poursuivit son chemin.

Barstow s'engagea dans la file des taxis automatiques. Il y avait une bonne trentaine de personnes avant lui, mais le débit était rapide et il embarqua dans un taxi après moins de cinq minutes d'attente. Durant le trajet jusqu'à son hôtel, il regarda le reportage d'une chaîne locale sur les infiltrations de commandos de l'UABS, leurs missions de sabotage et d'assassinats et les mesures de vigilance indispensables.

— Malgré les démentis incessants de Montgomery, dit un des présentateurs, il ne se passe pratiquement pas de jour sans que des agents de l'Union tentent de pénétrer sur le territoire de la République pour y perpétrer des actes hostiles.

Il se demanda si les services américains savaient déjà que le dissipateur de Richard Winfield venait d'arriver à Los Angeles.

Clayborne 28

20 juillet 2039

La nuit fut semblable à la précédente.

Clayborne appela Casady vers 8 heures.

— Nos amis m'ont contacté ; dit-il. Un des hélicoptères du *Marika* doit les prendre à 9 heures. Ils devraient arriver vers onze heures et quart.

Il n'avait rien d'autre à signaler.

Un peu avant 10 heures, ils remarquèrent un homme vêtu d'un costume de lin clair assis à la terrasse d'un restaurant du premier étage. Ils prirent place à une table voisine, mais l'homme se leva et partit au moment où ils s'asseyaient. Diana réussit à subtiliser sans être vue la cuillère qu'il avait utilisée pour manger son œuf à la coque. Le résultat du test fut négatif.

La plus grande partie des restaurants, bars, boutiques et infrastructures communes était concentrée aux trois premiers étages, le premier étant celui du pont principal. La façade imposante des étages résidentiels se dressait à quatre-vingts mètres environ de la proue. Les appartements occupaient les douze niveaux supérieurs, du quatrième au seizième – la tradition voulant qu'il n'y ait pas de treizième étage restant vivace auprès de la clientèle habituée aux hôtels internationaux gérés par des groupes anglo-saxons.

À l'avant de la partie résidentielle, il y avait deux étages supplémentaires. Au dix-septième se trouvaient quelques salons, une salle de billard et une bibliothèque où il aurait été facile de se croire dans un club londonien du XIX^e siècle, à condition bien sûr de ne pas écarter les rideaux. Le dix-huitième étage était celui de la salle de gala. On pouvait accéder à une terrasse ouverte située sur le toit. Là, on était le maître du monde, ou du moins de l'océan. On était Poséidon, si Poséidon savait voler. Les deux étages mesuraient environ quarante mètres dans le sens de la longueur du navire ; l'héliport se trouvait plus en arrière, sur le toit du seizième étage.

Un peu avant 11 heures, ils prirent l'ascenseur menant jusqu'à la terrasse. De rares personnes y étaient allongées sur des chaises longues. Le vent y était tiède et fort. La vue sur le ciel et sur l'eau, vertigineuse.

— C'est fabuleux, s'écria Diana, les cheveux soulevés derrière elle. Quelle sensation !

Ils observèrent un instant les personnes qui se trouvaient dans l'atrium, à travers l'immense verrière qui couvrait la partie avant du troisième étage. Épousant la forme de la coque, elle s'élargissait jusqu'à l'endroit où s'élevaient les étages supérieurs.

Puis ils traversèrent la terrasse pour assister à l'arrivée des Saliz. Accoudé à la balustrade, Clayborne zooma sur Ricardo et Irina quand ils descendirent de l'hélicoptère, à une soixantaine de mètres de l'endroit où il se trouvait. Il ne put réprimer un sourire. La Russe était sanglée dans un jean et un sweat-shirt qui, pour venir d'une boutique branchée de Barcelone, n'en rendaient pas moins hommage à ses quatre-vingts kilos de muscles. Ses cheveux blonds coupés en brosse complétaient le tableau. Avec Ricardo, silhouette mince et visage de page latin, ils formaient un des couples les plus improbables qu'on pût imaginer. Mais l'amour se rit de ces choses.

Un représentant de la compagnie, sorti du même moule que Devlin, les accueillit et les accompagna à l'intérieur du bateau. Au moment de pénétrer dans le bâtiment, Contreras leva la tête et son regard balaya

la terrasse. Ses yeux rencontrèrent ceux de Clayborne.

Contreras appela une quinzaine de minutes plus tard. L'appartement des Saliz était au cinquième étage, côté, bâbord, dans la partie arrière du bâtiment. Clayborne les informa de la situation. Comme lorsqu'il parlait avec Castell One, le message, codé à l'émission, était relayé par un satellite du Ring.

— Reposez-vous un peu avant de vous mettre au boulot, dit Clayborne. On n'est pas à la minute. Sauf imprévu, je vous appellerai vers 19 heures.

Il déjeuna avec Diana dans un restaurant qui s'appelait *Oceanic Delight*. La journée ne s'annonçait pas fructueuse. Leur seul test du matin était celui de l'homme à la cuillère, et c'est à peine s'ils avaient aperçu, trop loin pour les aborder, deux autres Waltin potentiels. À croire que tous les mâles blancs de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, de corpulence moyenne et d'une taille d'environ un mètre quatre-vingts avaient décidé de passer la journée dans leur appartement. Il restait à espérer qu'Irina et Ricardo soient plus heureux.

À un moment, Diana dit :

— Il y a une chose que je comprends mal. Puisqu'il est possible d'identifier n'importe qui par son code génétique, comment se fait-il que la dissipation ait encore un sens ?

— Il y a plusieurs facteurs, dit Clayborne. Les examens génétiques sont encore assez rares. Même en cas d'arrestation, dans la plupart des pays, ce n'est pas systématique. Il y a de plus en plus d'entreprises, dont celle qui nous paie, qui enregistrent le code de leurs employés, mais il faut des circonstances particulières – un coup de malchance, en fait – pour se trouver contraint d'accepter une analyse dans sa vie quotidienne. Et il n'est pas certain qu'elle soit concluante si on ne sait pas qui on recherche. Si le dissipateur est un crack, comme celui qui a traité notre ami, il doit exister au moins trois ou quatre banques de données, du style hôpital, compagnie d'assurances ou agence de location de voitures, qui relient le code d'un dissipé à son identité actuelle. Il n'y a pas de banque mondiale centralisée.

— Ça viendra sûrement, dit-elle.

— Je le pense aussi. Encore un petit métier tué par le progrès...

Ils se séparèrent à la fin du repas. Diana passerait l'après-midi à prospecter les piscines ; il visiterait d'abord la salle de billard et la bibliothèque.

Les décorateurs qui avaient conçu la bibliothèque, au-dessous de la terrasse d'où ils avaient observé l'arrivée de Ricardo et Irina, avaient fait un travail superbe. Avec ses boiseries et ses fauteuils, on aurait pu y tourner un film sur la société victorienne.

Mais les seules personnes que Clayborne y avait vues durant les cinquante minutes qu'il venait de passer à feuilleter un recueil ancien de poésie galloise étaient une grande femme d'une soixantaine d'années, un monsieur mince et élégant, probablement octogénaire, une très belle Chinoise, un adolescent indien et un blond de plus de deux mètres.

Il commençait à se demander si tout cela avait un sens.

Il posa le livre sur une table basse, se leva et marcha jusqu'à l'une des fenêtres qui donnaient sur la poupe du navire. Écartant les rideaux, il passa du Londres de l'Empire à l'infinité de l'océan.

Un hélicoptère approchait du navire, venant de l'ouest. Il se demanda s'il ramenait un des résidents chez lui, ou si ses passagers étaient des acheteurs potentiels, comme il était censé l'être. Il suivit quelques instants des yeux l'appareil qui scintillait dans le ciel, puis laissa retomber les rideaux et tourna le dos à la fenêtre.

Il eut une intuition.

Ils étaient partis de l'idée que si Waltin avait effectivement choisi de s'installer sur le *Marika* avec sa nouvelle identité, il avait dû y venir très peu de jours après sa dissipation. Ce n'était pas forcément le cas. Il pouvait ne pas encore être à bord. Il pouvait arriver à tout moment.

Il retourna à la fenêtre, écarta les rideaux qu'il venait de relâcher. L'hélicoptère fit un virage pour se placer dans l'axe du navire et commença son approche finale. Il se posa au centre de l'aire d'atterrissage. Le bruit de l'appareil était à peine audible à travers la fenêtre. Trois hommes venaient de sortir de la salle d'arrivée. Clayborne zooma sur eux. Devlin était au milieu. Les deux autres étaient des porteurs de bagages en tee-shirt. Le pilote avait arrêté ses turbines et la rotation des pales devenait perceptible. Il dirigea le faisceau de son regard sur la porte gauche de l'hélicoptère, qui venait de s'ouvrir, en voulant croire que cela pourrait arriver, que dans un instant il en descendrait un homme que tous les critères incontournables, que toutes les caractéristiques morphologiques de base désigneraient comme un Waltin potentiel, parce que ce serait le vrai. Il augmenta l'agrandissement pour observer le visage du passager.

Mais l'intuition de Clayborne se révéla fausse. L'homme qui

descendit de l'hélicoptère n'était pas Vincenzo Waltin. C'était le ninja qui avait tué Bartelsky et questionné Gianna Caprara.

— Tu en es sûr ?! demanda Casady.

— Certain.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Tu veux une équipe en soutien ?

— Laisse tomber. On ne peut pas se permettre une action de guerre. Le *Marika* est sous juridiction grecque et il est bourré de citoyens d'au moins cinquante pays. En plus, ils ont un service de sécurité à la hauteur et il y a un contrôle sérieux à l'arrivée. Il faut qu'un autre couple vienne le plus vite possible en suivant la même procédure.

— Dans le meilleur des cas, ils seront à bord demain après-midi.

— Ça marche. Fais-leur embarquer les C-17 qu'on a avec des charges anesthésiantes et létales.

— Les C-17 ? Mais on n'en avait que quatre prototypes et deux sont partis en morceaux pendant les essais ! Ces saloperies ne sont pas fiables !

— Mais ce sont les seuls pistolets que je connaisse qui puissent baiser un TDS-4.

— D'accord, soupira Casady.

— Et puis, je veux que tu appelles la policière italienne, à Milan. Si on te dit qu'elle n'est pas là, contacte Rossi, son chef, et demande-lui s'il est possible de la joindre.

— Et si on me la passe, je lui dis quoi ?

— Rien. C'est juste pour tenter de savoir si elle est encore en vie...

— Tout ça sera fait. D'autres mesures ?

Clayborne hésita un instant.

— Tu me préviens immédiatement de tout mouvement suspect d'aéronef ou de bateau dans notre secteur. Je vais donner la bonne nouvelle aux autres.

— Bonne chance à tous, dit Casady. Je vais prier pour vous.

Clayborne l'imagina comme il l'avait surpris, un soir. La porte de l'appartement de Casady était mal fermée, et il devait lui parler d'urgence. Il l'avait trouvé à genoux dans la lumière de quelques bougies, devant le grand crucifix de bois sombre fixé au mur du salon.

— Si tu veux, dit Clayborne. Au moins, c'est gratuit.

Lorsque Clayborne eut terminé, il y eut quelques secondes de silence. Puis Contreras dit :

— Meeerde !...

Clayborne admira la précision des algorithmes de codage ; le désarroi que Ricardo avait mis dans son exclamation était sorti intact de son détour par le ciel.

— Et qu'est-ce qui les rend aussi rapides, aussi précis ? demanda Irina.

— Un tripatouillage génétique.

Inutile d'en dire plus.

— Il semblerait, reprit-il, que la plupart des jeunes adolescents sélectionnés meurent en cours de traitement, et que ceux dont le traitement aboutit aient une longévité résiduelle de trois ou quatre ans au plus. Il y en a très peu qui sont opérationnels en même temps. Mais il est préférable de ne pas les avoir en face de soi.

Du coin de l'œil, il observa Diana. Elle était assise, les mains posées sur les cuisses avec une certaine raideur dans l'attitude. Sa bouche fermée semblait un peu crispée. Elle regardait l'horizon au-delà de la baie du salon.

— Mais surtout, reprit-il, n'oubliez pas ses facultés de perception. Si vous êtes proches de lui avec une intention hostile, il la détectera. Nous pensons qu'il peut déceler l'excitation, la peur, et même le mensonge.

— Quelle portée ? demanda Irina.

— Je l'ignore. Probablement quelques dizaines de mètres au maximum ; cela doit varier avec les circonstances, surtout le nombre de personnes présentes.

— Je n'avais jamais entendu parler de ça, dit Ricardo.

— C'est une information stratégique de première valeur, dit Clayborne. Défense absolue d'en parler à qui que ce soit à notre retour.

— Compris.

— Vous avez sa photo. Si vous le voyez s'approcher de vous, restez le plus calme possible et éloignez-vous tranquillement. Demain, Chris et Norma devraient arriver avec deux C-17.

Le rire méprisant de Contreras fut transformé en impulsions numériques qui furent codées, montèrent à trente-six mille six cents kilomètres, puis plongèrent vers le récepteur de Clayborne où elles furent décodées et transformées en rire méprisant.

— J'aimerais mieux des Ingram Warlord, moi aussi, dit Clayborne, mais c'est tout ce que nous pouvons introduire sur ce rafiote.

— D'accord. Et ensuite, qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Ricardo.

— L'abattre, et le plus rapidement possible. C'est certainement lui qui a approché Waltin et négocié l'achat du fantôme. Il a son empreinte. Il le retrouverait même si son dissipateur en avait fait une Afro-Américaine de deux cents kilos. Et ça risque de ne pas être long.

— Et pour le moment ?

Clayborne soupira.

— On a deux options. *On peut* rester dans nos appartements jusqu'à ce qu'on ait nos armes ; ou alors, on continue nos recherches avec le faible espoir de localiser notre homme avant le Jap.

— On n'a pas fait ce voyage pour rester planqué, dit Irina. Il a l'empreinte de Waltin, mais pas les nôtres. Si on a une petite chance de le repérer avant lui, il faut tenter le coup.

— Je suis d'accord, dit Ricardo.

— Moi aussi, dit Diana.

— C'est à ce moment, dit Clayborne, que le commandant dit : merci les gars et les filles, je savais que je pouvais compter sur vous. Reste un petit problème : moi. Il doit connaître mon visage. Mieux vaut que je ne me montre pas pour le moment. En revanche, quand les pistolets seront arrivés, je pourrai peut-être servir d'appât.

À 19 heures, ils firent le point de la situation. Ricardo avait tenté de nouer la conversation avec un type qui avait le profil recherché.

— Il était avec une pétasse qui doit à peine avoir quinze ans, dit Ricardo. Le genre de conne qui se prend pour la prochaine Miss Univers. Ils ont dit qu'ils étaient sur le bateau depuis à peu près trois mois. Ensuite, ils se sont barrés ; il avait l'air de croire que je voulais draguer sa nymphette. Je n'ai rien pu ramener.

Les autres n'avaient rien obtenu.

— Ce soir, les Anderson dînent dans leur appartement, dit Clayborne. Japonais oblige.

Il finit son troisième hamburger.

Rupert était le roi du hamburger, et c'était valable au moins trois blocks à la ronde. Un roi sexagénaire et trapu, aux bras velus, aux traits si burinés que Borgnine et Di Caprio, en comparaison, auraient eu des allures de jouvenceaux. Avec ça, un ventre bien rond porté devant lui, sous le tablier, avec ce qui ressemblait fort à de la fierté. Rien à voir avec la silhouette SAM, la rotondité flasque commençant au bas des cuisses, les bourrelets tressautant tout autour du corps. Ce bide-là, il donnait l'impression d'être en chêne. Un vrai bélier conçu pour la castagne.

Un jour, il y avait trois ou quatre ans de ça, un type s'était mis à foutre la merde dans le snack. Un grand mec de vingt-cinq ans à peu près, assez maigre et pas très propre, avec de longs cheveux et une barbe de quelques jours, des jeans crades et une veste en cuir noir dont il avait coupé les manches, probablement pour qu'on voie les tatouages de ses bras. Quand le type s'était assis à la seule table libre, Mitchell avait vu Rupert lui jeter un regard suspicieux tout en servant un autre client installé comme lui au bar.

Vingt secondes ne s'étaient pas écoulées que le mec gueulait :

— Y a pas de service, dans ce troquet ?

Le bruit des conversations avait marqué une pause très brève.

La fille qui faisait le service dans la salle, et qui était occupée à prendre une commande à une autre table, s'était retournée vers lui et avait dit que ça venait.

Quelques instants plus tard, comme son regard croisait celui de Mitchell, le mec avait demandé :

— Dis donc, grosse pédale, tu pourrais dire au patron de me faire servir ? J'ai pas toute la journée.

Alors, le paisible Lyndon Mitchell avait fait pivoter son tabouret et s'était laissé couler jusqu'au sol. Cette fois, le silence s'était imposé.

Le type avait nettement moins de muscles que de tatouages, mais aussi la dégaine de salopard vicieux qui fait peur aux gens sans histoire. Aux gens qui ne se sont jamais battus de leur vie, comme c'était le cas de Mitchell. Et pourtant, Mitchell oubliait d'avoir peur. Tout en lui vibrait d'une colère froide et dangereuse. Dangereuse parce que, meurtri par l'insulte, il en perdait toute conscience des bottes ferrées qui pourraient viser son bas-ventre ou du couteau que le type devait avoir dans une de ses poches.

— Comment tu m’as appelé, gueule d’athée ?

À quatre mètres de Mitchell, le type s’était levé aussi, en envoyant, d’un revers de la main, le sucrier posé sur sa table se briser sur le carrelage en damier.

— Moi ? Je crois bien que j’ai dit pédale...

Trois mètres.

— Et tu sais, je pense que tu dois être une bonne suceuse !

Deux mètres.

Rupert avait surgi derrière Mitchell et, le laissant sur place, était rentré dans le cadre de l’autre barge. D’un grand coup de bide.

Comme ça, le ventre en avant, les poings fermés mais les bras écartés de chaque côté du corps. Les couilles et le visage exposés. Mais cela avait été si rapide et précis que le mec avait volé en arrière et s’était retrouvé sur les fesses avant d’avoir pu se mettre en garde. Il s’était relevé juste assez vite pour prendre un nouveau coup de boutoir qui l’avait carrément étalé près de l’entrée du snack. Et remis sur ses pieds juste à temps pour que le troisième choc l’envoie sur le trottoir, ouvrant la porte au passage avec sa tête et son dos. Rupert, le chapeau de papier toujours sur la tête, était sorti et, sans lui laisser cette fois le temps de se relever, lui avait posé deux solides coups de poing sur la gueule. Mitchell gardait une vision bien précise de cet instant : au-dessus de la tête d’un client attablé, à travers la vitrine, juste au-dessous du E rouge de *Rupert’s* qu’il voyait à l’envers, le poing du patron, marteau velu dressé deux fois vers le ciel avant de s’abattre sur le faciès de l’empaffé. Impacts qu’à défaut de voir, il avait eu la joie d’entendre, et que toute la clientèle avait vivement applaudis.

C’était un bon souvenir. Ensuite, Rupert avait traîné le type, par sa veste de cuir et surtout par les cheveux, jusqu’au coin du trottoir, une bonne vingtaine de mètres plus loin, le laissant au pied d’un réverbère. Des flics en patrouille l’avaient embarqué peu de temps après.

Mitchell venait manger ici au moins trois fois par semaine, et cela durait depuis la mort de Margaret. Ils trouvaient toujours le temps de tailler une bavette – en plusieurs fois, bien sûr, puisque Rupert, en plus de la tâche de cuisinier qu’il assumait avec son employé Bradley, servait lui-même les clients assis au bar.

Le *Rupert’s* était un des cinq points de ce que Mitchell avait, un jour, baptisé le pentagone de sa vie : cet espace, géométriquement presque parfait, que délimitaient les lieux entre lesquels il passait le plus clair de son existence : son appartement, son atelier, son église, le *Nazareth* et, justement, le snack de Rupert.

En fait, depuis qu’il connaissait Jodie, il n’avait pas mis les pieds au

Nazareth plus de trois ou quatre fois. Ce qui démontrait bien que s'il y avait passé tant de soirées, juché comme ici sur un tabouret large comme son cul, c'était beaucoup moins pour boire des bières que dans l'espoir d'une rencontre, l'espoir vivace d'un de ces petits miracles qui n'arrivent jamais. Et qui était arrivé.

— Je te remets des frites, Lyndon ?

— Ouais, vas-y.

Souriant sous sa coiffe de papier blanc, Rupert versa une grosse louche de frites fraîches sur l'assiette de Mitchell.

— Dis donc, dit-il en baissant un peu la voix, tu ne connais pas la dernière ? C'est Beveridge qui meurt ; naturellement, il va tout droit au paradis. Trois semaines plus tard, il y a quelqu'un qui frappe à la porte de l'enfer. Lucifer va ouvrir et il se trouve en face de Dieu. Il lui demande ce qu'il fait là et Dieu lui dit : « Je viens demander l'asile politique. »

Quand il eut fini de rire, Mitchell dit :

— On m'en a raconté une...

Jodie, sur l'oreiller.

— C'est un type qui s'arrête devant la mairie de sa ville avec sa voiture ; il descend de la bagnole, et un policier vient vers lui et lui dit : « Désolé, monsieur, vous ne pouvez pas laisser votre voiture ici, il y a une délégation du Cénacle qui va arriver d'un moment à l'autre. » Alors le type hausse les épaules et dit : « Ça ne fait rien, j'ai un antivol... »

Ils rirent encore un bon coup, puis Rupert dit :

— En tout cas, on dirait que ça marche bien pour toi, ces temps-ci.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Rupert haussa les épaules.

— Ça se voit, c'est tout. Tu as l'air d'un mec plutôt heureux. Je ne t'ai pas toujours vu comme ça... Il y aurait une gonzesse là-dedans que je serais pas trop étonné...

Mitchell rit, haussa les épaules à son tour.

— On peut rien te cacher...

— Qu'est-ce que tu crois ? Trente-quatre ans passés à nourrir les gens, on finit par deviner les choses...

Ayant dit, Rupert repartit vers sa cuisine.

« Deviner les choses... » pensa Mitchell. « Ouais. Est-ce que tu devines qu'elle m'a appelé de Pittsburgh, ce matin, pour me dire qu'elle avait réussi son Bible and Faith, et que ça signifie qu'elle

gardera son boulot, et qu'elle viendra encore ? »

Il attaqua le quatrième hamburger.

« Tu devines ça, mon pote Rupert ? Est-ce que tu devines que lorsqu'elle me parle depuis chez elle, je vois le tableau que je lui ai offert, la fuite en Égypte, accroché au mur du salon ? »

Elle avait dit à son mec qu'elle avait acheté le tableau dans une galerie de la ville. Et il l'avait félicitée pour son goût. Mitchell trouvait ça très drôle.

Évidemment, Rupert n'avait aucun moyen de savoir tout cela, mais il avait senti l'essentiel. Il avait perçu son bonheur. Ce bonheur qui était entré en lui par la queue.

La première fois qu'il avait eu cette pensée, Mitchell s'en était voulu, s'était réprimandé, traité de sale con. Les formules vigoureusement salaces ne lui avaient jamais fait peur et il estimait qu'avec leur côté joyeux, roboratif, elles n'étaient pas un péché, ou alors bien véniel. Mais là, il avait eu le sentiment d'avoir insulté Jodie, la miraculeuse Jodie qui trouvait qu'il avait l'air d'un de ces angelots qu'on met dans les vitrines à Noël. Il avait donc chassé de son esprit cette pensée honteuse, ingrate.

Seulement, elle était revenue, elle s'était fait une place. Il y avait quelque chose d'irrésistible dans cette métaphore : son sexe plongé comme une trompe dans une grande boule de miel et de soleil, et lui se goinfrant de sucre et de chaleur par ce canal de chair.

Ça faisait déconner d'être heureux. Il s'en apercevait pour la première fois.

Parce que le bonheur et lui, jusque-là, ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin ensemble. Son mariage avec Margaret, treize ans plus tôt ? Pas vraiment ça. Et pourtant, il y avait quelque chose : de l'affection, de la tendresse. Parfois, quand ils faisaient l'amour, il fermait les yeux, et tout en besognant son énorme épouse, s'imaginait prenant une femme svelte et sculptée comme Jodie. Et puis, un jour d'octobre 2026, il était rentré de l'atelier et Margaret était allongée dans le salon de leur appartement de Martin Street, morte comme un tas de bois : un salaud de vaisseau qui avait lâché dans sa tête, et elle avait dû souffrir, bordel. Il avait déménagé peu après, parce qu'il ne voulait plus vivre là où elle était tombée. Un peu glauque, tout ça. À l'autre bout de sa vie, une enfance banale entre papa, mauvais fourgueur d'assurances, et maman vendant des petites maisons familiales pour l'agence Goodrich and Kendall quand une émission évangélique particulièrement inspirée ne la laissait pas pendant deux jours aux frontières de la transe mystique. Et au milieu, l'adolescence, drôle comme un terrain vague. Les années les plus dures. L'esprit qui

cherche des choses aussi connes que le sens de sa vie et ne fait que buter contre des murs comme un ivrogne dans un labyrinthe. Le corps qui n'en finit pas de gueuler ses désirs. La frustration de la chair et des sentiments. Les filles qu'on voudrait tant avoir et qui s'en foutent, et qui s'affichent avec des gars plus mûrs, plus forts. Comme Sally Beringer, dont il avait été si pathétiquement amoureux, qui était sortie avec Glen Prinsky, le prototype du frimeur, imbu de lui-même, rouleur de mécaniques, méprisant. Il en avait bavé en les voyant ensemble, main dans la main... Et la fois à Scott Lake.

Quand il avait fait mine de tendre la main vers les commutateurs, Prinsky, qui venait de refermer la porte derrière eux, avait dit :

— Laisse, on a bien assez de lumière comme ça...

Il n'avait pas insisté. Parce que c'était Prinsky, mais aussi parce qu'à cette heure du matin, il y avait effectivement dans le local une clarté diffuse à laquelle leurs yeux seraient vite habitués, et qui pourrait suffire pour leur travail.

— Bon, on commence par quoi ? avait-il demandé.

— Il n'y a qu'à suivre la liste.

— Bon. D'abord, les bateaux et ce qui va avec...

— Je compte et tu notes, avait dit Prinsky.

Ils avaient donc fait l'inventaire des six barques sur leurs supports mobiles, des rames et des gilets de sauvetage.

— Ça a l'air de jouer, avait dit Mitchell en traçant une coche sur la liste. Les tentes, maintenant...

Il régnait dans le hangar une odeur de renfermé, à laquelle se mêlaient des effluves de colle et de poussière chaude.

Ils avaient compté les tentes, les sacs de couchage, la vaisselle de camping, les cordes, les ballons, les arcs, flèches et cibles, et une quantité d'autres choses dont la classe n'utiliserait sans doute pas le quart durant la semaine que durerait le camp.

Finalement, il n'était plus resté sur la liste que les vélos tout-terrain, suspendus dans un coin, loin de la porte.

— On arrive au bout, avait dit Mitchell, en pensant que ça ne s'était pas trop mal passé. Plus que les vélos.

Sans réponse, il avait levé les yeux. Appuyé contre une grosse poutre carrée, Prinsky, les bras croisés, l'observait.

— Lyndon, les mecs comme toi me donnent envie de gerber.

Il avait sursauté.

— Pourquoi tu me dis ça, merde ?!...

Majestueux dans le clair-obscur, fort et félin dans son tee-shirt, Prinsky s'était marré.

— Pourquoi ? Tu demandes pourquoi ?

— Ouais, je te le demande ! Je t'ai rien fait, bordel !

— Ce n'est pas ce que tu fais, Lyndon...

Et l'athlète avait marché vers le poussah.

— C'est ce que tu es.

Brusquement, il avait été glacé. Lâchant la liste et le stylo, il avait reculé devant cette machine belle et conne, qui avait déjà brutalisé des gars de l'école et qui, soudain, dans la lumière, la poussière, l'odeur de cet endroit, lui faisait terriblement peur.

— Ce que je suis... Mais qu'est-ce que tu...

Juste après, ses lourdes fesses, sa tête et son dos avaient heurté la paroi du hangar. Ses paumes s'étaient plaquées contre les grosses planches de sapin.

— Ce que je veux dire ? Je veux dire que tu es un putain de gros lard.

Prinsky s'était arrêté à un pas de Mitchell. D'une main, il avait saisi son tee-shirt juste au-dessus de sa ceinture et l'avait soulevé, le sortant de son jean et découvrant son ventre rond.

— Regardez-moi ça !...

De son autre main, il s'était mis à lui tripoter le ventre, serrant méchamment sa graisse entre ses doigts.

— Si c'est pas dégueulasse...

— Glen, arrête ! Tu es un beau salaud !

Ayant crié cela, il s'était figé dans l'attente du coup qui allait venir, un terrible uppercut juste au-dessus du nombril, qui le laisserait plié en deux dans la poussière, pleurant et vomissant le petit déjeuner pris une demi-heure plus tôt.

Prinsky s'était marré. Juste un instant. Mais sa voix était très sérieuse, et même grave, quand il avait dit :

— Je ne suis pas un salaud. Je suis un patriote.

De surprise, Mitchell avait presque oublié sa peur.

— Un patriote ! Mais qu'est-ce que ça a à voir avec...

— Avec ton bide ? Je vais t'expliquer, Lyndon. Moi, je suis un Américain bien foutu et, comme tu l'as remarqué, on est de moins en moins nombreux dans ce cas...

Il continuait à pétrir les tissus adipeux de Mitchell, sa main serrant

et relâchant les bourrelets.

— Tu crois peut-être que je devrais être content ? Après tout, je baise des tas de jolies filles que tu aimerais bien te faire, non ? C'est pas vrai, ce que je te dis ?

— Euh...

— Bien sûr, que c'est vrai. Des filles comme Sally Beringer... Imagine ça, Lyndon : tu es assis avec Sally sur la banquette arrière d'une bagnole, et tu lui roules un patin. Tu as un bras autour de ses épaules et ta main, elle est posée sur son nichon, dans le soutien-gorge. Tu as le bout des doigts sur la pointe, et elle est vachement dure. Tu vois le tableau ?

Il le voyait. Il ne voyait même que cela, parce qu'il venait de fermer les yeux.

— Tu as sa langue qui tourne dans ta bouche, qui caresse tes dents. Ça a un parfum de cerise noire, parce que ce sont ses chewing-gums préférés...

Il avait senti, avec un infini désespoir, le premier élan d'une érection.

Ce salaud n'allait pas le frapper. Il avait trouvé bien pire. Le sein de Sally, le baiser de Sally...

La main de Glen continuait à malaxer sa graisse.

— Et puis, tu glisses ton autre main sous son jean.

« Arrête, Glen ! avait-il pensé, arrête ! »

La même prière s'adressait à son sang, à son sexe, avec le même insuccès.

— Et là, tu sais ce qu'elle fait, Sally ? Elle ouvre le bouton en métal – juste le bouton, hein, pas la fermeture Éclair. Elle fait toujours ça, sans cesser de t'embrasser... Tu avances ta main, elle glisse sous sa culotte, elle arrive dans les poils. Tu entends le petit bruit de la fermeture qui s'ouvre un peu toute seule, et puis tu es déjà sur sa fente. Alors là, tu écarter les rideaux, quoi !...

S'il n'avait pas été coincé entre Glen et la paroi, il serait tombé, plus sonné que s'il avait pris une volée de coups de poing au visage. Et souffrant davantage.

— Et puis tu enfonces ton doigt dans sa chatte. C'est chaud, c'est mouillé. Elle mouille bien, Sally, je peux te le dire...

Quelques instants plus tard, il avait réalisé que Prinsky s'était tu, qu'il avait arrêté de le triturer. Il avait ouvert les yeux. Sa vision était brouillée de larmes.

— Alors, tu dois te dire que je suis un type heureux. Pas vrai ?

— Je... Ben oui, bien sûr !...

— C'est là que tu te goudaillais, mec... Parce que je regarde autour de moi. Au collège, en ville, à la télévision... Et ce que je vois me tue.

— Je ne te comprends pas...

— Touche-moi !

— Que...

— Vas-y, touche mon corps, touche mes muscles !

Renonçant aux questions, il avait palpé le buste de Prinsky. Touché les abdominaux, refermé ses doigts sur les bras, les épaules, et tout cela lui avait semblé aussi dur que le bois contre lequel il était appuyé.

— Tu vois, Lyndon, pour moi, c'est ça, un corps d'Américain. Sally, elle aime ce corps. Et moi aussi, je l'aime.

Mitchell bandait avec fureur.

— Évidemment que ça me plaît que toutes les filles du collège soient prêtes à s'étriper pour coucher avec moi. Mais ce que je voudrais vraiment, c'est avoir plus de concurrence. Parce que ça me fait drôlement chier de voir que de plus en plus de types de mon âge, dans ce pays, sont des putains d'obèses, juste comme toi. Les filles aussi, d'ailleurs. C'est tout le peuple américain qui devient gros !

Il y avait eu quelques instants de silence. Puis, des deux mains, Glen avait remis le bas du tee-shirt de Mitchell dans son jean, le poussant un peu au-dessous de la ceinture.

— Voilà, avait-il dit, ponctuant à la fois son geste et son discours.

Il souriait, maintenant, d'un sourire qui disait autant le dédain que la détresse, qui proclamait la fureur d'une joie désespérée.

— Ah ! J'ai oublié de te dire : je crois que tu as un ticket avec Barbara Crankus. Je vous imagine très bien en train de baiser ensemble. Vous avez le même genre de beauté. Bon, on les compte, ces bécanes ?

À ce souvenir de plus de vingt ans, Mitchell ne put s'empêcher de répondre d'un hochement de tête écoeuré. Rupert, qui passait devant lui à cet instant, de l'autre côté du bar, demanda, en désignant le plateau du menton :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non, c'est impec, dit Mitchell en saisissant l'avant-dernier hamburger. Juste un truc qui m'est revenu en mémoire.

— La mémoire, c'est des conneries, dit Rupert en passant dans la cuisine.

Clayborne 29

20/21 juillet 2039

Les Anderson dînèrent donc dans leur appartement. Diana portait tout de même la robe de soirée de lamé bleu, profondément ouverte dans le dos, qu'elle avait choisie dans la perspective d'un dîner de gala.

Et qui la rendait irrésistible.

Deux serveurs apportèrent les plats sur un chariot. Ils avaient commandé du champagne pour l'apéritif.

— Tchîn, dit-il en soulevant sa flûte.

— À nous, dit Diana.

Avant de se retirer, les serveurs allumèrent trois bougies sur leur table, dont la flamme brillait dans les yeux de la jeune femme.

À nous. Cela pouvait signifier tellement de choses. Qu'en bonne professionnelle, elle jouait à la perfection, à l'attention du personnel, son rôle d'épouse enchantée d'être là. Ou bien que la soldate était amoureuse du commandant en chef, et qu'elle suggérait que cette nuit, puisque les hasards de la guerre les avaient amenés là, ils soient le couple qu'ils disaient être. Ou alors, et c'était bien plus sombre, c'était une prière, l'espoir et le vœu d'une jeune guerrière qui, sous l'acier de son courage, ne désirait rien plus que vivre.

— À nous, répondit-il.

Durant tout le dîner, ils ne dirent plus un mot de leur mission ni de l'inextricable situation dans laquelle ils se trouvaient. Au contraire, ils firent, avec un naturel dont il cessa vite d'être surpris, comme si tout cela était vrai, comme s'ils étaient venus, mari et femme, acheter un nid d'amour dans un navire de luxe. Ils commentèrent le raffinement des aménagements, discutèrent de la façon dont il pourrait mener ses affaires tout en résidant sur le bateau une bonne partie de l'année, é mirent quelques idées à propos de la décoration de la salle de bains. Non sans faire honneur aux mets et aux vins.

Après le repas, ils avalèrent un comprimé de Stathyle et Clayborne rappela Casady. Celui-ci avait fait l'impossible pour gagner du temps. Wu et Drexler arriveraient vers 15 heures.

Et puis Diana se jeta contre lui. Elle l'embrassa fort et longtemps. Ensuite, elle blottit la tête dans le creux de son épaule. Durant de longs instants, il caressa son dos musclé dans l'échancrure de la robe. Puis elle murmura ce qu'il savait.

— J'ai peur.

Ce n'était pas un jeu.

Au milieu du salon, ils restèrent silencieux quelques instants, presque immobiles. Puis elle se redressa, planta son regard dans le sien.

— Cela ira, *comandante*. Quand il faudra se battre. Même contre lui. Cela ira, je vous le jure. Mais cette nuit, je voudrais tant qu'on fasse l'amour. Rien que cette nuit. Pour si je dois mourir.

Elle dormait. Il pouvait la deviner dans la faible clarté de lune qui filtrait entre les rideaux de la chambre à coucher. Il pensa que faire l'amour l'avait soulagée de sa peur comme d'une charge statique.

« Pour si je dois mourir », avait dit la jeune femme. L'aurait-il entraînée avec lui, s'il avait su dans quelle situation ils se retrouveraient ; et Ricardo, et Irina ? Et Chris et Norma ? Ce serait difficile, même à eux tous. Ils devaient agir avec discrétion ; d'une certaine manière, cela revenait à combattre sur le terrain du Japonais. Le suivre dans un endroit désert, sans qu'il perçoive leur présence et leur tension ? Il était dangereux d'y croire. L'abattre à distance, au milieu de la foule ? Ce n'était pas impossible. Sa perception mentale devait être moins efficace quand il y avait du monde. Et les pistolets étaient presque silencieux. Tirer, profiter de la confusion pour aller jusqu'à la rambarde, jeter l'arme à la mer.

Et si le ninja trouvait Waltin, et le tuait ou l'emmenait avant l'arrivée des pistolets ? Dans ce cas, c'était foutu. Le fantôme de Stefan Carlson rejoindrait l'arsenal d'Eien.

Peu après, il réalisa qu'il s'endormait aussi. Il aurait pu prendre une dose de Contraleptine, mais à quoi bon ? Ils ne seraient pas plus vulnérables qu'à l'instant où il avait pénétré Diana, avec l'impression qu'elle le tirait en elle. Et puis, le sommeil avait sur la drogue un précieux avantage : pendant quelques heures, il arrêterait de gamberger.

12/13 septembre 2036

— Je dois vous le dire d'emblée, monsieur Barstow : comme je le prévoyais lorsque vous m'avez contacté depuis Londres, je n'ai pas trouvé grand-chose. Et cela ne doit pas vous surprendre.

Subrartal avait une soixantaine d'années ; il était brun de peau, un peu ventripotent, portait une barbe grise et ses cheveux se faisaient rares.

— Ça ne me surprend pas. Dites-moi ce que vous savez.

Barstow réalisait pleinement l'ironie de la situation : le dissipateur ayant recours aux services d'un enquêteur privé. Si deux professions, ces dernières décennies, étaient devenues résolument antagonistes, c'étaient bien celles-ci.

Subrartal haussa les épaules.

— En ce qui concerne Ramon Cardenal, je n'ai pratiquement rien. Il y a des raisons de penser que très peu de temps après sa dissipation il a séjourné à Sao Paulo, puis à Santiago du Chili. Un peu plus tard, on trouve des traces de son passage à Montréal et Cancún. C'est déjà tout.

— Et pour Joan Lockwood ?

— Pour elle, il y a au moins une certitude : après la date qui nous intéresse, j'ai trouvé des enregistrements de son empreinte iridienne dans la mémoire centrale de...

En parlant, il avait sorti son digicom et lut sur l'écran :

— L'hôpital général de Shanghai, le 18 juin ; et d'une compagnie qui exploite des ferrys dans la baie de Vancouver, le 9 juillet. Vous connaissez mieux que moi la validité que l'on peut accorder à ces informations.

En effet. Tout cela sentait l'ectoplasme à plein nez.

— Vous pensez que Cardenal et Lockwood ont tué Brouwer ?

— Pour la police californienne, ils sont les suspects numéro un. Et ça me paraît plausible.

Barstow alla jusqu'à la baie vitrée, observant quelques instants sans trop les voir les immeubles du quartier.

Il lui restait une chose à faire. La plus dérisoire.

Les dissipateurs disaient à leurs clients : le travail que je vais faire pour vous est aussi complexe qu'il est onéreux. Mais il ne servira à rien si vous n'observez pas certaines règles d'une manière absolue.

La première d'entre elles est la suivante : ne revenez pas sur les lieux du passé.

En général, à ce stade, les dissipés n'avaient pas la moindre intention de remettre les pieds dans des endroits familiers surveillés le plus souvent par des gens désireux de les mettre en pièces.

Et pourtant, les lieux de leur vie antérieure exerçaient sur certains un magnétisme dont la puissance allait croissant, jusqu'à les ramener à eux. Dans la plupart des cas, cela prenait très longtemps, parce que la peur et la raison les retenaient au loin, et comme leurs ennemis se lassaient ou n'avaient pas les moyens de les attendre sur place indéfiniment dans l'hypothèse de ce retour, ce pèlerinage, s'il était bref et ponctuel, n'avait pas de conséquence fatale. Mais certains revenaient trop tôt. Des clients de Barstow étaient peut-être morts à cause de cela, et il se demandait parfois si cette nostalgie toute-puissante était autre chose qu'une pulsion suicidaire inconsciente.

D'après l'idée qu'il se faisait de Joan Lockwood, elle n'était pas le genre de femme à l'éprouver.

Mais au point où il en était...

— Donnez-moi leurs dernières adresses connues, dit-il. Le siège de la firme et les deux partenaires de Brouwer.

— Je me suis déjà rendu sur place, dit Subrartal. Je doute beaucoup que vous trouviez quelque chose...

— Moi aussi, dit Barstow.

BCL Mindware avait occupé des bureaux au troisième étage d'un bâtiment qui en comptait cinq, un cube aux façades de verre noir et de faux marbre rose. Au-dessus de la porte principale, la plaque officielle apposée par les services compétents de la République libre de Californie indiquait un coefficient antisismique de quatre-vingt-trois.

Sachant qu'il n'allait nulle part, Barstow pénétra dans le couloir éclairé par la lumière tombant du toit plat, dont le verre, à cette heure de la journée, était presque transparent, et par quelques lampadaires de métal brillant. Il alla jusqu'à la réception et consulta, sur un des moniteurs, la liste des sociétés installées dans le bâtiment. Les bureaux du troisième étage étaient occupés par l'éditeur d'une revue intitulée *California Defense*.

Sous-titre et slogan : « *Our Land. Their Grave.* » En remontant dans la

voiture qu'il avait louée à son hôtel, il ne s'en voulait même pas d'être venu jusqu'ici. Un peu de tourisme n'avait jamais fait de mal à personne. D'ailleurs, il n'avait rien attendu de cette visite. Et il n'attendait pas grand-chose de la suivante.

Il y avait des scellés sur la porte. « Palm Springs Police Department – Do Not Trespass. »

« Bon, pensa Barstow, et maintenant ?... »

Les autorités locales avaient fait leur boulot. Subrartal, réputé comme un des meilleurs privés de Los Angeles, avait fait son boulot. Et lui, il était là, planté comme un idiot devant la villa que sa propriétaire avait désertée depuis des mois. Il était là comme s'il allait pouvoir se glisser sous la porte, fouiller la maison, surprendre Joan Lockwood vaquant à de sombres affaires, la saisir par la nuque et la secouer jusqu'à ce qu'elle accepte de reprendre le développement de NAPALM afin de mieux guérir le psychisme de sa chère maman.

Il pouvait peut-être encore avoir un billet sur le vol du soir.

Il y eut du bruit dans la maison. Quelque chose comme un meuble déplacé.

Il approcha l'oreille de la porte, écouta quelques instants. N'entendit rien d'autre. Le bruit avait pu venir d'une des maisons voisines.

Il se mit à faire le tour de la villa, en espérant que les voisins n'étaient pas trop branchés sur la paranoïa sécuritaire, sans quoi il ne faudrait plus très longtemps avant que la police locale débarque et qu'il soit arrêté pour violation de propriété.

Une des fenêtres était entrouverte, au rez-de-chaussée de la façade est.

Brusquement, son cœur cognait fort et cela le fit presque rire. Avoir, enfant, vécu la guerre civile, avoir tué à treize ans l'assassin de son père, et se retrouver, douze ans plus tard, devant la fenêtre d'une villa dans un quartier résidentiel, presque tremblant parce que y pénétrer signifiait qu'on pourrait l'arrêter pour ça... L'embourgeoisement des dissipateurs n'était pas un mythe.

Ça le piqua au vif, lui fit ouvrir la fenêtre, poser ses mains sur la tablette, prendre son élan, poser un genou entre ses mains, s'asseoir, passer ses jambes, se laisser couler à l'intérieur.

La chambre était rectangulaire. Cinq mètres sur trois environ. Parquet de bois clair, un lit le long d'un mur, une armoire.

Il marcha jusqu'à la porte de la chambre et fit très lentement tourner la poignée. La porte s'ouvrit, avec un petit grincement qui lui

sembla plus bruyant que la chute d'un grand arbre. Il resta quelques instants immobile, l'oreille tendue, jusqu'à ce qu'il fût certain que le seul bruit qu'il percevait était le martèlement renouvelé de son cœur.

Il remonta le couloir, passant devant deux portes, une de chaque côté, qu'il s'abstint d'ouvrir, s'arrêtant seulement pour écouter, l'oreille contre le bois.

Le couloir débouchait sur un petit vestibule, d'où partaient quelques marches de terre cuite qui menaient au salon, un demi-niveau plus bas. La lumière qui se propageait jusqu'au bout du couloir filtrait entre les persiennes d'une baie vitrée orientée au sud.

Barstow descendit lentement les marches, en les comptant. Il y en avait six. Il avança de quelques pas dans la demi-clarté du salon. Il vit deux sofas, une table basse, une commode, une étagère.

Il y eut un frôlement derrière lui. Il se retourna, eut la vision d'une silhouette et ressentit deux chocs : le premier, lourd et mou, sur son visage. Le second, parfaitement dur, quand sa tête heurta la terre cuite.

Clayborne 30

21 juillet 2039

Casady appela à 7 h 11. En se réveillant, Clayborne, dans la pénombre, vit d'abord Diana, jambes croisées dans un fauteuil en face du lit. Elle avait passé un peignoir et souriait en le regardant.

— Ils sont en route, dit Casady. Vous n'avez pas eu de problèmes, cette nuit ?

— Aucun, dit Clayborne.

La communication terminée, il demanda :

— Bien dormi ?

— Oui, dit Diana. Très bien. Et aujourd'hui je me sens forte.

— Ce doit être l'air du large, dit-il. Parce que moi non plus, ce matin, je n'ai pas le sentiment d'être une lopette.

Elle s'approcha du lit, se pencha vers lui, et leurs lèvres se touchèrent un seul instant.

Koslan appela peu après 11 heures.

— On arrête tout, dit-elle.

Durant quelques secondes, Clayborne se demanda s'il avait bien compris.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Wu et Drexler sont en route avec deux armes que nous pouvons introduire sur le bateau. Il y a une chance...

— Oubliez ça, Clayborne. J'en ai parlé avec le président. Il y a trop de danger, et trop d'incertitudes.

— Le danger est mon problème. Je ne...

— Il n'y a pas que vos vies, bordel ! La probabilité qu'un affrontement ait des conséquences graves est trop élevée. Vous avez une idée de ce que représente la population de ce navire en termes de relations et d'influence ? Si ça tourne au vinaigre et qu'il y a des victimes, on remontera jusqu'à Haviland et ça sera un très sale coup pour la compagnie.

— Merde, vous n'êtes pas en train de me dire que je dois laisser Eien s'emparer du système offensif que les bibleux comptent utiliser pour tuer Mannering, parce que l'image de la boîte pourrait être égratignée ?!

— Il n'y a pas que ça. Cette histoire de fantôme suédois est loin de me convaincre, et Mannering est de mon avis. J'ai beaucoup de peine à croire à l'apparition d'une technologie capable de franchir les défenses de Castell One. De plus, à ma connaissance, il n'y a aucune coopération démontrée entre Eien et l'UABS. Et pour finir, vous n'êtes même pas certain que l'homme que vous recherchez soit à bord du navire. Il y a trop d'incertitudes, je vous l'ai dit. Tout est arrangé. Un hélicoptère décollera de Rio pour venir vous chercher. Il arrivera en début de soirée. Casady vous appellera pour vous confirmer l'heure.

Quelques secondes plus tard, il dit :

— En ce moment, je ressens une grande incertitude, moi aussi.

— Vous n'êtes pas remis en cause, Clayborne, répondit-elle. Mais là, il ne s'agit plus d'une décision concernant la sécurité, mais la politique globale.

— Elle pourrait avoir des conséquences graves en termes de sécurité.

— Si c'est le cas, vous n'en serez pas responsable. Dès que l'hélico sera arrivé, quittez le *Marika* avec votre équipe et revenez à Castell One. Dans l'intervalle, isolez-vous dans vos appartements. Surtout,

évitiez tout contact avec le Japonais. Wu et Drexler rentreront demain. C'est un ordre, pas une suggestion.

— C'est comme ça, conclut-il. On laisse tomber. Il n'y aura pas d'affrontement. Vous savez ce que vous avez à faire. Il ne reste plus qu'à trouver une explication plausible au fait que nous quitions le navire d'urgence dans le même hélicoptère.

— Et vous allez raconter quoi, ironisa Ricardo, que la mère de madame Anderson est gravement malade ?

Après la communication avec Ricardo et Irina, il regarda Diana et dit :

— Pas d'affrontement... Je crois bien, soldat Barros, que nous avons baisé pour rien.

— C'est encore meilleur, dit-elle.

Peu avant midi, les Saliz informèrent Michael Eberhardt, l'agent commercial qui les avait accueillis, que des circonstances imprévues les forçaient à retourner immédiatement au Chili. Un hélicoptère viendrait les prendre vers 18 h 30. Fortuitement, ils avaient fait connaissance d'un autre couple, les Anderson, qui devaient également rentrer d'urgence ; ils les emmèneraient donc jusqu'à Rio.

Elliott Lin et son épouse Barbara arrivèrent sur le *Marika* à 15 h 20. Ils venaient de Vancouver et envisageaient d'acquérir un appartement de deux ou trois pièces.

Quand Chris Wu le contacta, Clayborne lui demanda de venir immédiatement avec les deux C-17. Il le mit au courant de la situation et conclut en disant :

— Restez jusqu'à demain et prétextez une urgence. Dans tous les cas, évitez d'approcher ce salopard, mais si c'est impossible, restez cool, dites-vous qu'il ne vous connaît pas et qu'il n'a pas votre empreinte. C'est votre excitation qui peut vous faire repérer. Ce soir, dînez dans votre appartement et surtout, commandez le vin le plus cher, c'est Haviland qui paie. On se revoit à Castell One.

Irina appela vers 16 h 05. Elle venait de voir le Japonais parcourant le premier étage, tout à l'avant du navire.

— Il entre dans l'atrium, dit-elle. On dirait qu'il s'installe.

— OK, dit Clayborne, vous rentrez. On ne peut plus rien faire, de

toute façon.

La Russe obtempéra. Il l'imagina promenant sa silhouette de cogneuse en fringues de luxe parmi les résidents qui déambulaient entre les vitrines illuminées des boutiques.

Au bout d'une dizaine de minutes, il n'y tint plus.

— Je vais descendre, dit-il. Je veux revoir ce fils de pute.

— Mais les consignes de madame Koslan...

— Madame Koslan est en Espagne, dit-il.

— J'aimerais venir aussi, dit Diana.

— Négatif. Vous restez là et on garde le contact.

Ils se regardèrent en silence.

— Faites attention, *comandante*...

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je ne vais pas combattre. Juste raviver un peu mes souvenirs.

C'est au troisième étage que les architectes avaient installé l'hôpital, les salles de spectacle et divers locaux administratifs, dont l'espace de vente où les représentants de Kyriadis Estates and Lines faisaient signer les nouveaux acquéreurs. Il y avait aussi deux restaurants à l'avant du bateau, sous la grande verrière. Une ouverture circulaire d'une trentaine de mètres de diamètre formait une galerie autour de laquelle étaient placées les tables et les chaises. Une cascade rebondissait de pierre en pierre jusqu'au bassin qui se trouvait dans l'atrium, deux niveaux plus bas. Une profusion de plantes vertes étaient disposées contre la balustrade. Tout cela faisait de la galerie un endroit idéal pour observer un tueur nippon lisant un journal dans un fauteuil de cuir. Évidemment, Clayborne se servait de son zoom. Ironie des choses.

Lisse : c'était le mot qui s'imposait à son esprit tandis qu'il le regardait. Une stature moyenne, un visage presque adolescent. Quand il était sorti de l'hélicoptère, sa démarche n'avait eu ni la lourdeur chaloupée ni la souplesse nerveuse de beaucoup d'hommes de choc. Mais à équipement égal, aucun professionnel n'aurait survécu à un affrontement avec le ninja. Il y avait en lui quelque chose de bien plus perfectionné que l'humain. Car Clayborne, plus que jamais, en était convaincu : il observait un démon, sorti du même enfer que celui de Melbourne.

Il y avait eu les cris soudains, le bruit des armes, le craquement de centaines d'impacts sur les voitures et les murs.

Clayborne s'était retourné ; une silhouette fusait devant eux, volait

devant les calandres ; il avait tiré, déchiqueté des carrosseries, et soudain plus rien n'avait existé que la douleur solaire et triomphale, le rugissement brûlant sa gorge. D'autres rafales, d'autres cris, le grondement d'une explosion, et cette bouffée de chaleur brûlante ; les mains le poussant dans la berline, l'accélération du véhicule, la force centrifuge et le hurlement des pneus dans la rampe de sortie ; l'injection dans la cuisse, et sa question avant la nuit :

— Est-ce qu'on l'a eu ?...

Ce qui avait crevé l'œil de Clayborne était un fragment de béton arraché à l'un des piliers du parking. Mukai s'était vidé de son sang sur la banquette arrière. Quatre des hommes de l'équipe étaient restés sur le terrain. L'explosion d'une voiture proche avait provoqué un incendie que les systèmes d'extinction automatiques, corrodés à mort, n'avaient pas empêché.

Plus tard, après la souffrance et le choc, il y avait eu Whiting et la prothèse à focale variable, les connexions cérébrales, les semaines d'adaptation.

Ils avaient trouvé sur Mukai quelques secrets de fabrication d'un intérêt modéré. Et surtout, ils avaient emporté le corps du ninja dans le coffre d'une des berlines.

Finalement, la mission avait été un succès.

Avec ses facultés de perception, le ninja identifierait inexorablement Waltin s'il était à bord. Ensuite, il attendrait que l'homme soit isolé dans son appartement. Le Suédois se mettrait à table et il déciderait s'il valait mieux l'emmener ou le tuer sur place. Et lui n'aurait aucun problème de conscience. Encore un élément de supériorité.

Bientôt, le ninja repérerait l'appartement de Waltin et à partir de cet instant les choses iraient très vite.

Bien aurait Spöke. C'était un désastre.

Ou peut-être pas. Koslan pouvait avoir raison : après tout, les Japonais n'étaient pas des ennemis déclarés de Haviland Corporation. Et surtout, la véritable efficacité du fantôme restait à démontrer. Castell One n'était pas une école suédoise.

Le Japonais tourna une page de son journal, l'abaissa un instant sur ses genoux, parcourut l'espace autour de lui du regard, revint à sa lecture.

Il y avait une vingtaine de personnes dans les fauteuils de l'atrium, certaines lisant, d'autres observant l'animation autour d'elles ; la plupart étaient seules ; un groupe de trois hommes et deux femmes âgés avait une discussion qui ne parvenait pas jusqu'aux oreilles de Clayborne.

Il était 16 h 40. Il décida de remonter à l'appartement.
C'est alors que cela arriva.

14 h 40. Nous sortons de la maison par la porte principale. La main de Lilian est dans la mienne. Le temps est beau ; de rares nuages d'altitude passent dans le ciel du Manitoba.

La perspective de la visite du Megaquarium enchante les enfants. Vandenholtm sait que ce couple élégant avec ses deux bambins sera du meilleur effet sur les écrans du monde entier. Il n'y a pas de petit profit médiatique.

Jeremy pousse un cri de joie en voyant la Kaoyang sur l'esplanade. Pour une raison qui m'échappe, il adore cette voiture toute neuve qui vient de remplacer la Maybach dont la compagnie avait fait l'acquisition quelques mois plus tôt.

Lilian resserre un peu ses doigts sur ma main droite. Je sens contre ma chair l'or tiède de son alliance. Nous échangeons, amusés, un de ces regards qui nous sont coutumiers. Celui-ci veut dire ce que je sais déjà, à savoir qu'en matière automobile, il est impossible d'argumenter avec un expert âgé de quatre ans.

Mon autre main est dans ma poche.

Comme d'habitude, Veronica nous fait son numéro d'acrobate en sautant les dernières marches du perron.

Lilian et moi applaudissons sa performance : quatre marches, record battu !

Je suis troublé. Juste avant qu'elle ne touche le sol, j'ai vu ses jambes maigres et bronzées, et la petite culotte blanche sous la corolle de sa jupe. Je suis troublé par ces jambes de gamine et ce morceau de tissu blanc. Je pense qu'un jour des hommes, amoureux ou cyniques, caresseront l'intérieur de ces cuisses.

— C'est idiot, ce que tu viens de faire ! crie Jeremy.

— Pourquoi, idiot ? s'insurge-t-elle.

— Si tu t'étais écorché les genoux, tu aurais pu salir les sièges !

Elle fait de la bouche un bruit qui en dit long sur ses pensées.

— Bonjour, monsieur le Président ! dit Foster avec une légère inclinaison du buste. Bonjour, madame Mannering, bonjour, monsieur le Vice-président. Et bonjour, les enfants !

Nous lui rendons son salut. Après Vandenholtm, les mêmes entrent dans la voiture. Lilian se penche pour monter à son tour. Quand sa tête et sa poitrine sont déjà dans l'habitacle, elle s'arrête au milieu de son geste et mon bassin vient doucement heurter sa hanche. Elle revient en arrière, se redresse et me demande :

— Il y avait une raison de changer la voiture ?

À croire que, soudain, elle est chargée de veiller sur les finances de l'organisation. Je lui souris.

— Une excellente raison.

Elle me regarde et son regard signifie clairement qu'elle comprend mal ce qui justifie le changement d'une limousine à peine rodée.

Je sens l'odeur du cuir neuf et de la cire appliquée sur la ronce de noyer.

— Explique-moi ça, dit-elle, se décidant à pénétrer dans le véhicule.

Je m'assieds en face d'elle, à côté de Veronica.

— Il se trouve que Kaoyang est une marque chinoise. Le fait que le président de la Haviland en utilise une est de nature à renforcer la position de la compagnie dans ce pays à un moment où elle entend y conclure des accords importants.

— Je vois, soupire-t-elle.

Je résume :

— C'est un acte politique.

Cela fait rire Vandenholt. Les portières se referment avec un bruit grave.

Foster prend place à l'avant.

Je sais que les voitures d'escorte nous attendent un peu plus loin, au bas de la voie d'accès qui mène de l'esplanade au niveau du parc. Deux hélicoptères Phalanx voleront à nos côtés. La routine, quoi.

À l'instant où je vais demander à Foster ce qu'il attend pour démarrer, sa voix me parvient par l'interphone :

— Brissov semble avoir quelque chose à nous dire.

Et derrière la vitre amovible, légèrement teintée, il a un geste du menton en direction de la maison.

Alors je regarde vers la gauche et je vois Brissov, effectivement, qui descend en courant les marches du perron, en faisant de grands gestes de la main. La portière et les vitres blindées m'empêchent d'entendre ce qu'il crie.

Je pense : « Exactement le moment ! »

Il arrive près de la voiture et je baisse ma vitre. Il se penche vers moi, pose une main sur la carrosserie.

— Un appel urgent, monsieur le Vice-président. C'est monsieur Andicott, sur la ligne delta.

La ligne delta. La plus protégée – pas d'extension mobile –, celle qu'on réserve aux communications de première importance. Robert Andicott est un des membres du conseil, et responsable de la région Océanie.

Les enfants se sont tus. Je fais mine d'hésiter quelques secondes, serrant ma lèvre inférieure entre mon pouce et mon index. Comme si j'avais très envie de remonter ma vitre et d'envoyer au diable celui qui m'appelle, et le monde entier.

— Allez-y, Mannering, dit le président. Nous attendrons.

Doucement, avec l'accent d'une résignation presque amusée, Lilian ajoute :

— Essaie de faire vite...

J'actionne l'ouverture de la portière et je m'arrache au siège de cuir pendant que les enfants piaillent leur désapprobation. En sortant de la voiture, je dis :

— Ça ne sera pas long, c'est promis. On ne va pas faire attendre les dauphins !

Nous courons à demi jusqu'au perron, dont Brissov grimpe les marches avant moi, de manière à m'ouvrir la porte que j'ai franchie deux minutes plus tôt.

Je traverse le salon, puis un vestibule, pousse les battants de la lourde porte de bois blanc qui donne accès au bureau et la referme avec soin.

Le téléphone est posé sur le bureau d'acajou.

Sans m'asseoir, je porte l'appareil à mon oreille droite. Mon autre main est à nouveau dans ma poche, refermée sur l'objet qu'elle contient. À travers la baie vitrée, je vois sur l'esplanade, en contrebas, la voiture où les miens m'attendent. Ma portière est restée ouverte. Mais d'ici, j'ai une vision de trois quarts arrière et ne peux voir Lilian ou les enfants, ni le président. L'homme auquel je succéderai peut-être un jour.

Je donnerais n'importe quoi pour ça.

— Oui, Robert...

Au-delà de l'esplanade, au-delà de la balustrade de pierre grise qui en marque la limite, les collines se succèdent en formes douces, en vagues aux crêtes de forêt.

— Oh ! Brian, dit Andicott, j'ai choisi de vous appeler. J'espère ne jamais en être désolé... Brissov m'a dit que vous étiez sur le point de partir avec le président, mais je viens d'avoir une conversation avec Paul Ashford de Technospect et j'ai cru bon de vous communiquer sans attendre ce qu'il m'a appris.

— Vous avez bien fait. Allez-y, je vous écoute...

Il m'expose la situation concernant une compagnie australienne décidée à se rallier, comme beaucoup d'autres firmes, à la position de Haviland Corporation, qui refuse tout transfert de technologie à l'Union.

Je l'écoute en regardant la Kaoyang sur ma gauche, les collines à l'arrière-plan et, à quelques mètres de moi, mon propre reflet dans la baie vitrée.

Les Australiens ont peur que Beveridge et ses services ne leur fassent payer leur alignement au prix fort, et ils demandent notre assistance en ce qui concerne la sécurité. Je dis :

— Je comprends ça... Faites savoir à Ashford que je vais dire à Parks de prendre contact avec leurs services de sécurité à ce sujet. Je sais que le président confirmera cet ordre. Est-ce que vous êtes avec moi, Robert ?

— Oui.

La voiture explose.

Une fulgurance. Une boule de feu prodigieusement éphémère, et ce grondement qui fait vibrer la baie, la façade, la maison. Ensuite, la pluie des débris retombant sur l'esplanade semble n'en plus finir. Des choses noircies, tordues, insolites, qui se répandent sur les dalles grises. Des choses qui furent, l'une un élément du circuit de freinage, l'autre un compresseur, l'autre encore un bras d'enfant.

Certaines viennent frapper la baie, avec des bruits minéraux ou plus mous.

Un pneu, intact sur sa jante, rebondit encore deux fois et s'immobilise enfin, appuyé contre la balustrade.

Je suis debout dans ce bureau.

Le châssis tordu, portant toujours une partie de la carrosserie déchiquetée d'où s'élève une fumée noire, est retombé sur place, à l'endroit même où les miens sont morts.

Andicott, qui s'était tu, demande :

— Brian ?! Brian ?... Vous m'entendez. Brian ?...

Mon regard, maintenant, porte droit devant moi, vers les collines au-dessus desquelles tourbillonnent soudain des nuées d'oiseaux.

Je vois, dans le verre blindé, le reflet d'un homme avec un destin.

J'entends crier, courir dans la maison.

Pendant que d'autres s'empressent, je reste pétrifié, incapable de détacher mes yeux de cette image de moi, tandis que les derniers mots que j'ai dits à mon épouse n'en finissent pas de résonner dans mon esprit.

C'est un acte politique.

Brissov ouvre la porte à la volée, fait trois pas dans la pièce.

Mon cri le renvoie jusqu'au seuil.

Clayborne 31

21 juillet 2039

Il faillit ne pas le voir.

Il y avait cinq marches de marbre gris menant au niveau de l'atrium. Il avait enregistré l'arrivée de ce type les descendant, puis partant vers la droite, ayant repéré un fauteuil libre.

L'homme s'assit, croisa jambes et bras, parcourut les lieux du regard.

Il sursauta comme si le cuir était brûlant, ouvrit la bouche, s'arracha du fauteuil, fila vers l'escalier, remonta les cinq marches en deux pas. Partant vers les ascenseurs, il disparut du champ de vision de Clayborne, qui faillit éclater de rire.

Et comprit l'instant d'après.

Il alla jusqu'aux ascenseurs en s'efforçant de ne pas courir, enfonça la touche d'appel.

Ding.

Les portes s'ouvrirent. La deuxième cabine depuis la gauche.

Il était là. Tout au fond de la cabine, derrière un petit groupe de personnes. L'âge, le sexe, l'appartenance raciale et les caractéristiques morphologiques de base. Tout y était.

Clayborne entra dans l'ascenseur avec un sourire con de nouveau riche épanoui. Il jeta un coup d'œil aux touches et eut un petit hochement de tête, comme pour prendre acte du fait que l'étage auquel il désirait se rendre avait déjà été sélectionné. Un couple d'indiens sortit au troisième. Une grande blonde mince et une vieille femme couverte de poudre et de bijoux quittèrent la cabine au cinquième. Un homme d'âge mûr, forte carrure et teint de brique, fit de même à l'étage suivant.

Il ne resta que l'homme et lui. La touche lumineuse indiquait le huitième. Le type irradiait la peur. Cela frappa Clayborne maintenant qu'ils étaient seuls, comme si la présence des autres avait absorbé jusque-là ce rayonnement.

Il eut le temps de penser que Barstow avait fait un beau boulot, puis

l'ascenseur s'arrêta encore et le type en jaillit, tourna deux fois à droite et s'enfonça dans un couloir. Clayborne le suivit sans se presser. L'homme, devant lui, courait presque et la distance qui les séparait augmentait. Le couloir comportait des angles et décrochements et Clayborne se mit à marcher plus vite pour ne pas le perdre de vue.

Les portes des appartements du *Marika* n'étaient pas placées en continuation des murs des couloirs. Chacune se trouvait dans un décrochement profond d'une soixantaine de centimètres, qui, selon monsieur Gary Devlin, accentuait le sentiment d'intimité, mais aussi d'individualité, des résidents.

À la hauteur de son appartement, le quatrième à gauche dans le couloir, l'homme se retourna et vit Clayborne à une douzaine de mètres de lui, marchant sans hâte, les mains dans les poches et le sourire toujours brandi. Il ne s'en inquiéta pas, toute la peur dont il disposait étant dévolue à une autre personne.

Il quitta Clayborne des yeux et pénétra dans la niche ménagée devant sa porte. Clayborne s'élança, la moquette amortissant le bruit de ses pas. Il entendit les bips que faisait l'homme en composant son code d'accès.

Une demi-seconde après l'ouverture de la porte, il jaillit dans le dos de l'homme, plaqua une main sur sa bouche et le poussa dans l'appartement. Il referma la porte du talon, colla le dos du type contre le mur de l'entrée et lui enfonça trois doigts en pointe dans le plexus solaire.

L'homme se plia en deux, grognant dans la paume de Clayborne. Celui-ci vérifia de l'autre main que la porte était bien fermée.

— Merci de ne pas vomir.

Il saisit l'homme par le col du veston et le redressa, le faisant pivoter et le recollant au mur, cette fois côté face. Puis il sortit son pistolet.

— Tout va bien, dit-il. Pas d'initiatives.

Il le fouilla en quelques secondes.

— Bon, maintenant, on va s'asseoir...

Il le poussa en avant, vers le salon.

— Attendez !

Il vérifia qu'un des fauteuils ne dissimulait pas d'armes, avant de lui intimier de s'y asseoir d'un mouvement du menton. L'homme s'écroula dans le fauteuil, les yeux écarquillés. Il resta encore quelques instants plié en deux, gémissant. Clayborne appela Diana.

— Je suis au 8016. Rejoignez-moi immédiatement.

Elle ne posa pas de question.

— Dites-moi, monsieur Waltin, demanda-t-il en prenant place sur le canapé, est-ce que tous les Japonais vous rendent aussi nerveux ?

L'autre tressaillit et se redressa.

— Je... Comment ?... Vous vous trompez ! glapit-il. Mon nom est Svoboda. Victor Svoboda.

Un instant, Clayborne joua à se faire peur. Si le type disait vrai, il était dans la merde jusqu'au cou.

— C'est cela, oui. Je dois admettre que Barstow a fait un travail superbe. J'aurais beaucoup de peine à vous reconnaître. Ça a dû coûter un max. Mais vous avez les moyens...

Il vit le type prendre quelques années d'un coup.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne connais pas de Barstow !

Clayborne comprit ce que devaient ressentir les professionnels du poker au moment d'un grand coup de bluff.

— Vraiment ? Eh bien, dans ce cas, je vais contacter la sécurité du navire et ils procéderont à un prélèvement pour analyse ADN.

— Ils verront que mon code est bien celui de Victor Svoboda !

— Bien sûr. Et je veillerai à ce qu'il soit également comparé avec celui de Vincenzo Waltin, recherché pour meurtre par la police suédoise.

Clayborne ressentit un immense soulagement en le voyant s'effondrer. Et un peu de pitié, aussi, ce qui ne l'arrangeait pas.

— Qui êtes-vous ? demanda Waltin. Et qu'est-ce que vous me voulez ? De l'argent ? Je vous paierai ce que vous voudrez.

On sonna à la porte.

— Allez ouvrir à ma collègue, dit Clayborne. Et je vous conseille de ne pas avoir de gestes brusques.

Waltin se leva et alla ouvrir la porte. De l'endroit où il était assis, Clayborne ne risquait pas de le perdre de vue.

— Tout va bien, monsieur Svoboda ?

Un homme en costume entra dans l'appartement et s'avança vers Clayborne. Son veston était ouvert et il avait la main droite dans le dos, près de la hanche. Un brun d'une quarantaine d'années, un peu plus petit que Clayborne, avec une moustache et un visage d'une rare dureté.

— Euh... Oui, enfin, je... bafouilla Waltin.

Clayborne vit qu'il y en avait deux autres dans l'entrée. Ceux-là portaient des combinaisons bleues.

— Mon nom est Iannis Panagakos, responsable de la sécurité du *Marika*, dit le moustachu. Puis-je avoir votre identité, monsieur ?

— Oui, bien sûr. Mon nom est Anderson. Linford Anderson. Ce n'est rien, Victor, juste un contrôle de sécurité. Veuillez excuser monsieur Svoboda, il est un peu secoué.

Les deux types en bleu et Waltin étaient maintenant dans le salon, derrière l'ex-flic.

— Monsieur Svoboda, demanda lentement Panagakos, sans quitter Clayborne des yeux, est-ce que cet individu vous menace ?

— Oh, ma chérie, entre, dit Clayborne. Ces messieurs sont de la sécurité.

Les deux hommes en combinaison se retournèrent. Panagakos ne quitta pas Clayborne des yeux. Le type était un bon. La Kyriadis avait dû le trouver dans un commissariat d'Athènes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Diana, dont la main droite était revenue de sous son tailleur.

— Oh, Cristina, c'est terrible ! Victor n'était pas au courant pour Leonora.

Diana posa une main sur sa bouche.

— Oh, mon Dieu... soupira-t-elle.

— Monsieur Svoboda, dit Panagakos dont le regard ne quittait pas Clayborne, vous n'avez pas répondu à ma question. Est-ce que monsieur Anderson vous crée des problèmes ?

« Apprendre à faire des choix », pensa Clayborne.

— Non, non, dit Waltin. Nous nous connaissons.

L'ex-flic ramena sa main devant lui et parut se relâcher quelque peu. Mais il restait vigilant.

— Mon épouse et moi avons loué un appartement pour quelques jours, dit Clayborne. J'ai eu la surprise de retrouver Victor, un ami que je n'avais pas revu depuis des années. La première chose dont je lui ai parlé, c'est la mort d'une personne qui lui était chère. Mais contrairement à ce que je croyais, il ne le savait pas et...

— Oui, je suis assez choqué, dit Waltin.

— Mmm. Dans ce cas, je dois m'excuser pour cette intrusion. Ce que nous avons observé dans le couloir ressemblait à une agression.

Clayborne éclata de rire.

— Il y a de ça, dit-il. J'ai cru bon de lui faire une blague en lui sautant dessus dans le couloir, comme au bon vieux temps !...

— Linford a toujours eu ce genre d'humour, confirma Waltin. Il m'est arrivé d'en baver...

— Dis donc, tu n'étais pas mal non plus, s'exclama Clayborne. Le coup de la bouteille de champagne, je ne l'ai pas oublié !

— Eh bien, il ne nous reste qu'à nous retirer, dit Panagakos. Acceptez nos excuses, monsieur Svoboda. Nous restons à votre disposition.

En clair : je reste méfiant et je vais vous tenir à l'œil, monsieur Anderson.

— Je vous remercie, dit Waltin.

— Nous envisageons d'acquérir un appartement sur votre navire, dit Clayborne...

— Oh oui, ce serait formidable ! s'exclama Diana.

— Oui, et je dois dire que je suis très impressionné de constater à quel point la sécurité est prise au sérieux sur le *Marika*.

— Une raison de plus, mon chéri, souligna Diana.

— Nous verrons cela, dit Clayborne. Si les affaires sont bonnes...

Les trois hommes se retirèrent.

— Victor, mon ami, tu viens de faire un choix très intelligent et je t'en félicite, dit Clayborne vingt secondes après que la porte se fut refermée derrière eux.

— Bon, alors, dites-moi combien vous voulez.

Clayborne, qui avait traversé le salon et s'était arrêté devant la fenêtre, resta quelques instants silencieux à regarder la mer. Waltin pensait qu'ils étaient de simples maîtres chanteurs. Les agents de la sécurité étaient intervenus une seconde avant qu'il ne le détrompe. Waltin avait joué le jeu parce qu'il préférait payer qu'abandonner le confort du *Marika* pour aller croupir dans une prison nordique. D'autant plus qu'il pourrait toujours se refaire en vendant le fantôme à un nouvel acquéreur. Mais être confronté à des gens qui précisément ne voulaient rien d'autre que Spöke changeait la donne. Surtout en ce qui concernait son espérance de vie.

Clayborne se retourna pour lui faire face.

— Je veux la même chose que votre ami aux yeux bridés.

Waltin parut pétrifié. La bouche ouverte, les yeux exorbités, il ne correspondait pas exactement à l'idée que Clayborne se faisait de l'élégance.

— Vous... Vous êtes des envoyés des New-Yorkais !?

— Ce serait assez drôle. Les deux organisations auxquelles vous avez voulu vendre Spöke représentées sur ce bateau... Mais ce n'est pas le cas.

— Comment est-ce que vous m'avez reconnu ?

— À votre réaction quand vous avez vu le Japonais.

— C'est vrai, murmura Waltin, je ne m'attendais pas à le voir ici. J'ai eu si peur que j'en ai oublié...

— Que vous aviez changé d'apparence ? Je vous comprends. Mais soyez sûr d'une chose : cet homme vous reconnaîtra.

Waltin tressaillit.

— Comment ?

— Je n'ai pas l'intention de vous le dire. Est-ce que le fantôme est à bord de ce navire ?

Waltin ouvrit la bouche, la referma, l'observa sans répondre.

Clayborne laissa quelques millions de litres d'eau glisser contre les flancs du paquebot.

— Vous n'avez aucune latitude, dit-il enfin. Si vous refusez de me répondre, je vous drogue pour vous faire parler. Je quitte ce navire sans le moindre problème. Avec Spöke s'il est à bord ; dans le cas contraire, je vais le chercher là où il se trouve. Le Japonais vous identifie, ce qui ne lui prendra pas très longtemps. Et ensuite, il vous fait comprendre à quel point ses employeurs détestent qu'on les prenne pour des cons.

Waltin resta silencieux quelques secondes encore, son regard passant de Clayborne à Diana.

— Oui, dit-il enfin. Il est à bord.

— Où ?

— Au niveau moins trois. J'ai une pièce de rangement.

— On y va. On l'embarque et vous quittez ce bateau avec nous.

Waltin eut un rire amer.

— Et ensuite ?

— Vous pensez que je vous tuerai ? La réponse est non. Sauf si vous tentez de me baiser. Je veux ce fantôme et je me fous du reste. Vous n'avez pas, comme avec les Japonais, violé d'accord conclu avec l'organisation qui m'emploie. Vous n'avez pas non plus insulté ses dirigeants – et, de toute manière, ils sont moins susceptibles sur ce point.

— Mais vous me livrez à la police...

Un instant, Clayborne se sentit pris de court. C'était une question qu'il ne s'était jamais posée.

— Si vous ne faites pas de connerie, je ferai en sorte que nous vous laissions partir. Je vous conseillerais tout de même une nouvelle dissipation.

À condition que Mannering accepte de se rendre coupable d'entrave à la marche de la justice. Mais tout cela avait pour but d'empêcher qu'il ne soit assassiné par Beveridge et ses copains. C'était le combat de la raison. Celui qui pouvait tout justifier.

Waltin soupira.

— Je ne suis pas sûr de vous croire, dit-il. Quand est-ce qu'on part ?

Miyagawa 4

21 juillet 2039

L'homme que Miyagawa devait identifier était bien sur le *Marika*. Alors qu'il était assis dans l'atrium, il avait fait un sondage, et remarqué, parmi les dizaines d'esprits autour de lui, une flamme de pure terreur qui, à la limite de son champ de perception, s'enfuyait vers les ascenseurs. Il n'avait vu que le dos de l'homme en question, et d'autres personnes l'avaient rapidement dissimulé à sa vue, mais cela n'était pas grave. L'empreinte mentale était bien celle de Vincenzo Waltin. Sans doute celui-ci, l'ayant reconnu, était-il allé se terrer dans son appartement.

Mais il y avait un autre esprit dont il avait saisi la soudaine excitation, lorsque Waltin avait paniqué. Les deux événements étaient indubitablement liés. Il n'avait pas vu la personne en question, car elle s'était trouvée sur la galerie ; d'autre part, il ne connaissait pas cette empreinte. Il pouvait s'agir d'Adrian Clayborne, l'homme de Haviland Corporation. Celui-ci avait sans doute plusieurs agents à bord. Ce n'était pas un problème dans un environnement qui excluait l'usage de véritables armes. Simplement, il allait devoir agir plus vite qu'il ne l'avait prévu.

Il appliquerait à Waltin le traitement approprié, puis il ramènerait au Japon l'objet que Kobayashi San avait désigné du nom de

Fantôme ; soit Waltin le détenait sur le navire, soit il lui dirait où le trouver. Le conseiller serait très satisfait de lui.

Sa mission accomplie, Miyagawa retournerait en Italie et il tuerait la policière qu'il avait sauvée en Suède. C'était elle qui avait informé Clayborne de l'endroit où se cachait Waltin. Il le savait car elle avait été surveillée depuis la nuit où il lui avait rendu visite à son domicile. C'était en observant les déplacements de Clayborne qu'Eien était ensuite remonté jusqu'à ce navire. En informant l'agent de Haviland Corporation plutôt que lui, comme elle s'était engagée à le faire, elle avait commis une trahison, sans doute motivée par le lucre. Cela était particulièrement méprisable et justifiait, comme dans le cas de Waltin, une mort des plus déplaisantes.

Clayborne 32

21 juillet 2039

— Durant toutes ces années, dit Waltin, je n'avais jamais eu l'occasion de travailler en relation directe avec Stefan Carlson. C'est pourquoi j'ai été très étonné quand, il y a environ deux ans de cela, il m'a proposé de collaborer avec lui, dans le plus grand secret, sur un projet très particulier, dont le nom de code était Spöke. Le projet lui-même m'a surpris autant que le choix de ma personne. Il s'agissait de développer un système d'intrusion ultraperformant, totalement indétectable sur la base des technologies actuelles.

— Système d'intrusion ultraperformant, dit Clayborne, attendez, si je ne m'abuse, cela veut dire : le tueur parfait. Il y a pas mal de gens qui s'évertuent à créer ça, non ?

— Oui, mais pas chez nous ! Notre communauté n'existe que dans le but de perpétuer l'éthique humaniste d'Erlander, de Palme. Nous ne sommes pas censés nous enrichir en nous inscrivant dans une logique qui place l'assassinat en tête des moyens d'affirmation économique et politique ! Il est hors de question pour nos entreprises de développer des systèmes de nature fondamentalement offensive. D'ailleurs, nous avons un organe de surveillance extrêmement efficace et rigoureux. Les rares fois où l'une de nos compagnies a transgressé cette règle, elle a été dissoute, ses avoirs et son acquis technologique confisqués, et les responsables expulsés. Et Carlson n'était pas du tout le genre d'homme

à franchir cette ligne. Au contraire, au Conseil communautaire, dont il était un des membres les plus influents, il passait plutôt pour un gardien de l'idéologie.

— Dans ce cas, comment a-t-il justifié tout cela auprès de vous ?

— Il m'a dit qu'il avait envie de secouer un peu nos concitoyens, en utilisant Spöke, si nous arrivions à le mettre au point, pour leur faire quelques blagues qui les scandalisent, qui les choquent ; mais, bien sûr, personne ne devait être blessé physiquement.

— Pour quelle raison ?

Waltin haussa les épaules.

— Il m'a expliqué que... que sa vision du monde avait changé. Peut-être à cause de tous ses voyages. Il m'a dit qu'il lui arrivait de détester notre système de pensée, que notre communauté avait érigé l'autocensure et la culpabilisation au rang de valeurs suprêmes, et que ça ressemblait plus à la Correction qu'à de l'humanisme. Je crois qu'il n'avait pas tort. En tout cas, il avait envie de foutre un peu le bordel là-dedans.

— Et vous avez finalisé ce projet, malgré tous les obstacles ?

— Oui, en restant absolument seuls à être au courant. Rien que lui et moi. Le travail a été réparti entre nos spécialistes des départements concernés et présenté comme des projets indépendants, de manière à ce que ni eux ni les responsables du contrôle des entreprises ne puissent appréhender ce que nous voulions réaliser. Certains sous-systèmes ont été confiés à des boîtes extérieures, sur plusieurs continents et en passant par des intermédiaires.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Carlson a commencé à faire ce qu'il avait dit. Un jour, il a rapporté d'un de ses voyages une boîte de petits jouets guerriers, des soldats, des tanks. Ces trucs sont interdits chez nous, mais lui, on ne fouillait jamais ses bagages. Une nuit, Spöke est allé mettre ces jouets dans le coffre d'une école. Les gosses les ont trouvés le lendemain, et cela a provoqué un scandale qui l'a beaucoup amusé. Quelques jours plus tard, il l'a envoyé remplacer un disque dans la station de télévision locale et ils ont commencé à diffuser un combat de boxe au lieu d'un débat sur l'éthique. Dans les deux cas, les systèmes de surveillance n'ont rien détecté.

Du coin de l'œil, Clayborne jeta un regard à Diana. La jeune femme, impassible, continuait à observer le Suédois.

— Mais, demanda-t-il, jusqu'à quel point est-ce que ce... Spöke est performant ? Pourrait-il déjouer les systèmes de sécurité d'un site jouissant d'un très haut niveau de protection ?

— Théoriquement, oui, dit Waltin. Il faut imaginer un champ de forces contrôlé, capable de modifier sa structure et de... de passer d'une certaine manière de l'onde à la matière. En essai, nous lui avons fait traverser des panneaux d'acier, mais également de polymères.

— C'est difficile à croire...

— Je sais. Mais Carlson était tellement brillant qu'il avait toujours une vision, une conception d'avance.

— Ça ne vous a pas empêché de le tuer.

— Je ne le voulais pas, s'exclama le Suédois.

— Racontez-moi ça...

— En novembre de l'année passée, j'étais à Madras pour un congrès technologique ; j'ai été contacté par des Japonais. Un homme d'âge moyen, et celui que vous avez vu. Apparemment, l'organisation pour laquelle ils travaillent avait réussi à pirater les systèmes informatiques d'une des entreprises auxquelles nous avions confié une tâche en sous-traitance. Ils étaient loin d'en savoir assez pour saisir l'ambition du projet, mais ils avaient tout de même réalisé que nous avions fait des avancées prometteuses.

— Et ils vous proposaient de le voler pour eux ?

— Pas physiquement. Ils s'intéressaient à une partie de la technologie, pas au projet fini qu'ils ne connaissaient pas à ce moment-là. J'ai refusé cette offre, d'une manière très ferme, d'ailleurs, mais...

« Très ferme, extrêmement ferme. Mais pas absolument ferme », pensa Clayborne. Waltin avait cru persuader les Japonais de sa parfaite probité, de sa rigueur granitique – et lui avec. Alors qu'en fait, avant même qu'il ait fini de leur dire « Votre proposition est inacceptable », ou « Allez vous faire mettre », lui et eux avaient senti des fissures minuscules s'ouvrir dans son esprit.

— Mais, plus tard, ils vous ont recontacté.

— Oui... En février, à Nankin. Et là, je leur en ai dit beaucoup plus sur le potentiel de Spöke. Évidemment, ça les a intéressés au plus haut point. Il faut dire que, dans l'intervalle, nous avions presque fini les travaux. Spöke était une réalité.

— Et vous vous êtes mis d'accord ?

— Oui ; je me suis engagé à leur livrer le système quand il serait opérationnel, quelques semaines plus tard.

Waltin marqua une pause.

— Vous savez, reprit-il, je... Je ne sais pas si j'aurais fait cela. Voler Carlson et l'entreprise. Au début, cette idée me répugnait. D'un autre

côté, j'avais la perspective d'une autre vie, ailleurs. Je suis divorcé et mon ex-épouse vit avec nos deux enfants à Brisbane ; rien ne me retenait en Suède. Mais je pense réellement que je n'en serais pas arrivé là. Seulement, Carlson avait fait une chose qui m'a terriblement blessé. Travailler en collaboration étroite avec lui avait été tellement stimulant pour moi, tellement... valorisant. Je pensais qu'après cela, j'aurais un statut privilégié, que je serais quelque chose comme son assistant personnel pour la recherche. Ce n'était pas une question d'argent, c'était pour... pour l'image que j'avais de moi. Et là, comme le développement de Spöke touchait à sa fin, il a refermé cette parenthèse. Il m'a versé une prime et j'ai recommencé à travailler sur des projets classiques, sans plus de contacts avec lui, comme n'importe lequel de ses ingénieurs. Je ne m'étais jamais senti aussi amer.

« Et ils ont des légions de psychologues... » pensa Clayborne.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Deux semaines plus tard, j'ai été contacté par un homme qui représentait une organisation de New York. Ils avaient aussi eu vent de quelque chose au sujet de Spöke, et ils étaient disposés à payer beaucoup plus cher que les Japonais. Et eux, ils étaient prêts à me donner la moitié d'avance.

— Et ces gens ne vous ont jamais dit travailler pour l'UABS ?

— L'UABS ? Non, jamais.

C'était intéressant, parce que cela confirmait que l'Union, dans cette affaire, avait choisi d'avancer masquée. Quant au reste, les propos de Waltin corroboraient ce que Barstow lui avait dit à Birmingham.

— Vous avez fait affaire avec lui, malgré l'engagement pris envers les Japonais ?

— Oui... Quand les Japonais m'ont rappelé, je leur ai dit que j'avais trouvé un meilleur acquéreur. Ils m'ont dit que mon attitude était une insulte pour leur organisation et qu'ils me donnaient vingt-quatre heures pour confirmer que je respecterais mon engagement. Je leur ai fait croire que je revenais sur ma décision et que je leur livrerais Spöke comme convenu. Je leur ai dit que j'aurais une bonne occasion de m'en emparer vers la mi-mai. Mais j'avais déjà arrangé la transaction avec les New-Yorkais pour la nuit du 11 au 12 mai. À cause de notre collaboration j'avais le code d'accès au laboratoire de Carlson, et celui du système lui-même. Je crois qu'il n'avait jamais envisagé que cela puisse arriver... Après la transaction, ils devaient me mettre en contact avec un dissipateur à Stockholm. Carlson m'a surpris au moment où je venais de m'emparer du système. J'ai tenté de m'enfuir ; nous nous sommes battus. Je l'ai frappé avec le premier objet que j'ai pu saisir sur une table. Je vous jure que je ne voulais pas

le tuer. Ensuite, je suis resté là quelques minutes, assis près de son corps, à même le sol. Je m'attendais à ce que quelqu'un arrive... Mais il n'y avait pas de circuit de surveillance dans son laboratoire personnel. Et la nuit, les équipes sont réduites. Finalement, je me suis ressaisi et je suis parti. J'ai roulé jusqu'à Falun et j'ai rencontré les New-Yorkais.

— Et vous avez été attaqués par le Japonais.

— Je suppose que c'était lui : je ne l'ai même pas vu... Ça a été si rapide... Une sorte de... d'ouragan de violence et de mort, en quelques instants... J'ai réussi à m'échapper avec les valises. J'ai roulé jusqu'à Stockholm et j'ai pris un mag pour Copenhague. J'étais vraiment dans un état second. Je suis certain que je n'aurais pas été capable de faire tout ça en étant pleinement lucide. Ensuite, j'ai pris un avion pour Londres et je me suis planqué en cherchant un autre dissipateur. Je m'étais fait faire une fausse carte d'identité, au cas où... Pas quelque chose de très solide, mais je l'ai utilisée jusqu'à ce que je rencontre Barstow.

Un instant, Waltin, tournant la tête, contempla la ligne d'horizon de l'océan à travers la grande fenêtre.

— Mais finalement, ça n'a servi à rien, dit-il. Ils m'ont retrouvé. Et vous m'avez retrouvé.

Mitchell 11

8 février 2037

Jodie éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en se redressant péniblement pour s'appuyer sur un coude.

Allongée au bord du lit, elle manipulait apparemment, de la main gauche, quelque chose qu'il ne pouvait voir et qu'elle venait de trouver sur le plancher.

Elle redressa la tête et le regarda en pouffant.

— Je ne peux pas te le dire, tu vas te fâcher !...

— Mais non, je vais pas me fâcher. Pourquoi tu te marres comme ça ?

En pouffant, elle leva le bras bien haut, brandissant le recueil de modèles anatomiques.

Masculins.

Il regarda quelques instants le livre, les yeux arrondis de surprise.

— Merde, il était là !?

— Tu ne le savais pas ?...

— Je l'ai cherché hier, pendant au moins une heure ! Je voulais l'emporter à l'atelier parce que je travaille sur une toile où il y a un berger du style musclé... Bon, tu vas me dire quoi, qu'il est ici parce que j'ai pris l'habitude de me branler en regardant des corps de mecs avant de m'endormir ?

— Mais non, mais non !...

D'urgence – avant qu'il ne soit en colère –, elle laissa tomber le volume sur le lit, rampa jusqu'à lui et plaqua sur ses lèvres un baiser qui le fit basculer sur le dos. Ils restèrent ainsi quelques instants, leurs bouches fermées soudées avec force. Quand Jodie le libéra de cette pression, Mitchell resta un moment immobile, regardant le plafond et cherchant dans sa mémoire récente.

— Je n'y comprends rien ; je ne me rappelle vraiment pas l'avoir pris ici...

Elle haussa les épaules.

— Tu sais, dit-elle, il y a beaucoup de choses qu'on fait et qu'on oublie.

— Ouais, bien sûr, mais ça...

Il tendit le bras vers le livre, referma les doigts sur lui comme s'il avait douté de sa présence. Le mit sur le tertre de son ventre et en fit tourner quelques pages. Bras de lutteurs, cuisses d'éphèbes, épaules de discoboles. Faisceaux de muscles apparents.

La main de Jodie se posa entre son sexe et son nombril.

— Je sais bien que tu ne te branles pas en regardant des dessins de types...

— Mmm...

Une autre page. Un dos d'athlète, taillé en V.

— Parce que je suis sûre que c'est moi seule qui ai droit à ce genre d'attention...

Un dos à la Prinsky.

— Tu crois ça ?

— Absolument. Quand on ne s'est pas vus depuis quelques jours, tu

commences à sentir une grande frustration, juste ici...

Sa main se posa sur le haut lieu de la frustration de Mitchell, qui ne réalisa qu'à cet instant qu'il bandait plus qu'à moitié. Ce contact, à travers le tissu de son pantalon et de son slip, fit affluer ce qu'il fallait de sang pour parachever son érection.

Jodie se redressa, se mit à genoux, enleva son pull vert que du même geste rapide et fluide elle fit voler jusqu'au seuil de la pièce. Puis elle ôta son soutien-gorge, presque brutalement. Mitchell entendit claquer un élastique ; il crut avoir, un instant, la vision d'un fouet.

Il jeta le livre au pied du lit, ce recueil de modèles pour tâcherons, et mit ses mains sur les seins de Jodie. Il referma ses doigts potelés sur leur double rondeur, soyeuse et ferme. Leurs pointes étaient si dures qu'il crut ressentir, dans ses paumes, la pénétration rédemptrice des clous du Golgotha.

Clayborne 33

21 juillet 2039

À chaque instant, dans le couloir, puis dans l'ascenseur, qui s'arrêta quatre fois avant qu'ils en sortent, Clayborne s'attendit à voir surgir la sale gueule de Panagakos. Le Grec resta invisible, mais il n'avait aucun moyen de savoir quelles images du réseau de surveillance le personnel de sécurité était en train d'observer.

Comme Waltin l'avait dit, la salle dans laquelle certains résidents possédaient des compartiments de rangement était au niveau moins trois. Le couloir menant à la porte principale était désert. Clayborne essaya de se souvenir s'ils se trouvaient au-dessous de la ligne de flottaison.

Waltin ouvrit la porte avec la clé qu'il avait emportée en quittant l'appartement.

À l'intérieur, des coursives de métal, luisant faiblement dans l'éclairage ambiant, menaient à d'autres portes.

— C'est par ici.

— Passez devant. Et dites-vous que je suis un con nerveux.

Il se méfiait terriblement de Waltin ; à croire ce que celui-ci avait

raconté, il avait été le jouet des circonstances plutôt qu'un salopard intégral ; mais la façon dont il avait mené cette affaire, son double jeu avec Eien et les New-Yorkais, la manière dont il avait su mentir à Panagakos, tout chez lui démontrait une remarquable aptitude à l'arnaque. Et surtout, il y avait ses propos au sujet des codes du fantôme et du laboratoire de son patron. Clayborne ne pouvait pas croire que Carlson, ayant refermé la parenthèse de leur collaboration, aurait omis de les modifier. Ce qui signifiait que Waltin avait dû programmer des codes parallèles dont il ne connaissait pas l'existence. Et cela prouvait qu'il avait eu des projets personnels pour Spöke avant même d'avoir été blessé par sa mise à l'écart.

Le Suédois le précéda dans un des couloirs ; ils passèrent devant une vingtaine de portes identiques, tournèrent trois fois à angle droit, s'arrêtèrent.

— C'est celle-ci.

Les portes des compartiments étaient munies d'unités d'identification iridienne.

— On va entrer dans son compartiment, murmura Clayborne pendant que le système contrôlait l'empreinte de Victor Svoboda.

— Faites attention, *comandante*...

— N'en doutez pas.

À part le grade, elle avait parlé comme une épouse.

L'éclairage de la pièce s'alluma quand ils y pénétrèrent. Elle mesurait à peu près quatre mètres de longueur sur trois de largeur ; des armoires métalliques occupaient la partie gauche. À droite, des étagères couraient devant la cloison. Les rayons d'acier étaient parfaitement vides. On voyage léger quand on est fugitif.

— Il est là, dit Waltin, désignant une des armoires.

Clayborne sortit le C-17 et le pointa sur le Suédois.

— Allez-y.

Waltin regarda un instant le pistolet braqué sur lui. Quand il ouvrit l'armoire, Clayborne vit deux valises qui semblaient faites du même métal que le sol et les murs de la pièce.

— C'est ça ?

— Oui...

Clayborne sentit son cœur battre plus fort. Spöke. Le fantôme de Stefan Carlson, la technologie que Beveridge comptait utiliser pour assassiner Mannering. Sauf si Waltin lui mentait.

— Ouvrez-les. Et ne tentez pas de l'utiliser contre moi.

— Oh, on ne peut pas s'en servir comme ça ! Il faut d'abord l'activer, cela prend un moment.

Avec un effort évident, il sortit les deux valises métalliques de l'armoire ; elles mesuraient environ soixante centimètres sur quarante.

— C'est l'unité de contrôle, dit-il en montrant l'une d'elles. Et celle-ci, c'est le générateur.

Les deux valises faisaient environ vingt centimètres de profondeur. Waltin ouvrit le générateur d'abord.

— C'est du haut de gamme, dit Waltin. Il lui faut ça. Et maintenant...

Clayborne raffermi sa prise sur la crosse de son arme.

Waltin ouvrit la seconde valise, puis il recula et s'assit contre la paroi, au fond de la pièce.

— Voilà...

Clayborne attendit encore un instant, puis mit son arme dans son étui. Il identifia des lunettes de vision virtuelle, des gants tactiles, un écran, des curseurs.

— À voir, on ne dirait pas, hein ?

— Non, dit Clayborne. On ne dirait pas. Bon, vous refermez tout ça et nous remontons. Vous me donnerez un cours à Castell One.

Ils sortirent de la pièce, Waltin en premier. Chacun d'eux portait une valise. Clayborne suivait à deux pas, la main sur la hanche, près de la crosse du C-17. La porte qu'ils venaient de franchir commençait à se refermer lentement sous l'effet de son mécanisme.

Clayborne arracha l'arme à son étui, tendit le bras pour tuer le démon devant eux dans le couloir, l'arme siffla, le démon devint presque invisible de vitesse. Waltin cria, heurta Clayborne qui le saisit par sa veste et de l'épaule repoussa le battant d'acier, un instant avant qu'il se referme.

La porte pivota sous leur impact. Ils s'abattirent sur le sol brillant, les valises, en tombant, firent un double vacarme. Des talons, Clayborne referma la porte, crut voir un mouvement flou juste avant qu'elle claque et que jouent les verrous.

Allongé dans la pièce, le petit pistolet pointé vers la porte, il prit conscience de son souffle saccadé, de la plainte de Waltin effondré près de lui.

— Barros...

— *Comandante ?...*

La voix tendue, alertée.

— Tout est OK.

— Quelqu'un est blessé ?

Il se tourna vers le Suédois. Les yeux fermés, recroquevillé dans un angle au fond de la pièce, l'homme grimaçait. Il vit du sang sur sa poitrine et sur le sol.

— C'est notre ami. Il a un peu essayé de m'avoir...

Lui dire quoi ? Il est ici, venez sauver mon cul ? Pour qu'elle arrive, la gorge au vent, armée comme lui d'une pétoire merdique ? Pour que le ninja prenne sa vie jeune et vibrante, et celles des autres aussi, rameutés par elle ? Il pouvait au moins circonscrire le carnage à lui-même et au connard qui se vidait de son sang sur le métal brillant.

— Je descends ?...

— Surtout pas. Interdiction absolue.

— Alors, qu'est-ce que ?...

— Ici, je contrôle la situation. Mais je dois attendre, parce que...

Quoi de plausible ? Ah, oui :

— C'est à cause du flic de tout à l'heure. Il est possible que je doive rester sur ma position un certain temps. Je risque de rater le départ. Pas de malaise : à l'heure prévue, vous embarquez tous dans l'hélico et vous rentrez à la maison. Je vous rejoindrai plus tard.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Vous en êtes sûr ?

— Affirmatif. On se revoit à Castell One. Terminé.

C'était le mot. Le monstre, dans une minute, ouvrirait cette porte dérisoire, et leur confrontation ne durerait qu'un instant. Ce serait Melbourne, sans escorte, sans vraies armes, sans voiture aux pneus hurlants.

Il y eut un frôlement contre la porte. Clayborne, les dents crispées, dut se retenir pour ne pas tirer stupidement sur le panneau d'acier. Diana, dans l'appartement des Anderson, devait être en train de gamberger. Mais elle obéirait. Les soldates obéissent. Même les soldates amoureuses.

— C'est lui ? demanda Waltin.

— Oui, dit Clayborne. Je vais...

Il se tut. Je vais quoi ? Ouvrir cette porte, flinguer ce minable et appeler du secours ?

— Spöke, gémit Waltin.

— Quoi ?

— Activez-le. Je ne peux plus... Raccordez le générateur. Ensuite, la touche entourée de rouge. Vite !...

— Vous croyez que...

Waltin ouvrit les yeux. Il eut un rictus qui était un sourire.

— Vous vouliez savoir ce qu'il peut vraiment faire ? Vous allez le savoir.

Le câble de connexion était enroulé dans le couvercle du générateur. Clayborne le relia à l'unité de contrôle, puis il enfonça la touche. L'écran s'alluma.

— Le code. Sur le clavier. LL5Vs8-0d/F37*.

— Attendez ! LL5V, et ensuite ?

Waltin répéta la fin du code ; Clayborne finit de l'introduire.

Il y eut un bip.

— Les lunettes, et les gants...

L'intérieur de la pièce lui apparut, vivant de lumière orangée. Le sol et le plafond brillants, les armoires, l'étagère vide, Waltin tassé dans un angle avec son masque douloureux, les deux valises ouvertes à côté de lui. Et la porte qui les sauvait encore. Dans la partie inférieure de son champ de vision se trouvait une série de symboles.

— Les pictogrammes, gémit Waltin.

— Je les vois. Il y a des flèches pour les directions, et...

— Les deux qui sont au-dessous...

L'un des deux pictogrammes était une ligne sinusoïdale ; l'autre, une figure géométrique composée de sphères reliées par des lignes, représentait à l'évidence une structure moléculaire.

— Oui ?

— C'est l'interface de conversion.

— Qu'est-ce que...

— Pas le temps... Le premier symbole à gauche. Ensuite, déplacez-vous avec les flèches. Quand vous serez de l'autre côté...

Il toussa, laissant des taches plus sombres sur le métal orange.

— Touchez le même pictogramme. Et sur la première ligne, le troisième depuis la droite.

— On dirait une épée.

— Vous saurez quoi faire. Allez-y.

— Mais la porte. Comment est-ce que...

Waltin eut un hoquet qui devait être un rire.

— Oubliez-la, souffla-t-il.

Clayborne leva un doigt comme pour toucher le symbole lumineux dans son champ de vision.

Il ne ressentit rien, ou presque : ce fut comme s'il avait cligné des yeux.

L'interface de navigation, avec ses flèches, était parfaitement classique. Assis sur ses talons, Clayborne vit ce qu'il aurait pu voir aux commandes d'un drone flottant vers la porte de la pièce. La lumière orangée, le défilement des murs de métal, le vantail qui venait vers lui, qui emplissait sa vision. Un instant, il eut l'impression qu'il tombait lentement vers une surface plane et brillante.

Clayborne, immobile au fond de son abri, se contracta dans l'attente de l'impact.

L'impact ne vint pas. L'acier fut traversé comme un demi-centimètre de brouillard dense. La cursive brillait de la même lumière. Incrédule, il ne sut d'abord que faire. La chose dont il avait pris les commandes continua sa progression lente et rectiligne, passa au travers de la porte qui faisait face à la leur. Secouant sa stupeur, il enfonça virtuellement la touche d'arrêt. La chose s'immobilisa au milieu de la pièce dans laquelle elle était entrée.

— Vous le voyez ?...

— Attendez...

Tâtonnant, Clayborne fit pivoter Spöke de cent quatre-vingts degrés sur la gauche. Il repartit, revint dans le couloir, commanda au fantôme de s'arrêter.

— Ça y est, je le vois...

Le ninja était immobile, à deux mètres de leur porte. Aussi nerveux que s'il attendait un autobus.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Le symbole ! Conversion...

Près de Waltin, il leva le doigt dans le gant, désigna le pictogramme qui représentait une molécule. Comme la première fois, le passage fut à peine perceptible. Un clignement des yeux : c'était vraiment la seule analogie qui lui venait à l'esprit.

— Et maintenant ?

Il n'eut pas de réponse.

« Vous saurez quoi faire », avait dit Waltin.

Spöke flotta vers le ninja. Il s'arrêta devant lui. Non loin de là, Clayborne désigna le symbole de l'épée. Une fenêtre d'interface

apparus. Une lame naquit dans la lumière orangée. Spöke ne la tenait pas : elle était un prolongement de lui.

L'interface était plus complexe que celle de navigation. Des curseurs lumineux de définition d'angle, de direction de frappe et de sélection de type d'attaque. Maîtrisable en trois jours d'entraînement. Au premier coup, il frappa dans le vide. Il entendit le sifflement de l'improbable épée. Le Japonais l'entendit aussi, et réagit en adoptant une posture de combat, avec l'incroyable vitesse qui était la sienne, avant de reprendre une attitude ordinaire ; quelques instants, son regard parcourut encore la longueur du couloir.

Malgré l'excellente vision qu'il avait, Clayborne frappait à tâtons. Correction d'angle et déclenchement. La deuxième attaque ne fut pas plus précise ; le ninja n'en tint pas compte.

« Ce salaud va nous avoir. »

Le Japonais s'approcha de la porte et sortit d'une poche un petit disque noir. Il régla quelque chose sur le disque et le fixa sur le panneau d'acier. « Attaque verticale par le haut. Tue-le, Spöke, tue-le !... »

La lame heurta le métal à la gauche du tueur, entaillant la paroi avec un crissement aigu, lui arrachant une pluie d'étincelles. Se retournant, le Japonais vit la blessure dans l'acier.

La porte se mit à grésiller.

Les doigts gantés de Clayborne dansaient dans la pièce.

« Ça y était presque ! Attaque quarante-cinq degrés... »

La porte était en train de fondre. « Cette fois, je vais te crever ! »

Miyagawa 5

21 juillet 2039

Il avait décroché la chaîne qu'il portait à son cou, l'avait roulée dans sa paume, il avait murmuré : « *Shaken.* » Le couteau était né dans sa main. L'arme était comme le ninja : infiniment tranchante et dure, superbement équilibrée, foncièrement éphémère.

Ce même couteau venait de blesser Waltin. Miyagawa l'avait lancé contre l'autre homme, mais un des projectiles que celui-ci avait tirés

avait malencontreusement dévié l'arme. Cet événement ferait l'objet d'une méditation ultérieure sur les relations complexes entre la rigueur et le hasard.

Durant la très brève escarmouche, il avait vu le visage de l'homme ; il s'agissait bien d'Adrian Clayborne.

L'acier était un mauvais isolateur et la perception que Miyagawa avait des émotions de Waltin et Clayborne, derrière la porte, était bonne.

Waltin avait très peur, et il souffrait. Une certaine confusion envahissait son esprit, une altération de la conscience due à sa blessure. Il allait sans doute mourir.

Clayborne aussi avait eu très peur, plus peut-être que Waltin. Surtout lorsqu'il avait délibérément frôlé la porte du bras. Mais la flamme de son esprit venait de changer : elle avait maintenant la brillance dorée de l'excitation. Miyagawa en conçut un sentiment de respect : l'homme était un vrai guerrier, prêt à mourir au combat.

L'acide allait ronger le métal à la hauteur de la serrure. Le reste serait simple.

Puis il rapporterait enfin le fantôme au Japon. Le conseiller Kobayashi l'avait reçu au palais après son retour de Suède. Il ne lui avait adressé aucun reproche mais pour la deuxième fois la mission de Miyagawa avait été un échec partiel. Cette fois-ci, il aurait peut-être droit à des félicitations.

Il se reprocha cette pensée. Un vrai ninja n'était motivé que par sa fidélité à ses supérieurs et non par la perspective de compliments flattant son orgueil.

Il entendait vaguement des paroles échangées derrière la porte, mais ne pouvait distinguer ce qui était dit. Cela n'avait aucune importance.

L'excitation de Clayborne ne fléchissait pas. Toute sa peur semblait avoir disparu. En outre, Miyagawa décelait une concentration intense. L'homme se préparait à l'affrontement.

Une lame siffla.

Un instant, Miyagawa fut en position de combat, scrutant l'espace autour de lui. Puis il se relâcha. Il n'y avait personne dans le couloir. Il aurait localisé un adversaire portant une tenue mimétique.

Waltin avait de la chance : il commençait à mourir.

Un autre sifflement. Le système d'aération devait créer des courants d'air sporadiques dont le bruit évoquait celui du katana dans la bataille.

Miyagawa revint près de la porte et prit dans sa veste le petit disque noir de la mine-acide. L'esprit de Clayborne, dans son abri précaire, irradiait l'excitation et l'application. Il réajustait probablement sa prise sur la crosse de son arme. Celle-ci semblait peu efficace ; sans doute avait-elle été choisie parce qu'il était possible de l'introduire sur le navire. Il devait s'agir d'un prototype, qu'il rapporterait aussi et qui intéresserait les techniciens d'Eien.

Il tuerait Clayborne très vite.

Il régla le retardeur sur dix secondes avant de fixer le disque sur la porte. Puis il fit quelques pas de côté. Il y eut un bruit très fort, un crissement suraigu. Il vit, sur la paroi luisante, la blessure verticale d'une entaille étroite, une volute de fumée noire.

À sa droite, le métal de la porte se mit à grésiller.

Il n'y avait pas d'ennemi dans la coursive. Il aurait vu son esprit.

Tant pis pour ce mystère. Un trou vivant dévorait la porte et lui livrait sa proie.

Une émotion nouvelle éclata dans l'esprit de Clayborne : la joie du guerrier vainqueur.

Fuller 6

23 mai 2039

Fuller passa en revue tous les éléments dont il disposait. Histoire de dissiper le dernier doute.

Donc, le 4 mai au soir, Jerry Wiltman avait assisté à un match de base-ball. Les Wings de Montgomery recevaient les Cubs au stade Antonin-Scalia. Il s'était rendu aux toilettes après une demi-heure de jeu. Au même moment, un grand Noir avait éprouvé le même besoin physiologique. À cet instant précis, pourtant, les quarante mille spectateurs étaient suspendus au geste de Franklin Barrymore qui allait lancer contre James Caruthers.

Le 22 mai, le même Jerry Wiltman, qui avait pourtant assisté au culte de 9 h 30 à l'église baptiste de Morningview, celle qu'il fréquentait depuis trois ans, s'était rendu, vers les 13 heures, dans une autre église et s'y était recueilli quelques minutes. Le même grand Noir en était sorti peu après.

Tout cela était très intéressant, parce que l'homme en question faisait partie des Chroniqueurs des Miracles de Jésus, un ordre que Fuller situait quelque part entre le folklore et l'hérésie. En fait, même si l'ordre, selon toute vraisemblance, poursuivait effectivement la quête spirituelle dont il se réclamait, il n'en fonctionnait pas moins comme un vaste réseau de collecte et de vente de renseignements, et ses supérieurs n'étaient pas considérés comme de chauds partisans de l'Union et de son régime.

Et Fuller savait qu'à deux reprises au moins, le Chroniqueur en question, qui s'appelait Herbert Greenwood, avait rencontré Adrian Clayborne, le responsable de la sécurité de Haviland Corporation.

Et ce qui était encore plus intéressant, c'était que Jerry Wiltman travaillait au secrétariat de Peter Morrow.

Barstow 10

13 septembre 2036

Il s'était caché dans une galerie, une sorte de terrier, mais le démon l'avait trouvé.

Il s'était recroquevillé, tout au fond du terrier, blotti contre la paroi de terre, mais le démon, qui était une créature noire et maigre, avec des yeux de braise et un museau de chien, avait plongé un bras dans l'ouverture, et le bras s'était allongé sous l'effet d'une magie infernale, il avait rampé dans le boyau, et sa main aux longs doigts griffus s'était refermée sur Barstow.

Dehors, le démon avait éclaté de rire, et il s'était mis à le tirer vers l'extérieur. Barstow avait résisté. Alors, le démon avait transpercé sa lèvre supérieure avec une de ses griffes, et le ramenait en riant tandis que la douleur vrillait son esprit.

Barstow gémissait quand il émergea dans la lumière.

« Retourner dans le terrier ! » pensa-t-il. Son corps tressauta. Puis il reprit vraiment conscience.

Il n'y avait pas de terrier, ni de démon. Mais la douleur de sa lèvre était réelle et lancinante. Et aussi le goût du sang, et les liens de ses poignets, derrière son dos. Et encore l'autre douleur, dans son crâne, la douleur noire, qui était forte mais semblait s'abstraire devant la

première, la douleur rouge de sa lèvre fendue.

Il y avait aussi des pieds dans des chaussures de sport, des jambes dans des jeans. Barstow les voyait bien, parce que les persiennes, maintenant, étaient entrouvertes.

— T'es réveillé, cochon !?

Les jambes bougèrent, et l'un des pieds vint le frapper dans les côtes. Il grogna sur le carrelage.

— Qu'est-ce qu'il y a, ça fait mal ?

Les jambes se plièrent et, pour la première fois, Barstow vit le visage de l'homme. Mince, pas rasé de trois jours, avec des yeux bruns et un regard qui ne suggérait pas exactement la sérénité. Des cheveux presque noirs et plutôt gras. Le type devait avoir une quarantaine d'années.

Saisissant Barstow par les cheveux, il lui souleva la tête.

— T'es qui, toi, hein ? Qu'est-ce que tu fous là ? Tu la baisais aussi, la salope ?

— Je... Non, non. Mon nom est Barstow. Je viens d'Angleterre...

— D'Angleterre ? Je peux savoir pourquoi ? Te fous pas de ma gueule, surtout !

En disant ces mots, l'homme sortit un couteau dont il fit tourner la lame dans la lumière.

Barstow eut très froid.

— Je me fous pas de vous ! J'ai mon passeport dans ma veste.

— Qu'est-ce que tu es venu faire dans cette baraque ?

— Je recherche sa propriétaire.

Le type eut un rire bref et rapprocha un instant son visage de celui de Barstow, le temps de dire :

— Vraiment ? Eh bien, on est deux dans ce cas ! Marrant qu'on se retrouve ici en même temps, non ? Tu es déjà allé voir à Banff ?

— Banff, au Canada ? Pourquoi ? Elle a aussi une maison là-bas ?

— Ouais, dit l'homme. Un chalet. Un chalet pour les vacances d'hiver. Tu savais pas ? Alors, c'est vrai que t'as pas dû la baiser. Moi, j'y ai passé deux week-ends avec elle. C'était cool : pierre, bois, cheminée, le truc classique. J'y suis retourné, une fois. C'était fermé. Il y avait des gens pas loin, j'ai même pas pu entrer.

Il lâcha les cheveux de Barstow et se releva.

— Pourquoi tu la cherches ? Elle a aussi foutu le bordel dans ton esprit ?

— Non, je... C'est professionnel. Joan Lockwood était une des partenaires dans une boîte de Long Beach, BCL Mindware. Ils ont développé un programme appelé NAPALM qui a été utilisé au stade expérimental pour soigner ma mère, à Londres. On a eu de bons résultats au début mais, tout à coup, l'entreprise a disparu dans des circonstances bizarres. Un des partenaires a été assassiné. Je voulais savoir si le développement du programme avait été poursuivi. J'ai fait faire des recherches qui n'ont rien donné, alors je suis venu voir à cette adresse.

« Et je vais y crever. Suriné par un barge. »

L'homme regardait son couteau, qu'il faisait toujours tourner entre ses doigts.

— Alors, Joan, tu la connais pas ?

— Non.

— Jamais rencontrée ?

— Non !

— Eh ben, je vais te dire, mec, t'as de la chance !

Sur quoi l'homme se mit à arpenter le salon, cinq ou six pas dans un sens, et demi-tour, cinq ou six pas, et demi-tour. Des pas rageurs, désespérés, pendant que son visage était parcouru de crispations et que ses lèvres prononçaient des imprécations silencieuses.

Ce n'est qu'à ce moment que Barstow réalisa que ses propres chevilles étaient également attachées, au moyen d'une cordelette blanche ; probablement la même qui lui immobilisait les mains dans le dos.

Et soudain, l'homme, dans une sorte de spasme, s'immobilisa, tourné vers Barstow, et pointant vers lui son couteau, cria :

— Je ne suis pas un assassin !

Cela aurait dû être, pour Barstow, la phrase la plus rassurante du monde ; mais dite de cette manière et dans ce contexte, elle le terrifia davantage que si le type s'était vanté d'avoir saigné sa famille et tous les gosses de l'école voisine.

Puis, sa voix se brisant, l'homme ajouta :

— Enfin, je... Je crois pas, merde !...

Il rangea son couteau dans l'étui qu'il portait à sa ceinture, derrière la hanche droite, prit son visage entre ses mains et se mit à sangloter.

Il pouvait être à peu près 19 heures à Londres. Karen devait être en train de jouer avec Brett sur le tapis du salon, ou de lui faire avaler sa purée. Quant à leur époux et père, il était sur le sol d'une maison

californienne abandonnée par une femme probablement criminelle, frappé et attaché par un désaxé qui pleurait en se demandant s'il était un tueur. Et le goût du sang, dans sa bouche, commençait à lui donner la nausée.

— Ce n'est pas possible que je l'aie tué, protesta l'homme, le prenant apparemment à témoin. J'aurais jamais fait un truc pareil !

Un véhicule s'arrêta devant la maison, les freins hurlants. Puis un second.

— Mais je m'en souviens, reprit l'homme avec de nouveaux sanglots, son corps longiligne se tordant de désespoir. Avec ce couteau ! Des fois, je m'en souviens...

L'homme avait de nouveau son couteau dans la main. Il regarda un instant la lame, comme pour y contempler son reflet.

À l'extérieur, il y eut des portières claquées, des bruits de pas.

— C'est à cause d'elle ! Cette salope, c'est une sorcière !

Puis, il fit deux pas vers Barstow, et dit, plus calmement :

— Ton histoire, j'y crois pas trop. Dis-moi où elle est.

— Mais je n'en sais rien ! Je la cherche comme vous !

Le type lui donna un nouveau coup de pied, dans le ventre. Une voix tonna :

— Police de Palm Springs. Sortez de là les mains en l'air !

— Elle est où, cette putain ? Tu ne veux pas le dire ?

Barstow hurla :

— Au secours !

Le type leva son couteau.

Une porte fut enfoncée.

Maintenant, ils couraient dans la maison.

— Vous avez dit que vous n'étiez pas un assassin, cria Barstow.

— Je ne sais plus, murmura l'homme, regardant son arme.

Ils surgirent dans le salon. L'homme se redressa, se retournant. Barstow entendit une détonation sourde, puis un autre bruit, comme une succion. Ensuite, quelque chose de lourd et mou tomba sur lui, le recouvrit à moitié. Une surface bleutée occupait la plus grande partie de son champ de vision. Les flics venaient de neutraliser le type avec une gangue paralysante qui s'était aussi répandue sur lui, les collant tous deux au sol.

Un homme en uniforme bleu marine s'accroupit près de lui. Il releva la visière de son casque.

— Police de Palm Springs, dit-il. Vous êtes blessé ?

L'agresseur de Barstow gueulait des obscénités en tentant de fuir la substance qui l'engluait.

— Je crois que ça va, dit Barstow... J'en serais sûr si je pouvais bouger.

— Rien ne presse, dit le flic ; vous êtes en état d'arrestation.

Clayborne 34

21 juillet 2039

— Tout est OK ?

Il était 17 h 15. Le ton de Casady était celui du deuil.

— Tout marche à merveille, soupira Clayborne.

« Tu ne peux pas imaginer à quel point ! » pensa-t-il.

Il avait brièvement informé son équipe de ce qui s'était passé, mais il n'était pas question d'en dire un mot à Casady. Si Koslan l'entendait, et ce serait le cas, elle serait foutue de lui ordonner de jeter le fantôme à la mer.

— L'hélicoptère est en route. Un Bell Sovereign. Immatriculation PP-HTE. Il devrait arriver vers 18 h 30.

— Merci de l'info.

— Je crois savoir ce que tu penses, dit Casady.

— Vraiment ?

— Écoute, ne te laisse pas trop bouffer par cette histoire. Koslan a peut-être raison, en fin de compte.

— Peut-être, concéda Clayborne. À bientôt.

La communication terminée, il tenta d'imaginer la tête que ferait Casady quand il arriverait à Castell One avec son supplément de bagage. Quant à celle que ferait la secrétaire générale de Haviland Corporation en voyant ce qu'il avait fait de ses ordres, il préférerait ne pas y penser.

Il appela Ricardo et ils décidèrent de se retrouver dans le salon de l'héliport, un peu avant 18 h 30. Diana et lui quittèrent l'appartement

des Anderson à 18 h 15. Les deux valises de métal étaient dissimulées dans les leurs, qui les suivaient sans bruit. Pour leur faire place, ils s'étaient débarrassés de la plupart de leurs vêtements ; la robe de soirée qu'elle avait portée la veille était du voyage.

Ils pouvaient réussir. Quitter ce navire avant que quelqu'un ne découvre Victor Svoboda et les moitiés séparées d'un ninja d'Eien. Mais Clayborne ignorait quel était son contingent de miracles.

Ricardo et Irina étaient déjà dans le salon, avec Devlin et Eberhardt. Arthur Lavelle, l'homme de Chicago qu'ils avaient testé deux jours plus tôt, était assis dans un fauteuil et leur adressa un salut amical.

Devlin s'approcha d'eux.

— Mon collègue et moi sommes désolés que vous deviez nous quitter si rapidement et dans des circonstances aussi pénibles, dit-il en se tournant vers Diana. Madame Anderson, j'espère que votre mère se remettra rapidement.

— C'est aussi mon espoir, soupira Diana. Elle est entre les mains de Dieu.

— Nous le sommes tous, dit Clayborne. Nous sommes très reconnaissants à monsieur et madame Saliz d'avoir accepté de nous emmener. Vous nous rendez un très grand service.

— Nous sommes ravis de pouvoir vous aider, dit Ricardo.

— C'est tout à fait normal dans de telles circonstances, s'exclama Irina.

Au travers des portes vitrées, à quelques centaines de mètres au-dessus de la mer, Clayborne vit clignoter les feux d'un hélicoptère.

— J'espère au moins que cette courte visite vous aura laissé une bonne impression de la vie à notre bord, reprit Devlin.

— Oh oui, j'ai beaucoup apprécié cela, dit Diana. J'espère convaincre mon mari de faire un nouvel essai.

— Je dois dire que c'est assez tentant, concéda-t-il.

Se retournant, il vit Panagakos à l'angle du couloir des ascenseurs, avec les deux agents en uniforme qui l'avaient accompagné l'après-midi dans l'appartement de Waltin.

Derrière eux, Poséidon se dressait au-dessus des vagues avec ses groupies.

Clayborne eut l'impression de sentir le voltage des autres autant que le sien.

« Une minute », estima-t-il en voyant le feu clignoter dans le ciel de l'Atlantique.

Le Grec, les mains dans le dos, venait lentement vers eux, flanqué de ses hommes. S'il savait pour le carnage, il le cachait bien.

Ricardo, du bout des doigts, tapotait nerveusement sa cuisse droite. Irina semblait une tigresse observant un trio de hyènes.

Panagakos et ses hommes s'arrêtèrent à trois mètres des Anderson.

— Ah, voici votre responsable de la sécurité, dit Clayborne.

Panagakos lui adressa un regard qui contenait toute la méfiance du monde. Clayborne fit mine de ne pas le remarquer.

— Nous nous sommes rencontrés cet après-midi, ajouta-t-il à l'attention de Devlin, comme s'il ne se doutait pas que le flic avait demandé son dossier au vendeur après son intervention chez Waltin.

— Vraiment ? demanda Devlin.

— Oui. Je crois que vos résidents sont vraiment bien protégés.

Le pilote avait sorti le train d'atterrissage. « Vingt secondes. »

Dix heures peut-être et Castell One, avec Spöke.

— Excusez-moi, monsieur Anderson, demanda Panagakos, mais savez-vous où se trouve en ce moment votre ami monsieur Svoboda ?

Peut-être un de ses hommes avait-il activé une caméra dans la portion de couloir où avait eu lieu l'affrontement. Ou bien un résident était descendu chercher ses clubs de golf et s'était mis à vomir dans la mare de sang presque humain qui engluait l'acier de la cursive. Ou sa question n'était qu'un ballon d'essai.

— Victor ? Je l'ignore. Peu après votre visite, nous avons quitté son appartement et nous nous sommes séparés. J'ai rejoint mon épouse pour finir de préparer nos affaires.

Panagakos, le dévisageant, hocha lentement la tête. Le Grec ne savait rien, ce n'était pas possible : il serait arrivé avec plus d'hommes ; simplement, il avait assez d'instinct pour réaliser que la situation était foireuse. Mais, bien sûr, il ne pouvait empêcher les Anderson de quitter le bord sans raison valable.

— Je crois que c'est le mien, dit Lavelle, qui venait de se lever et, son attaché-case à la main, s'appropriait à sortir.

Clayborne zooma sur l'hélicoptère. L'Américain avait malheureusement raison : ce n'étaient ni l'immatriculation ni le type indiqués par Casady.

« Chierie ! » pensa-t-il.

Ils regardèrent l'appareil qui se posait. Toujours ça de gagné.

— À bientôt, peut-être, dit Lavelle avant de franchir les portes de verre et de sortir sur l'héliport.

— J'espère que le nôtre ne va pas tarder, dit Ricardo quand Lavelle monta dans la cabine.

— Monsieur Anderson, demanda Panagakos quand Clayborne se fut retourné, verriez-vous une objection à ce que vos bagages soient inspectés avant votre départ ?

Il y eut une seconde de silence. Devlin voulut dire quelque chose. Clayborne le précéda.

— Apparemment, dit-il, monsieur Panagakos semble craindre que nous ayons emporté l'argenterie.

Eberhardt et Devlin éclatèrent de rire, comme deux putes soucieuses de flatter l'humour d'un micheton.

Ça se présentait mal. Il ignorait si le détecteur était programmé pour comparer le contenu des bagages des visiteurs en partance avec ce qu'ils avaient à l'arrivée. Mais, de toute manière, la présence des deux valises de métal au milieu du restant de leurs fringues serait difficile à expliquer.

— Eh bien, monsieur Anderson ?

Ricardo et Irina s'étaient rapprochés du petit groupe. C'était jouable.

— Très franchement, je suis un peu surpris, dit Clayborne. Je n'ai pas l'intention de vous empêcher de faire votre travail, mais je trouve que tout cela est un peu vexant. J'espère au moins que vous pensez nous épargner une fouille au corps...

Les deux commerciaux rirent encore, terriblement gênés. Le visage de Panagakos restait de glace. C'était assez jouissif de les jouer l'un contre les autres, le flic hérissé par l'embrouille qu'il pressentait et les vendeurs soucieux de ne pas irriter un client potentiel. Mais ça ne les mènerait pas loin.

— On dirait qu'il a oublié quelque chose, dit Diana.

À une trentaine de mètres des portes, Lavelle venait de ressortir de l'appareil et, d'un pas rapide, revenait vers eux.

Il fallait bluffer à mort, jouer l'innocence intégrale. Clayborne haussa les épaules.

— Ne vous gênez pas, dit-il. Vous verrez que nos valises ne contiennent que nos affaires personnelles et du matériel technique que je pensais tester durant notre séjour. Je n'en ai malheureusement pas eu le temps.

Panagakos souleva les deux valises des Anderson, grimaça sous leur poids et marcha vers le détecteur, près des portes qui, à cet instant, s'écartèrent devant Lavelle.

— On oublie toujours quelque chose, dit celui-ci, glissant une main sous sa veste.

Clayborne hurla :

— Attention !

Il fut au sol à l'instant où Lavelle ouvrait le feu.

Dans le vacarme de la rafale, il tourna plusieurs fois sur lui-même pour se dissimuler derrière un canapé de cuir. Il sortit le C-17, se redressa, visa l'endroit où se tenait Lavelle. L'arme siffla, Clayborne vit l'homme vaciller, puis le pistolet craqua dans sa main, des fragments tombèrent en pluie sur la moquette.

Lavelle, grimaçant, tendit le bras vers lui. Il plongea à nouveau. Il y eut une autre rafale, puis des cris, des gémissements, le soupir des portes qui s'ouvraient.

Clayborne attendit cinq secondes, puis jaillit de son abri, se jeta contre le corps d'un des hommes en uniforme. Il prit dans son étui le pistolet que l'agent n'avait pas eu le temps de sortir et se redressa. Lavelle, une valise dans chaque main, courait en boitant vers l'hélicoptère. Un homme était sorti de l'appareil et braquait un fusil-mitrailleur vers les portes du salon. Clayborne se jeta derrière le détecteur une seconde avant qu'elles n'éclatent en une pluie de fragments.

L'appareil s'arracha du navire. Clayborne vit Irina qui se relevait.

— On en est où ? demanda Casady.

— Code Océan Sword, dit Clayborne.

— Quoi ?! Qu'est-ce qui ?...

— Océan Sword, bordel ! Un hélico BAB Albacore, immatriculation N-57302. Il part direction nord-ouest.

— Attends une seconde... Oui, je le vois.

— Ils nous ont flingués, et ils ont Spöke.

— Je transmets, dit Casady.

À deux cents kilomètres de là, les turbines du Phalanx se mirent à tourner.

Il était agenouillé près de Diana.

Diana et son chemisier trempé de sang. Diana Barros quittant ce monde et dont les lèvres formaient des mots. L'oreille contre sa bouche, Clayborne entendit son murmure :

— ... pas baisé pour rien, *comandante*.

22 février 2037

— Ça ne va pas, mon frère ?...

L'homme, à sa droite, venait de poser une main sur son épaule.

— Vous n'êtes pas bien ?

Il parlait à voix basse, pour ne pas perturber l'assistance qui écoutait le sermon. Le pasteur était en chaire, et son visage, tandis qu'il parlait, était projeté sur l'écran, au-dessus de l'autel. Se tournant vers l'homme, Mitchell vit sur ses traits l'expression d'une parfaite sollicitude chrétienne.

— Je... Excusez-moi... J'ai eu comme un vertige.

— Voulez-vous sortir un instant ? Ou qu'on appelle un médecin ?

— Non, non, ce ne sera pas nécessaire. Le médecin, je veux dire. Mais je crois que je vais aller respirer un peu à l'extérieur.

L'homme, lui tenant le bras, l'escorta jusqu'à l'extrémité du banc, tandis que les fidèles assis repliaient leurs jambes devant eux, autant que leur embonpoint le rendait possible, afin de les laisser passer.

— Cela ira, dit-il. Je vous remercie.

L'homme lâcha son bras et Mitchell remonta l'allée latérale jusqu'à la porte de l'église.

Il ouvrit la porte au moment où le pasteur disait :

— ... car l'enseignement du Christ est d'une absolue clarté, rien en lui n'est ambigu.

En se retournant, il vit le visage du révérend sur l'écran, irradiant la sérénité d'un homme de Dieu. Les têtes des fidèles, qu'il voyait dans un relatif contre-jour, formaient une frange irrégulière sur le bas de l'écran. Quelques-unes étaient encore tournées vers lui. Il ne put distinguer celle du jeune homme.

La porte se referma derrière lui, avec l'inimitable dignité, la solennité massive des portes de toutes les églises du monde, à l'exception probable de quelques mesures catholiques d'Europe ou d'Afrique.

La lumière était belle en ce dimanche matin. Il alla lentement jusqu'au sommet de l'escalier qui menait au trottoir, descendit trois marches et, en soufflant fort, s'assit sur la plus haute d'entre elles.

Il se sentait déjà mieux. Il se remettait.

De quoi ?

De cette espèce de trouble qu'il avait ressenti brusquement, quand ce jeune type, deux rangs devant lui, bâti comme une statue antique, s'était retourné, qu'il avait parcouru les fidèles d'un regard panoramique, un regard qui, un instant, s'était arrêté sur Mitchell ; et le gars lui avait souri.

Peut-être pas, d'ailleurs. Le sourire pouvait s'adresser à une connaissance assise derrière Mitchell, ou était venu parce que le type avait pensé à un truc drôle ou à la fille qu'il allait sauter dans l'après-midi.

Le jeune homme ressemblait à Prinsky, l'enflure du collège, le baiseur de Sally Beringer.

Et du coup, tandis que le pasteur commençait son sermon, Mitchell s'était retrouvé plongé dans ses souvenirs.

Il régnait dans le hangar une odeur de renfermé, à laquelle se mêlaient des effluves de colle et de poussière chaude.

Ils avaient compté les tentes, les sacs de couchage, la vaisselle de camping, les cordes, les ballons, les arcs, flèches et cibles, et une quantité d'autres choses dont la classe n'utiliserait sans doute pas le quart durant la semaine que durerait le camp.

Finalement, il n'était plus resté sur la liste que les vélos tout-terrain, suspendus dans un coin, loin de la porte.

— On arrive au bout, avait dit Mitchell, en pensant que ça ne s'était pas trop mal passé. Plus que les vélos.

Sans réponse, il avait levé les yeux. Appuyé contre une grosse poutre carrée, Prinsky, les bras croisés, l'observait.

— Lyndon, les mecs comme toi me font rigoler.

Il avait sursauté.

— Pourquoi tu me dis ça ?...

Majestueux dans le clair-obscur, fort et félin dans son tee-shirt, Prinsky s'était marré.

— Pourquoi ? Tu demandes pourquoi ?

— Ouais, je te le demande ! Je t'ai rien fait, bordel !

— Ce n'est pas ce que tu fais, Lyndon...

Et l'athlète avait marché vers le poussah.

— C'est ce que tu es.

Brusquement, il avait été glacé. Lâchant la liste et le stylo, il avait

reculé devant cette machine belle et conne, qui n'avait jamais brutalisé un gars de l'école – elle n'avait pas besoin de ça pour s'imposer – mais qui, soudain, dans la lumière, la poussière, l'odeur de cet endroit, lui faisait terriblement peur.

— Ce que je suis... Mais qu'est-ce que tu...

Juste après ses lourdes fesses, sa tête et son dos avaient heurté la paroi du hangar. Ses paumes s'étaient plaquées contre les grosses planches de sapin.

— Ce que je veux dire ? Je veux dire que tu es un bon petit gros.

Prinsky s'était arrêté à un pas de Mitchell. D'une main, il avait saisi son tee-shirt juste au-dessus de sa ceinture et l'avait soulevé, le sortant de son jean et découvrant son ventre rond.

— Regardez-moi ça !...

De son autre main, il s'était mis à lui tripoter le ventre, serrant sa graisse entre ses doigts, pas trop fort.

— Si c'est pas attendrissant...

— Glen, arrête ! Tu es un beau salaud !

Ayant crié cela, il s'était figé dans l'attente du coup qui allait venir, un terrible uppercut juste au-dessus du nombril, qui le laisserait plié en deux dans la poussière, pleurant et vomissant le petit déjeuner pris une demi-heure plus tôt.

Prinsky s'était marré. Juste un instant.

— Je ne suis pas un salaud. Je ne te fais pas mal, non ?...

Il continuait à pétrir les tissus adipeux de Mitchell, sa main serrant et relâchant les bourrelets.

— Euh... Non.

Il n'avait plus vraiment peur.

— Dis donc, j'ai remarqué que tu matais souvent Sally Beringer. J'ai dans l'idée que tu aimerais bien te la faire. C'est pas vrai ?

— Euh...

— Bien sûr, que c'est vrai. Ça prouve que tu as du goût. C'est vrai qu'elle est canon, Sally. Et en plus, c'est une affaire... Imagine ça, Lyndon : tu es assis avec Sally sur la banquette arrière d'une bagnole, et tu lui roules un patin. Tu as un bras autour de ses épaules et ta main, elle est posée sur son nichon, dans le soutien-gorge. Tu as le bout des doigts sur la pointe, et elle est vachement dure. Tu vois le tableau ?

Il le voyait. Il ne voyait même que cela, parce qu'il venait de fermer les yeux.

— Tu as sa langue qui tourne dans ta bouche, qui caresse tes dents. Ça a un parfum de cerise noire, parce que ce sont ses chewing-gums préférés...

Glen n'allait pas le frapper, il avait trouvé bien pire.

Sa main continuait à malaxer sa graisse.

Il avait senti, avec un infini désespoir, le premier élan d'une érection.

— Et puis, tu glisses ton autre main sous son jean.

« Arrête, Glen ! avait-il pensé, arrête ! »

La même prière s'adressait à son sang, à son sexe, avec le même insuccès.

— Et là, tu sais ce qu'elle fait, Sally ? Elle ouvre le bouton en métal – juste le bouton, hein, pas la fermeture Éclair. Elle fait toujours ça, sans cesser de t'embrasser... Tu avances ta main, elle glisse sous sa culotte, elle arrive dans les poils. Tu entends le petit bruit de la fermeture qui s'ouvre un peu toute seule, et puis tu es déjà sur sa fente. Alors là, tu écarter les rideaux, quoi !...

S'il n'avait pas été coincé entre Glen et la paroi, il serait tombé, plus sonné que s'il avait pris une volée de coups de poing au visage. Et souffrant davantage.

— Et puis tu enfonces ton doigt dans sa chatte. C'est chaud, c'est mouillé. Elle mouille bien, Sally, je peux te le dire...

Quelques instants plus tard, il avait réalisé que Prinsky s'était tu, qu'il avait arrêté de le triturer. Il avait ouvert les yeux. Sa vision était brouillée de larmes.

— Alors, tu dois te dire que je suis un type heureux. Pas vrai ?

— Je... Ben oui, bien sûr !...

— Mmm. Ouais, peut-être. C'est vrai que c'est assez facile de draguer, avec un corps comme le mien.

— J'imagine...

— Touche-moi !

— Que...

— Vas-y, touche mon corps, touche mes muscles !

Renonçant aux questions, il avait palpé le buste de Prinsky. Touché les abdominaux, refermé ses doigts sur les bras, les épaules, et tout cela lui avait semblé aussi dur que le bois contre lequel il était appuyé.

— Tu vois, Lyndon, pour moi, c'est ça, un corps d'Américain. Sally,

elle aime ce corps. Et moi aussi, je l'aime.

Mitchell bandait avec fureur.

— Évidemment que ça me plaît que toutes les filles du collègue soient prêtes à s'étriper pour coucher avec moi. Mais ce que je voudrais vraiment, c'est avoir plus de concurrence... C'est vrai, il y a toujours plus de types de mon âge, dans ce pays, qui sont comme toi. Les filles aussi, d'ailleurs. C'est tout le peuple américain qui devient gros ! Mais je n'ai rien contre toi, Lyndon. Tu me fais penser à un petit ange, comme dans les décorations de Noël. Je sais que j'ai tendance à frimer un max, mais je ne suis pas l'enfoiré que tu crois. On pourrait être des amis.

Il y avait eu quelques instants de silence. Puis, des deux mains, Glen avait remis le bas du tee-shirt de Mitchell dans son jean, le poussant loin au-dessous de la ceinture.

— Voilà, avait-il dit, ponctuant à la fois son geste et son discours.

Il souriait, maintenant.

— Ah ! J'ai oublié de te dire : je crois que tu as un ticket avec Barbara Crankus. Bon, on les compte, ces bécanes ?

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de tout ça ? » pensa-t-il.

Bon, il y avait de cela un quart de siècle, le beau Prinsky, le sauteur des filles les plus bandantes du collège, l'avait un peu emmerdé dans un hangar, lui avait raconté des conneries, l'avait un peu maltraité, oh, à peine, ça n'avait même pas été douloureux, ça n'avait pas été violent, plutôt...

Ambigu.

Et merde, ce n'était pas sa faute si l'autre avait disjoncté. Pas de quoi se sentir mal au milieu du culte du dimanche matin.

Le collège, c'était vieux.

Il décida de ne pas retourner à l'église pour ce matin. Dieu lui pardonnerait ce petit écart.

Et plutôt que de rentrer directement chez lui, il choisit de passer par chez Rupert. Il sortit son youpala de son étui et poussa l'interrupteur.

— Tiens, Lyndon ! Tu n'es pas à l'église ?

À cette heure-ci, il n'y avait qu'un couple qui mangeait des macaronis à une table près de la vitre.

— J'y suis allé mais, tout à coup, je ne me suis pas senti trop bien, alors j'ai préféré sortir.

— Tu es mal fichu ?

— Non, c'est rien, ça va mieux, dit-il en se hissant sur un des fauteuils du bar. Sers-moi un café.

Malgré l'heure creuse, Rupert n'avait pas beaucoup de temps pour discuter, à cause d'un problème de congélateur à la cuisine.

Mitchell eut tout loisir de réfléchir à ce qui, à Scott Lake, dans le hangar, avait pu être ambigu.

Clayborne 35

28 juillet 2039

— Dites-moi une chose, demanda Mannering. Est-ce que vous auriez agi de la même manière si vous aviez su que Diana Barros allait mourir ?

— Vous ne le saurez jamais, dit Clayborne.

« Moi non plus. Surtout pas. »

— Est-ce que vous avez une idée du bordel que vous avez foutu ? demanda Jelena Koslan.

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Si vous arrêtiez vos conneries !

— Nous parlons des vôtres, dit-elle.

— Alors, parlons-en. J'ai suivi vos instructions et j'ai informé mon équipe que nous rentrions à Castell One. Ensuite de cela, Vincenzo Waltin m'est pratiquement tombé dans les bras avec le fantôme. Il aurait été totalement aberrant de ma part de ne pas saisir cette occasion. Nous étions à quelques minutes d'un départ en douceur quand ce fils de pute nous est tombé dessus. Diana Barros est morte au combat. J'en suis consterné, bien plus que vous, mais je prétends que j'ai agi d'une manière rationnelle et pertinente.

— Je viens de passer quatre jours à contacter des officiels grecs et distribuer des petits cadeaux pour vous sortir de ce merdier, dit Koslan. Avec trois employés de la Kyriadis tués, vous pensez bien que leurs autorités ne prennent pas les choses à la légère.

Panagakos et l'un de ses hommes étaient morts, ainsi que Michael Eberhardt.

— Ce western a été filmé, dit Clayborne, ce qui leur a permis de constater que nous n'étions pas responsables de tout cela. L'agresseur, c'est l'homme qui se faisait appeler Arthur Lavelle. En principe, un membre d'une organisation basée à New York. En réalité, un agent de l'Union. C'est lui qui a tué les employés de la compagnie. Je l'aurais peut-être descendu si cette saloperie de C-17 n'avait pas éclaté dans ma main. Nous sommes coupables d'avoir introduit deux prototypes d'arme foireux sur le navire et d'y être montés sous une fausse identité. Ça s'arrête là. Quant à la mort de Waltin et du Japonais, je les mets au défi de prouver quoi que ce soit contre nous.

Il y eut un silence.

— Vous ne nous aviez pas parlé de ce Phalanx à proximité, dit Mannering.

— C'était un détail opérationnel. Je n'allais pas vous importuner avec ça.

Koslan et Mannering échangèrent un regard. Le président sourit.

— C'est délicat de votre part, dit-il. Pensez-vous que l'on pourrait récupérer quelque chose de l'épave ?

— Il n'y a pas d'épave. Le Phalanx a tiré deux missiles à charge hyperthermique. Tout ce qui reste de la cible, ce sont des nodules métalliques éparpillés au fond de l'océan.

— Est-ce que cela signifie que l'opération Ghost est terminée ? demanda Koslan.

— En ce qui me concerne, il n'y a guère de doute. Beveridge devra trouver autre chose. Quant au reste... J'ai utilisé Spöke. Après une minute de pratique, j'ai tué un des exécuteurs les plus performants du monde après avoir traversé une porte d'acier. Je ne sais pas s'il aurait pu vous atteindre à Castell One. Mais, en tant que protecteur, je ne serai plus jamais rassuré.

Pour l'instant, du moins, l'appartement présidentiel allait remonter vers la lumière du jour.

— Mais si j'ai bien compris, dit Mannering, c'était l'unique exemplaire du système et les deux hommes ayant participé à sa conception sont morts. Lorsque j'ai parlé avec madame Carlson, elle s'est engagée à m'informer au cas où elle trouverait quelque chose en relation avec le projet Spöke. J'ai le sentiment qu'elle est digne de confiance.

— Peut-être, mais ce qui a été développé par Carlson le sera un jour par quelqu'un d'autre.

— En bonne logique stratégique, on va développer des contre-

mesures, non ? demanda Mannering.

— C'est très probable, dit Clayborne.

Et la course continuerait.

— J'en ai encore pour une quinzaine de jours, dit Ricardo. J'ai eu plus de chance que Diana... Quel enculé ! Je suis heureux qu'on l'ait allumé.

— Moi aussi, dit Clayborne.

— On aurait pu tous y rester. Comment est-ce que vous avez su qu'il allait sortir une arme ?

— Avec beaucoup de chance. J'avais focalisé sur leur hélicoptère pendant qu'il se posait ; j'ai eu l'impression de reconnaître l'homme qui était à côté du pilote, sans pouvoir dire où je l'avais vu. Ça m'est revenu tout à coup : c'était un des types que notre équipe a filmés dans cette voiture, à Londres.

Après avoir quitté la clinique, Clayborne fit le point avec Casady.

— Je sais que je vais te gonfler, dit celui-ci, mais je persiste à m'interroger sur le rôle des Américains. Waltin t'a dit qu'il n'avait pas traité avec eux, et la seule chose qui les relie au fantôme de Carlson, c'est Bartelsky.

— Non, ce qui les relie, c'est le nom de leur opération et cette putain d'équipe de New York ! Dans le contexte de cette affaire, ne me dis pas que tu penses que cette organisation à la con n'est pas un paravent pour l'Union ? Et tant pis si cette raclure de Waltin ne l'avait pas compris. Fuller connaît son boulot, nous le savons trop bien...

— C'est plausible, dit Casady. Et pourtant je ne suis pas convaincu...

— Note que j'ai une hypothèse de rechange, dit Clayborne.

— Et c'est quoi ?

— J'ai beaucoup de peine à croire que Carlson ait véritablement développé un système prodigieusement avancé dans le seul but de scandaliser les gugusses de sa communauté. C'est peut-être avec lui que les Américains ont traité. Et Waltin l'aurait ignoré.

— Et ils auraient lancé l'opération des mois avant d'avoir le fantôme ?

— On pourrait admettre que l'opération englobe l'acquisition du système.

— Peut-être, soupira Casady. À part ça, nos amis de Montgomery

ont publié ce matin un communiqué niant toute intention de s'en prendre à Jack Barstow. Tu accorderais du crédit à ce genre de merde ?

— Va savoir. Je ne suis pas dans la tête de Beveridge.

— Tout de même, je regrette qu'on ait rappelé notre équipe...

— Je te rappelle que c'est lui qui nous a demandé de laisser tomber. Il est persuadé qu'il s'agit d'un cancer. Et de toute manière, tu ne voudrais quand même pas que nous le couvions à l'infini ? Je m'inquiète davantage pour l'Italienne. Pas de nouvelles ?

— Toujours rien. J'ai appelé cent fois le numéro que son chef m'a donné. Pas de réponse.

Clayborne soupira.

— Je lui avais dit de se planquer. J'espère que c'est ce qu'elle a fait. J'espère que c'est en me suivant que les Japs sont arrivés au *Marika*. Parce que dans le cas contraire...

— Tu penses qu'ils l'ont tuée ?

— Ou qu'ils vont le faire. Elle les a doublés en nous communiquant l'information. Il y a peut-être un moyen d'empêcher ça. Il faut que j'en parle à Mannering.

Clayborne 36

30 juillet 2039

Il pleuvait sur Nagoya.

La voiture roulait sur une avenue dont il ignorait le nom.

— Nous serons bientôt arrivés, dit la jeune femme qui l'avait accueilli à l'aéroport.

Elle semblait sortie d'une certaine mythologie yakuza : l'archétype de la sublime salope en cuir noir, avec lèvres rouges et lunettes miroirs. À part ça, c'était le genre de pétasse qui se serait sentie déshonorée si un sourire avait frôlé ses lèvres. Il commençait à penser que sa froideur était un message. Quelque chose comme : nous acceptons de négocier, mais ne nous considérez pas comme acquis.

C'était la fin de l'après-midi.

La voiture tourna à droite et remonta une rue bordée d'immeubles d'une quinzaine d'étages.

Après quelques minutes, la voiture ralentit pour s'engager dans la rampe d'accès d'un garage souterrain. Elle traversa le garage et les déposa près de la porte métallique qui menait aux ascenseurs.

Ils montèrent au dernier étage. En sortant de l'ascenseur, la fille le précéda dans une antichambre dont les murs et le sol étaient recouverts de granit, puis elle ouvrit la porte qui faisait face à la cabine.

La porte refermée derrière eux, elle enleva ses chaussures et il fit de même.

L'appartement semblait occuper tout l'étage.

— Si vous voulez bien me suivre.

Ce n'était pas exactement le deux-pièces étriqué de l'employé modèle japonais avec sa petite famille. Non qu'il se fut attendu à ça. Ils remontèrent un couloir boisé jusqu'à une autre porte, faite du même bois, dont elle écarta les panneaux.

— Veuillez vous allonger ici, dit-elle.

Elle lui désignait le très grand lit futon qui se trouvait dans la vaste chambre.

Toujours aussi gracieuse.

Le casque était posé sur une table de chevet, à côté du lit. Clayborne enleva son manteau et le posa sur le sofa qui était contre le mur à sa gauche. Puis il s'allongea. La fille lui tendit le casque et il le mit.

— Juste un instant. Je dois procéder à quelques réglages.

Il se demanda soudain si elle était aussi le fruit d'une manipulation génétique, s'il lui restait quatre-vingts ans à vivre ou seulement deux. Supertueuse ou superpute. Elle se pencha sur l'unité de contrôle posée sur la table de chevet.

— Voilà, dit-elle au bout de quelques instants. Lorsque vous serez arrivé, montez l'escalier et sortez du temple. Quelqu'un vous attendra. Êtes-vous prêt ?

Il n'en savait rien.

— Je suis prêt, dit-il.

Il ressentit un frisson, une caresse glaciale passant au travers de lui.

Il était dans une petite pièce éclairée par une lampe à huile. Il vit qu'il portait un kimono et des sandales. Il ne put s'empêcher de frotter entre ses doigts le coton du vêtement, de parcourir de l'index le sillon

des coutures. Un escalier de bois menait à une ouverture carrée qui se découpait sur la lumière du jour.

Au sommet des marches, il se retrouva derrière l'autel. Il le contourna et alla jusqu'à l'entrée du temple, qui semblait fait d'érable rouge et n'était fait que de nombres.

Un homme en kimono l'attendait devant le temple. Il pouvait avoir une quarantaine d'années. Son visage semblait un parfait ovale.

Clayborne descendit trois marches et s'arrêta devant lui. Ils échangèrent une courbette.

— Mon nom est Oshida, dit l'homme. Je suis le secrétaire du conseiller Kobayashi. Veuillez me suivre.

Puis il se retourna et Clayborne le suivit sur le chemin. Ils descendirent entre les arbres jusqu'à un parc au milieu duquel se dressait, sur une autre éminence, un palais médiéval. Il eut le réflexe d'observer le bâtiment avec son zoom, réalisa la drôlerie de son erreur. Dans sa tête, à Nagoya, les micromoteurs avaient probablement agrandi la focale.

Au centre du parc, ils gravirent le chemin qui menait au palais. Débouchant sur une terrasse, ils traversèrent un jardin dans lequel travaillaient des jardiniers. Il vit de gros poissons rouges dans l'eau d'un bassin. Des carpes, sans doute.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et son guide le précéda jusqu'à la porte d'une pièce devant laquelle se tenaient deux gardes armés de sabres. Ils firent coulisser les portes translucides et Clayborne suivit le secrétaire dans la pièce.

Kobayashi, à leur entrée, cessa d'observer le parc par une fenêtre et se retourna. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un kimono de soie bleue orné d'un fin motif blanc. Il portait la version japonaise d'une barbe. Clayborne s'inclina plus bas que lorsqu'il avait salué Oshida.

Le secrétaire se retira sur une dernière courbette. Clayborne entendit les portes coulisser derrière lui. Le conseiller désigna une petite table basse recouverte de laque noire. Ils s'agenouillèrent de part et d'autre de la table, à même les tatamis.

— Clayborne San, dit Kobayashi, la présence d'un étranger en cet endroit est rare. Le Conseil a décidé d'accepter la requête de Haviland Corporation au vu des circonstances, et parce qu'il s'agit d'une entreprise d'une grande importance dont nous considérons les dirigeants comme honorables.

— Monsieur le Conseiller, dit Clayborne, au nom du président Mannering et de Haviland Corporation, je remercie le Conseil d'Eien

pour avoir accepté de nous accorder cette entrevue. Étant donné ma participation directe aux événements qui nous intéressent, il a été jugé opportun que je représente la compagnie lors de cet entretien.

Kobayashi hocha doucement la tête.

— Nous vous écoutons, Clayborne San, dit-il.

— Les circonstances ont malheureusement voulu qu'Eien et Haviland Corporation se trouvent récemment en situation conflictuelle.

Un oiseau poussa une trille en passant devant la fenêtre.

— Apparemment, poursuivit Clayborne, nos deux organisations souhaitaient faire l'acquisition du même objet. Il s'agissait d'un système d'intrusion très avancé conçu par l'industriel Stefan Carlson, qui l'a nommé Spöke, ce qui veut dire Fantôme en suédois.

— En effet, concéda Kobayashi.

Ce n'était pas que rhétorique. En confirmant ce point, Eien donnait un gage implicite de transparence et de bonne volonté.

Clayborne ignorait ce qu'il avait en face de lui. Bien sûr, dans cet environnement, il était lui-même une illusion digitale. Mais son corps et sa conscience vivaient dans l'appartement de Nagoya. Kobayashi n'avait plus de corps. Huit ans plus tôt, avec seize autres oyabuns ou dirigeants d'entreprise, il s'était rituellement ouvert le ventre, après avoir, espérait-il, transféré son esprit modélisé dans ce Japon idéal et recréé.

Il ne savait pas s'ils avaient réussi, si le dignitaire qui était devant lui n'était qu'un programme intégrant les caractéristiques émotionnelles et mentales de ses modèles humains, ou si les trilliards d'impulsions circulant dans des processeurs holographiques en un quelconque endroit du monde étaient dotées de conscience.

— Je me suis trouvé, reprit-il, sur un navire grec appelé *Marika* en même temps qu'un de vos agents.

Kobayashi hocha la tête en silence.

— Nous pensons, continua Clayborne, que votre agent était à bord afin d'identifier un certain Vincenzo Waltin, avec lequel vous aviez négocié la vente du système de Carlson. Il devait ensuite persuader Waltin de lui remettre le fantôme ou de lui dire où il se trouvait. Ma mission était la même.

— Ce Waltin a donc, également traité avec vous ? Cet individu était vraiment méprisable ! s'exclama le conseiller.

— La réalité est un peu différente. Nous avons été informés qu'une action visant l'élimination du président Mannering était en cours.

Nous avons toutes les raisons de penser que Spöke devait être l'instrument de cette action.

Si les Japonais avaient attendu un gage de transparence en échange, ils devaient être comblés.

— L'élimination du président Mannering !? Mais jamais Eien n'a eu l'intention d'utiliser le système de Stefan Carlson contre Mannering San !

— Nous en sommes conscients, dit Clayborne en levant une main numérique. L'action devait venir de vos concurrents pour l'acquisition du système.

— Ces gens de New York ?

— Nous pensons que cette organisation servait de paravent pour quelqu'un d'autre.

— Mmm. Êtes-vous disposé à me dire pour qui ?

Ils en avaient beaucoup parlé, à Castell One. Lâcher la référence à l'Union, c'était faire savoir à Eien que Haviland avait des informations sur les actions stratégiques des Américains. Koslan avait tranché : pas un mot là-dessus.

— Il pourrait s'agir de l'UABS.

— Vos plus fidèles ennemis... Ce serait logique, mais nous n'avons enregistré aucune trace de l'implication de l'Union dans toute cette affaire.

D'abord, Clayborne se dit que le Japonais lui mentait. Mais l'utilité tactique de ce mensonge était loin d'être évidente.

— Vraiment ? Mais nous savons, dit-il, que Jürgen Bartelsky, l'homme que votre agent a tué en Suède, avait déjà travaillé pour les services de l'Union.

— À notre connaissance, dit Kobayashi, il opérait bien pour cette organisation new-yorkaise. Ce genre de professionnel vend ses services à qui en veut.

Débattre de ce point plus longtemps n'aurait eu aucun sens.

— Effectivement...

— Permettez-moi de vous demander, monsieur Clayborne, si vous êtes responsable de la mort de notre agent.

Rien ne permettait de penser que, si Clayborne niait son implication dans la mort du ninja, son interlocuteur virtuel aurait le moyen de savoir qu'il mentait ; mais à Nagoya, la fille devait avoir la faculté d'enregistrer la variation mentale propre au mensonge, et celui-ci pourrait entraîner des conséquences désastreuses.

— C'est exact, dit-il. Je l'ai tué moi-même. Il m'avait attaqué et je n'avais pas d'autre choix.

Kobayashi caressa quelques instants sa barbe.

— Le destin du combattant, dit-il enfin, est de vaincre ou de mourir. Votre action n'est pas de nature à provoquer un conflit majeur entre nos organisations. Toutefois, il serait bon que vous nous fassiez part des circonstances exactes de votre affrontement.

Le seul fait qu'un de leurs ninjas soit tué par un homme supposé désarmé avait de quoi intriguer sérieusement les maîtres d'Eien. Clayborne exposa comment il avait utilisé Spöke contre lui, sans rien cacher. Mais les Japonais souhaitaient aussi découvrir ce que Haviland savait exactement à propos de leurs tueurs. Il n'avait pas la moindre intention de satisfaire à ce désir ; il insista sur l'extrême rapidité et la formidable précision du ninja mais s'abstint de toute allusion à ses facultés d'empathie.

Haviland Corporation était une des très rares organisations qui, au cours des ans, avaient réuni assez de données pour avoir une estimation relativement précise du potentiel de perception des ninjas d'Eien. Et peut-être la seule à savoir, depuis Melbourne où l'incendie avait détruit les traces utilisables, que la manipulation qui les rendait si rapides, et les tuait à moyen terme, incluait des gènes de mouches. Mais si les enquêteurs grecs avaient analysé l'ADN de celui qui était mort sur le *Marika*, ce serait bientôt dans le domaine public.

Kobayashi parut méditer quelques instants ce qu'il venait d'entendre.

— Me permettez-vous, dit-il, de vous demander si Haviland Corporation est maintenant en possession de ce système ?

Là aussi, les discussions avaient été intenses.

— Personne ne l'est. Il se trouvait dans l'hélicoptère que nous avons détruit et nous pensons que rien d'utilisable ne peut être retrouvé. D'autre part, selon nos informations, il n'y avait qu'un exemplaire du système et les deux personnes véritablement impliquées dans son développement sont mortes.

Le dignitaire resta quelques instants silencieux, les yeux clos. Le Conseil d'Eien délibérait.

— Nous déplorons, dit-il enfin, les circonstances dramatiques qui ont placé nos organisations dans une situation de conflit. Il serait souhaitable d'éviter qu'elle ne dégénère, ce qui serait préjudiciable aux intérêts des uns comme des autres. Sauf agression de votre part, Eien ne prendra donc l'initiative d'aucune action hostile contre Haviland Corporation à l'avenir.

— Je peux prendre le même engagement au nom du président Mannering et de Haviland Corporation, dit Clayborne. Le hasard a seul voulu que nous ayons le même objectif.

Ce qui arriverait encore.

Le conseiller inclina la tête.

— Cet entretien aura été très fructueux, Clayborne San.

— Effectivement. Toutefois, nous désirons vous présenter une autre requête.

Kobayashi sourit.

— Vraiment ? La plupart des organisations qui obtiendraient un engagement de non-agression d'Eien seraient plus que satisfaites de ce résultat.

— J'en suis parfaitement conscient. Mais ce que nous vous demandons ne vous coûtera rien. En termes financiers, du moins...

— Et de quoi s'agit-il ?

— Cela concerne Gianna Caprara, la policière de Milan.

— Cette femme nous a trahis, dit Kobayashi. Elle s'était engagée à nous transmettre sans délai toute information relative à cette affaire. Au lieu de cela, c'est vous qu'elle a choisi de contacter. Elle a ainsi empêché que nous entrions en possession du système de Stefan Carlson. Cela est très regrettable pour elle.

— L'avez-vous tuée ?

— Pas encore. Ce n'était pas prioritaire.

Clayborne eut le sentiment que son avatar numérique était soulagé d'un poids bien réel.

— Je comprends très bien votre colère, dit-il. Toutefois, je crois qu'un important élément d'appréciation vous fait défaut. Il s'agit des motifs qui l'ont poussée à nous informer plutôt que vous.

En sortant du palais, sur les pas du secrétaire, Clayborne entendit un piétinement sur le gravier. Tournant la tête, il vit, à sa droite, un groupe de samourais à cheval qui s'éloignaient du bâtiment.

Lorsqu'il enleva le casque, à Nagoya, il comprit que l'attitude de la fille avait bien été une forme de message. Et tout laissait penser que les dignitaires d'Eien étaient très satisfaits de la négociation qui venait d'avoir lieu.

D'abord, elle souriait.

Et puis, elle était nue.

Clayborne 37

2 août 2039

— Je vous informe que miss Leighton et moi-même avons décidé de mettre un terme à notre relation, dit Mannering.

« Normal, pensa Clayborne. Elle est arrivée au bout de son cycle. »

— Elle quittera définitivement Castell One dans trois jours. Je vous prie de prendre les mesures nécessaires en vue d'assurer sa sécurité.

— Ce sera fait.

— Vous vous souvenez de notre conversation dans cette pièce, il y a deux mois ? Cette discussion au sujet de cette jeune femme et d'un certain fantôme. Et de la relation éventuelle entre les deux.

— Je m'en souviens très bien, dit Clayborne. Je n'ai aucun motif rationnel de penser qu'elle avait une relation avec cette opération. Toutefois, je pense qu'il serait indiqué de vous soumettre à un examen médical approfondi avant son départ.

— Vraiment ? Vous pensez qu'elle m'a empoisonné en douce ? Irradié, peut-être ? Ou laissé dans le corps des œufs qui deviendront des larves et me boufferont en se développant, comme certains insectes ?...

— Honnêtement, monsieur, cette procédure n'est pas vraiment exceptionnelle. Elle a notamment été observée à la fin de vos relations avec Angela Braga, Lindsay MacCormack et...

— D'accord, d'accord ! On ne va pas feuilleter l'album... Vous et votre foutue méfiance... Dites à Whiting de me contacter cet après-midi.

— Je vais m'occuper de ça, dit Clayborne. Il y a autre chose ?

— Oui, dit Mannering, il y a autre chose. J'ai une question au sujet des factures de Wu et Drexler à bord du *Marika*. C'est vous qui leur avez suggéré de choisir une bouteille à quarante et un mille euros ?

— Oui.

— Et cela uniquement parce que vous aviez reçu des ordres qui

vous déplaisaient ?

— Pour autant que je me souviene, c'est la seule raison, oui.

Mannerling rit et soupira, en même temps.

— Après cette histoire de fantôme, tout vous est pardonné pour au moins trois mois, Clayborne. Mais il y a des moments où je trouve que vous êtes encore pire que Jelena.

Mitchell 13

14 mars 2037

— J'ai choisi un extrait de l'Évangile selon saint Matthieu, dit la représentante de l'Indiana. Au chapitre vingt-six, l'annonce de la trahison de Judas.

— Nous vous écoutons, Charlene, dit le révérend Crandall. L'Amérique vous écoute !

Puis, souriant, il fit deux pas en arrière. Restée seule dans le faisceau d'un projecteur, la jeune femme, les mains croisées sur son vaste ventre, se mit à réciter :

— Le soir venu, il se trouvait à table avec les Douze. Et tandis qu'ils mangeaient...

Un léger tremblement de la voix trahissait l'émotion de la fille.

— ... il dit : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera. » Vivement attristés, ils...

— En vérité, je te le dis, tu es la reine des boudins ! s'exclama Mitchell.

Elle avait des traits étonnamment fins dans leur rondeur, de beaux cheveux châtons, des yeux superbes.

— ... qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui va me livrer ! Le Fils de l'Homme s'en va...

— Plongé la main dans ta motte bien grasse, entre tes cuisses de grosse vache !

— ... de l'homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître ! » À son tour Judas, celui qui allait le livrer, lui demanda : « Serait-ce moi, Rabbi ? » « Tu l'as dit », répondit Jésus.

Il y eut quelques secondes de silence, puis le faisceau de lumière s'élargit tandis que Crandall revenait vers la fille comme une planète en costume noir cédant à l'attraction d'un astre de satin bleu.

— Je crois que Charlene, notre Miss Indiana, a magnifiquement dit ce texte de Matthieu, dit-il en tendant une main potelée – sa bague jeta des feux pour la vingtième fois de la soirée – vers la jeune obèse.

L'assistance applaudit avec chaleur.

— C'est ça, dit Mitchell, et tout à l'heure, tu auras le droit de la brouter ! Et pelote bien les courges qui lui servent de nibards !

La jeune femme, souriant au public, repartit vers les coulisses. Elle ressemblait un peu, en beaucoup plus jolie, à Cynthia Morton, une des deux filles qu'il avait sautées au Community College – et le premier coup de sa vie.

— Et maintenant, dit le révérend Crandall, j'appelle Miss Nouveau-Mexique, Abigail !

Un autre quintal de femme fit son entrée sous les applaudissements.

— Bravo, ma vache, cria Mitchell en frappant dans ses mains, tu es encore plus belle que l'autre !

Puis, déployant ses bras sur le dossier du sofa et renversant la tête en arrière, il poussa un cri aigu, un « Yeepee ! » joyeux de plouc en goguette.

Il était euphorique et lucide à la fois. Une lucidité comme jamais peut-être il n'en avait connu. Devant son écran, il jouait au con, riait de filles bien trop belles pour lui, avec lesquelles il n'avait en commun que la morphologie. Chacune d'elles n'aurait eu que des grimaces méprisantes et des mots comme des gifles s'il avait tenté de la draguer. Jodie lui donnait cette force, cette joie de glapir impunément des insultes qui, en toute logique, auraient dû lui revenir en pleine gueule comme de méchants boomerangs. Jodie, merveilleux spécimen de l'espèce menacée des sveltes d'Amérique, fine et verticale comme un hippocampe au milieu des poissons-lunes. Jodie qui avait été là le week-end précédent, Jodie dont le temps finirait, mais qui lui laisserait pour toujours une fierté vivante de séducteur comblé, qu'il emporterait partout comme un talisman intérieur, qu'il pourrait brandir en esprit contre l'arrogance de tous les Apollons de la terre.

« Tu as baisé Sally, Glen. Et des tas d'autres belles femmes, bien sûr... Mais moi, j'ai eu Jodie... »

Clayborne avait dit : immédiatement. Mannering le reçut immédiatement. Jelena Koslan était dans son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le président au moment où Clayborne y entrait.

— C'est miss Leighton.

— Tuée ?

— Enlevée. Ou extraite. Il y a environ cinquante minutes, près de Liverpool. Deux morts et deux blessés graves parmi les hommes attachés à sa protection. On ignore tout de l'identité des agresseurs. J'ai envoyé une équipe sur place.

Mannering resta quelques instants silencieux, puis demanda :

— Vous n'avez rien de meilleur, comme nouvelle ?

— Sait-elle des choses qui pourraient nous créer des problèmes ? demanda la secrétaire générale.

Sherilyn Leighton était peut-être en train d'être torturée ou assassinée ; Koslan n'en avait cure. Seules les conséquences pour la compagnie l'intéressaient. Décidément, cette femme était précieuse.

Mannering soupira.

— Arrêtez de me regarder comme ça, tous les deux ! Notre relation ne lui a pas permis de recueillir la moindre information stratégique au sujet de Haviland Corporation. Et je tiens à préciser qu'à aucun moment elle n'a tenté de me tirer les vers du nez. Quant à la probabilité que j'aie déclamé le projet d'accord avec le gouvernement malais durant mon sommeil, elle me paraît faible. Alors, permettez-moi de me soucier un instant de la vie de cette jeune femme. Quelles mesures avez-vous prises ?

— Toutes les sources d'information que nous avons dans la région sont alertées, dit Clayborne, et nous sommes en contact avec la police anglaise, mais si l'opération est menée proprement jusqu'au bout, nous aurons de la peine à la retrouver.

— Tenez-moi au courant dès que vous aurez du nouveau. Et ne perdez pas une seconde de plus avec moi.

Comme il allait sortir de son bureau, Mannering le rappela :

— Clayborne ?

— Oui ? dit-il en se retournant.

— Vous pensez qu'elle a été enlevée, n'est-ce pas, pas extraite ?

En d'autres termes : victime et non complice de sa disparition.

Clayborne haussa les épaules.

— Elle ne vous a pas tué, dit-il. Mais je ne peux rien exclure...

— Et si on la retrouve en morceaux dans quelques jours, vous en penserez quoi ?

— J'en penserai que le monde est une triste merde, comme aujourd'hui.

Barstow 11

15 septembre 2036

— La détention n'est pas trop pénible ? demanda Subrartal en s'asseyant en face de Barstow, de l'autre côté de la table de métal qui se trouvait au milieu de la pièce.

— Ça ira. Ça ne dure que depuis deux jours et j'ai une petite cellule proprette rien que pour moi. J'ai connu pire.

Ironwood State Prison, à Blythe. Inculpé de violation de domicile et d'infraction à des injonctions officielles. C'était mieux qu'être lardé de coups de couteau.

— Je peux vous conseiller mon avocat, Aaron Hanselman. Je lui ai parlé de vous et il est prêt à vous défendre. Si vous acceptez, je l'en informerai et il prendra contact avec vous.

— D'accord, dit Barstow. Mais parlez-moi du taré qui m'a frappé. On m'a dit qu'il s'appelait Lionel Kelcher, c'est ça ? À l'en croire, il a eu une liaison avec Joan Lockwood.

— C'est le cas. Apparemment, ils se sont rencontrés il y a huit mois environ. Je ne sais pas exactement combien de temps leur relation a duré, mais elle ne semble pas avoir eu un très bon effet sur son psychisme. Pour tout vous dire, ce type s'est évadé il y a quatre jours d'un établissement psychiatrique de Fresno.

— Pas surprenant. Il semblait ne pas être certain d'avoir tué quelqu'un...

— En fait, Kelcher est, ou était, un scénariste de séries TV très talentueux. C'est à lui qu'on doit l'idée originale et tous les premiers épisodes de *California Heroes*.

— Ça ne me dit rien...

Subrartal sourit.

— Oh, je doute que cette série soit très connue sur les bords de la Tamise... Je ne vous étonnerai peut-être pas en vous disant que les chaînes californiennes diffusent des films et des séries basées sur le thème de l'invasion par les armées de l'Union. La cruauté des bibleux fanatiques, le courage des résistants de la République. Parfois l'idylle impossible entre une belle prédicatrice un peu boulotte et un rebelle indomptable et racé. Vous voyez le genre... *California Heroes*, c'est cela en version satirique, avec une sacrée dose d'autodérision. Beveridge et ses pairs y sont de gros cons délirants, mais les héros californiens ne sont pas beaucoup plus gâtés. La série a bien marché et Kelcher, qui jusque-là n'avait eu aucun succès avec ses scripts, s'est rapidement retrouvé bourré de fric. Ce qui, d'ailleurs, a probablement facilité son évasion de l'établissement où il était interné.

— Et quand est-ce qu'il a disjoncté ?

— C'est là que ça devient intéressant. Deux ans à peu près avant que la série sorte sur les écrans, c'est-à-dire il y a environ cinq ans, un certain Peter Gregorian a été retrouvé mort sur une plage, du côté de Santa Monica. Ce type écrivait aussi des scénarios, et il avait longtemps collaboré avec Kelcher durant les années de galère. Pendant un certain temps, ils ont partagé le même appartement.

— Et alors ?

— Alors, il y a trois mois, Kelcher s'est présenté dans un poste de police de Los Angeles et il s'y est accusé d'avoir tué Gregorian. Il a expliqué son geste en disant que ce serait Gregorian qui aurait eu l'idée de *Heroes*, et qu'il lui aurait montré le synopsis des premiers épisodes.

Barstow haussa les épaules.

— Ce genre de chose doit arriver dans le monde merveilleux du show-business, je suppose...

— Je ne suis pas certain qu'il y ait en Californie un seul créateur qui montrerait ses scripts à sa propre mère avant d'avoir fait protéger ses droits. Mais le plus important, c'est que la confession de Kelcher ne tenait absolument pas la route. D'ailleurs, il s'est rétracté peu après, puis s'est de nouveau accusé, avant de revenir une nouvelle fois sur ses aveux, et ainsi de suite... Et chaque version du meurtre était différente. Dans l'une d'entre elles, il a même été jusqu'à prétendre qu'il avait poignardé Gregorian. Or, le corps ne portait aucune trace de coups de couteau. D'ailleurs, l'autopsie a conclu à la noyade. Il n'a pas fallu très longtemps aux psychiatres pour faire interner Kelcher.

Le mugissement d'une sirène éclata dans le bâtiment, faisant sursauter Barstow qui caressait du bout des doigts la suture de sa lèvre fendue.

— Faites comme moi, dit Subrartal en s'asseyant sous la table de métal.

— Qu'est-ce que vous faites ?...

— C'est un exercice de défense civile. Préparation en cas de bombardement américain ou de tremblement de terre. Il est obligatoire de jouer le jeu dans tous les bâtiments publics et ceci en est un. Allez, dépêchez-vous ! Si un gardien entre durant l'exercice et que vous êtes toujours sur votre chaise, vous serez en infraction et cela compliquera encore vos affaires.

En soupirant, Barstow alla s'asseoir à côté du détective, sous la table.

— Pendant qu'il me tapait dessus, Kelcher a mentionné un chalet que Joan Lockwood aurait possédé à Banff. Vous saviez cela ?

— J'avoue que non, dit Subrartal. Vous voudriez que j'aille y faire un tour ?

Barstow sentit quelque chose en lui, comme la rupture d'un ressort ou l'acceptation d'un échec. Passer plus de temps à courir derrière des ombres n'était pas une chose qu'il devait à sa mère.

— Pas la peine, dit-il. Cette histoire est trop pourrie. Je ne trouverai rien qui me soit utile. Et j'en ai marre. Comment s'appelle votre avocat, déjà ?

— Hanselman. Aaron Hanselman.

— J'espère qu'il est bon, dit Barstow. Parce que je suis très impatient de revoir Londres.

Caprara 14

20 septembre 2039

— Il faudra encore du temps avant que nous puissions émettre un pronostic sérieux, conclut le docteur Schöderer. Des mois. Mais je pense que nous pouvons être prudemment optimiste.

Gianna espérait que Clayborne, qui se tenait de l'autre côté du lit,

près du médecin, ne voyait pas les lamies dans ses yeux. La dernière chose dont elle avait envie était de montrer une faille à ce con de protecteur.

Surtout qu'il était loin d'être con.

Bartolomew était assis devant elle, à côté du lit. La main de Raffaella disparaissait dans celle du géant brun.

Clayborne leur avait présenté Schöderer, un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux coupés en brosse, comme l'un des responsables de la clinique.

Raffaella était diaphane et faible, ce qui, avait dit le médecin, était normal compte tenu de la lourdeur du traitement qu'elle subissait. Mais elle souriait.

— Si vous n'avez pas d'autre question de nature médicale, je vais vous laisser, dit Schöderer.

Quand il fut sorti, Clayborne dit :

— Je propose que nous laissions monsieur Menghini un moment seul avec son épouse.

— Oui, murmura-t-elle.

Dans le couloir, ses larmes rompirent leurs pauvres digues.

« Merde ! pensa-t-elle, fermant les yeux, plaquant une main sur son visage, la paume sur la bouche et les doigts sur le front, s'il me tend un mouchoir, je le tue !... »

— Vous voulez que je vous laisse seule, vous aussi ?

Elle renifla.

— Non, ça ira.

— Venez par ici.

Il ouvrit la porte d'une petite salle de conférences. Ils s'assirent.

— Café ?

— Oui.

Il eut la grande intelligence de ne pas faire de commentaire. Il remplit deux tasses à une petite machine dans un coin de la salle.

— Voilà.

— Merci, dit-elle.

Elle but une gorgée, essuya ses yeux avec la petite serviette de papier qu'il avait posée sur la sous-tasse. Le café était bon, ce qui était un signe de civilisation.

— Et merci pour le reste, reprit-elle quand elle put parler. Merci

pour elle.

— Je vous l'ai dit, nous respectons nos engagements. Vos informations nous ont été précieuses.

— Vous avez retrouvé Waltin ?

— Oui. Et le fantôme qui allait avec.

— Et c'était quoi, exactement ?

— Un cauchemar quantique. Et une incroyable machine à tuer.

— Et maintenant, c'est vous qui l'avez ?

— Personne ne l'a.

Il lui expliqua brièvement ce qui s'était passé sur le *Marika*. Un récit qui laissait subsister beaucoup de zones d'ombre, mais en ce qui la concernait, l'essentiel y était.

— Le Japonais est mort !?...

— Oui.

Il lui fallut un moment pour assimiler vraiment cette nouvelle.

— Vous en êtes sûr ?...

— Absolument, dit-il. Ils sont extrêmement performants, mais pas immortels.

— Et que va-t-il se passer, maintenant ? Je veux dire à mon sujet ? Je m'étais engagée envers eux. Est-ce que vous pensez qu'ils vont... m'en envoyer un autre ?

— Non. Ils ne le feront pas. C'est quelque chose que nous avons négocié avec eux. C'est quelque chose que j'ai négocié.

— Vous avez négocié ma vie !?

— On peut le dire...

— Contre quoi ?

— Eh bien... Ils souhaitaient que des entreprises qu'ils contrôlent obtiennent le monopole de la distribution de certains de nos produits dans la zone Asie-Pacifique. Mais rien n'aurait pu les convaincre s'ils avaient jugé que vos motifs n'étaient pas honorables. Le terme est très mal choisi, mais je dirais qu'ils sont l'incarnation de certaines valeurs traditionnelles.

Elle fit tourner quelques instants la petite cuillère à café entre ses doigts.

— Vous aviez ce que vous vouliez. Vous auriez pu vous en foutre...

— Non, dit-il.

C'était l'expression d'une attitude morale, ou alors il avait craqué

pour elle. Elle n'avait pas envie de savoir.

— Je crois que je me suis trompée sur votre compte.

Il sourit.

— Merci de l'admettre.

Elle sourit à son tour. Puis elle demanda :

— Eien. Vous êtes allé... chez eux ?

— En quelque sorte, oui.

— Comment est-ce ?

— C'est du Kurosawa.

Et cultivé, avec ça.

— Intéressant. Mais que sont-ils vraiment ?

— Je l'ignore. Des logiciels gérant un empire économique, ou peut-être l'avenir de l'humanité.

— Heureuse de savoir qu'elle en a un. Je peux vous poser encore une question ?

— Allez-y.

— Quand nous avons parlé du ninja, à Milan, vous m'avez dit que je ne pourrais pas lui mentir. Qu'est-ce que vous vouliez dire exactement ?

— Je vous le dirai peut-être un jour...

— Et cela dépendra de quoi ?

— Du choix que vous ferez. Il y a une place pour vous dans mon équipe. Quand vous le voudrez.

La petite cuillère se remit à tourner.

— Je ne me suis jamais imaginée travaillant dans une organisation comme la vôtre, dit-elle. Mais si un jour c'est le cas, vous serez le premier à le savoir.

Il hocha la tête.

— D'accord. Vous savez, durant des semaines, je vous ai crue morte. Depuis le moment où le ninja est arrivé sur le *Marika*.

— Ne me dites pas que vous avez eu peur pour moi.

— J'ai eu peur pour vous.

Il fallait qu'ils repartent avant qu'il la demande en mariage.

— Il y a une chose que je souhaiterais savoir, dit-il. C'est de la simple curiosité : où étiez-vous cachée ?

Elle n'allait pas rater ça.

— Je vous le dirai peut-être un jour...

Ils burent un autre café, puis elle rejoignit Bartolomew au chevet de Raffaella. Ils partirent une demi-heure plus tard. Clayborne les accompagna jusqu'à l'héliport.

— J'espère vous revoir, dit-il en lui tendant la main.

— Peut-être... En attendant... Eh bien, l'opération contre votre président a échoué, et Raffaella a de bonnes chances de guérison. Que pourrions-nous souhaiter de plus ?

— Je me le demande. Mais rien n'est jamais acquis.

Lorsque l'hélicoptère décolla, elle le vit reflété dans la façade de verre bleu de la plus haute tour carrée. Autour de la forteresse, une bourgade était sortie de terre : des maisons blanches construites pour la plupart dans le style caractéristique de la région, avec des toits de tuiles romaines et des cours intérieures. Elle se demanda à quoi cela ressemblerait de travailler dans un environnement comme celui-ci. Elle se demanda comment elle pourrait concilier ça et sa relation avec Ettore. Elle se demanda jusqu'à quand ce serait décisif.

Clayborne 39

23 août 2039

Herbie l'attendait devant la chapelle de la Sainte-Trinité, une des dix que l'on trouvait alignées le long du mur ouest.

La Mezquita de Cordoue était pour Clayborne le bâtiment le plus fascinant du monde. La guerre des années vingt rendait encore plus improbable et magnifique la réalité de cette cathédrale au milieu d'une mosquée, de ce clocher dressé autour d'un minaret, de la coexistence enchevêtrée des symboles de mondes rivaux. Au plus dur du conflit, musulmans et chrétiens avaient respecté sans faillir l'engagement de ne pas se combattre à proximité de l'édifice.

Lorsque, au XIII^e siècle, le christianisme avait supplanté l'islam en terre d'Andalousie, la succession s'était faite en douceur entre deux avatars d'un système de pensée centré sur le divin. À cette époque, l'islam avait pu être tolérant parce qu'il s'était trouvé en phase avec elle.

Herbie portait un pantalon de coton et un tee-shirt sur lequel était imprimé le dessin d'un taureau grattant le sol et soufflant furieusement par les naseaux. Un sac à dos était accroché à son épaule. Plus touriste que ça, on n'y aurait pas cru. Clayborne s'arrêta à côté de lui.

— Excusez-moi, mon frère, vous n'auriez pas l'horaire des confessions ?

— Ce ne serait pas un luxe, dit Herbie. Pas avec l'adjoint que tu as...

— Épargne-moi ça, tu veux...

— Merde, Adrian, un sataniste ! Tu te rends compte de ce que ça représente ? Tu as une idée des énergies obscures qu'il peut invoquer ?

— Pas vraiment, non, reconnut Clayborne.

Un instant, il revit Casady, comme il l'avait surpris dans son salon, ce fameux soir. Agenouillé dans la lumière de quelques bougies, devant le grand crucifix de bois suspendu à l'envers, comme celui qu'il portait sur la poitrine, et Jésus la tête en bas, ruisselant du sang d'il ne savait quel animal. Le concept de foi lui avait rarement paru aussi déroutant.

Au début, les Américains avaient tenté d'utiliser ça contre Haviland, mais tout le monde avait semblé s'en foutre à l'exception des bigots les plus fervents, déjà acquis de toute façon ; les autres citoyens de l'Union avaient continué à acheter des produits de la compagnie au marché noir.

— Comme tu veux... Je me suis laissé dire que tu avais fait une croisière agitée, dernièrement.

Un groupe de touristes approchait de la chapelle et ils commencèrent à déambuler entre les colonnes soutenant les voûtes striées de rouge et de blanc.

— Oui, et cela en valait la peine. On les a baisés, Herbie. Ghost, c'est terminé. Malheureusement, j'ai perdu une de nos agentes. Une fille formidable. Ça me fait mal.

— Je comprends. Je prierai pour elle.

— Merci pour ça. Il paraît que tu as des informations urgentes pour moi.

C'était ce que le Chroniqueur avait dit dans son message. Clayborne était curieux d'apprendre ce qu'elles pouvaient être dans le contexte actuel. L'échec de l'opération Ghost devait créer de sérieux remous au Cénacle. Après tout, une bonne partie de ce type d'actions avait pour but d'y réaffirmer la prééminence de Beveridge et de ses alliés.

— Oui. Ça me semble effectivement très urgent. Et après ce que tu viens de me dire, je crois que tu vas être surpris. J'espère que tu n'as pas oublié ton valideur.

— Jamais quand je viens te voir. Déballe.

— L'opération Ghost se déroule comme prévu.

Passé la surprise, Clayborne ne put s'empêcher de rire.

— Herbie, mon nègre, qu'est-ce que tu me racontes ?! Tu ne m'as pas habitué à me livrer des informations périmées.

— Périmée, mon cul, dit Herbie. Elle date de cette nuit ! Et tu sais que ma source est en béton.

Clayborne eut un léger sentiment de vertige.

— De cette nuit ? Attends... Ce n'est pas possible, bordel ! Le fantôme de Carlson n'existe plus. Ses concepteurs sont morts. C'est une pure intox de Beveridge et Fuller à l'usage des membres du Cénacle !

Le Noir haussa les épaules.

— C'est tout ce que je sais... Je te contacte dès que j'ai du nouveau.

— Oui. Vaudrait mieux...

— Compte sur moi, Adrian. En attendant, merci de financer nos œuvres...

Clayborne 40

25 août 2039

Mourad Misraki sortit de sa piscine. Ruisselant, il prit une serviette sur une chaise longue et frotta quelques instants son corps velu et râblé d'ancien lutteur.

Sa maison, à Hambourg, était surveillée en permanence par des gardes armés, et un réseau de caméras était déployé à l'intérieur de la résidence ainsi que dans le parc. Les activités de Misraki, qui incluaient l'escroquerie de haut vol et la revente de secrets technologiques volés, tendaient à lui valoir un certain nombre d'inimitiés qui justifiaient pleinement les investissements consentis en matière de sécurité.

S'étant essuyé, il s'allongea sur la chaise longue et alluma un cigare dont la première bouffée monta vers le ciel allemand.

Quelques minutes passèrent. Misraki semblait s'être assoupi. Le cigare, maintenant, se consumait dans un cendrier.

Il y eut un bruit, hors du champ de la caméra – un sac de voyage posé sans précaution sur le gravier. Misraki ouvrit les yeux, se redressa. Il fouilla quelques instants du regard les alentours de la piscine, puis il finit par appeler :

— Kristoff ?

Il n'y eut pas de réponse et, plus fort, il répéta :

— Kristoff ?

Une lame invisible lui ouvrit le ventre.

L'assassinat de Mourad Misraki avait eu lieu le 8 mars 2038. C'était le plus récent intégré dans le Corpus avec la référence « Fantôme ». La technologie de la furtivité avait progressé : le taux de *glasmoke* était très faible, même avec les logiciels les plus avancés.

« Oui, pensa Clayborne en enlevant son casque, mais Castell One et la maison de ce connard, ce n'est pas la même chose ! »

L'air vibra d'un signal effrayant, le cri strident d'un oiseau de proie, le vacarme obscène d'un klaxon géant.

Et Clayborne, sautant sur ses pieds, voulut que ce soit une erreur, qu'une connerie de surcharge dans un putain de circuit ait déclenché gratuitement le terrible appel, et son corps était glacé, et il courut vers l'appartement du président. Il franchit le sas et fut dans l'entrée, et il courut encore, jaillit dans le salon, il y chercha Mannering et n'y trouva personne, et il pensait : « Non, non, merde, non !... » Il entra dans la salle à manger, et le président n'y était pas ; il se rua dans le bureau désert, il courut jusqu'à la chambre à coucher, et sa course finit là, parce que Mannering était sur le lit.

Alors il se sentit complètement, impitoyablement vide.

Il resta quelques secondes appuyé contre le cadre de la porte, à regarder le président, le pistolet dans sa main, les fragments de cerveau sur le mur et l'oreiller. Le sang.

Quelque part en Clayborne, une implosion dévorait tout : la force, la volonté, l'espoir.

Il sortit de sa prostration quand Whiting et deux autres médecins furent derrière lui.

— Nom de Dieu, Clayborne, est-ce que ?!...

Il se redressa, regarda Whiting.

— Oui, dit-il. Et non, vous ne pouvez rien faire. Dans l'entrée, il fut saisi d'un tel vertige qu'il s'arrêta quelques instants, le dos contre le mur, face à *L'Absence*, la grande toile qui représentait un homme seul dans l'attente ou le souvenir.

Puis il quitta le cercle intérieur.

Fuller 7

21 août 2039

— Effectivement, dit Fuller, selon la personne avec laquelle je suis en contact, l'opération se poursuit de manière satisfaisante.

— Excusez-moi, dit Peter Morrow, si j'interviens encore une fois sur ce point, mais il me semble absolument nécessaire que le Cénacle ait plus d'informations à ce sujet.

— Je ne vous comprends que trop bien, Peter, dit Fuller, mais je ne peux transmettre que les informations dont je dispose, et j'ai déjà exposé à quel point les personnes qui opèrent dans cette action sont avaras à ce sujet. Croyez-moi, je voudrais pouvoir vous en dire plus.

Après la réunion, comme souvent, il rencontra Beveridge en privé dans le bureau présidentiel.

— Je commence à me demander si ça va vraiment marcher, cette histoire de fantôme, soupira Beveridge. C'est vrai qu'on ne sait pas où on en est, et si ça finit en eau de boudin, ça risque de se retourner contre nous...

— Ne t'inquiète pas pour ça. En cas d'échec, Morrow n'en tirera pas un grand bénéfice, puisque ça ne nous aura rien coûté. Mais je reste convaincu que ça va marcher. Je ne sais pas comment ils ont eu Hirsch, mais de la même manière, ils auront Mannering.

À moins que les informations arrivant sur le bureau de Clayborne, via Morrow et le grand Noir, ne lui permettent d'empêcher ça. Il était impatient de savoir où Jerry Wiltman allait rencontrer le Chroniqueur, cette fois-ci : dans une église, un stade, un cinéma ?...

Fuller et Beveridge étaient des amis d'enfance. Leurs parents étaient

voisins à Fort Worth. Ils avaient étudié ensemble au collège, et plus tard à l'université, à Austin. Histoire, théologie, sciences politiques. Ils parlaient avec passion de la place de la religion dans la société américaine. Face à la montée des turpitudes, Thomas Beveridge rêvait d'ériger une forteresse biblique à l'échelle du pays. Il y avait eu de belles discussions, des nuits entières, avec des chrétiens convaincus comme avec des athées. Parfois, quand tout ce petit monde avait bu trop de bière, cela avait fini par des insultes ou des débuts de castagne.

Beveridge se voyait bien en grand pasteur de l'Amérique.

Après l'université, leurs chemins s'étaient séparés. Beveridge avait commencé une double carrière de prédicateur et d'agent immobilier, tandis que Fuller était recruté par la CIA. Ils s'étaient retrouvés une dizaine d'années plus tard, à l'occasion d'un meeting de Beveridge qui venait de s'engager dans la voie de la politique en fondant l'American Biblical Party. Fuller y avait adhéré le même jour. Et la roue de l'Histoire avait tourné. Il y avait eu les réunions, les débats, les victoires et les revers. Et puis, un jour, la dynamique religieuse était parvenue au point de non-retour, la ferveur américaine avait atteint une masse critique, libérant la sublime énergie du grand soir.

Et maintenant, la révolution biblique n'avait plus d'élan. L'isolement du pays ramassé sur son intransigeance et ses valeurs entravait la machine économique. La rigueur des Commandements irritait les esprits. La ferveur ne transcendait pas les problèmes, la prière ne soulageait pas de tout. Les critiques se multipliaient sur les murs et dans les discussions des chrétiens. C'était normal. Le temps était venu d'une seconde phase, mélange de consolidation et d'assouplissement, de rigueur et d'ouverture.

Et Beveridge, dans la forteresse du Cénacle et de ses convictions, ne le voyait pas.

Lorsqu'il lui avait parlé des duettistes dont le fantôme avait tué Rodney Hirsch, Fuller ne mesurait pas totalement les conséquences que l'assassinat de Mannering et la continuation de la prééminence de Beveridge pourraient avoir. Dans l'intervalle, il avait eu le temps d'y penser.

Le Père fondateur conduisait l'attelage vers le gouffre, et il fallait l'arrêter. Certains Apôtres l'avaient compris.

Fuller avait insisté, lors de ses rares contacts avec Perrez, pour en savoir plus sur l'opération Ghost. En vain. Il ne restait qu'à espérer que ce que Morrow transmettait à Clayborne suffirait à enrayer le mécanisme.

Plus que jamais, la révolution biblique était entre les mains de Dieu.

6 septembre 2039

Il ne l'avait fait qu'une seule fois. Avait-il eu tort d'être aussi respectueux ? Trahir plus souvent le serment fait à Brian Mannering lui aurait-il permis de lui sauver la vie ?

Il n'avait pas de réponse.

Une seule fois, il avait violé la règle du cercle intérieur – sans parler de celles où ils n'étaient pas dans l'appartement présidentiel, et qui pour cette raison ne comptaient pas. Une intrusion très brève, en pleine nuit. Onze secondes et trente-quatre centièmes d'espionnage indigne, et pas mal de honte.

« Toutes les nuits, pensa-t-il, j'aurais dû les espionner toutes les nuits, longtemps, enregistrer leurs paroles, les regarder baisser, envahir leur intimité sans vergogne. »

Il lança l'enregistrement.

L'obscurité. Un souffle, presque un murmure. Le glissement d'un bras ou d'une jambe sur un drap.

Déjà fini. Un minuscule fragment d'existence. Deux personnes, dont l'une était peut-être encore vivante.

« *Play it again, Sam !* »

L'obscurité. Un souffle, presque un murmure. Le glissement d'un bras ou d'une jambe sur un drap.

Audio seulement.

Un souffle, presque un murmure. Le glissement d'un bras ou d'une jambe sur un drap.

Amplification à deux et demi.

Un souffle – ou un murmure ? Le glissement d'un bras ou d'une jambe sur un drap.

Amplification à quatre, analyse et filtrage.

— Evais... mer... stin.

Et le glissement sur le drap.

Il poussa encore l'amplification et activa un deuxième niveau de filtrage.

Sherilyn Leighton murmura :

Mitchell 14

22 mars 2037

Mitchell se réveilla et c'était là.

L'enseigne de l'épicerie Grabowsky brillait au-dehors.

C'était là, dans son passé.

Il cria, et ce fut, en plus bref, le hurlement d'un chiot brûlé vif.

Sanglotant, il se débattit dans la pénombre rougeâtre, agita ses jambes énormes, se donna des coups de poing dans les flancs. Puis d'un élan comme un spasme, il s'assit au bord du lit ; il se leva d'un bond, comme il ne l'avait pas fait depuis quinze ans.

Marchant vite et pleurant toujours, il heurta de l'épaule et du bras l'encadrement de la porte, continua, vit un éclair blanc quand il buta de plein fouet contre le mur du couloir, tourna sur lui-même, percuta une porte, un meuble, s'abattit sur le sofa, au milieu du salon.

— Oh non, mon Dieu, non !...

C'est à peine s'il pouvait articuler ces mots simples.

— Non, non, non ! Oh Seigneur...

Il supplia longtemps, dans la luminosité rougeâtre plus forte ici, puisqu'il ne baissait jamais le store du salon.

Si Dieu souscrit à sa négation, il n'en fit rien savoir.

Brusquement, il alluma la lampe posée sur la petite table ronde à côté du sofa, ouvrit le tiroir, y tendit une main tremblante pour y prendre sa bible. Lire la parole divine, s'en remplir, comme un plongeur en détresse le fait de l'air contenu dans une bouteille de secours.

Il hurla, comme l'aurait fait un possédé, jeta sur le sol, avec terreur et dégoût, ce que ses doigts venaient de ramener.

Le livre s'était ouvert en tombant. Sur la page gauche, un athlète antique s'élançait presque nu pour un tour de stade.

Un torse occupait l'autre page.

Une superbe étude au crayon, qui disait la félinité d'un corps. Les dentelés couraient sur la poitrine, traçant sur le sternum un sillon magnifique. Des faisceaux de muscles jaillissaient d'un point précis, en haut du bras, entre biceps et triceps, pour s'épanouir et dessiner l'épaule. Du cou, on voyait juste assez pour le deviner fort sans épaisseur. Les traits s'arrêtaient là, avec précision mais douceur : tout le contraire de la section rectiligne de ciseaux dans le papier, de la décapitation d'un corps. Il eut la vision du visage de Glen, dans le clair-obscur du hangar.

Les dorsaux en V déployaient leur harmonie. Le dessin se terminait à la hauteur des hanches comme au niveau du cou, mais les abdominaux sculptés formaient une double échelle qui semblait entraîner l'observateur vers des profondeurs intimes sur lesquelles, par pudeur, on aurait étendu le blanc du papier.

Mitchell plaqua ses deux mains sur sa bouche, l'une sur l'autre, comme pour contenir un flot de vomissures. Mais c'était une autre nausée qui maintenant le faisait trembler.

Sans réponse, il avait levé les yeux. Appuyé contre une grosse poutre carrée, Prinsky, les bras croisés, l'observait.

— Lyndon, les mecs comme toi me font craquer.

Il avait sursauté, lâché la liste et le stylo.

— Pourquoi tu me dis ça ?!...

Majestueux dans le clair-obscur, fort et félin dans son tee-shirt, Prinsky s'était marré.

— Pourquoi ? Tu demandes pourquoi ?

— Ouais, je te le demande !

Et l'athlète avait marché vers le poussah.

— À cause de ton corps.

Brusquement, il avait été glacé. Il avait reculé devant cette machine belle et puissante qui, soudain, dans la lumière, la poussière, l'odeur de cet endroit, lui faisait terriblement peur.

— Mon corps ?... Mais qu'est-ce que tu...

Juste après ses lourdes fesses, sa tête et son dos avaient heurté la paroi du hangar. Ses paumes s'étaient plaquées contre les grosses planches de sapin.

— Ce que je veux dire ? Je veux dire qu'avec ton ventre, tu ressembles à un de ces petits anges, sur des peintures anciennes. Tu connais ça mieux que moi, c'est toi l'artiste, après tout...

Ce n'était pas vraiment de la peur.

Prinsky s'était arrêté à un pas de Mitchell. D'une main, il avait saisi son tee-shirt juste au-dessus de sa ceinture et l'avait soulevé, le sortant de son jean et découvrant son ventre rond.

— Regardez-moi ça !...

De son autre main, il s'était mis à lui tripoter le ventre, serrant doucement sa graisse entre ses doigts.

— Si c'est pas mignon...

— Glen, arrête ! Il ne faut pas !...

Prinsky avait dit :

— Pourquoi ? Parce que c'est un péché ? Mais en Amérique, presque tout est un péché !

Il continuait à pétrir les tissus adipeux de Mitchell, serrant et relâchant les bourrelets dans sa main, tendrement.

Mitchell avait senti, avec un infini désespoir, le premier élan d'une érection.

— Ça t'étonne, ce que je fais ? Après tout, je baise des tas de jolies filles que tu aimerais bien te taper, non ? C'est pas vrai, ce que je te dis ?

— Euh...

— Bien sûr, que c'est vrai. Des filles comme Sally Beringer... C'est vrai qu'elle est chouette à baiser, Sally. Tu sais ce que je préfère, avec elle ? C'est quand je lui roule un patin et que je glisse mon autre main sous son jean. Elle ouvre le bouton en métal – juste le bouton, hein, pas la fermeture Éclair. Elle fait toujours ça, sans cesser de m'embrasser... J'avance la main, elle glisse sous sa culotte, elle arrive dans les poils. J'entends le petit bruit de la fermeture qui s'ouvre un peu toute seule, et puis je suis déjà sur sa fente. Alors là, j'écarte les rideaux, quoi !... Et puis j'enfonce mon doigt dans sa chatte. C'est chaud, c'est mouillé. Et pendant qu'elle mouille, moi, je bande.

La main de Glen continuait à malaxer sa graisse.

— Juste comme maintenant...

« Arrête, Glen ! avait-il pensé, arrête ! »

La même prière s'adressait à son sang, à son sexe, avec le même insuccès.

Prinsky s'était tu, avait arrêté de le triturer.

— Touche-moi !

— Glen...

— Vas-y, touche mon corps, touche mes muscles !

Il avait palpé le buste de Prinsky. Touché les abdominaux, refermé ses doigts sur les bras, les épaules, et tout cela lui avait semblé aussi dur que le bois contre lequel il était appuyé.

— Tu vois, Lyndon, pour moi, c'est ça, un corps d'Américain. Sally, elle aime ce corps. Et toi aussi, tu l'aimes.

Mitchell bandait avec fureur.

— Évidemment que ça me plaît que toutes les filles du collègue soient prêtes à s'étriper pour coucher avec moi. Mais ce que je voudrais vraiment, c'est faire l'amour avec un petit ange comme dans les décorations de Noël.

Puis Glen avait pris sa main grassouillette et l'avait posée sur son bas-ventre.

— Ce serait dommage, avait-il dit, de ne donner ça qu'à des petites connes...

Alors Mitchell avait ouvert le jean de Prinsky, glissé la main dans son slip et refermé les doigts sur son sexe dressé.

Puis, s'étant agenouillé, il l'avait pris dans sa bouche comme si toute l'année scolaire, avec ses contraintes, ses joies, ses moments d'infinie déprime et même son dépucelage avec Cynthia Morton, en septembre, n'avait été qu'un interminable prélude à cet instant.

C'était là, dans sa vie.

Clayborne 42

28 septembre 2039

Tout cela s'éteindrait un jour.

Il était 3 heures du matin. Le ciel était superbe. Tour à tour, au hasard, il focalisa sa vision sur quelques étoiles dont il ignorait le nom.

Un jour, un jour si lointain que l'esprit avait de la peine à concevoir un tel amoncellement de temps, les étoiles mourraient. C'était injuste et triste. De tout ce qui avait jamais existé, cela au moins aurait mérité d'être éternel : les feux des étoiles – même si depuis longtemps plus personne n'était là pour les voir.

Mais Clayborne était contraint de se résigner. Il ne pouvait rien

pour elles.

Lentement, il fit ce voyage mental, cette opération vertigineuse qui le ramenait de sa méditation cosmique à la dimension humaine et donc infime de ce qui l'entourait.

Ce qui l'entourait, c'était le parc où soufflait un vent léger, la villa silencieuse, la chambre où dormait une jeune femme, et les questions qui le tourmentaient.

Avait-il failli ? Sherilyn Leighton avait-elle tué le président ?

Ou pouvait-il penser qu'il n'avait pas commis d'erreur, pas échoué dans sa mission parce qu'elle n'avait jamais été de protéger Brian Mannering contre lui-même ?

Il retourna se coucher, sans réveiller Victoria.

Barstow 12

4 octobre 2039

C'était un mardi après-midi et il y avait peu de monde au club.

Après la musculation, en pénétrant dans le vestiaire, il se heurta au type qui en sortait. Ce devait être un tout nouveau membre : il ne l'avait vu qu'une ou deux fois auparavant. Tous deux s'excusèrent et il enleva son survêtement avant de se rendre au hammam.

Celui-ci était désert. Après quelques minutes dans la vapeur, Barstow réalisa soudain qu'il était en train de s'assoupir. La nuit précédente, il avait traité un Russe qui avait quitté Saint-Petersbourg avec une partie du trésor accumulé par le gang dont il faisait partie depuis six ans. Très belle opération : le compte en banque de Barstow s'était rarement aussi bien porté.

Et pourtant, il avait le sentiment que tout cela finirait bientôt.

Cela prendrait encore quelques années. Mais à terme, il y aurait des systèmes automatisés d'analyse ADN dans tous les coins, les contrôles seraient systématiques au point qu'on ne pourrait pas louer une voiture ou faire soigner une luxation sans y passer, et il y aurait une banque centrale de données, avec tellement de cerbères informatiques qu'on ne pourrait plus la bidouiller.

Ne plus pouvoir changer d'identité, ce serait comme perdre la

capacité de voyager. Ce serait une porte fermée à jamais, une dimension perdue, un appauvrissement. C'était ce qui l'attristait dans l'histoire. Parce qu'il n'avait pas de crainte pour lui-même. Il trouverait sûrement autre chose à faire qui le branche. Et surtout, d'ici là, il aurait assez de fric pour être à l'abri du besoin avec Karen et...

Il avait perdu son bracelet.

Il poussa un juron. Il avait dû le perdre en travaillant sur une des machines – il se souvenait de l'avoir porté au moment où il passait son survêtement. Donc, il allait le retrouver. La clientèle du club n'était pas du genre à voler un objet personnel égaré par un membre. Il en parlerait à la réceptionniste avant de partir.

Quelqu'un pénétra dans le hammam. Barstow, d'abord, ne distingua qu'une haute silhouette au travers de la vapeur. Puis, l'homme s'étant approché, il reconnut le nouveau membre contre lequel il s'était cogné dans le vestiaire. L'homme était athlétique et semblait avoir une trentaine d'années ; il portait une serviette blanche nouée autour de la taille, comme il était d'usage.

Il s'approcha de Barstow, qui leva la tête pour le regarder. L'homme tendit la main et dit :

— C'est à vous, je crois.

— Oh, je... Oui, merci ! J'y tiens beaucoup... Où l'avez-vous trouvé ?

Il prit le bracelet et le remit à son poignet.

— Quelle importance ? demanda l'homme.

Il souriait dans la vapeur. Lentement, il leva l'autre main, le poing fermé, jusqu'à la hauteur de son épaule. Quand il l'ouvrit, Barstow mit trois secondes à voir ce qui en tombait.

C'était une petite plume blanche.

Clayborne 43

11 février 2040

Herbie apparut au tournant de l'allée, regarda en direction de la villa, vit Clayborne sur la terrasse et se mit à traverser la pelouse. À mi-chemin, comme il passait entre le chêne et le hêtre, il lui adressa

un salut de la main. Clayborne y répondit d'une inclinaison de la tête, puis, quand le grand Noir fut presque arrivé jusqu'à lui, se leva et contourna la table blanche.

Ils se serrèrent la main, fort et presque longtemps, et chacun avait posé son autre main sur l'épaule de l'autre homme, avec un synchronisme spontané.

— Oh ! mon ami, ça me fait plaisir de te revoir, dit Herbie. Comment est-ce que ça va ?

— Pas trop mal, Herbie. Pas trop mal. Simplement, il y a des choses qui prennent du temps.

— Je comprends ça... J'ai beaucoup prié pour toi, tu sais.

— Je te remercie pour ça. Assieds-toi. On est toujours au malt ?

— J'allais te le proposer, dit Herbie en prenant place sur une des chaises de métal forgé, en face de celle de Clayborne.

— Charles, mets-nous deux Springbank.

Le petit robot-bar, qui attendait immobile près des portes-fenêtres, roula jusqu'à la table. Ils entendirent quelques bruits légers à l'intérieur de son corps cubique, puis une trappe coulisssa et les deux verres furent présentés sur un plateau, à l'extrémité d'une tige télescopique.

— Merci, Charles, dit Clayborne, prenant les verres et les posant devant eux.

Le robot réingéra son plateau et retourna d'où il était venu.

— À nous tous, dit Herbie, levant son verre.

— Ouais, dit Clayborne. Et à nous deux en particulier.

La première gorgée bue, Herbie eut une brève moue de connaisseur, puis, considérant la façade de la villa et, se retournant, le petit parc avec ses quelques arbres, dit :

— Bel endroit pour faire une pause, mon salaud... Qu'est-ce qui t'a fait choisir l'Argentine ?

— Le hasard... C'est une propriété de Haviland. Tu ne m'imaginais pas au fond d'une grotte ou dans une cellule de cloître, non ?

— Non, pas vraiment. C'est cet enculé de Casady qui assure l'intérim ?

— Oui, et il le fait très bien...

— Un de ces jours, il faudra que tu choisisses, Adrian. Ce sera lui ou moi.

— M'emmerde pas, Herbie. On dirait une tante qui fait une scène à

son amant. Et tu ne m'as jamais dit que le fric de Haviland Corporation sentait le soufre...

Le Noir soupira, avec un geste de dégoût.

— Parlons d'autre chose, décida-t-il. Tu penses que Mitral va assurer ?

— Il semblerait. De toute façon, le conseil l'a élu et ils sont censés savoir ce qu'ils font. D'ailleurs, chez Haviland Corporation, il est d'usage que le vice-président succède au président si celui-ci disparaît. Évidemment, il n'aura jamais le charisme et le rayonnement de Mannering, mais il fait bien son boulot. Il paraît que certains membres voulaient proposer Koslan et qu'elle leur a dit qu'elle préférerait continuer à diriger la boîte en douce.

— Et toi, tu sais quand tu vas y retourner ?

— Je ne suis pas pressé. Nous nous sommes mis d'accord : je peux rester ici jusqu'à fin avril. Après, je devrai décider... Mais, en fait, je crois que c'est fini. J'en ai assez.

— Te fous pas de moi, Adrian. Je ne t'imaginais pas plaquant tout pour cultiver ton jardin.

— La paranoïa, Herbie, dit Clayborne. Avec le temps, ce travail te grille. Tout peut servir à tuer. Tu ne peux plus voir un papillon sans te demander si c'est un bombardier. C'est ton rapport avec le monde qui est affecté. Quand tu en es là, il faut t'arrêter. Et tu sais quoi ? Tu te souviens que j'avais une compagne, une jeune femme du service économique qui s'appelait Victoria Ferrer ?

— Tu m'en as parlé, une fois ou deux.

— On avait mis un terme à tout ça, ou du moins on avait cru.

— Vous êtes de nouveau ensemble ?

— Mieux que ça : on va se marier.

— Eh ! Mais c'est une bonne nouvelle !

— Il en faut...

Pendant quelques instants, ils restèrent silencieux. Herbie regardait les arbres et Clayborne l'alcool ambré qu'il faisait tourner au fond de son verre.

— Personne ne me reproche rien, reprit soudain Clayborne. Le président n'a pas été assassiné, il s'est suicidé. Je n'ai donc pas failli. Le problème, c'est que je passerai le reste de ma vie avec la conviction qu'à cet instant, il y avait un fantôme avec lui pour lui tenir la main. Parce que si Mannering avait été du genre à se détruire, il l'aurait fait après la mort de sa famille. Et ce n'est pas la disparition de Sherilyn Leighton qui l'aurait déstabilisé à ce point. On l'a tué, et je n'ai pas pu

l'empêcher. Et pourtant, nous savions que l'Union avait l'intention de l'assassiner, sans même parler de toutes les autres organisations qui pouvaient vouloir sa peau... Je me suis peut-être trop focalisé sur le fantôme de Carlson... J'ai soupçonné Leighton aussi. En fait, je ne sais même pas si elle avait une quelconque relation avec cette opération Ghost... Et nous l'avons perdue, elle aussi...

— J'ai quelque chose à te dire.

Clayborne, qui était en train d'amener le verre à ses lèvres, interrompit son geste et, regardant Herbie, reposa le verre.

— Je t'écoute.

— Il y a deux semaines à peu près, le supérieur de l'ordre m'a dit qu'il fallait que je parte pour la Californie. Il y avait eu un accident, un bâtiment délabré qui s'était effondré dans un quartier merdique de Los Angeles. C'était une ancienne usine transformée en appartements vers le milieu du siècle passé. L'immeuble s'est dégradé petit à petit jusqu'au moment où tout est descendu d'un coup. Trente-huit morts dans les décombres. Mais une femme avait survécu ; elle n'était même pas trop gravement blessée, parce que, en s'écroulant, certains éléments de murs et de piliers avaient créé une sorte de cavité à peine plus grande qu'elle, et on l'avait retrouvée là-dedans, au milieu d'une montagne de gravats. Je suis allé sur place et j'ai fait des simulations sur notre logiciel JesuScan, en intégrant toutes les données : le plan du bâtiment, la dynamique de l'effondrement, l'âge et l'état de santé de la bonne femme, l'emplacement de son appartement... Du vrai travail de Chroniqueur.

— Et alors ?

— J'ai pu établir que la probabilité qu'elle survive était d'à peu près une sur trente-huit mille. Mais, bien sûr, cela ne prouve rien. Il faut rencontrer la personne, parler avec elle, savoir ce qu'elle a dans son cœur et son esprit. Essayer de lire en elle pour comprendre ce qui aurait pu justifier que Jésus, l'entité Jésus, l'énergie ultime, intervienne pour elle alors qu'il reste en dehors du coup pour tellement d'autres.

La question était légitime.

— Alors, je suis allé voir cette femme à l'hôpital. J'avais déjà recueilli assez de renseignements sur elle pour savoir qu'elle avait connu une sacrée déchéance durant ces dernières années. Depuis la mort de son mari, en fait. Un psychologue nommé William Brouwer. Avec deux partenaires, il avait créé une boîte qui s'appelait BCL Mindware, à Long Beach. Son truc, c'était le développement d'un programme psychologique qui devait permettre de soigner des personnes traumatisées par des événements violents du style guerre ou

agression. Le nom du programme était NAPALM : Neurological, Active Program for the Altération of Long-term Memories. Pas de chimie, rien que ce qu'il appelait de la suggestion structurelle. De l'hypnose et la répétition de certains termes. Certains objets seraient importants, aussi. L'entreprise est passée au stade expérimental avec des hôpitaux en Europe et en Californie, et ça semblait bien marcher. Seulement, un jour, ses associés ont assassiné Brouwer.

— Pour quelle raison ?

— Pour partir avec la caisse et le programme. Mais elle m'a raconté quelque chose qui ne figure nulle part. Peu avant de mourir, son mari lui avait dit que ses associés avaient d'autres projets que lui. Alors que le programme avait été conçu pour être un instrument thérapeutique, leur idée était de l'utiliser comme une arme. Ils en auraient développé une version offensive. Et cette version s'appelait GHOST.

Clayborne tressaillit.

— Attends, tu... Tu penses que ?... Ce n'est pas... Mais non, le fantôme, c'était autre chose. L'invention de Carlson. Une sorte de... champ de forces contrôlé, avec une incroyable faculté de passer de l'énergie à la matière. Je le sais, Herbie : je l'ai utilisé.

— C'est un acronyme, comme NAPALM.

— Un acronyme ? Et il veut dire quoi ?

— GHOST signifie : Generated, Human-vectored, Overwhelming Suicidal Tendency.

D'abord, Clayborne ne dit rien. Il se renversa en arrière dans son siège, joignit ses mains sans croiser ses doigts, comme un saint sur une toile de la Renaissance, puis tapota quelques instants ses lèvres des extrémités réunies de ses index. Enfin, regardant Herbie, il dit :

— Human-vectored... Et le vecteur aurait été... Sherilyn Leighton ?

Herbie soupira.

— Les partenaires de Brouwer dans BCL Mindware s'appelaient Joan Lockwood et Ramon Cardenal, dit-il en sortant une plaquette photographique d'une des poches intérieures de sa veste. Tu veux voir la photo de Joan Lockwood ?

Clayborne prit la plaquette sans un mot.

— Oui, dit-il quelques instants plus tard, en la posant sur la table. C'est possible. Les caractéristiques morphologiques... Mais... Overwhelming Suicidal Tendency... Comment s'appelait le programme de Brouwer ?

— Neurological, Active Program for the Altération of Long-term Memories, répéta le grand Noir.

— The Altération of Long-term Memories... Si on relie les deux... Tu sais, j'ai disséqué à l'infini l'assassinat des grands de ce monde. J'ai passé mon temps à m'informer de tout ce qui était conçu pour tuer. Des fusils à particules, des essaims d'abeilles téléguidés, des acides intelligents... Mais ça... Altérer les souvenirs de la cible jusqu'à ce qu'elle en vienne au suicide... Une arme appelée mémoire...

— Il semblerait.

— Mais qu'est-ce qu'on peut... mettre dans le passé de quelqu'un pour qu'il en arrive là ?

— Je n'en sais rien, dit Herbie. Il doit y avoir autant de réponses qu'il y a d'humains.

Un vent léger parcourait la cime des arbres. Des moineaux tournoyaient au sommet d'un chêne.

— J'essaye de réaliser, reprit Clayborne. La mise au point d'une manipulation de ce genre... Ce que ça doit supposer en termes de tâtonnements. En termes d'essais... Et puis, il y a autre chose. Tout cela signifie qu'il n'y a jamais eu de lien entre l'Union et le système de Carlson. L'organisation new-yorkaise n'était pas un masque pour Fuller ; elle agissait pour son propre compte. J'ai lâché la proie pour l'ombre.

Et Kobayashi, dans le rêve contrôlé d'Eien, lui avait dit la vérité : Bartelsky, en Suède, avait agi pour d'autres que Fuller et Beveridge.

Il se revit quittant le sous-sol du palais des Congrès, à Glasgow, pour revenir dans la salle où Mannering rencontrait son assassin.

— Et maintenant, demanda Herbie, qu'est-ce que tu vas faire ?

Clayborne soupira.

— Informer la compagnie, dit-il. Ils décideront des Suites à donner. Mais il y a une chose que j'aimerais savoir.

— Et c'est quoi ?

— La femme de Brouwer, c'est Jésus qui l'a sauvée, ou c'était juste son jour de chance ?

Leighton 1

Elle avait vécu plusieurs mois au Canada, à Vancouver. Mais c'était la première fois qu'elle venait à Banff.

Pour cela, il avait fallu qu'elle rencontre Eduardo.

Pour qu'elle vienne jusqu'ici, dans cette station de sports d'hiver de réputation internationale, il avait fallu qu'à Édimbourg, elle rencontre un Chilien d'enfer.

Le moins qu'on puisse dire est que cela s'était passé vite.

C'était un dîner organisé par un des directeurs de MacDormond Financing Ltd, une boîte pour laquelle elle avait déjà rédigé des rapports prospectifs, notamment sur les perspectives à moyen terme des valeurs boursières liées à la royauté britannique. Ils avaient bien fait les choses, réunissant une trentaine de personnes dans un des meilleurs restaurants de la ville.

À l'apéritif, servi dans une salle adjacente à celle où la table était dressée, on lui avait présenté Eduardo Araya, jeune homme d'affaires arrivé de Santiago. Elle avait intérieurement vacillé sous l'impact de ses yeux sombres et le charme de sa petite gueule. Quand elle lui avait demandé ce qui l'amenait en Écosse, il avait répondu :

— Les affaires. Je... prospecte. C'est le mot juste, je crois.

Elle s'était juré de lui faire comprendre qu'elle était une valeur sûre.

À table, elle s'était retrouvée assise en face de lui.

Et toujours en face de lui, un peu plus tard, mais beaucoup plus proche, dans son lit, Eduardo planté en elle comme un épieu vivant.

Le lendemain, il partait à Glasgow pour ses affaires, mais ils étaient convenus de se revoir à son retour, trois jours plus tard, ce qu'ils firent. Et c'est au matin de leur deuxième nuit ensemble qu'il lui avait proposé cette escapade amoureuse. Elle avait hésité deux secondes avant d'accepter.

Elle n'aurait pu dire depuis quand Eduardo était levé. Une demi-heure, une heure peut-être. Elle l'avait entendu sans vraiment se réveiller, épuisée par le décalage horaire et la fornication. Elle se retourna dans le lit, tendit le bras pour saisir sa montre dans la pénombre. Elle dut allumer la lampe de chevet, ayant cherché l'interrupteur à tâtons, pour lire l'heure. 18 h 20. Pas possible... Elle se souvint que la montre était toujours à l'heure anglaise. Bâilla, s'étira, pensa qu'un petit déjeuner serait le bienvenu.

La veille, ils avaient fait l'amour sur des fourrures jetées sur le parquet du salon, devant un feu de bois. Elle n'avait pu s'empêcher de rire en voyant le tableau posé sur la cheminée, une scène biblique, la

fuite en Égypte. Une croûte irrésistible de drôlerie involontaire, avec Marie et Joseph outrageusement obèses, et même l'âne qui trimbalait des rondeurs. Elle avait dit :

— Ça, ça doit être américain !

Eduardo avait souri.

— Tu as raison.

— Ça ne peut être qu'américain... Pas du tout le genre de chose que je pensais trouver chez toi...

— Oh ! ce n'est pas un choix artistique ! Juste un souvenir.

Elle l'avait regardé d'un air faussement inquisiteur.

— Le cadeau d'une femme, peut-être ?...

Il avait pris l'allure d'un gosse contraint d'admettre une faute.

— Mmm... Peut-être.

Elle l'avait attiré contre elle.

— J'aurais pensé que tes conquêtes avaient plus de goût !

Il avait haussé les épaules, refermé ses bras sur elle. Ils avaient ri en s'écroulant doucement sur les fourrures.

Elle hésitait à se lever. S'arracher à la tiédeur souple du lit demandait un courage immense. Et puis, Eduardo avait peut-être un projet de petit déjeuner sous les draps. Finalement, elle décida de se lever quand même, de prendre une douche et descendre le rejoindre à la cuisine. Le trouver penché sur le toaster, en jeans ou en peignoir, s'appuyer contre son dos, l'étreindre autour du ventre, poser la joue contre sa nuque, comme l'héroïne franchement conne d'une série à l'eau de rose... Que pouvait-on rêver de mieux ?

En sortant de la cabine de douche, elle enroula une grande serviette rouge autour d'elle et marcha jusqu'au miroir au-dessus du lavabo. La salle de bains était vaste, blanche et sans fenêtre.

Elle prit une autre serviette, plus petite, suspendue à côté du lavabo, et s'en fit un turban. Elle se regarda dans le miroir, se sourit, se fit des grimaces, se demanda si quelque chose dans ses traits révélait la femelle comblée.

La porte s'ouvrit. Dans le miroir, elle vit Eduardo entrer dans la salle de bains. Il portait des jeans et un pull noir. Elle lui sourit sans se retourner, le regarda franchir la moitié de la distance qui les séparait.

— Laisse-moi deviner, dit-elle. Tu es venu m'annoncer que le petit déjeuner est prêt...

Un instant, elle se demanda s'ils allaient faire encore l'amour dans la salle de bains, avant de descendre à la cuisine ou la salle à manger.

— Pas exactement, dit-il.

Le ton d'Eduardo la surprit. Elle se retourna.

À ce moment, une autre femme apparut sur le seuil.

Elle crut comprendre. La catastrophe. La vraie situation de merde. Une aventure formidable et il fallait que ça arrive ! L'épouse ou la régulière de son Latino avait débarqué à l'improviste... Dans une seconde, elle allait dire « Vire-moi cette traînée ! » ou « Vous trouvez que mon mari est un bon coup ? ». Sherilyn la regarda dans les yeux, avec la force de celle qui n'a rien à se reprocher, rien à regretter. L'autre femme avait le même type physique qu'elle : taille, corpulence, allure générale...

Mais la femme ne semblait pas furieuse et, quand elle parla, ce fut pour dire :

— Je t'attends en bas. Fais vite.

14 h 40. Nous sortons de la maison par la porte principale. La main de Lilian est dans la mienne. Le temps est superbe. Il n'y a pas un nuage dans le ciel du Manitoba.

Avec le président Vandenholm, nous allons inaugurer le Megaaquarium de Winnipeg, deux jours avant son ouverture au public. Haviland Corporation en est un des principaux sponsors. Vandenholm marche devant nous. J'ai réussi à le persuader que ce couple élégant avec ses deux bambins serait du meilleur effet sur les écrans du monde entier. Il n'y a pas de petit profit médiatique. Et, bien sûr, la perspective de cette visite enchante les enfants : bon, il y aura quelques discours qu'ils trouveront fort chiants, mais pas de file d'attente pour voir les baleines, pas à se faufiler entre les jambes d'une foule d'adultes pour admirer l'arc-en-ciel des poissons tropicaux.

La Kaoyang nous attend sur l'esplanade, à une trentaine de mètres de la façade. Foster, souriant, les mains jointes sur le ventre, est debout près d'une des portières ouvertes.

À ma gauche, Jeremy pousse un cri de joie. Il adore cette voiture toute neuve dans laquelle, jusqu'ici, il n'est monté qu'une fois, lors du transfert depuis l'aérodrome, quand nous sommes arrivés, il y a quatre jours.

— Content, Jeremy ?

— Ouaiiii ! Ça, c'est une bagnole, pas comme celle d'avant !

— Ah, bon...

Je souris, pensant qu'à l'un ou l'autre détail près, j'aurais pour ma part beaucoup de peine à expliquer en quoi ce véhicule est supérieur à la Maybach qu'il vient de remplacer et dont la compagnie avait fait l'acquisition quelques mois plus tôt.

Lilian resserre un peu ses doigts sur ma main droite. Je sens contre ma chair l'or tiède de son alliance. Nous échangeons, amusés, un de ces regards qui nous sont coutumiers. Celui-là veut dire ce que je sais déjà, à savoir qu'en matière automobile, il est impossible d'argumenter avec un expert âgé de quatre ans.

Mon autre main est dans ma poche.

Comme d'habitude, Veronica veut sauter les dernières marches du perron. Elle s'arrête, les pieds joints, fléchit les jambes, et le bas de sa jupe rouge vient frotter les arêtes de pierre grise, dans un mouvement gracieux qui me fait penser au balancement de la corolle d'une fleur tropicale. Elle tend un peu les bras devant elle, avec un petit rire nerveux et un frémissement des mains qui veulent traduire une terreur joyeuse, se retourne vers nous, cherchant un encouragement que, souriants, nous lui donnons en silence.

Veronica s'élance, d'une détente enfantine qui évoque davantage la grenouille que la panthère. Juste avant qu'elle ne touche le sol, j'ai cette vision de ses jambes maigres et bronzées, de la petite culotte blanche sous la corolle de sa jupe, déployée par son mouvement, appuyée sur l'air chaud du printemps canadien. Ses sandales claquent sur la pierre de l'esplanade. Emportée par son élan, elle fait cinq ou six pas rapides – claquements moins forts – pour ne pas tomber en avant. La corolle est retombée.

Elle se retourne et rit, elle sautille sur place, heureuse de son audace et de sa performance : quatre marches, record battu !

Lilian lâche ma main pour applaudir.

J'en fais autant. Troublé. Troublé par ces jambes de gamine et ce morceau de tissu blanc. Je pense qu'un jour des hommes, amoureux ou cyniques, auraient caressé l'intérieur de ces cuisses.

— C'est idiot, ce que tu viens de faire ! crie Jeremy.

— Pourquoi, idiot ? s'insurge-t-elle.

— Si tu t'étais écorché les genoux, tu aurais pu salir les sièges !

Elle fait de la bouche un bruit qui en dit long sur ses pensées.

— Bonjour, monsieur le Président ! dit Foster avec une légère inclinaison du buste. Bonjour, madame Mannering, bonjour, monsieur le Vice-président. Et bonjour, les enfants !

Nous lui rendons son salut. Je dois retenir Jeremy qui est prêt à marcher sur les pieds de Vandenholm pour entrer le premier dans la voiture. Lorsque le président est installé, je le laisse aller – il se jette à l'intérieur du véhicule et saute sur un des sièges dont il caresse le cuir avec un geste de vieux nabab épicurien. Veronica s'assied en face de lui, sur la banquette rabattable, et le regarde avec un certain désespoir.

Lilian se penche pour monter dans la voiture. Quand sa tête et sa poitrine sont déjà dans l'habitacle, elle s'arrête au milieu de son geste et mon bassin vient doucement heurter sa hanche. Elle revient en arrière, se redresse et me demande :

— Il y avait une raison de changer la voiture ?

À croire que, soudain, elle est chargée de veiller sur les finances de l'organisation. Je lui souris.

— Une excellente raison.

Elle me regarde et son regard signifie clairement qu'elle comprend mal ce qui justifie le changement d'une limousine à peine rodée.

Je sens l'odeur du cuir neuf et de la cire appliquée sur la ronce de noyer.

— Explique-moi ça, dit-elle, se décidant à pénétrer dans le véhicule.

Je m'assieds en face d'elle, à côté de Veronica.

— Il se trouve que Kaoyang est une marque chinoise. Le fait que le président de la Haviland en utilise une est de nature à renforcer la position de la compagnie dans ce pays à un moment où elle entend y conclure des accords importants.

— Je vois, soupire-t-elle.

Je résume :

— C'est un acte politique.

Cela fait rire Vandenholm. Les portières se referment avec un bruit grave.

Foster prend place à l'avant.

Je sais que les voitures d'escorte nous attendent un peu plus loin, au bas de la voie d'accès qui mène de l'esplanade au niveau du parc. Deux hélicoptères Phalanx voleront à nos côtés. La routine, quoi.

À l'instant où je vais demander à Foster ce qu'il attend pour démarrer, sa voix me parvient par l'interphone :

— Brissov semble avoir quelque chose à nous dire.

Et derrière la vitre amovible, légèrement teintée, il a un geste du menton en direction de la maison.

Alors je regarde vers la gauche et je vois Brissov, effectivement, qui descend en courant les marches du perron, en faisant de grands gestes de la main. La portière et les vitres blindées m'empêchent d'entendre ce qu'il crie.

Je pense : « Exactement le moment ! »

Évidemment. Andicott a les yeux du Sky Ring.

Brissov arrive près de la voiture et je baisse ma vitre. Il se penche vers moi, pose une main sur la carrosserie.

— Un appel urgent, monsieur le Vice-président. C'est monsieur Andicott, sur la ligne delta.

La ligne delta. La plus protégée – pas d'extension mobile –, celle qu'on réserve aux communications de première importance. Robert Andicott est un des membres du conseil, et responsable de la région Océanie.

Les enfants se sont tus. Je fais mine d'hésiter quelques secondes, serrant ma lèvre inférieure entre mon pouce et mon index. Je pourrais encore remonter ma vitre, envoyer au diable celui qui m'appelle, et le monde entier.

— Allez-y, Mannering, dit le président. Nous attendrons.

Doucement, avec l'accent d'une résignation presque amusée, Lilian ajoute :

— Essaie de faire vite...

J'actionne l'ouverture de la portière et je m'arrache au siège de cuir pendant que les enfants piaillent leur désapprobation. En sortant de la voiture, je dis :

— Ça ne sera pas long, c'est promis. On ne va pas faire attendre les dauphins !

Nous courons à demi jusqu'au perron, dont Brissov grimpe les marches avant moi, de manière à m'ouvrir la porte que j'ai franchie deux minutes plus tôt.

Je traverse le salon, puis un vestibule, pousse les battants de la lourde porte de bois blanc qui donne accès au bureau et la referme avec soin.

Le téléphone est posé sur le bureau d'acajou.

Sans m'asseoir, je porte l'appareil à mon oreille droite. Mon autre main est à nouveau dans ma poche, refermée sur ce petit cylindre de métal déformé, comme s'il avait un peu fondu, qui ressemble à une sculpture moderne. À travers la baie vitrée, je vois sur l'esplanade, en contrebas, la voiture où les miens m'attendent. Ma portière est restée ouverte. Mais d'ici, j'ai une vision de trois quarts arrière et ne peux voir Lilian ou les enfants, ni le président. L'homme auquel je succéderai bientôt.

Je vais tout donner pour ça.

— Oui, Robert...

Au-delà de l'esplanade, au-delà de la balustrade de pierre grise qui en marque la limite, les collines se succèdent en formes douces, en vagues aux crêtes de forêt.

— Oh ! Brian, dit Andicott, voilà, je... je fais ce que nous avons... Mais vraiment, Brian, êtes-vous bien sûr ?... C'est une chose tellement...

— Robert, nous en avons parlé. Il s'agit du monde. Vous savez ce que je peux faire si j'accède à la présidence. Vandenholm est trop faible. La compagnie a besoin d'un changement à sa tête. C'est plus grand que nous.

— Je sais, Brian, je sais... Vous avez raison...

Je vois la Kaoyang sur ma gauche, les collines à l'arrière-plan, et, à quelques mètres de moi, mon propre reflet dans la baie vitrée.

— Est-ce que vous êtes avec moi, Robert ?

— Oui.

Dans ma poche, j'enfonce le bouton de la télécommande.

La voiture explose.

Une fulgurance. Une boule de feu prodigieusement éphémère, et ce grondement qui fait vibrer la baie, la façade, la maison. Ensuite, la pluie des débris retombant sur l'esplanade semble n'en plus finir. Des choses noircies, tordues, insolites, qui se répandent sur les dalles grises. Des choses

qui furent, l'une un élément du circuit de freinage, l'autre un compresseur, l'autre encore un bras d'enfant.

Certaines viennent frapper la baie, avec des bruits minéraux ou plus mous.

Un pneu, intact sur sa jante, rebondit encore deux fois et s'immobilise enfin, appuyé contre la balustrade.

Je suis debout dans ce bureau.

Le châssis tordu, portant toujours une partie de la carrosserie déchiquetée d'où s'élève une fumée noire, est retombé sur place, à l'endroit même où les miens sont morts.

Andicott, qui s'était tu, demande :

— Brian ?! Brian ?... Est-ce que ?...

— Oui, Robert. C'est fait.

Je raccroche et je pense qu'à long terme, Andicott pourrait être dangereux, parce que faible. Mais j'ai tout prévu. À court terme.

Mon regard, maintenant, porte droit devant moi, vers les collines au-dessus desquelles tourbillonnent soudain des nuées d'oiseaux.

J'entends crier, courir dans la maison.

Pendant que d'autres s'empressent, je contemple cette image de moi.

Il le fallait, Lilian. Il le fallait, Veronica, Jeremy.

Je devais assumer mon destin. Diriger ce monstre de science et de pouvoir, en être le maître, veiller à ce qu'il joue le rôle qui est le sien dans le monde. Et votre sacrifice est la garantie qu'on ne soupçonnera jamais la vérité.

Les derniers mots que j'ai dits à mon épouse n'en finissent pas de résonner dans mon esprit.

C'est un acte politique.

Caprara 15

6 septembre 2028

Cette nuit, elle ferait l'amour avec le Suédois.

Son trip était à chier, mais il était bien foutu et il avait plutôt une belle gueule. Elle avait remarqué son regard posé sur elle durant les exposés, dès le premier matin du séminaire, et c'est presque naturellement qu'ils s'étaient retrouvés voisins de table au déjeuner. Le premier soir, avec plusieurs collègues, ils avaient fait une tournée des pubs sous la conduite de Sheila O'Reily, avalant pas mal de Guinness avant de se finir au Bushmill's au bar de l'hôtel *Bloom's*. Pendant qu'il lui parlait, elle avait eu souvent l'impression de voir la phrase « Je voudrais vous sauter » écrite au néon rouge dans ses yeux. Elle espérait que l'inscription « Faut voir » ne brillait pas avec la même intensité dans son propre regard. Parce que, outre le physique avantageux du Scandinave, elle n'avait pas baisé depuis qu'elle avait envoyé ce con d'Alessandro sur les roses, il y avait près de six semaines. Non, sept, non, déjà huit, merde ! Le temps passait vite et que c'était parfois très bien.

Le deuxième soir, ils s'étaient retrouvés à six ou sept au *Paddy's*. Il s'était fait très frôlant, un peu trop à son goût et cela l'avait plutôt refroidie ; évidemment, il avait agi ainsi pour bien faire comprendre à Van Haan, le Hollandais qui la bouffait aussi des yeux, que c'était à lui que revenait (de droit divin, peut-être ?) le privilège de la fourrer. Les mecs...

Alors, lorsqu'ils étaient sortis du bar, elle s'était fait presque un plaisir de lui souhaiter une bonne nuit devant tout le monde et de le planter là, rentrant seule à son hôtel en se promettant de moins boire le lendemain.

Un brin vexé, le Nordique : le jour suivant, il l'avait saluée sans chaleur au début de la matinée, s'était appliqué à ne pas la regarder durant les conférences et, au déjeuner, avait pris place à une autre table. À côté de l'Allemande, une Berlinoise pas mal roulée avec laquelle il avait entretenu une discussion fort enjouée durant tout le repas. Stratégiquement, rien à redire. Et puis, quand la trentaine de flics participant au séminaire avaient regagné la salle pour les séances

de l'après-midi, il en avait franchi la porte en même temps qu'elle, lui demandant si elle avait bien dormi.

Elle avait répondu par l'affirmative, sur un ton qui n'excluait aucune option.

Au début de la troisième soirée, comme ils quittaient le bâtiment où se déroulait le séminaire, il lui avait proposé une invitation à dîner. Et comme on était mercredi, que le séminaire s'achèverait le lendemain vers midi, et que chacun repartirait ensuite combattre le mal dans sa ville, sa proposition voulait dire : c'est notre dernière chance...

Pendant le dîner, il lui avait expliqué qu'il allait bientôt quitter Stockholm pour aller dans le centre de la Suède, dans une communauté appliquant rigoureusement les préceptes moraux d'Olof Palme, le Premier ministre assassiné dans les années quatre-vingt. Elle avait trouvé ce concentré d'angélisme furieusement con.

Ensuite, ils avaient un peu marché dans les rues de Dublin et s'étaient retrouvés dans ce bar, assis l'un contre l'autre dans un coin sombre.

— Gianna, avait-il dit, j'aimerais passer la nuit avec vous.

Elle l'avait torturé quelques secondes, hochant la tête en regardant droit devant elle comme si elle méditait une formidable révélation philosophique. Enfin, elle avait dit :

— À une condition.

— Laquelle ?

— Ne me parlez plus d'éthique.

Il était presque minuit. Une pluie légère s'était mise à tomber. Elle prit le bras de Holmquist – tant pis s'ils croisaient la moitié de leurs collègues – et se laissa entraîner vers une nuit de baise.

Derrière eux, en lettres vertes comme l'Irlande, l'enseigne lumineuse proclamait le nom du bar qu'ils venaient de quitter : *Buchanan's*.

Composition réalisée par FACOMPO (Lisieux)

Achevé d'imprimer en juin 2009 en Espagne sur Presse Offset par
LITOGRAFIA ROSÉS S.A.

08850 Gava

Dépôt légal 1^{re} publication : juin 2009

Librairie Générale Française

31, rue de Fleurus – 75278 Paris Cedex 06



GEORGES PANCHARD

Forteresse

Adrian Clayborne dirige la sécurité de Haviland Corporation, une des plus importantes compagnies de la planète.

En 2039, Clayborne apprend que l'Union des États bibliques américains a décidé d'assassiner Brian Mannering, le puissant président de Haviland, dans sa forteresse andalouse de Castell One, un des sanctuaires les mieux protégés du monde.

Il ignore tout des modalités de l'opération, mais il connaît son nom de code : Ghost.

Fantôme.

Lorsqu'il apprend qu'un système offensif indétectable vient d'être dérobé dans un laboratoire suédois et que ce système a été baptisé Fantôme par son concepteur, il fait le rapprochement.

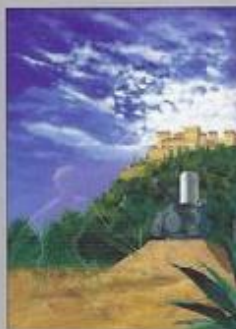
Mais quelle relation cela peut-il avoir avec le suicide, deux ans plus tôt, d'un modeste peintre d'Oklahoma City, spécialisé dans l'imagerie biblique, et obèse comme quatre-vingt-neuf pour cent de ses compatriotes ? Le danger est-il vraiment là où il semble ?

Un thriller haletant dans un avenir dur, noir et brillant.



Science-fiction

Collection dirigée
par Gérard Klein.



Couverture :
illustration de Manchu.

texte intégral

30 / 8989 / 3

7,50 €

Prix
France TTC.

ISBN 978-2-253-03969-6

www.livredepoche.com



9 782253 089896